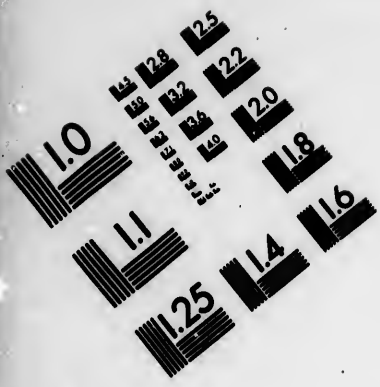


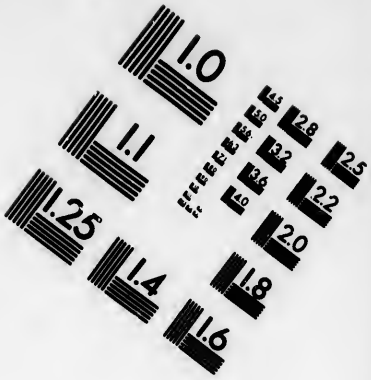
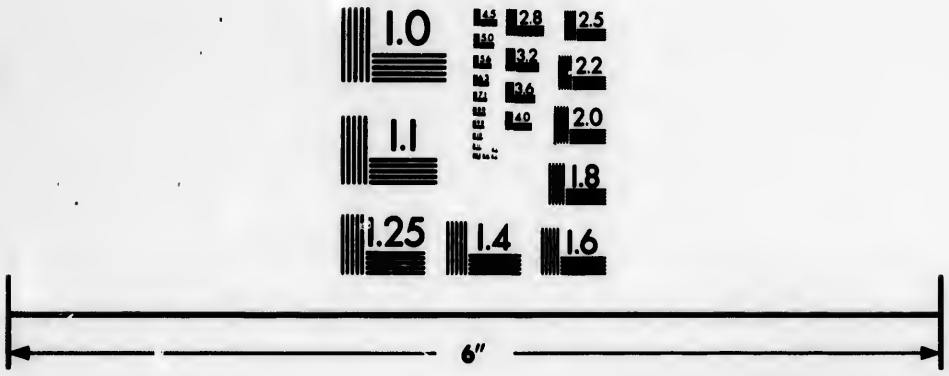
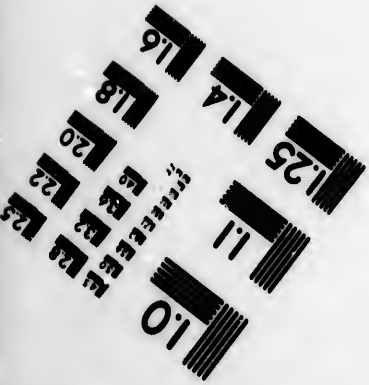


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☑ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

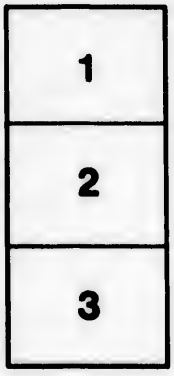
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

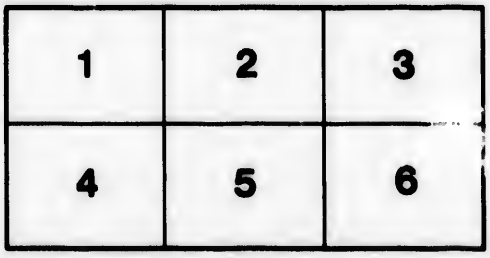
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





268271

NOUVEAU VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Où l'on décrit en particulier l'Istme de l'Amerique, plusieurs Côtes & Isles des Indes Occidentales, les Isles du Cap Verd, le passage par la Terre *del Fuego*, les Côtes Meridiolales de Chili, du Perou, & du Mexique; l'Isle de Guam, Mindanao, & des autres Philippines; les Isles Orientales qui sont prés de Cambodie, de la Chine, Formosa, Luçon, Celebes, &c. la Nouvelle Hollande, les Isles de Sumatra, de Nicobar, de sainte Helene, & le Cap de Bonne Esperance.

Où l'on traite des differens Terroirs de tous ces Païs, de leurs Ports, des Plantes, des Fruits, & des Animaux qu'on y trouve: De leurs Habitans, de leurs Coûtumes, de leur Religion, de leur Gouvernement, de leur Négoce, &c.

Par GUILLAUME DAMPIER.

Enrichi de Cartes & Figures.

TOME PREMIER.

A ROUEN,
Chez JEAN-BAPTISTE MACHUEL, rue Ecuyére.

M. DCC. XXIII.
Avec Aprobation & Privilege du Roi.

1723

Luba Ferhand - 30-10-47 - $50.00 pour 5 [illegible]

G

PREFACE.

AVANT que le Lecteur aille plus loin, je dois par avance l'exhorter à la patience, & commencer par lui dire, que ce livre eſt compoſé de deſcriptions de lieux & de relations d'évenemens, & qu'on a ſuivi l'ordre du tems où les choſes ſont arrivées. On a pour cet effet tenu un journal de ce qui s'eſt paſſé chaque jour.

En faiſant la deſcription des lieux, des productions du païs, &c. j'ai tâché de donner à mes Compatriotes la ſatisfaction qu'il m'a été poſſible. Mais ſi en parlant de choſes qui peuvent avoir été décrites par d'autres avec plus d'élegance qu'elles ne le ſont ici, je ſuis entré, pour ne rien oublier,

dans un détail qui pourroit paroître inutile aux Lecteurs intelligens, j'ai crû que je devois avoir en vûë l'instruction de ceux qui ne sont ni moins sensez ni moins curieux, quoique moins savans & experimentez. Pour cet effet mon principal soin a été d'entrer dans le détail autant qu'a pû me le permettre la brieveté avec laquelle je m'étois proposé de mettre mes remarques sur le papier. Je ne me suis pas donné beaucoup de peine depuis mon retour à comparer mes découvertes avec celles des autres. S'il arrive que j'aye décrit des lieux & des choses que d'autres ont décrits avant moi, les Lecteurs y gagneront plûtôt que d'y perdre, parce qu'il est difficile que des mains differentes fassent la description des mêmes choses sans que chacun les mette dans un nouveau jour, & leur donne un nouveau degré d'évidence. Mais après tout considerant que ce voyage traite principalement des Indes Orientales & Occidentales, où il y a certains pays que les Anglois visitent

sitent fort rarement, & d'autres encore que les Européens ne frequentent pas moins rarement, j'ai crû que je pouvois sans vanité promettre au Lecteur, qu'il trouveroit ici des choses toutes nouvelles, & plusieurs descriptions plus amples & plus complettes que celles qu'il peut avoir vûës ailleurs. Non seulement ce voyage qui a été de plusieurs années, m'a mis en état de tenir ce que je promets; mais aussi divers autres, que j'ai faits autrefois dans des pays éloignez.

Quant aux actions de ceux avec lesquels j'ai fait la plus considerable partie de ce voyage, je n'en parle point pour égayer les matieres aux dépens des Acteurs, & beaucoup moins encore pour avoir le plaisir de les raconter: Mais je le fais pour l'ordre, & pour contenter les Lecteurs qui ne seroient pas si satisfaits des descriptions des Places, &c. qu'ils trouveront ici, si je ne les informois en même-temps des voyages que j'y

ai faits, dont ils se défieroient peut-être si je n'entrois dans le détail des circonstances qui s'en sont ensuivies. D'ailleurs je ferois tort à la verité & à la sincerité de ma relation, si j'oublois la moindre chose. Quant à mes voyages mêmes ils sont avantageux aux Lecteurs, quoi qu'ils me le soient peu, puisqu'ils m'ont mis en état de mieux contenter leur curiosité. En effet un homme qui va par-ci par-là dans un pays peut d'ordinaire en mieux parler, qu'un Voiturier qui sans jamais sortir de son chemin gagne pays à petit pas pour se rendre à son Auberge.

Pour le stile, on ne doit pas esperer qu'un homme de mer se pique de politesse. Quand je serois capable d'écrire poliment, je ne me soucierois guere de le faire dans un ouvrage de cette nature. A la vérité, j'ai souvent évité de parler marine en faveur de ceux à qui ces termes pourroient être inconnus ou paroître choquans, & c'est une chose que les

gens du métier auront de la peine à me pardonner. Avec tout cela, les premiers trouveront peut-être que je n'ai pas eu assez de complaisance pour eux, puisque je n'ai pas laissé de retenir plusieurs termes de marine. J'avouë que je n'ai du tout point été scrupuleux en cela, ni par rapport aux uns, ni par rapport aux autres; persuadé que je suis que si je parle intelligiblement, il n'importe guere de quelle maniere je m'exprime.

C'est pour cela même que je ne me suis pas fait une affaire d'épeler par maniere de dire, les noms des lieux, des plantes, des animaux, &c. que les voyageurs imposent dans ces pays éloignez, à leur gré, & suivant leurs differens caprices. Je ne me suis point renfermé non plus aux noms qui ont été donnez par des Auteurs fameux, & il y en a même plusieurs que je ne me suis pas seulement mis en peine de chercher. J'écris pour mes Compatriotes, j'ai dû par consequent me servir des noms qui sont familiers à

nos Matelots Anglois, & à ceux que nous avons dans les Colonies des pays étrangers, sans negliger neanmoins les autres qui se sont presentez. Il suffit que j'aye donné les noms & les descriptions que j'ai pû. Je laisse à ceux qui ont plus de loisir & de commodité que moi, la peine de comparer les choses dont je parle avec celles dont d'autres Auteurs ont fait mention.

A mesure que le Lecteur avancera, il trouvera des choses que je renvoye au Suplément que j'avois résolu de faire à cet Ouvrage, & où je m'étois proposé de faire un Chapitre à part de la difference des vents dans les differentes parties du monde, de décrire la Baye de Campêche dans les Indes Occidentales, où je demeurai long-tems durant mon voyage précedent; de faire enfin une description Chorographique particuliere de la côte Meridionale de l'Amerique, tirée en partie de Manuscrits Espagnols, & de celles des autres voya-

geurs, ſans compter celles qui ſont contenuës dans ce livre; mais un Suplément de cette nature auroit trop groſſi ce volume. Et c'eſt ce qui m'a déterminé à donner ce Suplément à part dans quelque tems, ſi le public trouve goût à ce que je lui donne aujourd'hui. Je dois dire la même choſe du voyage que je fis d'Achin à Sumatra, à Tonquin, à Malacca, &c. que j'aurois dû mettre ici comme faiſant partie de mes voyages en general; mais cela auroit été trop long. Laiſſant donc tout cela pour le preſent, j'ai conduit mon Lecteur par le plus court de l'Iſle de Sumatra en Angleterre, & ainſi j'ai fait le tour du monde, comme porte le titre.

Pour mieux comprendre le cours de ce voyage & la ſituation des lieux dont il eſt parlé, j'ai fait graver pluſieurs Cartes, & divers plans particuliers de ma façon. Il y a entr'autres dans la Carte de l'Iſthme de l'Amerique un nouveau plan de la Baye de Panama, & des Iſles circonvoiſi-

nés ; ce qui paroîtra superflu à quelques-uns après ce qu'en a publié Mr. Ringrose dans son Histoire des Boucaniers ; & qu'il donne comme un plan très-exact. Je ne lui dispute point aussi que tous ceux qui auront occasion d'examiner ce que je donne ici, ne le trouvent plus conforme à la nature de cette Baye, puisque c'est l'extrait d'une plus grande Carte que j'ai faite sur divers lieux de la Baye même. Le Lecteur peut juger si j'ai pû le faire avec succès, par les differens voyages que j'ai faits aux environs de cette Baye, & dont il est parlé dans ce livre, entr'autres ceux que j'ai circonstanciez dans le chapitre VII. & que j'ai fait marquer par une ligne. Comme le cours de mon voyage est generalement dans toutes les Cartes, aussi le Lecteur peut-il le suivre plus aisément. Je puis même l'assurer que cette troisiéme Edition est beaucoup plus exacte, & beaucoup plus correcte que la premiere.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE I. VOLUME.

Introduction contenant le départ de l'Auteur d'Angleterre, & son arrivée aux Indes Occidentales & dans les mers du Sud, jusques au tems qu'il quitta le Capitaine Sharp. pag. 1

CHAP. I. *Son retour des mers du Sud, jusques à son débarquement dans l'Isthme de l'Amerique.* 6

CHAP. II. *Son retour par terre en traversant cet Isthme.* 18

CHAP. III. *Ses voyages dans les Isles & sur les côtes de l'Inde Occidentale, & son arrivée en Virginie.* 35

CHAP. IV. *Il part encore pour les mers du Sud, touche aux isles du Cap verd, à la côte d'Afrique, & arrive à l'isle de Jean Fernando dans les mers du Sud.* 88

CHAP. V. *Ses courses du côté du Nord aux isles de Lobos & Gallapagos, à la Baye de Caldera, Ria Lexa, & Amapalla en Mexique.* 121

CHAP. VI. *Son retour au Perou, à l'isle de Plata, à la pointe de Sainte Helene, à Manta, Paita, Lobos, Puna, Guyaquil, & encore à Plata.* 169

CHAP. VII. *Il retourne du côté du Nord, & visite la riviere de saint Jago, Tomaco, l'isle de Galleo, l'isle Gorgone, les isles de la Perle, &c. dans la Baye de Panama.* 208

CHAP. VIII. *Il suit la côte de Mexique jusques aux isles de Quibo, de Ria Lexa, & le havre de Guatulco.* 271

CHAP. IX. *Il côtoye Acapulco, Petaplan, Estapa, Colima, Sallagua, le Cap Corrientes. De-là il passe aux isles de Chametly, à la Baye de Valderas, aux isles de Pontique, aux autres isles de Chametly, à Massaclan, Rosario, à la riviere de saint Jago, à sainte Pecague, aux isles de sainte Marie, de Valderas, & retourne au Cap Corrientes.* 303

CHAP. X. *Il prend la mer du Sud pour aller aux Indes Orientales, & arrive à Guam, qui est une des isles Ladrones.* 355

CHAP. XI. *Il arrive à Mindanao, qui est une des isles Philipines. Etat naturel de cette Isle.* 387

VOYAGE

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Auteur part d'Angleterre, & arrive à la Jamaïque. Il traverse pour la premiere fois l'Isthme de l'Amerique, & va dans les Mers du Sud. Il côtoye le Perou & le Chili, & revient. Il quitte le Capitaine Sharp prés de l'Isle de Plata, dans le dessein de s'en retourner par terre.

JE partis d'Angleterre, au commencement de l'année 1679. sur le Loyal, Marchand de Londres, chargé pour la Jamaïque, & commandé par le Capitaine Knapman. J'étois en qualité de Passager, résolu quand je serois à la Jamaïque, d'aller de-là à la Baye de Campêche,

dans le Golfe de Mexique, pour y couper du bois de teinture. J'avois travaillé à cela, prés de trois ans en mon Voyage précedent. J'étois également bien instruit du lieu & de l'ouvrage.

Nous cûmes toûjours bon vent, & il ne nous arriva pendant nôtre voyage rien de remarquable, si ce n'est qu'étant à la vûë de l'isle Hispaniola, que nous côtoyames du côté du Sud, & terre à terre des Isles de la vache, je remarquai le Capitaine Knapman plus vigilant qu'à l'ordinaire, & se tenant à bonne distance des terres, de peur d'approcher trop de ces petites Isles basses, comme il fit l'an 1673. en venant d'Angleterre, car il y perdit son Vaisseau par la negligence de ses Contremaîtres. Nous eûmes plus de bonheur, & arrivames heureusement à Port-Royal, dans la Jamaïque.

J'avois apporté d'Angleterre quelques marchandises que je voulois vendre-là, pour y acheter des boissons fortes; du sucre, des scies, des haches, des chapeaux, des bas, des souliés, & autres marchandises que je savois être de bon debit parmi les coupeurs de bois de Campêche. Je vendis donc à Port-Royal mes marchandises d'Angleterre; mais après avoir mieux pensé à mon Voyage de Campêche, je changeai de dessein, & passai toute l'année à la Jamaïque, dans l'esperance de prendre quelqu'autre parti.

Je ne fatiguerai point le Lecteur des remarques que je fis dans une Isle si bien connuë aux Anglois, non plus que des avantures particulieres qui m'arriverent pendant le sejour que j'y fis. Je dirai seulement qu'ayant acheté un petit bien dans la Province de Dorset, prés du païs de Sommerset, qui est ce

lui de ma naissance, d'un homme de qui je savois qu'on pouvoit acheter bien sûrement, j'étois prêt à m'embarquer pour repasser en Angleterre, vers les Fêtes de Noël, lorsqu'un nommé Hobby vint me solliciter de ne pas m'en retourner, sans faire auparavant un Voyage de commerce dans le païs des Mosquites, dont je parlerai dans mon premier Chapitre. J'étois bien-aise de gagner quelque argent avant que de m'en retourner, parce que j'avois entierement vuidé ma bourse dans la Jamaïque. J'envoyai donc le Contrat de ma nouvelle acquisition, par les mêmes amis que je devois accompagner en Angleterre, & m'embarquai avec Hobby.

Nous n'eûmes pas plutôt mis à la voile, que nous revinmes moüiller dans la Baye de Negril, qui est à l'Occident de la Jamaïque: Mais comme nous y trouvames les Capitaines Coxon, Sawkins, Sharp, & autres Avanturiers, les gens d'Hobby l'abandonnerent tous pour avoir part à une expedition que ces Avanturiers avoient concertée. Me voyant ainsi seul je demeurai encore trois ou quatre jours avec Hobby. Mais enfin il n'y eut pas de peine à me faire prendre le parti des autres.

Nous mimes à la voile un peu aprés Noël. Nôtre premiere expedition fut sur Potto-Bello. Celle-là étant faite il fut résolu de traverser l'Isthme de Darien, sur l'avis qu'on eût de certaines nouvelles avantures qui s'étoient passées dans les mers du Sud. Suivant cette resolution nous fimes décente le 5. d'Avril 1680. prés de l'Isle dorée, qui est une des Isles Lambales, au nombre de trois à quatre cens hommes. Nous portions avec nous les pro-

visions & les curiositez necessaires, pour nous rendre favorables les Indiens, par le pais desquels nous avions à passer. Aprés environ neuf jours de marche nous arrivames à Sainte Marie, que nous primes. Nous y sejournames environ trois jours, & continuames ensuite nôtre voyage, vers les côtes de la mer du Sud, où nous nous embarquames dans les Canots que les Indiens, qui étoient de nos amis, nous fournirent. Le vingt-troisiéme d'Avril, nous fûmes à la vûë de Panama: Et aprés avoir vainement attaqué Puébla Nova, devant laquelle Sawkins, qui nous commandoit alors en Chef, & quelques autres, perdirent la vie; nous fimes quelque sejour aux Isles voisines de Quibo.

Nous changeames là de dessein, & fimes route au Sud pour gagner la côte du Perou. Nous quittames donc les Isles de Quibo le sixiéme de Juin, & passames le reste de l'année à ce voyage. Aprés avoir touché aux Isles de Gorgone & de Plata nous vinmes à Ylo, petite ville sur la côte du Perou, que nous primes. Nous arrivames environ Noël à l'Isle de Jean Fernando, où nous bornames nôtre course du côté du Sud.

Aprés Noël nous reprimes la route du Nord, parce que nous avions dessein sur Arica, place forte, & avantageusement située dans une anse qui tourne vers la côte du Perou. Mais nous y fûmes repoussez avec beaucoup de perte; ce qui nous obligea de continuër nôtre route du côté du Nord. Nous arrivames vers la mi-Avril, à la vûë de l'isle de Plata, qui est un peu au Nord de la Ligne Equinoxiale.

J'ai raporté sommairement, & briévement

cette partie de mon voyage, tant parce qu'il en a déja été parlé dans les relations que Mr. Ringrose & autres ont données de l'expedition du Capitaine Sharp, qui commandoit en Chef lorsque Sawkins fut tué, qu'à cause que je serai obligé dans la suite de parler des mêmes choses à l'occasion du second voyage que je fis dans les mers du Sud. Je ferai alors une ample Description de l'Amerique Septentrionale & Meridionale, à mesure que j'aurai occasion de parler de l'une ou de l'autre. Ainsi pour éviter les repetitions inutiles, & passer au plûtôt aux particularitez qui ne sont pas venuës jusqu'ici à la connoissance du public, j'ai abregé cette partie de mon voyage, & dit ce que je viens de dire, comme une introduction necessaire pour la suite. Par ce moyen le Lecteur pourra mieux connoître où je me suis proposé d'entrer dans le détail.

Je n'ai rien à ajoûter à cette introduction, si ce n'est que durant le sejour que nous fimes à l'isle de Juan Fernando, le Capitaine Sharp fut dépoüillé du commandement par un consentement unanime, & cela parce qu'on étoit mal satisfait, & de sa bravoure & de sa conduite. Le Capitaine Watling fut mis en sa place, & tué bien-tôt aprés devant Arica: Ainsi nous fûmes sans Commandant jusques à nôtre retour à Plata. Aprés la mort de Watling, un grand nombre des moins considerables ne furent pas moins échauffez à faire rétablir Sharp, qu'ils l'avoient été à le faire passer. D'un autre côté les gens d'une plus grande distinction & experience, étant tout-à-fait mécontens de la conduite que Sharp avoit tenuë par le passé, ne vouloient aucunement donner les mains à son rétablissement.

Nous arrivames enfin, disputans toûjours, à la vûë de l'Isle de Plata, & les contestations s'échaufferent si fort, qu'il fut résolu de se séparer. On convint d'abord qu'on recüeilleroit les voix, & que ceux qui en auroient le plus, demeureroient maîtres du Vaisseau, & les autres de la Barque longue, & des Canots: Que les autres s'en retourneroient par l'Isthme, ou iroient chercher leur fortune où bon leur sembleroit.

Nous nous en raportames donc à la pluralité des voix, qui fut pour le parti de Sharp. Moi qui n'avois jamais été content de sa conduite, quoique je n'en eusse rien dit, je me déclarai alors contre lui. Nous primes donc suivant la convention, nôtre part des choses qui nous étoient necessaires pour nous en aller par terre, & nous nous préparames au départ.

CHAPITRE II.

Relation du retour de l'Auteur de son voyage des mers du Sud, jusques au tems qu'il vint à terre près du Cap S. Laurens, dans l'Isthme de Darien. Description des Moskites Indiens.

LE 17. d'Avril 1681. sur les dix heures du matin, à douze lieuës & au Nord-Oüest de l'isle de Plata, nous quittames le Capitaine Sharp, & ceux qui vouloient demeurer avec lui, & nous nous embarquames sur nôtre Barque longue, & sur nos Canots, en vûë de gagner la riviere de Sainte Marie, dans le Golphe de S. Michel, qui est environ à deux cens lieuës de Plata. Nous étions quarante

quatre Européens portans armes, un Indien Espagnol, portant armes aussi, & deux Mosquites qui sont toûjours armez; avec les Flibustiers: dont ils sont fort estimez à cause de leur habileté à prendre le poisson, la tortuë, & la vache marine. Nous avions de plus cinq Esclaves, que nous avions pris dans les mers du Sud, & qui nous étoient tombez en partage.

Nous nous embarquames sur une Barque longue, un Canot, & un autre Canot, qui avoit été scié par le milieu, pour en faire des Vaisseaux à eau, si nous eussions demeuré sur le Vaisseau. Nous rejoignimes ce Canot, & fimes provision de voiles en cas de besoin. Durant trois jours avant nôtre départ, nous sassames autant de farine que nous pouvions en emporter, & empaquetames vingt ou trente livres de Chocolat avec du sucre, pour le rendre plus doux. Aprés que nous eumes mis pied à terre, les esclaves portoient tout cela sur leur dos, avec une chaudiere que nous avions. Comme il y en avoit qui vouloient nous suivre, & que nous savions n'être pas en état de marcher, nous déclarames que ceux qui manqueroient de force pour achever le voyage par terre, devoient s'attendre à être tuez. Nous savions que les Espagnols seroient bien-tôt à nos trousses, & qu'un des nôtres tombant entre leurs mains, auroit été la cause de nôtre perte, parce qu'il les auroit informez de nôtre état, & de nos forces. Cependant cela ne fut pas capable de les empêcher de nous suivre.

Nous n'avions qu'un petit vent lors que nous partimes; mais avant midi nous en eumes un si violent, qu'il pensa nous accabler avant que nous pussions gagner la terre. Pour

donc nous mettre à couvert, nous coupames une vieille peau que nous avions, & en entourames la Barque pour empêcher que l'eau n'y entrât. Sur les dix heures de nuit nous fûmes à vent contraire environ à sept lieuës du Cap Passao sous la Ligne, & alors nous eûmes calme : aussi nous nous couchames, & abandonnames le Vaisseau à lui-même toute la nuit, fatiguez des peines du jour précedent. Le dix-huitiéme nous eûmes peu de vent jusques aprés-midi que nous mimes à la voile, faisant route le long de la côte, le Cap au Nord. Le vent étoit Sud Sud-Oüest, & le tems beau.

A sept heures nous arrivames au Cap Passao, & trouvames dans une petite Baye que le Cap mettoit à couvert du vent, une petite Barque à l'ancre, que nous primes ; nos Bateaux étant trop petits pour nous transporter. Nous la primes précisement sous la Ligne Equinoxiale. Non seulement elle nous servit ; mais aussi cette capture fut cause que nous ne fûmes pas découverts. Nôtre dessein en partant n'étoit pas de rien entreprendre, & nous aurions même été bien-aises de ne rien voir, si nous avions pû l'empêcher. La Barque venoit de Galleo, où elle avoit chargé le bois de Charpente qu'elle portoit à Guyaquil.

Le dix-neuviéme au matin, nous vinmes moüiller à environ douze lieuës du Cap saint François du côté du Sud, en vûë de radouber nôtre nouvelle Barque. La chose fut faite en trois ou quatre heures de tems, puis nous remimes à la voile, faisant route le long de la côte par un vent de Sud Sud-Oüest, dans le dessein de toucher à Gorgone.

Pendant que nous fûmes au Nord du Cap

saint François, nous eûmes fort beau tems ; & le vent continuant, nous arrivames à Gorgone le vingt-quatriéme au matin avant le jour. Nous craignons d'en approcher de jour, ne doutant pas que les Espagnols n'y fussent en embuscade, parce que c'étoit là où nous avions la derniere fois carené nôtre Vaisseau, & où ils pouvoient nous attendre.

Quand nous fûmes à terre, il se trouva que les Espagnols nous y étoient venus chercher, & ce qui nous le fit connoître, fut la maison qu'ils y avoient bâtie, & où ils avoient cent hommes entretenus : Mais nous n'en doutames plus aprés que nous eûmes vû une grande croix devant la porte. Nous demandames à nos Prisonniers s'ils en savoient quelque chose. Ils avoüerent qu'ils avoient entendu parler d'un grand Canot à quatorze rames, qu'on tenoit sur le gravier dans la riviere, & qui tous les deux ou trois jours venoit une fois à Gorgone pour nous découvrir ; & qu'aprés nous avoir découverts, son ordre étoit de revenir promptement avec cette nouvelle à Panama, où il y avoit trois Vaisseaux prêts à nous donner la chasse.

Nous passames là toute la journée, & nettoyames nôtre nouvelle Barque, afin de pouvoir mieux échaper si nous étions poursuivis. Nous primes de l'eau, & partimes sur le soir par un vent frais de Sud-Oüest.

Le 25. nous eûmes beaucoup de vent & de pluie, & nous perdimes le Canot qui avoit été coupé & rejoint. Nous aurions été bienaise de conserver tous nos Canots pour passer la riviere, parce que nôtre Barque n'étoit pas si commode pour cela.

Le 27. nous partimes avec un assez bon vent

de Sud-Oüeſt, & après-midi nous eumes une fort groſſe pluie.

Toute la matinée du 28. fut fort pluvieuſe. Le tems s'éclaircit entre dix & onze heures, & nous vimes deux gros Vaiſſeaux à environ une lieuë & demie de nôtre Oüeſt. Nous n'étions qu'à deux lieuës de terre, & environ dix de la pointe Meridionale de Garrachine. Ces Vaiſſeaux avoient croiſé ſix mois entre Gorgone & le Golfe; mais je ne ſaurois dire ſi nos Priſonniers en avoient quelque connoiſſance.

Nous ferlames incontinent nos voiles, & ramames terre à terre, ne doutant pas que ce ne fut des Vaiſſeaux qui croiſoient; car s'ils euſſent été chargez pour Panama, le vent qui ſoufloit alors, les y auroit portez, & les Vaiſſeaux chargez à Panama ne prennent point ce côté de la Baye; mais font route au Nord, juſques aux Iſles de Quibo du côté de l'Oüeſt. S'ils ſont deſtinez pour le Sud, ils prennent la mer, & peuvent gagner Galleo, ou entre Galleo, & le Cap S. François.

Le beau tems ne fut pas de longue durée. La pluie revint, & nous empêcha de nous voir les uns les autres; mais s'ils nous avoient vûs, & qu'ils nous euſſent donné la chaſſe, nous étions reſolus de mener à terre nôtre Barque & nos Canots, de gagner les montagnes, & de faire le voyage par terre. Car nous étions bien informez que les Indiens qui habitoient en ces lieux-là, n'avoient jamais eu aucun commerce avec les Eſpagnols: Ainſi nous aurions ſauvé nôtre vie.

Le 29. à neuf heures du matin, nous vinmes moüiller à la pointe de Garrachine, qui eſt à environ ſept lieuës du Golfe de ſaint Mi-

chel ; lieu par où nous entrames la premiere fois dans les mers du Sud, & le chemin que nous avions resolu de prendre pour revenir.

Nous fûmes là toute la journée, allames à terre, sechames nos habits & nos munitions, nettoyames nos fusils, & nous nous preparames à recevoir l'ennemi, en cas qu'il nous vint attaquer ; car nous nous étions attendus que nous trouverions de l'opposition à nôtre décente. Nous fimes aussi garde tout le jour pour n'être pas surpris par les deux Vaisseaux que nous avions vûs le jour précedent.

Le 30. à huit heures du matin nous vinmes à l'embouchure du Golfe de saint Michel : Car nous étions partis dés le soir de la pointe de Garrachine, en vûë de gagner avant le jour les Isles du Golfe ; & cela pour mieux executer le dessein que nous avions concerté contre nos ennemis, en cas que nous eussions trouvé quelque obstacle à nôtre passage.

Environ les neuf heures nous vinmes moüiller à un mille d'une grande Isle, à côté de nous, située à quatre milles de l'embouchure de la riviere. Nous avions prés de nous d'autres petites Isles, & nous aurions pû entrer dans la riviere, parce que le flux étoit grand & favorable ; mais avant que de nous exposer davantage, nous jugeames à propos de bien reconnoître les lieux.

Nous envoyames incontinent un Canot dans l'Isle, où nous vimes ce que nous avions toûjours apprehendé, c'est-à-dire un Vaisseau à l'embouchure de la riviere, caché prés de terre, & prés de-là une grande tente. Nous vimes par-là que nous aurions bien de la peine à échaper ce danger.

Le Canot de retour à bord avec cette nou-

velle, quelques-uns de nos gens se trouverent un peu découragez, quoi qu'au fond il n'y eût rien là à quoi nous ne nous fussions pas toûjours attendus.

Nous ne songeames alors qu'à nous sauver à terre, parce que nous étions en lieu où nous ne pouvions pas débarquer comme nous aurions souhaité. Profitant donc de ce qui restoit de Marée, nous équipames nôtre Canot, & ramames du côté de l'Isle, pour découvrir si l'Ennemi faisoit quelque mouvement. Etant à terre nous nous dispersames par l'Isle, pour empêcher que les Ennemis ne vinssent nous reconnoître. L'eau ne fut pas plûtôt haute, que nous vimes un petit Canot qui venoit du Vaisseau à l'Isle où nous étions. Cela nous obligea tous à regagner nôtre Canot, pour y attendre celui qui venoit à nous. Nous demeurames clos & couverts jusques à ce qu'il fut à la portée du pistolet; étant alors prêts, nous sautames dehors, & le primes. Il y avoit un Blanc, & deux Indiens. Interrogez, ils nous dirent que le Vaisseau, que nous avions vû à l'embouchure de la riviere, y étoit depuis six mois pour garder la riviere, qu'il avoit douze canons, & cent cinquante hommes, tant Matelots que Soldats, que tous les Matelots étoient à bord; mais que les Soldats étoient à terre dans leur tente. Qu'il y avoit trois cens hommes aux mines; tous legerement armez, & ausquels il ne falloit que deux Marées pour se rendre à bord. Ils nous dirent aussi qu'il y avoit deux Vaisseaux qui croisoient dans la Baye entre ce lieu & Gorgone; que le plus grand étoit armé de 20. pieces de canon, & de deux cens hommes, & l'autre de 10. & de cent cinquante hommes. Ils nous

dirent de plus que les Indiens du païs n'étoient pas de nos amis ; ce qui de toutes les nouvelles que nous aprîmes, fut pour nous la plus facheuse. Tout cela n'empêcha pas neanmoins que nous ne menassions sur le champ les Prisonniers à bord, & ne missions à la voile pour nous tirer avec la marée, d'un lieu où il n'étoit pas sûr de faire un plus long sejour.

Nous ne fûmes pas long-tems à deliberer sur ce que nous avions à faire. Nous résolumes d'aller à terre dés la nuit prochaine, ou le jour suivant de bon matin, ne doutant pas ou de nous mettre bien avec les Indiens, à la faveur des curiositez que nous avions apportées exprés, ou de nous ouvrir un passage par leur païs les armes à la main, malgré toute leur resistance, ne nous mettant guere en peine de ce que les Espagnols pourroient nous faire en cas qu'ils nous suivissent par terre. Nous avions un gros vent de Sud qui nous étoit directement contraire; & comme la marée étoit presque sur sa fin, il nous fut impossible de sortir.

Mon avis étoit de gagner la riviere de Congo, qui est une Riviere large à environ trois lieuës des Isles où nous étions ; ce que nous aurions pû faire avec un vent de Sud : Et apres avoir monté aussi haut que fait le flux, nous aurions pû aller à terre. Mais tout ce que je pûs dire ne fut pas capable de les convaincre, que nous avions prés de nous une si grande Riviere. Ils vouloient bien gagner la terre ; mais ils ne savoient ni comment, ni où, ni quand ils devoient le faire.

Aprés avoir ramé contre le vent toute la nuit, nous nous trouvames le matin au Cap S. Lorenzo. Nous fimes encore environ quatre milles du côté de l'Oüest, & nous nous jetames

dans une petite anſe entre deux clefs ou iſles. Nous ramames juſques à la pointe de l'anſe qui avoit environ un mille de long, & y debarquames le premier de Mai 1681.

Nous primes nos proviſions & nos habits, & puis nous coulames nôtre Vaiſſeau à fond.

Pendant que nous debarquions, & attachions nos havreſacs pour marcher, nôtre Moſkite Indien prit un grand plat de poiſſon que nous accommodames, & mangeames incontinent.

Puis qu'on a parlé des Moſkites Indiens, il ne ſera pas mal-à-propos de finir ce Chapitre par une courte relation de ces Peuples. Ils ſont grands, bien-faits, peu chargez de graiſſe, vigoureux, forts, & vont bien du pied. Ils ont le viſage long, les cheveux noirs & liſs, un air rude, & un teint baſané. Ils ne ſont qu'une petite Nation qui ne fait pas le nombre de cent. Ils habitent du côté du Nord, près du Cap Gratia de Dios, entre le Cap Honduras & Nicarague. Ils ſont fort adroits à jetter la lance, le harpon, ou autre ſorte de dard. Ils y ſont élevez dés leur enfance, & les enfans imitans leurs parens, ne ſortent jamais que la lance à la main, qu'ils jettent preſque inceſſamment contre toute ſorte de buts qu'ils ſe font eux-mêmes, juſques à ce que l'uſage les ait rendus maîtres. Alors ils apprennent à parer la lance, la fléche, ou le dard: & voici de quelle maniere. Deux enfans s'éloignent un peu l'un de l'autre, & ſe dardent mutuellement un bâton; chacun tient à la main droite une petite baguette, avec laquelle il pare ce qui a été darde contre lui. A meſure qu'ils avancent en âge, ils deviennent plus adroits & plus courageux, & alors ils ne font point

difficulté de servir de but à tous ceux qui veulent leur tirer des flêches ; qu'ils parent avec une petite verge aussi deliée que la baguete d'un fusil. Quand ils sont hommes faits, ils se garantissent des flêches, quelque dru qu'on les leur tire, pourvû qu'elles ne viennent pas deux à la fois. Ils ont la vûë extraordinairement bonne, découvrent un Vaisseau de bien plus loin que nous, & voyent bien mieux que nous toute sorte d'objets. Leur principale occupation dans leur païs est de darder du poisson, de la tortuë, ou de la vache marine. Je dis dans le Chapitre suivant de quelle maniere ils s'y prennent. Leur habileté à la pêche, les fait estimer & souhaiter de tous les avanturiers; & ce n'est pas sans raison, car un ou deux de ces gens-là sur un Vaisseau, fera subsister cent hommes. Aussi quand nous faisons carener nos Vaisseaux, nous choisissons ordinairement des lieux où il y ait forces tortuës ou vaches marines, afin que les Moskites puissent exercer leur savoir faire. Il est bien rare de trouver des avanturiers sans un ou plusieurs de ces Moskites, sur tout lors que le Commandant ou la plûpart de l'Equipage est Anglois ; mais ils n'aiment pas les François, & haïssent mortellement les Espagnols. Quand ils viennent avec les avanturiers, ils aprennent à se servir des armes à feu, & se rendent fort bons tireurs. Ils sont fort braves dans le combat, ne lâchent jamais le pied, persuadez que les Blancs savent mieux qu'eux le tems où il est le plus à propos de combattre. Quelque desavantage qu'ayent ceux de leur parti, ils ne se rendront jamais, ni ne tourneront le dos tant qu'ils verront un des leurs faire ferme. Je n'ai jamais remarqué en eux ni Religion, ni

ceremonies ni superstitions. Ils sont toûjours prêts à nous imiter, en tout ce qu'ils nous voyent faire. Il semble seulement qu'ils craignent le Diable, qu'ils apellent Wallesaw. Ils disent qu'il apparoît souvent à quelques-uns des leurs, que les nôtres apellent communément leurs Prêtres, lorsqu'ils veulent lui parler pour quelque affaire pressante. Pour les autres, ils ne savent ce que c'est que le Diable, ni comme il apparoît, & ne savent que ce que ceux de leurs Prêtres leur en disent. Cependant ils s'accordent tous à dire, qu'ils ne doivent pas l'irriter de peur d'en être batus, & qu'il n'emporte quelquefois leurs Prêtres. C'est ce que j'ai entendu dire à plusieurs de ceux de ces gens-là, qui parloient fort bon Anglois.

Ils ne se marient qu'à une femme, de laquelle il n'y a que la mort qui les separe. Ils ne sont pas plûtôt ensemble, que le mari fait une trés-petite plantation. Ils ont assez de terre, & ils peuvent choisir l'endroit qui leur revient le mieux. Mais ils préferent le voisinage de la mer, ou de quelque riviere, à cause de la pêche; qui est leur occupation favorite.

Plus avant dans le païs il y a d'autres Indiens contre lesquels ils ont une guerre continuelle. Aprés que l'homme a defriché & planté un morceau de terre; il n'y songe que rarement, en laisse le ménagement à sa femme, & s'occupe entierement à la pêche. Quelquefois il n'en veut qu'au poisson, & quelquefois à la tortuë, ou à la vache marine; mais tout ce qu'il prend, il le porte à sa femme, & ne songe à prendre rien de plus que le tout ne soit mangé. Quand il commence à sentir la faim, il prend son Canot, & se met derechef en mer pour prendre du poisson,

ou va dans les bois chaſſer des Petaris, & des Warris, qui ſont une eſpece de Sangliers. Il eſt rare qu'ils reviennent les mains vuides ; mais tant que cela dure, ils ne cherchent pas autre choſe. Leurs plantations ſont ſi petites, qu'ils ne ſauroient ſubſiſter de ce qu'elles produiſent ; car les plus grandes n'ont pas plus de vingt ou trente arbres de plantains, une couche de Yams & de Patates, un petit Poivrier des Indes, & un petit Coin de Pommes ſauvages. Ils aiment ſur tout ce dernier fruit, dont ils font une boiſſon, qui eſt une eſpece de Cidre fort eſtimé des Moſkites. Ils s'en regalent les uns, les autres, & font auſſi proviſion de poiſſon, & de chair. Tous ceux qui font de cette liqueur, traitent leurs voiſins, & chaque fois ils en font un petit Canot plein ; c'eſt-à-dire, aſſez pour les enivrer tous. Ces ſortes de regales ſe font rarement ſans que ceux qui les font ayent quelque deſſein, ſoit de ſe venger de l'outrage qu'on leur a fait, ſoit de diſcuter les démêlez ſurvenus entr'eux & leurs voiſins, & d'en examiner la verité. Cependant ils ne parlent jamais de leurs griefs qu'ils ne ſoient échauffez par la liqueur. Les femmes qui ſavent d'ordinaire les deſſeins de leurs maris, les empêchent de s'inſulter les uns les autres, & cachent leurs lances, harpons, arcs, & flêches, ou autres armes qu'ils ont.

Les Moſkites ſont en general fort civils, & honnêtes aux Anglois, auſquels ils rendent de grandes deferences, ſoit ſur leurs Vaiſſeaux, ou à terre ; ſoit à la Jamaïque, ou ailleurs, où ils viennent ſouvent avec les Matelots. Nous les traitons toûjours bien.

Ils ont la liberté d'aller où ils veulent, & de s'en retourner chez eux, quand il leur plaît. Ils pêchent comme ils l'entendent, & se servent de leurs Canots, où les nôtres ne peuvent aller sans courre risque de se renverser. Aussi ne souffriroient-ils pas un Blanc dans leur Canot; car ils veulent être libres d'y pêcher à leur fantaisie : Et nous leur permettons tout cela : Car si l'on ne le faisoit pas, supposé qu'ils vissent une infinité de poissons, ils n'en prendroient aucun, & jetteroient leurs harpons sans rien faire. Ils n'ont aucune forme de Gouvernement; mais ils reconnoissent le Roi d'Angleterre pour leur Souverain. Ils aprennent nôtre Langue, & regardent le Gouverneur de la Jamaïque comme le plus grand Prince du monde.

Pendant qu'ils sont avec les Anglois, ils portent de bons habits, & prennent plaisir à être propres. Mais ils ne sont pas plûtôt de retour dans leur païs, qu'ils quittent leurs habits, & s'habillent à leur maniere, qui est de porter une simple toile attachée au milieu du corps, & qui leur pend jusqu'aux genoux.

CHAPITRE III.

Voyage de l'Auteur de la mer du Sud, à la mer du Nord par la terre ferme, ou l'Isthme de Darien.

APrés être venus à terre le premier de Mai, nous commençames à marcher environ les trois heures aprés midi, reglant nôtre voyage par nos compas de poche, & tirant au Nord-

Est. Ayant fait environ deux milles, nous arrivames au pied d'une montagne, où nous bâtimes des hutes, & y passames la nuit, pendant laquelle nous eûmes à essuyer une grosse pluie, qui dura jusqu'à douze heures.

Le lendemain le beau tems étant revenu, nous montames la montagne, & trouvames un petit sentier que nous suivimes, jusques à ce que nous nous apperçûmes qu'il baissoit trop vers l'Orient. Craignans donc qu'il ne nous détournât de nôtre route, nous grimpames sur quelques-uns des plus hauts arbres de la montagne, qui en avoit d'aussi gros & d'aussi grands que j'en eusse jamais vûs. Nous découvrimes enfin des maisons dans le valon au Nord de la montagne; mais comme elle étoit escarpée de ce côté là, il ne nous fut pas possible d'y décendre. Nous suivimes un petit chemin qui nous conduisit au bas de la montagne du côté de l'Orient, où nous trouvames incontinent plusieurs autres maisons d'Indiens. Dans la premiere où nous allames au pied de la montagne, nous ne trouvames que des femmes, qui ne parloient point Espagnol, mais qui donnerent à chacun de nous une bonne calebace pleine de boisson de grain. Nous trouvames des hommes dans les autres maisons, mais il n'y en avoit aucun qui parlât Espagnol. Cependant nous fimes tant, que nous achetames les provisions de bouche que leurs plantations produisoient. Nous les accommodames, & les mangeames tous ensemble, toutes les provisions étant en commun, & personne ne devant faire meilleure chere que les autres, ni payer les choses plus qu'elles ne valent. Nous fimes ce jour-là six milles.

Les maris de ces femmes vinrent le soir,

& nous dirent en méchant Eſpagnol, qu'ils avoient été à bord du Vaiſſeau, qui nous avoit fait faïr deux jours auparavant; que nous n'étions pas à plus de trois milles de la riviere de Congo, & qu'on pouvoit aller de-là au Vaiſſeau, en une demie Marée.

Nous fimes dés le ſoir bonne proviſion d'oiſeaux & de Sangliers, que nous achetames des Indiens. Comme nous avions aſſez de Yames, de Patates, & de Plantains, nous nous en ſervimes au lieu de pain.

Aprés ſoupé nous fimes marché avec un de ces Indiens, pour nous guider pendant un jour dans le païs, du côté du Nord. Nous devions lui donner une hache pour ſes peines, & il devoit nous mener à l'habitation de certains Indiens qui parloient Eſpagnol, eſperans qu'ils nous donneroient plus de ſatisfaction ſur nôtre voyage.

Le troiſiéme jour, nous commençames de bon matin à nous mettre en mouvement, & partant entre ſix & ſept nous paſſames par pluſieurs plantations vieilles & ruïnées. Ce matin-là un des nôtres étant las, ſe déroba de nous. A midi nous avions fait huit milles, & étions déja arrivez chez un Indien qui demeuroit ſur les bords de la riviere de Congo, & parloit fort bon Eſpagnol. Nous lui dimes le ſujet de nôtre viſite.

Il parut d'abord qu'il ne ſe ſoucioit gueres d'entrer en converſation avec nous, & répondit avec beaucoup d'impertinence aux queſtions que nous lui fimes. Il nous dit qu'il ne ſavoit aucun chemin du côté du païs du Nord; mais qu'il pouvoit nous mener à Cheapo ou à Sainte Marie, où il ſavoit qu'il y avoit Garniſon Eſpagnole. L'une de ces Places étoit

à nôtre Orient, & l'autre à nôtre Occident : Mais l'une & l'autre étoit à vingt milles pour le moins de nôtre chemin. Il ne fut pas possible d'avoir d'autre réponse de lui, & il nous parla toûjours d'une maniere si chagrine, que c'étoit nous dire franchement qu'il n'étoit pas de nos amis. Quoi qu'il en soit, nous nous fîmes violence, pour faire de necessité vertu ; & pour le menager ; car ce n'étoit ni le tems ni le lieu, de se gendarmer contre les Indiens qui étoient les maîtres de nos vies.

Nous nous trouvames alors dans un grand embarras, ne sachant quel parti prendre. Nous lui offrimes des lits, de l'argent, des haches, des machets ou grands couteaux ; mais rien de tout cela ne pût le tenter, ni faire aucune impression sur lui. Un des nôtres enfin ayant tiré de sa valise une jupe d'un bleu celeste, la fit prendre à sa femme. Ce present lui fut si agreable, que commençant d'abord à parler avec son mari, elle le rendit bien-tôt de meilleure humeur. Il nous dit alors qu'il savoit le chemin du Nord, & qu'il seroit volontiers nôtre guide ; mais que s'étant coupé au pied deux jours auparavant, il n'étoit pas en état de nous rendre ce service : Que cependant il feroit ensorte que nous ne manquerions pas de guide. En effet il lotia l'Indien qui nous avoit conduit chez lui, & l'obligea de nous conduire encore deux jours pour une autre hache. Le bon homme auroit bien voulu que nous eussions passé-là toute la journée, parce qu'il pleuvoit extrêmement : Mais comme nous n'étions pas éloignez de l'ennemi, nous avions besoin de faire diligence. Nous allames donc trois milles plus loin, & puis bâtîmes des hutes où nous passames la nuit. Il

plut tout l'aprés midi, & la plus grande partie de la nuit.

Le quatriéme jour nous nous remimes en marche de bon matin, les matinées étant d'ordinaire auſſi belles, que les aprés-midi étoient pluvieuſes. A la verité il nous étoit aſſez indifferent qu'il plut, ou qu'il fit ſec. Je croi de bonne Foi que nous paſſames des Rivieres ce jour-là plus de trente fois. Les Indiens n'ayant point de chemins pour aller d'un lieu à l'autre, ſont obligez par conſequent de ſe guider par les rivieres. Nous fimes ce jour-là 12. milles; enſuite nous bâtimes des hutes, & nous nous couchames pour dormir. Nous avions toûjours deux hommes en ſentineile, autrement nos eſclaves nous auroient joué quelque mauvais tour pendant que nous dormions. Il plut extrêmement tout l'aprés-midi, & la plus grande partie de la nuit. Nous eumes beaucoup de peine à alluiner du feu ce ſoir-là. Nos hutes étoient fort mediocres, & comme nôtre feu étoit fort petit, bien loin de pouvoir ſecher nos habits, nous eumes de la peine à pouvoir nous échauffer, & par-deſſus tout cela nous n'avions pas la moindre proviſion de bouche. J'avoüe que tant d'incommoditez nous firent entierement oublier les ennemis: Car ayant été déja quatre jours dans le païs, nous commençames à n'avoir gueres d'autres ſoins que d'avoir des guides & de la nourriture, ne ſongeant gueres aux Eſpagnols.

Le cinquiéme jour nous partimes de bon matin, & aprés avoir fait ſept milles dans les bois, & toujours à travers champ, nous arrivames ſur les dix heures chez un jeune Indien Eſpagnol, qui avoit demeuré autrefois avec l'Evêque de Panama. Cet Indien étoit

fort éveillé, parloit fort bon Eſpagnol, & nous reçût le plus honnêtement du monde. Nous trouvames là force proviſions ; c'eſt-à-dire des Yames & des Patates, mais point de chair, à la reſerve de deux ſinges gras que nous tuames, & dont nous donnames partie à quelques-uns de nos gens foibles, & indiſpoſez. Pour les autres on leur donna des œufs, & d'autres rafraichiſſemens, qui ſe trouverent chez l'Indien : Car on avoit toûjours ſoin des malades. Nous avions avec nous un Indien Eſpagnol, qui avoit pris les armes avec le Capitaine Sawkins, & qui depuis ſa mort avoit toûjours été avec nous. Le Maître de la maiſon lui perſuada de n'aller pas plus loin, & pour l'y mieux réſoudre il lui promit ſa Sœur en mariage, & de l'aider à défricher une plantation ; mais nous ne voulumes pas lui donner ſon congé, de peur de quelque trahiſon. Cependant nous lui promimes de le laiſſer aller dans deux ou trois jours, parce que nous devions alors être entierement à couvert des inſultes de nos ennemis. Nous paſſames là l'aprés midi, ſechames nos habits & nos munitions, nettoyames nos fuſils, & nous nous préparames à marcher le lendemain.

Il arriva-là un malheur à Monſieur Wafer, nôtre Chirurgien. Comme il ſechoit ſa poudre, un drôle ſans y prendre garde, paſſa prés de lui la pipe allumée, & mit le feu à ſa poudre. Il en eut un genoüil brulé, & n'étoit aucunement en état de marcher. Nous lui donnames un Eſclave pour porter ſon bagage, & nous primes d'autant plus de part à la diſgrace qui lui étoit arrivée, que la même choſe pouvoit arriver à chacun de nous à tout moment, & que c'étoit le ſeul homme que nous

avions qui pût avoir soin de nous. La plantation de cet Indien étoit située sur les bords de la riviere de Congo, dans un terroir fort gras. Ainsi nous aurions pû entrer dans nôtre Canot ; si j'avois pû le persuader à nos gens.

Le sixiéme nous partimes encore, aprés avoir pris un autre guide. Nous commençames par passer la riviere de Congo dans un Canot, ayant été depuis nôtre premier débarquement à l'Occident de la riviere. Aprés que nous l'eûmes passée, nous marchames deux milles du côte de l'Orient, & vinmes à une autre riviere, que nous passames plusieurs fois, quoi qu'elle fut fort creuse. Deux de nos gens ne pûrent nous acompagner ; mais ils nous suivirent le mieux qu'il leur fut possible.

La derniere fois que nous passames la riviere, elle étoit si profonde, que nos plus grands Hommes se mirent au plus creux, & donnerent la main aux malades, aux foibles, & aux petits. Par ce moyen nous passames tous heureusement, à la reserve de deux qui étoient demeurez derriere. Comme je prévis que nous aurions souvent des rivieres à passer dans nôtre marche, j'eus la précaution avant que de quitter le Vaisseau, de prendre une grande boëte de Bambo, que je bouchai par les deux bouts, & fermai bien avec de la cire ; ensorte que l'eau ne pouvoit y entrer. A la faveur de cette boëte, je conservai mon Journal & mes autres papiers, quoique je fusse souvent obligé de nager. Quand nous eûmes passé cette riviere, nous nous reposames pour attendre ceux que nous avions laissez derriere, & qui vinrent en une demi-heure. Mais pendant ce tems-là la riviere devint si haute, qu'il ne leur fut pas possible de passer, ni à nous de

leur

leur aider. Nous les exhortames à prendre courage, & attendîmes que les eaux euſſent baiſſé. Nous fimes deux milles de plus tout le long de la riviere, & bâtimes des hutes, ayant fait ce jour-là ſix milles. A peine avions-nous achevé nos hutes que la riviere groſſit encore, & venant à déborder elle nous obligea de reculer nos hutes, & de les porter ſur un lieu plus élevé: Mais la nuit vint avant que nous en puſſions bâtir d'autres, ſi-bien que nous errames dans les bois, nous mettant à couvert l'un ſous un arbre, l'autre ſous un autre, à meſure que nous trouvions nôtre commodité. Cela auroit été pour nous une petite conſolation ſi le tems avoit été beau; mais nous eûmes une pluie extraordinaire durant la plus grande partie de la nuit, avec des éclairs & des tonnerres horribles. Ces fatigues & incommoditez nous firent negliger tout le reſte, & nous ne fimes aucune garde, quoi qu'à la verité je croi que perſonne ne dormit. Nos Eſclaves profitans de l'occaſion s'en allerent durant la nuit. Il ne nous en reſta qu'un qui s'étoit caché dans un trou, ſoit qu'il ne fût pas le deſſein des autres, ou qu'il ſe fût endormi. Les Deſerteurs emporterent le fuſil de nôtre Chirurgien, & tout ſon argent.

Le lendemain huitiéme nous allames à la riviere, & trouvames que les eaux avoient beaucoup baiſſé. Nôtre Guide voulut nous la faire repaſſer, mais comme elle étoit profonde & le Courant rapide, il ne nous fut pas poſſible de le faire. Nous nous aviſames de paſſer à la nage ceux qui ne ſavoient pas nager, réſolus de leur aider autant que nous pourrions; mais la choſe ne ſe trouva pas praticable, parce que nous ne pouvions pas paſſer tout

nôtre bagage. Nous nous déterminames enfin à faire passer un des nôtres avec une corde, de commencer par passer nos nipes sur la rive opposée, & de tirer ensuite les hommes. Tout le monde étant demeuré d'accord de cet expedient, un nommé George Gaini prit le bout d'une corde, se l'attacha au cou, & laissa l'autre bout de nôtre côté, pendant qu'un autre de nos gens se tenoit prés de la corde pour l'éloigner de celui qui passoit. Quand Gaini fut au milieu de l'eau, il arriva qu'en tirant la corde elle vint à s'embaraſſer. Celui qui la tenoit pour débaraſſer le passage, la retint, & renversa Gaini sur le dos. Le premier qui avoit la corde à la main pour rendre le passage libre, la jetta dans la riviere croyant que Gaini pourroit se sauver: Mais comme le courant étoit extrémement rapide, & qu'il avoit trois cens écus d'Allemagne sur lui, il s'enfonça, & nous ne l'avons pas vû depuis. Les deux hommes que nous avions laissez le jour précedent, nous dirent quelques jours aprés qu'ils l'avoient trouvé mort dans une anse, où le reflux l'avoit jetté sur le sec avec l'argent qu'il portoit; mais ils n'y toucherent pas, ne songeans qu'à se tirer d'un païs sauvage & inconnu. Cet accident fit avorter nôtre expedient que nous ne pouſſames pas plus loin. Ce fut le quatriéme homme que nous perdimes dans ce voyage. Pour les deux que nous avions laissez derriere ils ne nous rejoignirent que dans les mers du Nord: ainsi nous les regardames comme des gens perdus. N'ayant donc pû traverser la riviere de ce côté-là, nous cherchames un arbre que nous pussions faire tomber en le coupant par le travers de la riviere. Nous en trouvames enfin un que nous cou-

pames, & qui fut juſtement de la longueur qu'il falloit. Nous paſſames de l'autre côté ſur cette nouvelle planche, & trouvames un petit champ de plantain qui fut bien-tôt enlevé.

Pendant que nous étions occupez à amaſſer des plantains nôtre Guide s'en alla, mais il revint en moins de deux heures, & amena un vieux Indien qu'il mit en ſa place. Nous lui donnames une hache & le congediames, nous mettant ſous la conduite de nôtre nouveau Guide. Il nous fit d'abord traverſer une autre riviere, & entrer dans un grand valon du terroir, le plus grand que j'aye jamais vû. Les arbres n'en étoient pas extrémement gros, mais c'étoit les plus larges que j'euſſe vû dans tous mes voyages. Nous vimes de grandes traces de Pecaris, qui ſont comme nous avons déja dit, une eſpece de ſangliers, ſans voir neanmoins aucune de ces bêtes. Nous marchames dans cet agreable païs juſqu'à trois heures aprés midi. Nous fimes en tout environ quatre milles, & puis nous arrivames à la maiſon de campagne de nôtre bon homme, qui n'étoit qu'une ſimple habitation pour la chaſſe. Il y avoit un petit champ de Plantain, quelques Yames, & des Patates. Nous y prîmes nos quartiers pour ce jour-là, nous nous rafraîchimes de ce que le lieu pût nous fournir, & ſechames nos habirs & nos munitions. Nôtre jeune Indien Eſpagnol ſe prépara là à nous quitter, car lors nous nous croyions hors de danger. C'étoit celui qu'on avoit ſollicité de demeurer à la derniere maiſon d'où nous étions partis, pour le marier à la ſœur du maître du logis; Auſſi le renvoyames-nous comme nous le lui avions promis.

Le neuviéme, le bon homme nous mena à ſon habitation. Nous fimes environ cinq milles dans ce vallon; enſuite nous montames une montagne, & fimes encore environ cinq milles au travers de deux ou trois petites montagnes, avant que d'arriver à aucun établiſſement. A demi mille avant que de venir aux plantations, nous vîmes un petit ſentier qui nous mena aux habitations des Indiens. Nous vîmes pluſieurs Croix de bois plantees dans le chemin, qui nous firent ſoupçonner qu'il y avoit-là des Eſpagnols. Nous amorçames donc nos fuſils de nouveau, & nous nous préparames à recevoir l'ennemi: Mais étant entrez dans le lieu nous n'y trouvames que des Indiens qui s'étoient aſſemblez dans une grande maiſon pour nous recevoir; Car le bon homme avoit envoyé un petit garçon qu'il avoit pour les avertir de nôtre venuë.

Ils nous reçûrent le mieux qu'ils pûrent, c'eſt-à-dire fort médiocrement, car c'étoit de nouvelles plantations, & le bled n'étoit pas encore en épi. Il n'y avoit de Patates, de Yames, & de Plantations, que ce qu'ils en avoient aporté de leurs anciennes Plantations. Aucun d'eux ne parloit Eſpagnol. Il y avoit deux jeunes hommes qui le parloient un peu, cela fut cauſe qu'ils ſe firent plus remarquer que les autres. Nous fimes un preſent à ces deux-là, & les priames de nous faire trouver un Guide qui nous conduiſit juſqu'au Nord, ou du moins durant une partie du chemin, ce qu'ils promirent de faire eux-mêmes ſi nous voulions les recompenſer, ajoûtant qu'il ne falloit partir que le lendemain. Mais comme nous nous imaginions d'être plus proches de la mer du Nord que nous

n'étions, nous nous proposames d'aller sans Guide plûtôt que de demeurer-là un jour entier. Cependant quelques-uns de nos gens fatiguez se déterminerent à demeurer, & Monsieur Wafer nôtre Chirurgien qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine depuis son genou brûlé, se resolut à demeurer avec eux.

Nous laissames donc-là le Chirurgien & deux autres, & marchames, suivant nos Guides, du côté de l'Orient. Nous regardions souvent nos compas de poche, & faisions voir à nos Guides comme ils manquoient le chemin par où nous voulions aller. Cela leur faisoit branler la tête, & dire que c'étoit bien de jolies choses, mais qu'elles n'étoient pas trop bonnes pour nous. Après que nous fumes decendus de la montagne sur laquelle la place étoit située, nous vinmes dans un valon, & nous nous guidames par la riviere, que nous passames trente-deux fois. Après avoir fait neuf milles, nous bâtimes des hutes, & y passames la nuit. Ce soir-là je tuai un Quaum, qui est un grand oiseau aussi gros qu'un coq d'Inde, dont nous régalames nos Guides, car nous n'avions porté aucunes provisions. Le seul Esclave qui nous restoit s'enfuït cette nuit.

Le onziéme jour nous fimes dix milles de plus, & bâtimes des hutes la nuit, mais nous nous couchames sans souper.

Le douziéme au matin nous passames une riviere creuse sur un arbre, & fimes sept milles sur une terre basse, nous vinmes ensuite au bord d'une grande & profonde riviere; mais nous ne pûmes la passer. Nous fimes des hutes sur le rivage, & passames-là la nuit sur nos Barbecus, ou formes de bâtons, élevez de terre d'environ trois pieds.

Le treiziéme jour la riviere fut tellement débordée, que nous avions deux pieds d'eau dans nos huttes. Nos Guides nous quitterent ce jour-là sans nous dire leur dessein, ce qui nous fit croire qu'ils s'en étoient retournez. Ce fut alors que nous commençames à nous repentir de la précipitation avec laquelle nous étions partis des dernieres habitations, car depuis que nous les avions quittez nous n'avions eu rien à manger. Nous trouvames en ce lieu-là une espece de Meures dont nous nous accommodames le mieux qu'il nous fut possible.

Nos Guides revinrent le quatorziéme au matin, & les eaux s'étant retirées ils nous menerent à un arbre qui croît sur le bord de la riviere, & nous dirent que si nous pouvions l'abatre, & faire en sorte qu'il tombât au travers de la riviere nous pourrions la passer; mais qu'autrement nous ne pouvions aller plus loin. Nous y fimes donc travailler deux des meilleurs hommes que nous eussions. Ils coupérent l'arbre qui tomba à souhait, les branches portant précisement sur l'autre rivage; ainsi nous passames heureusement. Ensuite nous traversames trois fois une autre riviere avec beaucoup de difficulté. A trois heures après midi nous arrivames à une habitation d'Indiens, où nous trouvames un troupeau de singes, dont j'en tuai quatre. Nous passames la nuit, ayant fait six mille ce jour-là. Les plaintains ne nous y manquerent pas, & nous y fumes bien reçûs de l'Indien qui y demeuroit tout seul avec un petit garçon pour le servir.

Lors que nous partimes le lendemain quinziéme, le bon Indien & son garçon entrerent avec nous dans un Canot, & nous firent passer

des endroits que nous n'aurions pû passer à gué. Aprés que nous eumes traversé ces grandes rivieres, & qu'il nous eut rendu ses bons offices durant deux milles pour le moins, il s'en retourna chez lui. Nous fimes encore cinq milles, & étant venus à des champs de plantains nous y plantames le piquet pour cette nuit-là. Nous y mangeames à souhait des plantains & meurs & verds, & nous eumes beau tems tout le jour & toute la nuit. Je croi que c'étoit les plus beaux champs de plantains, & les plus gros plantains qu'on n'ait jamais vûs, mais il n'y avoit point de maisons. Nous en cueillimes autant que nous voulumes par ordre de nos Guides.

Le seiziéme jour nous fimes trois milles, & vinmes à un établissement de grande étenduë où nous demeurames tout le jour. Il n'y avoit aucun de nous qui ne souhaitât être à la fin de son voyage, car nous avions des ampoules aux pieds, & nos cuisses étoient écorchées à force de traverser des rivieres, le chemin n'étant que des rivieres perpetuelles, & des bois où l'on ne voyoit pas le moindre sentier. Cinq de nos gens allerent à la chasse l'aprés-midi, & tuërent trois singes que nous aprêtames pour soupé. Ce fut-là où nous commençames à avoir beau tems, qui dura jusqu'à ce que nous arrivames à la mer du Nord.

Le dix huitiéme nous partimes à dix heures, & les Indiens nous porterent dans cinq canots une lieuë en montant une riviere. Aprés avoir mis pied à terre les obligeans Indiens nous accompagnerent, & porterent nos paquets. Nous avançames encore trois milles, & puis bâtimes nos hutes à six milles des dernieres plantations.

Le dix-neuviéme nos Guides s'égarerent, & nous ne fimes pas plus de deux milles.

Le vingtiéme nous arrivames à la riviere de Chepo. Les rivieres que nous traverſames juſques-là ſe jettent toutes dans les mers du Sud; & celle de Chepo fut la derniere que nous rencontrames qui coule de ce côté-là. Un vieillard qui venoit des dernieres habitations d'où nous étions partis, nous diſtribua-là ce qu'il portoit de Plantains, prit congé de nous & s'en retourna chez lui. Nous paſſames enſuite la riviere, & nous nous rendimes au pied d'une fort haute montagne, où nous paſſames la nuit. Nous fimes ce jour-là environ neuf milles.

Le vingt & uniéme quelques Indiens revinrent ſur leurs pas, & nous grimpames une fort haute montagne. Nous fimes quelques milles ſur le ſommet de cette montagne eſcarpée de tous les côtez: Enſuite nous décendimes un peu, & vinmes à une belle fontaine où nous paſſames la nuit, ayant fait ce jour-là environ neuf milles, le tems étant toûjours fort beau & fort clair.

Le vingt-deuxiéme nous traverſames une autre fort haute montagne, ſur le ſommet de laquelle nous fimes cinq milles. Arrivez au bout du Nord nous vimes la mer avec beaucoup de joie. Nous décendimes, nous nous partageames en trois bandes, & couchames ſur le bord d'une riviere qui fut la premiere que nous rencontrames qui ſe jette dans la mer du Nord.

Le vingt-troiſiéme nous traverſames pluſieurs champs d'une fort large étenduë, & à dix heures nous arrivames à l'habitation d'un Indien, qui n'etoit pas éloignée de la

mer du Nord. Nous primes des canots pour décendre la riviere de la Conception jusqu'à la mer, ayant fait ce jour-là environ sept milles. Nous trouvames quantité d'Indiens à l'embouchure de cette riviere. Ils s'y étoient établis à cause de l'avantage qu'ils tiroient du commerce qu'ils avoient avec les Avanturiers, & leurs Marchanniſes étoient des Yames, des Plantains, du Sucre, des Canes, des Oiſeaux, & des œufs.

Ces Indiens nous dirent que pluſieurs vaiſſeaux Anglois & François avoient été là, & qu'ils étoient tous partis à la reſerve d'un Avanturier François qui montoit une barque longue, & qui étoit encore à la Clef ou l'Iſle de la Sonde. Cette Iſle eſt à environ trois lieuës de l'embouchure de la riviere de la Conception, & eſt une des Iſles Sambales qui ont environ vingt lieuës de circuit, & qui s'étendent depuis la pointe de Sambales juſques à l'Iſle d'or du côté d'Orient. Ces Iſles, ou Clefs, comme nous les appellons, étoient le rendez-vous des Pirates en l'an 1679. & fort commodes pour y carener les vaiſſeaux. Les Capitaines Corſaires ont donné le nom à quelques-uns, & entr'autres à l'Iſle de la Sonde.

Ainſi finit nôtre voyage de la mer du Sud à la mer du Nord, aprés vingt-trois jours, & pendant ce tems je compte que nous fimes cent dix milles, traverſant de fort hautes montagnes. Mais nous marchions d'ordinaire dans des valées entre des rivieres dangereuſes & profondes. D'abord que nous eumes mis pied à terre dans ce païs, on nous dit que les Indiens étoient nos ennemis. Nous ſavions que les rivieres étoient profondes, & que la ſaſon pluvieuſe approchoit; ce-

pendant à la reſerve de ceux que nous laiſſâmes derriere, nous ne perdimes qu'un ſeul homme qui ſe noya, comme je l'ai dit. Le lieu où nous débarquames la premiere fois ſur la côte du Sud, étoit trés-deſavantageux; car nous fimes pour le moins cinquante milles plus que nous n'aurions fait, ſi nous avions pû monter la riviere de Cheapo, ou celle de Sainte Marie. D'un de ces lieux à l'autre un homme peut paſſer aiſément en trois jours d'une mer à l'autre. Je ne puis m'empêcher de confeſſer que les Indiens nous furent d'un grand ſecours, & je doute que ſans eux nous euſſions jamais pû achever nôtre voyage, parce que de tems en tems ils nous menoient à leurs plantations, où nous trouvions toûjours quelques proviſions, qui ſans cela nous auroient manqué. Mais ſi un Parti de cinq ou ſix cens hommes vouloit aller de la mer du Nord à la mer du Sud, ils le pourroient faire ſans demander permiſſion aux Indiens, quoi qu'il vaille beaucoup mieux n'être point broüillez avec eux.

Aprés avoir couché une nuit à l'embouchure de la riviere, nous allames tous le vingt-quatriéme de Mai à bord de l'Avanturier, qui étoit à la clef de la Sonde. C'étoit un Vaiſſeau François commandé par le Capitaine Tristian. La premiere choſe que nous fimes fut de trouver dequoi faire des preſens aux Indiens nos guides; car nous étions réſolus de les récompenſer à leur diſcretion. Nous le fimes en leur donnant des lits, des couteaux, des ciſeaux & des miroirs, que nous achetames de l'équipage de l'Avanturier. Nous donnames à chacun un écu d'Allemagne que nous aurions été bien-aiſes de leur donner auſſi en

marchandises ; mais nous ne pûmes en avoir. Ils furent si contens de leurs nipes, qu'ils allerent rejoindre leurs amis avec joie, & traiterent fort honnêtement ceux des nôtres, qui avoient demeuré derriere, comme Monsieur Wafer nôtre Chirurgien, & les autres nous le dirent à leur retour, qui fut quelques mois aprés : ainsi que je le dirai dans la suite.

J'aurois pû faire une relation plus ample de diverses choses de ce païs, si peu connu aux Européens. Mais je laisse cela à Monsieur Wafer qui y a fait plus de sejour que moi, & qui est plus capable de le faire qu'homme que je connoisse. Aussi travaille-t-il à une description particuliere de ces païs, qu'il promet de donner au public.

CHAPITRE IV.

L'Auteur croise avec les Armateurs dans les mers du Nord sur la côte de l'Inde Occidentale. Ils vont à l'isle de saint André. Des Cédres qui y sont. Des isles, du blé, & de leurs habitans. De la riviere de Blewfied, des vaches marines qui s'y trouvent, & de la maniere que les Indiens tuent la vache marine, tortuë, &c. Du Mabo arbre. Des Sauvages de Bocca-Toro. Il touche à la pointe de Sambales, & de ses Isles. Des bois de Sapadille, qui y sont. De l'insecte appellé Soldat, & de l'arbre de Manchanil. De la riviere de Darien, & des Indiens de son voisinage. Du Monastere de Madre de Popa, de Rio la Grande, Sainte Marthe ville, & des hautes montagnes de ces païs-là, de Rio de la Hache, ville Rancheries, & la pêche des perles qui s'y fait; des ha-

bitans Indiens, & du païs de l'isle de Curaçao &c. Malheureuse expedition du Comte d'Etrées dans ce païs-là. De l'Isle de bon Air d'Aves. Des Boubies, & de l'Oiseau Vaisseau de guerre. Naufrage de la flote du Comte d'Etrées. Avanture du Capitaine Payne. De la petite isle d'Aves. Des petites Isles de Roca. De l'oiseau du Tropique, eau minerale, l'œuf de l'Oiseau. De certains arbres appellez Mangles noirs, rouges, & blancs. Isle de la tortuë & ses Salines. Isle de Blanco. Animal nommé Guano, sa varieté, & les meilleures Tortuës marines. Nouveaux changemens arrivez dans les Indes Occidentales. La côte de Caraccos, ce qu'elle a de remarquable. Des meilleures noix de Cacao. Ample déscription du Cacao, & la maniere de le menager. De la ville de Caraccos, la Guiare, le Fort, & le havre. De la ville de Comana, Verine, son fameux tabac. Riche commerce de la côte de Caraccos. De la Remore. Arrivée de l'Auteur à la Virginie.

L'Avanturier, à bord duquel nous étions allez, étant prêts, & nos guides Indiens contens & débarquez, nous mimes à la voile deux jours aprés pour l'isle de Springer, autre Isle des Sambales, située à environ sept ou huit lieuës de l'Isle de la Sonde. Nous trouvames-là huit autres Vaisseaux avanturiers, savoir :

Capitaines & Vaisseaux Anglois.

Le Capitaine Coxon, 10. Canons, 100. Hommes.

Le Capitaine Payne, 10. Canons, 100. Hommes.

Le Capitaine Wright, qui commandoit une barque longue de quatre canons, & de quarante hommes d'équipage.

Le Capitaine Yanky, une barque longue, quatre canons, & environ soixante hommes, Anglois, Hollandois, & François. Yanky étoit Hollandois.

Capitaines François.

Le Capitaine Archembaut, huit canons, quarante hommes.

Le Capitaine Tuquer, six canons, soixante & dix hommes.

Le Capitaine Rose commandant une barque longue.

Une heure avant que nous fussions à la flote le Capitaine Wrigt qui avoit été envoyé dans la riviere de Chagre, arriva à l'Isle de Spinger, avec un Canot chargé de farine qu'il y avoit pris. Quelques-uns de ceux qui furent pris avec le Canot n'étoient venus de Panama que depuis six jours, & avoient apporté nouvelles que nous venions par terre. Ils avoient aussi rapporté l'état & les forces de Panama, chose qu'on vouloit principalement savoir : Aussi le Capitaine Wright n'avoit été détaché qu'en vûë de faire quelque prisonnier qui pût nous informer des forces de cette Ville, parce que les Avanturiers avoient dessein de joindre leurs forces, & d'aller ensuite par terre à Panama, avec le secours des Indiens qui leur avoient promis de les guider. Le seul moyen de faire des prisonniers étoit de se cacher entre Chagre & Porto-bello, parce que c'est par là qu'on voi-

ture beaucoup de marchandiſes de Panama, & ſur tout quand la flote eſt à Porto-Bello. Tous les Commandans étoient à bord du Capitaine Wright quand nous arrivames à la flote, fort occupez à queſtionner les Priſonniers, pour s'aſſurer de la verité de ce qu'ils diſoient de nous. Mais auſſi tôt qu'ils ſçûrent que nous étions arrivez, ils vinrent à bord du Capitaine Triſtian, fort ravis de nous voir; car il y avoit environ un an que le Capitaine Coxon, & pluſieurs autres nous avoient laiſſez dans les mers du Sud, & n'avoient ſû depuis ce que nous étions devenus. Ils nous demanderent ce que nous faiſions-là, comment nous vivions, juſqu'où nous avions été, & quelles découvertes nous avions faites dans ces mers. Aprés avoir répondu à ces queſtions generales, ils commencerent à nous en faire de plus particulieres ſur le ſujet de nôtre voyage par terre en quittant les mers du Sud. Nous leur racontames le tout, ſans oublier les fatigues de nôtre marche, & les incommoditez que nous avions ſouffertes de la pluie; enſorte que le portrait que nous leur en fimes, les détourna entierement d'un pareil deſſein.

Enſuite ils propoſerent divers autres lieux où une Troupe comme la nôtre pourroit aller; mais les objections qui furent faites de part & d'autre, empêcherent de prendre alors aucune réſolution. Il eſt bon de dire ici que les avanturiers ont un état de la plûpart des Villes maritimes ou éloignées de la mer de vingt lieuës depuis la côte de Trinidado, juſques à la Vera-cruz, & que par conſequent ils peuvent juger à peu prés de leurs forces & de leurs richeſſes. Ils ſe font une affaire impor-

tante d'examiner les Prisonniers qui tombent entre leurs mains, sur leur païs, leur Bourg, ou leur Ville, & de leur demander s'ils y sont nez, ou depuis combien de tems ils connoissent les lieux en question. Combien il y a de Familles, si la plûpart des habitans sont Espagnols, ou si le plus grand nombre ne sont pas basanez, comme les Mulatres, les Mestis, ou les Indiens; & quelles sont leurs manufactures: Si le païs est fortifié; combien il y a de canons & de petites armes, combien de sentinelles: Car les Espagnols en ont toûjours; & comment ces sentinelles sont placées. S'il n'y a point quelque riviere proche, ou quelque entrée où l'on puisse commodément debarquer, & une infinité d'autres questions que la curiosité leur fait faire. Si d'autres Prisonniers leur ont déja fait la description de ces lieux, ils comparent relation à relation, & voyent ensuite si quelqu'un de ces Prisonniers est capable d'y conduire un Parti: Sinon ils s'informent où l'on pourroit prendre quelqu'un qui pût le faire. Et sur cela ils font des plans pour s'en servir dans la suite à l'execution de toutes les entrepriſes qu'ils forment.

Sept ou huit jours se passerent avant qu'on prît aucune résolution, quoi qu'on déliberât tous les jours. Les François témoignoient un empressement extrême d'aller où les Anglois proposoient, parce que le Gouverneur du petit Guave, de qui les avanturiers prennent des Commissions, avoit recommandé un Gentilhomme nouvellement venu de France, pour lui faire donner le commandement de l'expedition; & avoit mandé par le Capitaine Tuquer, avec lequel ce Gentilhomme

étoit venu, qu'avant le retour on fit, s'il étoit possible, quelque entrepriſe ſur quelque Place. Quand les Anglois étoient avec les François ils faiſoient ſemblant d'approuver ce qu'ils diſoient ; mais pour le Commandant ils ne l'ont jamais regardé comme un homme capable de cette charge.

Il fut enfin conclu d'aller à une Place dont le nom m'eſt échapé. Elle eſt fort avant dans le païs : Mais du lieu où nous étions on y va plus commodément qu'on ne va à Panama. Nôtre chemin pour y aller étoit la riviere du Charpentier, qui eſt environ à ſoixante lieuës vers l'Occident de Porto-bello. Le plus grand obſtacle à ce deſſein étoit que nous manquions de bâteaux. Cela nous fit prendre la reſolution d'aller avec toute nôtre flote à ſaint André, petite Iſle inhabitée, ſituée près de l'Iſle de la Providence du côté de l'Occident, 13. degrez 15. min. de latitude Septentrionale, & éloignée de Porto-Bello du côté du Nord-Nord-Oüeſt d'environ ſoixante-dix lieuës, où nous ne ſerions qu'à peu de diſtance de la riviere du Charpentier. D'ailleurs nous pouvions bâtir des Canots à l'Iſle de ſaint André, où il y a pour cela quantité de gros Cedres. Auſſi les Jamaïquains y viennent-ils ſouvent bâtir des Vaiſſeaux, le Cedre étant fort propre à bâtir, & à meilleur marché dans cet endroit-là que l'autre bois. La Jamaïque eſt bien pourvûë de Cedres, principalement ſur les rochers & les montagnes. Les Cedres de ſaint André croiſſent auſſi dans un terroir pierreux, & ſont les plus longs que j'aye jamais vûs, ou dont j'aye entendu parler. Le corps ſeul eſt d'ordinaire de quarante ou cinquante pieds de long, pluſieurs de ſoi-

xante ou soixante-dix, & plus, & gros à proportion. Les Isles Bermudes en ont quantité, aussi-bien que la Virginie, qui est en general un terroir sablonneux. Je n'en ai point vû dans les Indes Orientales, non plus que sur les côtes de la mer du Sud, si ce n'est dans l'Isthme que j'ai traversé. Nous croyons que les Canots de bois de Cedre sont les meilleurs de tous. Un Canot n'est autre chose qu'un arbre creux; tourné en forme de bâteau, avec un fond plat. Le Canot est en general pointu par les deux bouts, & le Perago par un bout seulement, avec l'autre plat. Mais ce qu'on dit communément du Cedre, que le ver ne le touche point, est une erreur; car j'en ai vû de fort mangez de vers.

Toutes choses ainsi concluës nous partimes prenant la route de saint André. Nous allames de compagnie le premier jour, mais la nuit un gros vent de Nord-Est dispersa quelques-uns de nos Vaisseaux. Le lendemain les autres furent contraints de nous quitter, & la seconde nuit nous nous trouvames seuls. J'étois alors sur le bord du Capitaine Archembaut, car tout le reste de la flote avoit plus de monde qu'il ne falloit. Et comme le Capitaine Archembaut en manquoit, il fallut que nous qui étions de la mer du Sud allassions avec lui, ou que nous demeurassions avec les Indiens. A la verité nous n'eûmes pas sujet de nous plaindre de ce Capitaine, mais les Matelots François c'étoit bien les gens les plus faineans que j'aye jamais connus. Car quoique nous eussions un tems qui demandoit qu'on mît la main à l'œuvre, ils ne sortoient pour la plûpart de leurs Branles que pour manger ou se délasser. Nous fimes tant que

le quatriéme jour nous trouvames l'Iſle, où le Capitaine Vvright étoit arrivé dés le jour précedent, & avoit pris une Tartane Eſpagnole, avec trente hommes d'équipage, tous bien armez. Elle avoit quatre pierriers & quelques canons, & ſe rendit aprés une heure de combat. Ils diſoient pour nouvelles qu'ils venoient de Carthagene, eſcortez d'onze Armadillos, qui ſont de petits Vaiſſeaux de guerre, à deſſein de chercher la flote des avanturiers, qui étoit aux Iſles Sambales, qu'ils avoient quitté les Armadillos depuis deux jours, avec ordre de nous aller chercher dans les Sambales, & au cas qu'ils ne nous trouvaſſent pas, d'aller à Porto-bello, où ils devoient demeurer juſqu'à ce qu'ils euſſent de nos nouvelles. Ils ſupoſoient que les Armadillos y étoient déja arrivez.

Nous qui étions venus par terre de la mer du Sud, las d'être avec des François, priames le Capitaine Vvright d'équiper ſa Tartane, & d'en faire un Vaiſſeau de guerre pour nous. Il fit paroître d'abord quelque répugnance pour cela, alleguant pour raiſon qu'il étoit établi parmi les François, & fort aimé du Gouverneur du petit Guave, & de toute la Nobleſſe : Qu'on ne manqueroit pas de trouver mauvais que lui qui ne manquoit pas de monde, traitât ſi mal le Capitaine Archembaut, & lui débauchât ſes gens, dont ce qu'il avoit de François ne ſuffiſoit qu'à peine à la manœuvre du Vaiſſeau. Nous lui dimes que nous ne voulions plus demeurer avec le Capitaine Archembaut ; que nous étions reſolus d'aller à terre, & de faire des Canots pour nous porter chez les Moſkites, s'il ne vouloit pas nous accorder nôtre de-

mande. Il faut savoir que les Avanturiers ne sont engagez à personne, qu'ils peuvent aller à terre quand bon leur semble, ou se mettre sur le premier Vaisseau qui veut les recevoir, en payant seulement leur nourriture.

Le Capitaine Vvright nous voyant ainsi résolus, consentit à ce que nous voulions, à condition que nous serions sous son commandement ; à quoi nous aquiesçames unanimement.

Nous fûmes encore là environ dix jours, pour voir s'il ne viendroit point encore quelque Vaisseau de nôtre flote : Mais il n'en vint que trois ; savoir, le Capitaine Vvright, le Capitaine Archembaut, & le Capitaine Tuquer. C'est pourquoi nous conclumes que le reste avoit été emporté à Bocca-toro, ou dans la riviere de Blewfied ; ce qui fit que nous résolumes de les aller chercher. Nous eûmes beau tems pendant que nous demeurames-là, à des grains prés, acompagnez de pluies & de tonnerres. Il n'y a dans cette isle de S. André ni poissons, ni oiseaux, ni bêtes fauves : Ainsi le lieu n'étant pas fort commode à des gens comme nous, qui n'avions gueres de provisions, nous remimes à la voile pour aller chercher nôtre flote dispersée, tirant vers certaines Isles proche du Continent, que les Armateurs appellent les Isles à bled, dans l'esperance de nous y fournir de grain. Je prens ces Isles pour être les mêmes, qui sont apellées dans les Cartes les isles de la Perle, à environ 14. degrez 10. min. de latitude Septentrionale. Nous y arrivames le lendemain, & mimes pied à terre dans une de ces Isles ; mais nous n'y trouvames point d'habitans ; car elles ne sont habitées que par un petit nombre de pauvres Indiens,

qui ont été si souvent pillez par les Armateurs, qu'aussi-tôt qu'ils voyent une voile ils se cachent, autrement les Vaisseaux qui y abordent les feroient Esclaves, & j'en ai vû qui l'ont été. Ces gens-là sont d'une taille mediocre, mais forts. Leur teint est obscur & à peu prés de la couleur du cuivre. Ils ont les cheveux noirs, le visage rond & plein, les yeux petits & noirs, les sourcils pendans sur les yeux, le front bas, le nez gros & court, non pas grand, mais plat, les levres grosses, & le menton court. Ils ont une mode, qui est de faire des trous aux levres de leurs enfans pendant qu'ils sont encore jeunes. Ils leur font ces trous à la levre inferieure, & ils les tiennent ouverts avec de petites tentes jusques à l'âge de quatorze ou quinze ans. Alors ils y portent des barbes de Tortuë, ou faites de l'écaille de cet animal, & de la figure que vous voyez ici. Ils passent le petit bout d'en haut au travers de la levre, & le laissent entre les dents & la levre. L'autre bout leur pend sur le menton. Ils portent cela d'ordinaire tout le jour, & quand ils veulent dormir ils l'ôtent. Les hommes & les femmes ont pareillement pendant qu'ils sont jeunes des trous aux oreilles. A force d'agrandir ces trous avec de grosses chevilles: ils deviennent larges comme une piece de cinq chellings au moulinet. Ils portent à ces trous des pieces de bois coupées en rond & fort polies: de sorte qu'il semble que leurs oreilles soient de bois, & entourées seulement d'une petite peau. Un autre ornement employé par les femmes avec beaucoup de curiosité, se porte aux jambes. Les meres attachent à leurs filles des leur enfance un morceau de

toile de coton qui envelope la jambe bien ſerrée depuis la cheville juſqu'au gras de la jambe, ce qui fait un gras de jambe fort plein. Les femmes ne quittent cela qu'avec la vie. Les hommes & les femmes vont nuds à un linge prés qu'ils ont autour des reins. Quoi qu'ils aillent nuds pieds, ils ont cependant le pied petit. Ne trouvant donc point là de proviſions, nous fimes voile vers la riviere de Blewfied, où nous carenames nôtre Tartane. Les Capitaines Archembaut & Tuquer nous y laiſſerent, & prirent la route de Bocca toro.

La riviere de Blewfied prend ſon origine entre les rivieres de Nicaragua & de Veragua. Elle a à ſon embouchure une belle Baye ſablonneuſe où l'on peut calfeutrer les Barques. Elle eſt creuſe à l'entrée, mais le dedans ne l'eſt pas; de ſorte que les Vaiſſeaux ne peuvent y entrer; mais des Barques de 60. ou 70. tonneaux y entrent facilement. Cette riviere porte le nom du Capitaine Blewfied, fameux Avanturier, qui demeuroit à l'iſle de la Providence long-tems avant que la Jamaïque fut priſe. Cette Iſle de la Providence fut habitée par les Anglois, & appartenoit aux Comtes de Warwick.

Nous trouvames dans cette riviere un Canot qui ſuivoit le courant. Nous allames avec nos Canots chercher des habitans; mais nous n'en trouvames point. Nous vimes en deux ou trois endroits des ſignaux que les Indiens avoient faits du côté de la riviere. Le Canot que nous trouvames étoit fort mal fait, parce qu'on avoit manqué d'outils: De-là nous conclumes que ces Indiens n'avoient aucun commerce avec les Eſpagnols, ni avec les autres Indiens qui les pratiquoient.

Pendant le ſejour que nous fimes ici, nos Moſkites prenant leur Canot, pêcherent quelques Manates ou Vaches marines. Ce n'eſt pas ſeulement dans la riviere de Blewfied que j'ai vû des Manates, j'en ai vû auſſi dans la Baye de Campêche, ſur les côtes de Bocca del Drago, & de Bocco del loro, dans la riviere de Darien, & dans les clefs ou petites Iſles Meridionales de Cuba. J'ai entendu dire qu'il s'en eſt trouvé quelques-unes au Nord de la Jamaïque, & en grande quantité dans la riviere de Surinam, qui eſt un païs fort bas. J'en ai vû auſſi à Mindanao qui eſt une des iſles Philippines, & ſur la côte de la nouvelle Hollande. Cet animal eſt à peu prés de la groſſeur d'un cheval, & a dix ou douze pieds de long. Sa gueule reſſemble fort à celle d'une vache, parce qu'elle a les lévres groſſes & épaiſſes. Elle n'a pas les yeux plus gros qu'un petit pois, & ſes oreilles ſont deux petits trous aux deux côtez de la tête. Le col eſt court & épais, & plus gros que la tête. Le plus gros de cet animal eſt les épaules, où elle a deux grandes nageoires, une de chaque côté du ventre. Sous chacune de ces nageoires la femelle a deux petites mammelles pour allaiter ſon petit. Depuis les épaules juſques à la queuë, elle eſt environ deux pieds de la même groſſeur. Aprés cela elle va en diminuant juſques à la queuë qui eſt plate, & d'environ quatorze pouces de largeur, & vingt de longueur; mais vers le bout elle n'a qu'environ deux pouces d'épaiſſeur. Depuis la tête juſqu'à la queuë elle eſt ronde & unie, ſans autres nageoires que celle dont on vient de parler. J'ai entendu dire qu'il y en avoit qui peſoient plus de 1200. livres; mais je

n'en ai jamais vû de si grosses. La Manate aime l'eau qui a un goût de sel : aussi se tient elle communément dans les rivieres voisines de la mer. C'est peut-être pour cette raison qu'on n'en voit point dans les mers du Sud, où la côte est generalement haute, l'eau profonde tout proche de terre, la mer haute, ou les vagues grosses, si ce n'est dans la Baye de Panama, où cependant il n'y en a point. Mais les Indes Occidentales étant par maniere de dire une grande Baye, composée de plusieurs petites, sont ordinairement une terre basse, où les eaux qui sont peu profondes, fournissent une nourriture convenable à la Manate, ou vache marine. On les trouve quelquefois dans l'eau salée, quelquefois aussi dans l'eau douce : Mais on n'en trouve jamais fort avant en mer. Celles qui sont à la mer, & en des lieux où il n'y a ni riviere ni bras de mer où elles puissent entrer, viennent neanmoins une fois ou deux en vingt-quatre heures à l'embouchure de la riviere d'eau douce, dont elles sont proches. Elles vivent d'une herbe qui a sept ou huit pouces de long, dont la feüille est étroite, & cette herbe croît en mer en plusieurs endroits, & sur tout dans les Isles proches de la Terre ferme. Elle croît aussi dans les bras de mer, ou dans les grandes rivieres qui en sont proches, & dans les endroits où il y a peu de marée ou de courant. La Manate ne vient jamais à terre, ni dans une eau si basse, qu'elle n'y puisse pas nager. La chair en est toute blanche, & extraordinairement douce & saine. La queuë d'une jeune Manate est fort estimée ; Mais si elle est vieille, la tête & la queuë

sont dures. Un veau de lait est d'une trés-grande délicatesse. Les Armateurs les rôtissent ordinairement, comme aussi de grandes pieces qu'ils coupent sous le ventre des vieilles Manates.

La peau de la Manate est d'une grande utilité pour les Avanturiers, car ils en font des courroyes qu'ils attachent aux côtez de leurs Canots pour y passer leurs avirons, & s'en servir au lieu de chevilles. La peau du mâle ou du dos de la femelle est trop épaisse pour cela; mais ils en font des foüets de cheval, & les coupent de deux ou trois pieds de longueur. Ils laissent pour la poignée la peau dans son entier, & de-là en avant ils la coupent en apetissant; mais fort égale & fort quarrée des quatre côtez. Pendant que les courroyes sont vertes, ils les entrelacent, & les pendent pour les faire secher. En une semaine de tems elles deviennent dures comme du bois. Les Mosquites ont toujours un petit Canot pour la pêche du poisson, de la Tortuë ou de la Manate, qui ne sert d'ordinaire qu'à eux, & qu'ils ont soin de tenir fort propre. Ils ne se servent point d'avirons; mais d'une certaine machine plus large que l'aviron du côté de la main. Ils ne se servent pas non plus de cette machine comme nous nous servons de nos rames que nous mettons à côté du Vaisseau; mais ils la tiennent perpendiculairement des deux mains, & renvoyent l'eau avec beaucoup de force & de vîtesse. Ils ne sont que deux dans un Canot, dont l'un est à poupe, & l'autre à genoux, à la proüe; travaillans l'un & l'autre, jusques à ce qu'ils soient arrivez au lieu où ils esperent de trouver quelque chose. Alors ils s'arrêtent,

tent, ou travaillent fort doucement, regardant bien tout autour d'eux. Celui qui eſt à la proüe du Canot laiſſe ſa rame, & ſe leve avec ſon bâton de pêcheur à la main. Ce bâton eſt d'environ huit pieds de long, & preſque auſſi gros par un bout que le bras d'un homme. A ce gros bout il y a un trou pour mettre le Harpon. A l'autre bout il y a un morceau de bois leger qu'on appelle bois de Bob, avec un trou par où paſſe le petit bout du bâton. Au bout de ce morceau de Bob, il y a une ligne de dix ou douze braſſes, pliée tout autour bien proprement, un bout de la ligne préalablement attaché au bois. L'autre bout de la ligne eſt attaché à l'Harpon, qui eſt au gros bout du bâton. Le Moſkite en lâche environ une braſſe qu'il tient à la main. Quand il jette le bâton le Harpon ſort incontinent, & à meſure que la Manate nage la ligne ſe déroule. La bête emporte d'abord ſous l'eau & le bâton & le morceau de Bob; mais la ligne attachée comme elle eſt le renvoye à la ſuperficie. Les Moſkites alors rament de toutes leurs forces pour rattraper le Bob; & ſont ordinairement un quart d'heure avant que de pouvoir le reprendre. Quand la Manate commence à ſe laſſer, elle s'arrête: Les Moſkites alors toûjours ramans reprennent le Bob, & commencent à retirer leur ligne. La Manate les ſentant nage tout de nouveau, le Canot la ſuivant toûjours. Alors celui qui eſt au gouvernail doit promptement tourner la proüe du Canot du côté que l'a marque ſon camarade, qui étant à la proüe & tenant la ligne, voit & ſent de quel côté la Manate nage. Ainſi le Canot eſt vio-

lemment tiré jusques à ce que les forces de la bête commencent à diminuër. Ils retirent alors leur ligne, qu'ils sont souvent forcez de lâcher jusqu'au dernier bout. Les forces du poisson étant enfin épuisées ils le halent sur le bord du canot, lui donnent un coup sur la tête, & le traînent au plus proche rivage, où ils l'attachent, & vont en chercher un autre. Ils ne l'ont pas plûtôt pris qu'ils l'emportent à terre pour le mettre dans leur canot. Il est si pesant qu'ils ne sauroient l'enlever, mais ils le tirent au lieu le moins profond en pleine eau, & le plus prés de terre qu'il leur est possible. Alors ils renversent le canot, & en mettent un côté tout proche de la Manate: Ensuite ils la roulent dedans, & elle remet le canot par son poids dans sa juste situation. Aprés l'avoir tiré de l'eau ils attachent une ligne à l'autre Manate qui est à flot, & la traînent aprés eux. J'ai connu deux Mosquites qui durant une semaine amenoient tous les jours à bord deux Manates de cette maniere, dont la plus petite pesoit le moins six cens livres, & cela dans un petit canot, où à peine trois Anglois auroient voulu se hasarder sans autre charge que de leurs personnes. Quand ils prennent une Vache qui a un veau, ils le manquent rarement, car elle le met d'ordinaire sous une de ses nageoires. Mais si le veau est si grand qu'elle ne puisse le porter, ou qu'elle soit si épouventée, qu'elle ne songe qu'à se sauver, neanmoins il ne la quitte jamais que les Mosquites n'ayent eu occasion de le darder.

La pêche de la Manate & de la Tortuë est la même chose, avec cette seule difference

qu'en cherchant la Manate ils ramment si doucement qu'ils ne font aucun bruit, & ne ... chent jamais le canot avec leur aviron, parce que la Manate à l'ouïe fort fine. Ils n'en font pas de même en cherchant la Tortuë, qui voit mieux qu'elle n'entend. Ils dardent la Tortuë avec une machine de fer quarrée, & la Manate avec un Harpon. Les Mosquites font leurs instrumens, comme Harpons, Hameçons, & Fers à Tortuë. Ceux-ci sont quarrez, pointus par un bout, & guère plus long que le pouce, comme on en peut voir la figure à la marge. La ligne est attachée à la petite queuë qui est du côté large, & passe aussi dans un trou qui est au bout du bâton à darder. La Tortuë étant blessée & s'enfuyant, le fer & le bout de la ligne qui y est attaché entrent dans l'écaille de la Tortuë, s'y enfoncent de maniere qu'elle ne peut pas échaper,

Ils font leurs lignes (soit pour pêcher ou pour darder) d'écorce de Maho, arbre fort commun dans toutes les Indes Occidentales, & dont l'écorce est composée de fibres ou fils extrémement forts. On peut s'en servir & le filer comme on veut, ou comme on en a besoin. Il est propre à faire toute sorte de cordages, & les Avanturiers en font souvent leurs agrets,

Finissons une digression qui ne m'a pas paru inutile, & revenons à nôtre Tartane.

Aprés que nous l'eumes calfeutrée nous mimes à la voile, & primes la route de Boca-toro, qui est une ouverture entre deux Isles à environ dix deg. dix min. de latitude Septentrionale, entre les rivieres de Veragüe & de

Chiagre. Nous trouvames-là le Capitaine Yanki, qui nous dit qu'une flote d'Armadillos Espagnols étoit venuë-là nous chercher ; Que le Capitaine Tristian ayant perdu l'avantage du vent, & venant à Bocca-toro étoit tombé au milieu d'eux, les prenant pour nôtre flote : Qu'ils avoient tiré sur lui & lui avoient donné la chasse, mais qu'à force de bras il s'étoit débaraſſe, & qu'il le croyoit en seureté : Qu'ils avoient aussi donné la chasse aux Capitaines Paine & Guillaume, & qu'il ne les avoit pas vûs depuis qu'ils avoient gagné les Isles : Que les Espagnols n'étoient plus venus à lui, & que le Capitaine Coxon faisoit carener son vaisseau.

Bocca-toro est un lieu aussi frequenté des Avanturiers qu'il y en ait sur la côte, parce qu'il y a quantité de Tortuës vertes, & que c'est un endroit propre à carener les vaisseaux. Les Indiens de Bocca-toro n'ont aucun commerce avec les Espagnols, mais sont très barbares, & on n'en peut point faire avec eux. Ils ont tué plusieurs Avanturiers, comme ils firent quelque tems aprés quelques-uns des gens du Capitaine Paine, lequel ayant bâti une tente sur le rivage pour y mettre ses marchandises pendant qu'il carenoit son vaisseau, & les faire garder par quelques gens armez ; les Indiens se glisserent de nuit dans la tente, couperent le cou à trois ou quatre hommes, & se sauverent. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils avoient fait la même chose aux Armateurs. Il croît sur cette côte quantité de Banille, dont on parfume le chocolate, & dont je parlerai ailleurs.

Nôtre flote ainsi dispersée il n'y avoit aucune esperance de pouvoir se rassembler :

chacun donc prit le parti qu'il jugea le plus propre à ſes interêts. Le Capitaine Wright, avec qui j'étois réſolu de croiſer ſur la côte de Carthagene, & comme c'étoit preſque la ſaiſon où regnent les vents d'Oüeſt, nous fimes voile avec le Capitaine Yanki, avec lequel nous nous aſſociames, parce que n'ayant point de commiſſion il craignoit que les François n'enlevaſſent ſa barque. Nous laiſſames Scuda petite Iſle, où l'on dit que les entrailles du Chevalier François Drake furent enterrées, & arrivames à une petite riviere du côté de l'Oüeſt de Chagre, où nous primes deux nouveaux canots que nous emmenames aux Iſles Sambales. Nous avions un vent d'Eſt, accompagné d'une groſſe pluye qui nous jetta à la pointe de Sambales. Les Capitaines Wright & Yanki nous laiſſerent-là ſur la Tartane pour équiper les Canots, pendant qu'ils allerent chercher des proviſions ſur les côtes de Carthagene. Nous croiſames entre les Iſles, & fimes pêcher nos Moſkites, qui porterent à bord une Tortuë d'une moyenne groſſeur. Tous les jours quelques-uns des nôtres alloient à terre pour chaſſer dans les bois. Tantôt nous trouvions des Peccaris, Waris, ou bêtes fauves, tantôt des Singes gras, tantôt des Quams & Corroſces, qui ſont de gros oiſeaux, & tantôt des pigeons, des perroquets, ou des tourterelles. Nous vivions fort bien de ce que nous attrapions, n'étant pas long-tems dans un même lieu, mais quelquefois nous allions dans les Iſles, où il croît quantité de Sapadille, fruit qui reſſemble beaucoup à la poire, ſi ce n'eſt qu'elle a plus d'eau. Nous trouvions quantité de Soldats ſous les Sapadillers. Le

Soldat eſt un petit animal à coquille, qui a deux groſſes pates comme l'Ecreviſſe, & qui eſt une fort bonne nourriture. Nos gens en trouverent une fois de fort gros, & s'étant fort empreſſez à les accommoder, ils furent fort malades aprés les avoir mangez. Il y a dans cette Iſle quantité d'arbres de Manchanel, dont le fruit reſſemble à une petite pomme ſauvage, & a une fort bonne odeur, mais il n'eſt pas ſain, & ordinairement nous nous donnons bien de garde de manger des animaux qui ſe nourriſſent de ce fruit. En matiere de fruit que nous n'avions pas vûs, voici nôtre maxime conſtante & generale: Si nous voyons que les oiſeaux les ayent bequetez nous en mangeons hardiment, ſinon nous n'y touchons pas. Il croît de ces arbres de Manchanel dans pluſieurs de ces Iſles.

En croiſant ainſi entre ces Iſles, nous revinmes enfin à la Clef ou l'Iſle de la Sonde. Nous rencontrames le jour précedent un vaiſſeau Jamaïcain qui alloit négocier ſur la côte, & qui vint avec nous. Nous mimes à l'ancre ſur le ſoir, & le lendemain nous tirames deux coups de canon pour faire ſigne aux Indiens du Continent de venir à bord, eſperant que nous apprendrions des nouvelles de nos cinq hommes que nous avions laiſſez dans le cœur du païs parmi les Indiens; ce qui arriva ſur la fin d'Août, & nous les quittames au commencement de Mai. Les Indiens vinrent à bord comme nous l'avions eſperé, & amenerent nos amis. Monſieur Wafer avoit un linge autour de lui, & étoit peint comme un Indien; ſi-bien qu'il fut quelque tems à bord avant que je le reconnuſſe. Un

d'eux qui se nommoit Richard Cobson mourut trois ou quatre jours aprés, & fut enterré à la Sonde.

Nous allames ensuite aux autres Isles situées à l'Orient de celles de la Sonde, au devant des Capitaines Wright & Yanki, qui rencontrerent une Flote de petites barques qu'on nomme Peragos en langage du païs, chargée de bled Indien, de cochons, & d'oiseaux, pour Carthagene, escortée par un petit vaisseau de deux Canons & de six Pierriers. Ils firent échoüer le vaisseau de convoi, & la plûpart des Peragos; mais ils en retirerent deux, & les emmenerent.

Les Capitaines Wright, & Yanki, calfeutrerent leurs barques, nous nous pourvûmes de grain, & fimes voile vers la côte de Carthagene. En y allant nous laissames la riviere de Darien, qui est large à l'embouchure, mais qui n'a pas plus de six pieds d'eau en pleine marée, qui monte peu en ces quartiers-là. Le Capitaine Coxon, environ six mois avant que nous vinssions des mers du Sud, monta cette riviere avec un parti. Chaque homme portoit une petite, mais forte valise pour y mettre son or, esperant d'y trouver de grandes richesses, mais ils n'en trouverent que peu ou point. Ils roderent environ cent lieuës avant que de voir aucun établissement: Mais enfin ils trouverent quelques Espagnols qui demeuroient-là pour troquer de l'or avec les Indiens, n'y ayant point de maison où il n'y ait des balances d'or. Les Espagnols étoient surpris qu'ils fussent venus si loin de

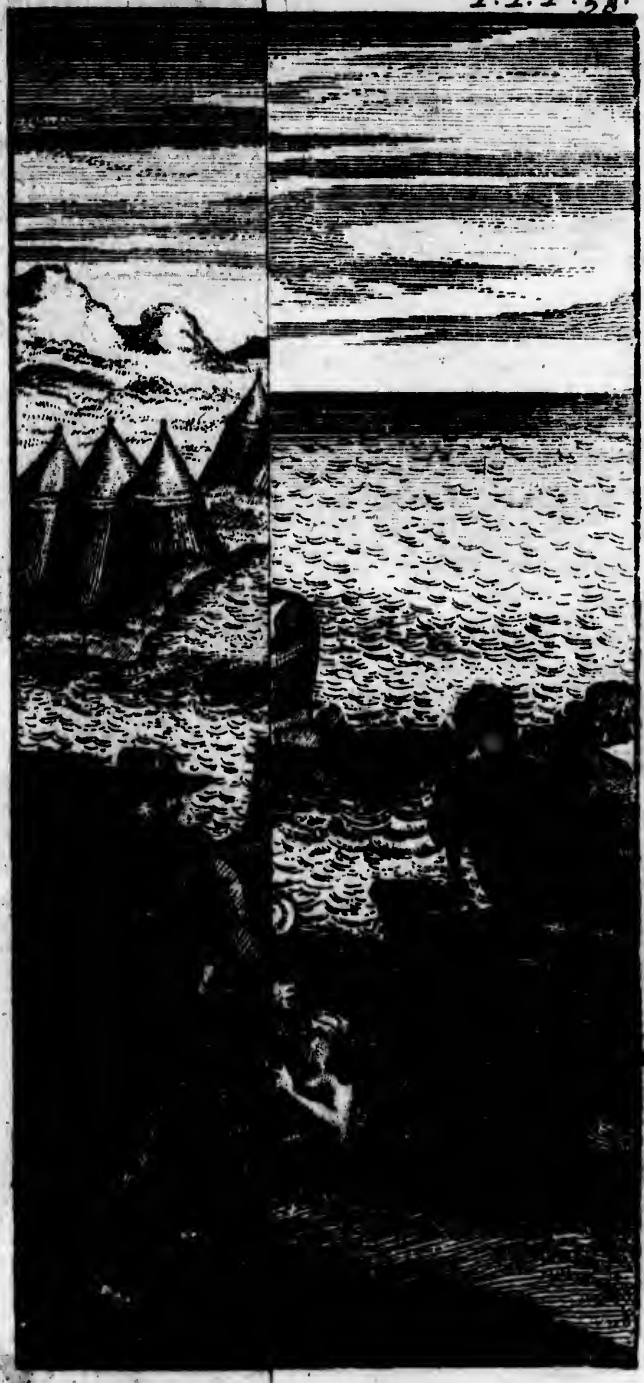
l'embouchure de la riviere, parce qu'il y à une espece d'Indiens entre ce lieu-là & la mer qui sont fort redoutables aux Espagnols, & ne veulent avoir aucun commerce avec eux, non plus qu'avec les Blancs, quels qu'ils soient. Ils se servent de Sarbacanes qui ont huit pieds de long, avec lesquelles ils soufflent des dards empoisonnez. Ils attaquent leurs ennemis avec tant de silence, & se retirent avec tant de viteſſe, que les Espagnols ne peuvent jamais les joindre. Leurs traits sont faits d'un bois que les Indiens nomment bois de Macam. Ils sont à peu prés longs & gros comme une éguille à brocher, envelopez par un bout de coton, & l'autre est extrémement pointu & délié, & dentelé de petits crochets comme un Harpon; de sorte qu'il se casse par tout où il entre, soit parce qu'il est extrémement délié, étant fait exprés pour cela, soit parce que le petit bout ne peut soûtenir le poids du gros. Il est aussi trés-difficile de l'attacher, à cause des petits crochets dont il est entouré. Ces Indiens sont toûjours en guerre avec les Indiens de Darien qui sont de nos amis, & demeurent des deux côtez de cette grande riviere à quatre-vingt, ou soixante lieuës de la mer, mais non prés de l'embouchure de sa riviere. Il y a quantité de Manates dans cette riviere, & dans quelques Ports de sa dépendance. Je tiens cette relation de gens qui acompagnerent le Capitaine Coxon dans cette découverte, & en particulier de Monsieur Cook qui étoit avec eux, & qui est une personne sage. Il est maintenant premier Contre-maître d'un Vaisseau destiné pour la Guinée.

Pour revenir donc à la ſuite de nôtre voyage, diſons que ne trouvant-là rien de conſiderable, nous laiſſames Carthagene, ville ſi connuë, qu'il n'eſt pas neceſſaire d'en rien dire. Nous en paſſames à vûë, & eûmes le tems de voir la Madre de Popa, ou la Mueſtra Sennora de Popa, Monaſtere de la Vierge Marie, ſitué ſur le ſommet d'une montagne fort eſcarpée, derriere Carthagene. Il y a dans ce Monaſtere des richeſſes incroyables à cauſe des offrandes qu'on y fait continuellement. Auſſi ſeroit-il en danger d'être ſouvent viſité par les Avanturiers, ſi le voiſinage de Carthagene ne les tenoit dans le reſpect.

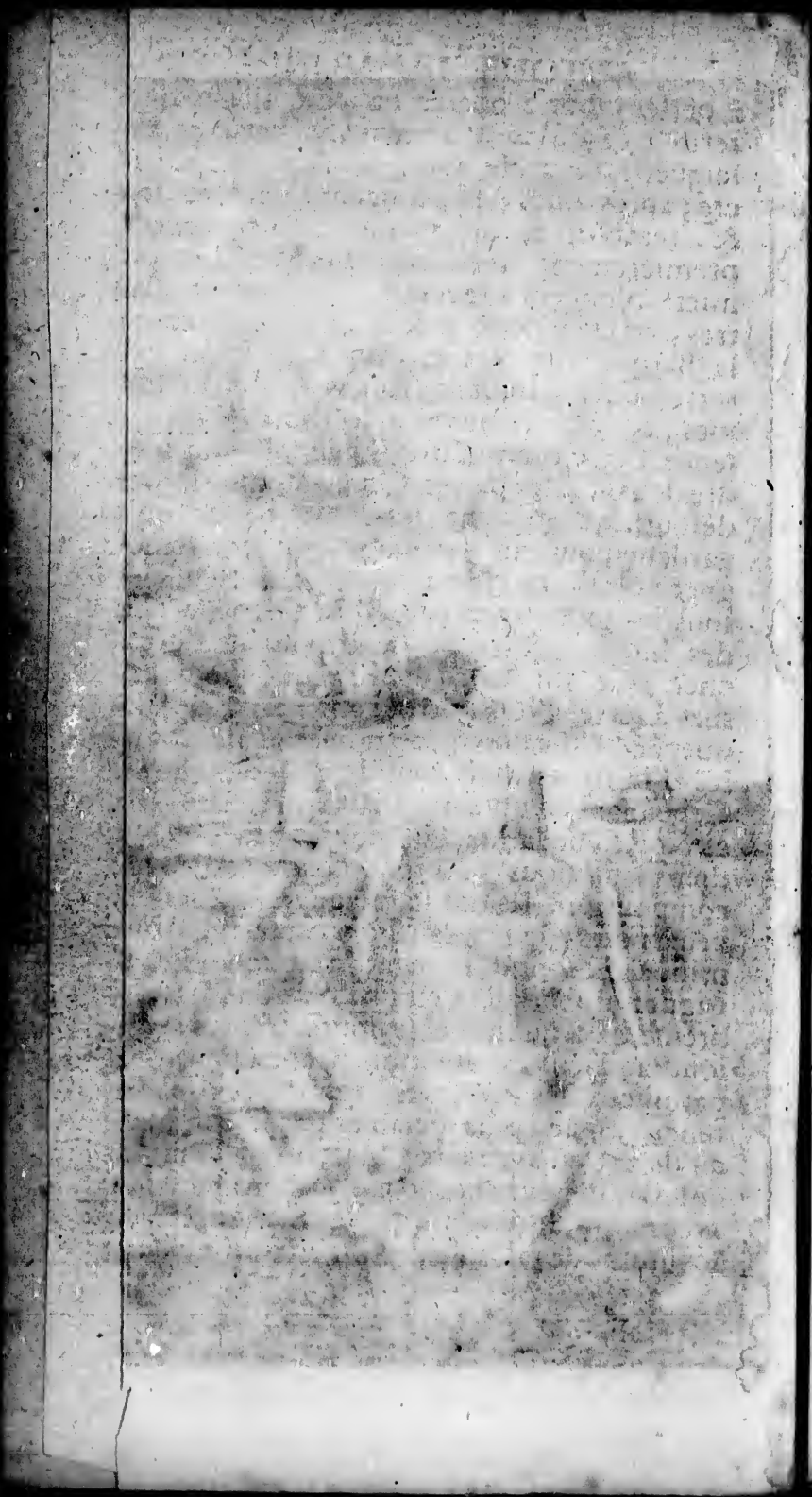
De-là nous continuames nôtre route juſqu'à Rio Grande, où nous primes de l'eau douce en mer à une lieüe de l'embouchure de cette riviere. De-là nous fimes voile du côté de l'Orient, laiſſant Sainte Marthe, ville grande, avec un bon Port, de la dépendance des Eſpagnols. Cependant elle a été priſe deux fois depuis peu d'années par les Avanturiers; elle a d'un côté la mer, & de l'autre une montagne de grande étenduë, & fort élevée. Je croi qu'elle eſt plus haute que le Pic de Teneriffe. D'autres qui les ont vûës toutes deux, croyent que c'eſt la même choſe; quoique la groſſeur de celle de Sainte Marthe empêche de bien appercevoir ſa hauteur. Je l'ai vûë en mer de 30. lieuës; d'autres m'ont dit qu'ils l'avoient vûë de plus de 60. & pluſieurs m'ont aſſuré qu'ils avoient vû en même-tems la Jamaïque, Hiſpaniola, & la montagne de Sainte Marthe: Cependant la plus proche de ces deux places en eſt éloignée de cent vingt lieuës, & la Jamaï-

que, qui eſt la plus éloignée de cent cinquante. Je doute qu'il y ait d'endroit dans l'une & dans l'autre de ces deux Iſles, qu'on puiſſe voir de cinquante lieües. Les nuages en cachent ordinairement le ſommet. Mais quand le tems eſt clair, il paroît blanc, étant apparemment couvert de neige. Sainte Marthe eſt à douze degrez de latitude Septentrionale.

A cinq ou ſix degrez plus à l'Orient de Sainte Marthe, nous laiſſames nos Vaiſſeaux à l'ancre, & retournames avec nos Canots à la Riviere de Rio Grande, où nous entrames par un côté qui ſe décharge dans celle de Sainte Marthe, dans l'eſperance d'entreprendre quelque choſe ſur des Villes qui ſont aſſez éloignées de cette Riviere. Mais ayant trouvé pluſieurs obſtacles à ce deſſein, nous revinmes à nos Vaiſſeaux, & primes la route de Rio de la Hache. Cette Ville a été une place forte, & eſt bien bâtie: Mais comme elle a ſouvent été priſe par les Armateurs, les Eſpagnols l'abandonnerent quelque tems avant que nous y arrivaſſions. Elle eſt ſituée à l'Occident d'une Riviere, & il y a vis-à-vis de la Place une bonne rade pour les Vaiſſeaux, le fond en étant clair & ſablonneux. Les Jamaïcains avoient de coûtume d'y venir ſouvent negocier avec leurs Vaiſſeaux, & j'ai apprís que les Eſpagnols ſont revenus s'y établir, & en ont fait une Place trés-forte. Nous entrames dans le Fort, & tranſportames deux petits canons à bord: De-là nous allames à Rancheries, qui ſont un ou deux petits Villages d'Indiens, où les Eſpagnols avoient deux Barques pour la pêche des perles. Les bancs



T. I. P. 58.



à perles, ſont à quatre ou cinq lieües de la terre à ce qu'on m'a dit. Les Barques avec leſquelles on pêche, vont là, & y jettent l'ancre; aprés quoi les plongeurs vont au fond & rempliſſent un panier, qu'on décend premierement avec des huitres. Les premiers plongeurs revenus, il y en va d'autres, & cela deux à deux, juſques à ce que la Barque ſoit pleine. Aprés cela on va à terre, où les Indiens, jeunes & vieux, femmes, & enfans, ouvrent les huitres en preſence d'un Commiſſaire Eſpagnol, qui a ordre de viſiter les perles. Cependant les Indiens détournent ſouvent les plus belles qu'ils gardent pour eux; comme peuvent témoigner pluſieurs Jamaïcains, qui negocient tous les jours avec eux. Ils enfilent la chair des huitres, & la pendent pour la faire ſecher. Ce fut en ce lieu-là que nous allames à terre. Nous y trouvames une des Barques, & vimes un gros monceau de coquilles d'huitres; mais tout le monde s'enfuit. Cependant en un autre lieu, ſitué entre celui-ci & Rio de la Hache, nous primes des Indiens qui nous parurent gens de mauvaiſe compoſition. Ils ont le viſage long, les cheveux noirs, le nez tant ſoit peu élevé dans le milieu, & ſont d'un regard farouche. Les Eſpagnols diſent que c'eſt une Nation fort nombreuſe, & qu'ils ne ſe ſoûmettent pas volontiers à leur domination. Cependant ils ont parmi eux des Prêtres Eſpagnols, & ils ſe ſont rendus un peu plus ſociables par le commerce qu'ils ont eu avec eux: Mais on eſt contraint de les traiter avec beaucoup de ménagement & avec moins de ſeverité que les Eſpagnols n'ont acoûtumé de faire. Le terroir eſt ſterile, n'étant

qu'un sable leger, découvert pour la plûpart. L'herbe qui y croît est menuë & mauvaise; cependant on y éleve quantité de bétail. Chacun connoît le sien, & en a soin; cependant la terre est commune, à la reserve des maisons ou petites Plantations où ils demeurent, que chacun entretient & renferme tout autour. Ils se transplantent d'un lieu à l'autre quand il leur plaît, personne n'ayant droit sur aucune terre, que sur celle qu'il possede. Cette partie du païs n'est pas si sujette à la pluie que l'Occident de Sainte Marthe. Il y a neanmoins des pluies accompagnées de tonnerres; mais elles ne sont ni si violentes ni si frequentes, que sur la côte de Porto bello. Les vents d'Oüest y soufflent dans la saison; mais ils ne sont ni si orageux ni si longs que sur les côtes de Carthagene & de Porto-bello.

Aprés avoir passé là quelque tems, nous reprimes la route de la côte de Carthagene, & entre Rio Grande & cette place, nous eumes des vents d'Oüest qui nous retinrent trois ou quatre jours à l'Orient de Carthagene. Nous découvrimes le matin de fort loin un Vaisseau à la voile que nous poursuivimes jusqu'à midi. Le Capitaine Wright qui étoit nôtre meilleur voilier, le joignit & lui donna combat. Demie heure aprés, le Capitaine Yanky meilleur voilier que la Tartane sur laquelle j'étois, joignit aussi le fuyard, & l'aborda. Le Capitaine Wright en vint aussi à l'abordage; de sorte qu'ils furent maîtres du Vaisseau avant que nous arrivassions. Ils perdirent deux ou trois hommes, & eurent sept ou huit blessez. La prise étoit un Vaisseau de 12. canons, & de 40. hommes, qui avoient

tous de bonnes petites armes. Il étoit chargé de sucre & de tabac, & avoit à bord huit ou dix tonnes de Marmelade. Il venoit de San Jago, ou saint Jaques, située dans l'isle de Cuba, & étoit chargé pour Carthagene.

Nous ramenames nôtre prise à Rio Grande pour radouber nos agrets, qui avoient été endommagez dans le combat, & pour voir ce que nous ferions de cette capture; car les marchandises qui y étoient ne nous étoient pas d'un grand usage, & ne valoient pas la peine d'être portées dans un Port. Quand nous fûmes à Rio Grande, le Capitaine Wright prétendit que la prise lui appartenoit, en vertu de sa commission. Le Capitaine Yanky disoit au contraire qu'on ne pouvoit la lui refuser selon les loix des Avanturiers. A la verité le Capitaine Wright y avoit plus de droit que Yanky, puis qu'en vertu de sa commission il l'avoit protegé contre les François, qui l'auroient coulé pour n'avoir point de commission, sans compter que Wright en étoit venu le premier aux mains; mais la Societé craignant que le Capitaine Wright n'emmenât d'abord la prise dans un Port, la plûpart de l'équipage du Capitaine Wright se détermina en faveur du Capitaine Yanky. Le Capitaine Wright ayant donc perdu sa prise, brûla sa Barque, & eut celle du Capitaine Yanky, qui étoit plus grande que la sienne. La Tartane fut venduë à un Marchand Jamaïcain, & le Capitaine Yanky commanda le Vaisseau qui avoit été pris. Nous retournames de-là à Rio de la Hache, où nous mimes les prisonniers à terre. Comme c'étoit au commencement de Novembre, nous résolumes d'aller à Curaçao ou Curassau, pour y vendre nôtre sucre, si les vents d'Oüest qui devoient

venir nous étoient favorables. Nous partimes avec un beau tems, & un vent à souhait, qui nous mena à Curaçao, Isle Hollandoise. Le Capitaine Wright alla voir le Gouverneur, & offrit de lui vendre le sucre : Mais il lui répondit qu'ayant beaucoup de commerce avec les Espagnols, il ne pouvoit nous permettre d'entrer dans l'Isle : Mais que si nous pouvions aller à saint Thomas, qui est une Isle, & un Port franc, de la dépendance des Danois, & l'asile des Armateurs, il y envoyeroit un Vaisseau chargé des marchandises qui nous manquoient, avec de l'argent pour acheter le sucre qu'il prendroit à un certain prix. Mais on ne pût pas en convenir.

Curaçao est la seule Isle de consequence que les Hollandois ayent dans les Indes Occidentales. Elle a environ cinq lieües de long, & environ neuf ou dix de large. La pointe la plus Septentrionale est à douze degrez 40. minutes, & à environ 7. ou 8. lieües du Continent, prés du Cap Roman. Au Sud de la partie Orientale de cette Isle, il y a un bon havre nommé Santa Barbara ; mais le principal est à environ trois lieües du Sud-Est de l'Isle, du côté de la partie Meridionale, où il y a une trés-bonne Ville, & une forte Citadelle. Les Vaisseaux qui y entrent chargez, doivent aller au plus prés de l'entrée du havre, & avoir un cable prêt à jetter vers le Fort : Car on ne peut point ancrer à l'entrée du havre, & les courans emportent toûjours du côté d'Oüest. Mais quand vous êtes une fois entrez, il n'est rien de plus sûr que ce Port, ni rien de plus commode pour carener les Vaisseaux. A l'Orient il y a deux montagnes, dont l'une est beaucoup plus haute que l'autre, & plus

escarpée du côté du Nord. Le reste de l'Isle est assez uni. Les riches Marchands ont bâti depuis peu des manufactures de sucre dans ces lieux, qui étoient autrefois des pâcages pour le bétail. Il y a aussi de petites plantations de Patates & de Yams. On y voit quantité de bétail ; cependant l'Isle est bien moins estimée par ses productions, que pour l'avantage de sa situation qui lui facilite beaucoup le commerce avec les Espagnols. Le havre n'étoit jamais autrefois sans Vaisseaux de Carthagene & de Porto-Bello, qui achetoient ordinairement des Hollandois 1000. ou 1500. Negres tout à la fois : Mais les Anglois de la Jamaïque se sont emparez depuis peu de ce commerce. Cela n'empêche pas neanmoins que les Hollandois ne fassent un trés-grand commerce dans toutes les Indes Occidentales, & qu'ils n'envoyent d'Hollande de gros & forts Vaisseaux chargez des marchandises de l'Europe, qui leur font des retours fort avantageux. Les Hollandois ont en ce païs-là deux autres petites Isles ; mais elles sont de peu de consequence en comparaison de Curaçao : Une de ces Isles est à sept ou huit lieües de Curaçao du côté d'Oüest, & s'appelle Aruba ; l'autre à neuf ou dix, du côté d'Orient, & s'appelle l'Isle de Bonair. Les Hollandois font venir de ces Isles des Barques chargées de provisions pour la subsistance de leur Garnison, & de leurs Negres. Je n'ai jamais été à Aruba, ainsi je n'en puis rien dire comme témoin oculaire. Mais j'ai entendu dire qu'elle ressemble fort à l'isle de Bon-air, dont je ferai la description, à cela prés qu'elle n'est pas de si grande étendüe.

Entre Curaçao & Bon-air, il y a une petite Isle qui se nomme le petit Curaçao, qui n'est pas à plus d'une lieuë du grand Curaçao. Il y a long-tems que le Roi de France a eu les yeux sur Caraçao, & qu'il a fait des tentatives pour s'en emparer, sans avoir encore pû y réüssir. J'ai entendu dire qu'il y a environ 23. ou 24. ans que le Gouverneur avoit vendu cette Isle aux François; mais il mourut peu de tems avant que la flote vint, pour la demander; si-bien que sa mort fit échoüer le dessein. En 1678. le Comte d'Etrées, qui un an auparavant avoit enlevé aux Hollandois l'isle de Tabaco, y fut envoyé avec une Escadre de gros Vaisseaux trés-bien armez, & pourvûs de bombes & de carcasses; se promettant de prendre Curaçao d'assaut. Cette flote vint d'abord à la Martinique, où tous les Avanturiers eurent ordre de se rendre pour se joindre au Comte, & favoriser son dessein. Il n'y en eut que deux qui obeïrent. L'équipage de ces deux Pirates étoit composé de François & d'Anglois. Ils partirent donc avec le Comte; mais en allant à Curaçao, toute cette flote se perdit sur un banc de rochers qui commence à l'Isle d'Aves. Il n'y eut que deux Vaisseaux qui se sauverent, & de ces deux étoit un des Armateurs. Ainsi cette entrepriſe échoüa.

N'ayant donc point fait de marché pour nôtre sucre avec le Gouverneur de Curaçao, nous en partimes pour Bon air, autre Isle Hollandoise, où nous trouvames un Vaisseau Hollandois chargé de Bœuf d'Irlande, que nous troquames pour une partie de nôtre sucre.

L'isle de Bon-air est la plus Orientale des Isles Hollandoises, & la plus grande des

trois, quoi qu'elle ne ſoit pas la plus conſiderable. Le milieu de l'Iſle eſt à douze degrez ſeize minutes de latitude. Elle eſt à environ vingt lieuës du Continent, & à 9. ou 10. de Curaçao. On compte qu'elle a 16. ou 17. lieuës de tour. La rade eſt au Sud-Oüeſt, prés du milieu de l'Iſle. Il y a une Baye d'une raiſonnable profondeur. Les Vaiſſeaux qui viennent du côté d'Orient, paſſent au plus prés du rivage Oriental, & moüillent à 60. braſſes d'eau, loin de terre de la longueur d'un demi cable. Mais il faut en même-tems qu'ils ayent une Chaloupe toute prête pour porter un cable à terre, & l'y attacher; autrement le vent de terre venant pendant la nuit, rejetteroit le Vaiſſeau en mer; car le fond eſt ſi dur qu'il n'y a point d'ancre qui puiſſe s'y prendre. A environ demi mille à l'Occident de cet ancrage, il y a une petite Iſle baſſe, & un canal entre elle & la Terre-ferme.

Les maiſons ſont à environ demi mille dans le païs, vis-à-vis de la rade. Il y a là un Gouverneur, avec Commiſſion du Gouverneur de Curaçao, & ſept ou huit Soldats, avec cinq ou ſix Familles d'Indiens. Il n'y a point de Fort, & les Soldats en tems de paix n'ont preſque rien à faire qu'à manger, & à dormir; car ils ne ſont jamais de garde qu'en tems de guerre. Les Indiens entendent l'agriculture, & plantent du Mahis & du bled de Guinée, quelques Yams & Patates: Mais leur principal emploi eſt d'élever du bétail; car cette Iſle eſt fort abondante en Chévres, & on en envoye tous les ans quantité de ſalées à Curaçao. Il y a des Chevaux, des Taureaux & des Vaches; mais je n'y ai jamais vû de

Brebis, quoique j'aye été par tout dans l'Isle. Le côté Meridional est bas, & il y a de plusieurs sortes d'arbres; mais qui ne sont pas fort gros. Il y a une petite fontaine auprés des maisons, dont les habitans se servent, quoique l'eau ait un petit goût de sel. A l'Occident de l'isle il y a une bonne fontaine d'eau douce, auprés de laquelle demeurent trois ou quatre familles d'Indiens; mais ailleurs il n'y a ni eau ni maisons. Du côté du Midi, prés du bout Oriental il y a un bon marais salé, où les Hollandois viennent charger de sel leurs Vaisseaux.

Partant de Bon-air, nous allames à l'isle d'Aves ou des oiseaux, ainsi appellée à cause de la grande quantité d'oiseaux qu'il y a, & sur tout d'une espece qu'on nomme hommes de guerre, & des Boubies. La Boubie est un oiseau aquatique un peu moins gros qu'une Poule, & d'un gris clair. J'ai remarqué que les Boubies de cette Isle sont plus blanches que les autres. Cet oiseau a le bec fort, plus long & plus gros que celui des Corneilles, & plus large par le bout. Ses pieds sont plats comme ceux des Canards. C'est un oiseau fort simple, & qui ne s'ôte qu'à peine du chemin des gens. Ailleurs il fait son nid à terre; mais étant sur les arbres: ce que je n'ai jamais vû nulle autre part, quoi que j'aie vû quantité de ces oiseaux en plusieurs autres lieux. Leur chair est noire, & a le goût de poisson. Les Avanturiers en mangent souvent. La flote Françoise qui se perdit à l'isle d'Aves, comme je le dirai ailleurs, diminua beaucoup le nombre des Boubies.

Il y a un autre oiseau dans cette Isle que les Anglois appellent l'homme de guerre, qui

eſt environ gros comme un Milan, & à peu prés de la même figure; mais il eſt noir, & a le col rouge; il vit de poiſſon. Cependant il ne décend jamais ſur l'eau, mais ſe tient dans l'air comme le Milan, & quand il voit ſa proie, il s'élance la tête la premiere, l'emporte fort legerement avec le bec, & s'en retourne incontinent dans les airs, ne touchant jamais l'eau que du bec. Ses ailes ſont fort longues, & ſes pieds faits comme ceux des autres oiſeaux terreſtres. Il fait ſon nid ſur des arbres quand il en trouve; mais faute d'arbres il le fait ſur la terre.

L'iſle d'Aves eſt à environ 8. à 9. lieües de l'iſle de Bon-air, à environ 14. à 18. du Continent. Environ 11. degrez 45. minutes de latitude Septentrionale, elle eſt petite, & n'a pas plus de quatre milles de long, & demi mille de large du côté d'Orient. Du côté du Septentrion la terre eſt baſſe, & ſouvent inondée quand la mer monte; mais du côté du Midi, il y a un gros banc de corail que la mer y a jetté. Du côté de l'Occident elle a prés d'un mille de large: Le païs eſt uni, & ſans arbres. Les Armateurs qui vont ſouvent dans cette Iſle, y ont creuſé deux ou trois puits. Ce qui fait que les Avanturiers frequentent cette Iſle, eſt qu'il y a au milieu du côté du Septentrion un bon havre, où ils peuvent commodement carener les Vaiſſeaux. Le banc de rochers ſur leſquels la flote de France ſe perdit, comme j'ai dit ci-devant, regne de l'Orient au Septentrion, & forme une eſpece de demi-Lune. Ce banc briſe la mer, & on marche commodement juſques au Septentrion ſur un terrain égal & ſablonneux. Il y a dans l'enceinte de ce rocher deux ou

trois petites Isles sablonneuses à environ trois milles de la principale Isle. Le Comte d'Etrées perdit sa flote de cette maniere. Comme il venoit de vers l'Orient, il alla donner contre le rocher, & tira deux coups de canon, pour avertir le reste de sa flote. Mais comme ils crûrent que leur Amiral étoit aux mains avec les ennemis, ils hisserent leurs huniers, mirent autant de voiles qu'ils pûrent, & vinrent à toutes voiles échoüer aprés lui à demi mille les uns des autres. Le fanal que le Comte avoit fait mettre au grand mât, fut le malheureux signal qui les obligea de le suivre. De toute cette flote il ne se sauva qu'un seul Vaisseau du Roi, & un Pirate. Les vaisseaux demeurerent-là toute la journée. La plûpart de l'équipage eut le tems de gagner la terre; cependant il en perit plusieurs dans le naufrage, & plusieurs de ceux qui se sauverent dans l'Isle, moururent pour n'être pas accoûtumez à de pareilles incommoditez. Pour les Corsaires, ausquels ces sortes de disgraces n'étoient pas extraordinaire, ils se tirerent d'affaire galamment, & c'est d'eux de qui je tiens cette relation. Ils m'ont dit que s'ils s'en étoient allez dans la Jamaïque, avec trente livres chacun dans leur poche, ils n'auroient pas été plus riches; car ils s'attrouperent en attendant que les Vaisseaux vinssent à se briser, afin de s'emparer de ce qui en sortoit. Quoique plusieurs Barriques de vin & d'eau-de-vie se défonçassent contre les rochers, il y en avoit neanmoins bon nombre qui flotoient, & passoient à l'endroit où les Corsaires les attendoient pour les prendre. Ils demeurerent-là environ trois

ſemaines, attendans l'occaſion de repaſſer à Hiſpaniola. Durant tout ce tems-là ils ne furent jamais ſans deux ou trois muids de vin & d'eau-de-vie dans leurs tentes, & ſans des barils de bœuf & de cochon, dont ils pouvoient aſſez bien vivre ſans pain, quoique les nouveaux venus de France ne pûſſent le faire. Il y avoit environ quarante François à bord ſur un des Vaiſſeaux, bien pourvû de liqueurs, & où ils demeurerent juſques à ce que la poupe du Vaiſſeau vint à ſe briſer, à floter ſur les rochers, & à être emportée avec tout ce qu'il y avoit de gens bûvans & chantans, & ſi yvres, qu'ils ne ſongeoient pas au peril. Cependant on n'en a jamais entendu parler depuis.

Peu de tems aprés ce grand naufrage, il arriva une plaiſante avanture en cette Iſle au Capitaine Payne, qui commandoit un Vaiſſeau de ſix canons. Il y vint carener ſon Vaiſſeau, dans l'eſperance de s'y bien équiper; car il y avoit ſur le rivage, des mâts, des vergues, du bois de charpente, & pluſieurs autres choſes dont il avoit beſoin. Il entra donc dans le havre, qui eſt tout prés de l'Iſle, & défit les agrets de ſon Vaiſſeau. Avant qu'il eût achevé, un Vaiſſeau Hollandois de vingt pieces de canon vint de Curaçao, pour tranſporter les canons qui s'étoient perdus ſur le banc; mais voyant un Vaiſſeau dans le havre, & le prenant pour un Armateur François, le Hollandois crut qu'il falloit commencer par l'enlever. Pour cet effet s'en étant approché d'environ un mille, il commença à faire feu, ſe promettant de ſe jetter le lendemain dans le havre; dont l'entrée eſt fort étroite. Le

Capitaine Payne fit transporter à terre une partie de son canon, & fit toute la resistance qu'il lui fut possible, quoiqu'il vît bien qu'il ne pouvoit pas s'empêcher d'être pris. Mais pendant que ses gens étoient ainsi occupez, il vit une Barque Hollandoise qui louvoyoit pour entrer dans la rade, & sur le soir il l'apperçût à l'ancre à l'Occident de l'Isle. Cela lui donna quelque esperance de pouvoir se sauver; ce qu'il fit en envoyant la nuit deux Canots à bord de la Barque, qui la prirent chargée d'un butin considerable. Il se retira dans cette Barque, & laissa son Vaisseau vuide, au Vaisseau de guerre Hollandois.

Il y a une autre Isle à environ quatre lieües de l'Orient de l'isle d'Aves, que les Avanturiers appellent la petite isle d'Aves, & qui est toute couverte d'arbres de Mangles. Je l'ai vûë; mais je n'y ai jamais été. Ces deux Isles autant que j'ai pû l'apprendre, ne sont habitées que de Boubies, & autres oiseaux.

Pendant que nous fûmes à l'isle d'Aves nous carenames la Barque du Capitaine Wright, lavames le Vaisseau où nous avions pris le sucre, & retirames deux canons du naufrage. Nous demeurames-là jusqu'au commencement de Fevrier 1683.

Nous allames de là aux isles de Roca, pour carener le Vaisseau que nous avions pris chargé de sucre, l'isle d'Aves n'étant pas si commode pour cela. Pour cet effet nous approchames d'une de ces petites Isles, & commençames par mettre nôtre canon à terre. Nous fîmes un parapet sur la pointe, & y mimes tout nôtre canon, pour empêcher l'ennemi de venir à nous, pendant que nous se-

rions occupez à carener nôtre Vaisseau. Nous bâtimes ensuite une maison, que nous couvrimes de nos voiles, & où nous mimes nos marchandises & nos provisions. Pendant le sejour que nous fimes-là un Vaisseau de guerre François de 36. canons, qui traversa les petites Isles, acheta environ dix tonneaux de nôtre sucre. Je fus deux ou trois fois à bord, & fus fort bien reçû du Capitaine & de son Lieutenant, qui étoit un Chevalier de Malte. Ils me firent de grandes promesses, si je voulois passer avec eux en France : Mais j'étois résolu de demeurer toûjours avec les gens de ma Nation.

Les isles de Roca sont une partie des petites Isles qui ne sont pas habitées, situées à environ 11. degrez 40. minutes de latitude, à environ 15. ou 16. lieües de la Terre-ferme, à environ 20. lieües de la Tortuë, du côté du Nord-Oüest quart d'Oüest, & à environ 6. ou 7. de l'Occident d'Orchilla, autre Isle située à la même distance de la Terre-ferme. J'ai vû cette Isle; mais je n'y ai jamais été. Les isles de Roca ont environ 5. lieuës d'étenduë, & trois de large. La partie la plus Septentrionale de ces Isles, est la plus remarquable à cause d'une haute montagne blanche, pleine de rochers du côté de l'Occident; qu'on peut voir de fort loin. Il y a sur cette montagne quantité d'oiseaux du Tropique, d'hommes de guerre, de Boubies, & de Noddis qui s'y élevent. J'ai déja dit ce que c'est que la Boubie & l'homme de guerre. Le Noddi est un petit oiseau noir de la grosseur à peu prés de nos merles d'Angleterre, & assez bons à manger. Les Noddis font leurs nids sur les rochers. Nous n'en avons jamais trouvé loin de terre. J'ai vû de

ces oiseaux ailleurs ; mais je n'ai jamais vû leurs nids que dans cette Isle, où il y en a grande quantité. L'oiseau du Tropique est aussi gros qu'un pigeon, mais rond & uni comme une perdrix ; il est tout blanc, à la reserve de deux ou trois plumes de l'aile, qui sont d'un gris clair. Son bec est jaune, gros & court. Il a au croupion une longue plume, ou pour mieux dire un tuyau d'environ sept pouces de long, & c'est-là tout ce qu'il a de queuë. On ne le voit jamais loin de l'un ou de l'autre Tropique : De-là vient aussi qu'on l'appelle l'oiseau du Tropique. Ces oiseaux sont fort bons à manger, & nous en trouvames bien avant en mer. Je n'en ai jamais vû qu'en mer & dans cette Isle, où ils font leurs nids, & où l'on en trouve en grande quantité.

Prés de la mer, au Midi de cette haute montagne, il y a de l'eau douce qui vient des rochers ; mais qui coule avec tant de lenteur, qu'on n'en sauroit amasser plus de quarante gallons * en une journée de tems. Mais cette eau a tant le goût du cuivre, ou pour mieux dire de l'alun, & blesse si fort le gosier, qu'on la trouve trés-desagreable au goût ; mais aprés en avoir bû deux ou trois jours, on ne trouve plus de goût à l'autre eau.

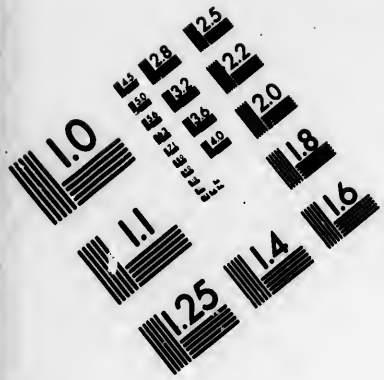
Le milieu de l'Isle est un terroir bas & uni, tout couvert d'herbe longue, où il y a quantité de petits oiseaux gris, de la grosseur d'un Merle. Ils font cependant des œufs plus gros que ceux des Pies ; de-là vient que les Avanturiers les appellent Egg-Birds, ou oiseau

à

* *Gallon, mesure d'Angleterre, qui fait environ quatre Pintes, mesure de Paris.*

à l'œuf. La partie Orientale de l'Isle est couverte de Mangles noirs.

Il y a de trois sortes de Mangles, de noirs, de rouges, & de blancs. Le noir est le plus gros, le corps est à peu prés de la grosseur du chêne, & est environ de vingt pieds de haut. Il est fort dur & fort bon pour la charpente, mais d'une pesanteur extraordinaire, ce qui fait qu'on ne s'en sert pas beaucoup pour bâtir. Le Mangle rouge croît communément prés de la mer, ou des rivieres. Le tronc n'est pas si gros que celui du Mangle noir, mais il pousse plusieurs racines de la grosseur à peu prés de la jambe, les unes plus grosses, les autres moins. Ces racines s'élevant à environ six, huit, ou dix pieds de terre, & sortant d'un même tronc paroissent soûtenuës par autant de pieux artificiels. Il est impossible de marcher dans les lieux où cet arbre croît, à cause de ses racines qui sont tellement entrelacées les unes entre les autres, qu'étant obligé de les traverser j'ai fait un demi mille sans mettre le pied à terre, sautant d'une racine sur l'autre. Le bois en est dur, & bon à plusieurs choses. Le dedans de l'écorce est rouge, & l'on s'en sert beaucoup dans toutes les Indes pour tanner les cuirs. Le Mangle blanc ne vient jamais si gros que les deux autres, & n'est pas non plus d'un si grand usage. Les Avanturiers font d'ordinaire des jeunes arbres les poignées de leurs avirons. Ils sont communément droits, mais non extrémement forts. Le Mangle noir & blanc ne croît point comme le rouge avec des racines élevées; mais le tronc sort immediatement de terre comme les autres arbres.



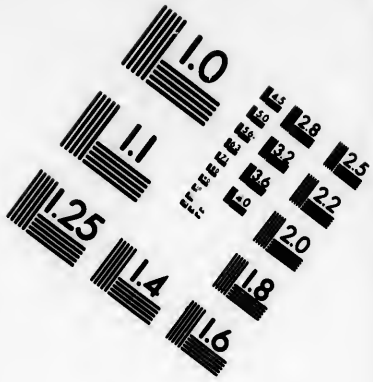
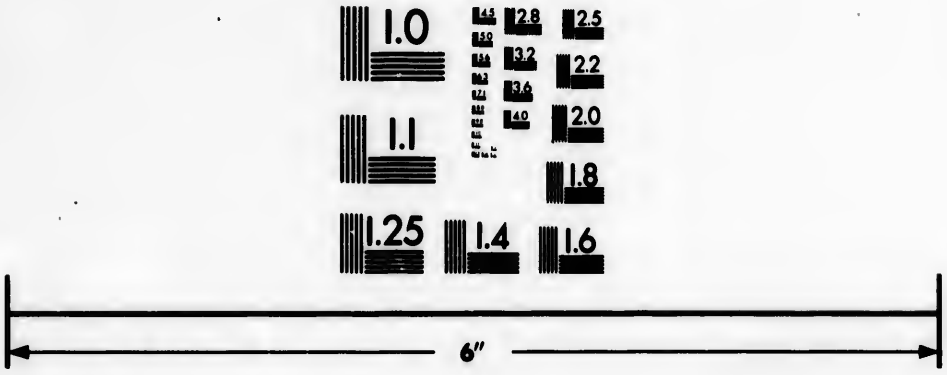


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Le terroir de cette partie Orientale eſt d'un ſable leger, que la mer inonde quelquefois quand elle monte. La rade des vaiſſeaux eſt au Midi au plus prés du milieu de l'Iſle. Les autres iſles de Roca ſont baſſes. La premiere qu'on trouve du côté du Midi eſt petite, baſſe, & unie, ſans arbres, & ne produit que de l'herbe. Au Midi de cette Iſle il y a un Vivier dont l'eau a un petit goût de ſel. Les Avanturiers s'en ſervent quelquefois faute de meilleure. Il y a auſſi prés de cette iſle une rade où l'on peut commodement moüiller. A environ une lieuë de cette iſle il y en a deux autres qui ne ſont pas éloignées deux cens verges l'une de l'autre. Il y a un profond canal par où paſſent les vaiſſeaux. L'une & l'autre de ces deux iſles ſont toutes pleines de Mangles rouges, qui contre l'ordinaire des autres viennent mieux dans un terroir inondé comme eſt celui de ces deux iſles. Il n'y a de terre ſeche que la pointe Orientale du côté de la partie la plus Occidentale, mais il n'y a ni arbres ni buiſſons. Ce fut ſur cette pointe que nous carenames nôtre vaiſſeau, choiſiſſant pour cela le côté meridional.

Les autres iſles ſont baſſes, & ont des Mangles rouges, & autres arbres. Les vaiſſeaux y peuvent auſſi moüiller; mais il n'y a point d'endroit pour carener comme celui où nous étions, parce qu'on peut haler les vaiſſeaux prés de terre, & qu'avec quatre pieces de canon ſur la pointe on peut défendre l'entrée du canal, & empêcher l'ennemi d'en approcher. J'ai remarqué qu'entre ces iſles en dedans on peut moüiller en divers lieux, mais non pas en dehors, ſi ce n'eſt du côté de

l'Oüest, ou Sud-Oüest. Car du côté de l'Est, ou Nord-Est, un vent aliſé ſouffle, & groſſit la mer; & du côté du Sud il n'y a pas moins de ſoixante & dix, quatre-vingt, ou cent braſſes d'eau fort prés de terre.

Aprés avoir pris autant d'eau que nous en pûmes trouver nous en partîmes au mois d'Avril mil ſix cens quatre-vingt trois, & vinmes à l'iſle de la Tortuë, ſurnommée la ſalée, pour la diſtinguer des iſles des Tortuës ſeches, prés du Cap Floride, & de l'iſle de la Tortuë prés d'Hiſpaniola, autrefois appellée Tortuë Françoiſe. Quoi qu'il y ait long-temps que je n'aye entendu parler de ce nom, j'ai du penchant à croire qu'on l'a confondu avec le petit Gave, qui eſt la principale garniſon que les François ayent en ces païs-là. L'Iſle où nous vinmes eſt d'une grandeur raiſonnable, deſerte, & abondante en ſel. Elle eſt à onze degrez de latitude Septentrionale à l'Oüeſt, & tant ſoit peu au Nord de ſainte Marguerite, iſle Eſpagnole, forte & riche. Elle en eſt éloignée d'environ quatorze lieuës, & d'environ dix-ſept ou dix-huit du Cap Blanc ſur le Continent. Un vaiſſeau qui eſt dans ces iſles un peu du côté du Midi, peut voir tout à la fois quand le tems eſt clair, la Terre-ferme, ſainte Marguerite, & la Tortuë. La partie Orientale de la Tortuë eſt toute pleine de rochers rabotcux, découverts & briſez, qui s'étendent aſſez loin dans la mer. Du côté du Sud-Eſt il y a une aſſez bonne rade pour les vaiſſeaux, & fort frequentée en temps de paix par les vaiſſeaux marchands qui y viennent chargez de ſel dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août: car à deux cens pas de la mer, du côté de l'Orient, il y a un grand marais ſa-

lant. Le sel commence à grainer au mois d'Avril, excepté lors que la saison est seche; car on remarque que la pluye fait grainer le sel. J'ai vû plus de vingt vaisseaux tout à la fois qui alloient se charger de sel, & ces vaisseaux, qui viennent des Isles Caribes, sont toûjours bien pourvûs de Rum, qui est une boisson forte, composée de sucre & de jus de Limon, pour faire de la Ponche, * pour donner courage à leurs gens quand ils travaillent à tirer le sel & à le porter à bord. Ils en font ordinairement grosse provision, dans l'esperance de rencontrer des Avanturiers, qui y accourent durant les mois qu'on vient de nommer, pour y faire Noël, comme ils parlent; assurez de trouver suffisamment des liqueurs pour se réjoüir, & liberaux au reste à l'égard de ceux qui les traitent. Prés de l'Occident de l'Isle du côté du Midi il y a un petit havre, & de l'eau douce. Ce bout de l'Isle est plein de petits arbrisseaux; mais le côté Oriental est pierreux & sans arbres, ne produisant que de méchante herbe. Il y a quelques Chévres, mais non pas en grand nombre. Les Tortuës viennent dans les Bayes faire leurs œufs sur le sable, & c'est d'elles que l'Isle a tiré son nom. On ne peut moüiller que dans la rade où [illegible] es marais salans, ou dans le havre.

Nous croyions vendre nôtre Sucre aux vaisseaux Anglois qui viennent y charger de sel: mais ne l'ayant pas fait, nous resolumes d'aller à Trinité, Isle proche du Continent, habitée par les Espagnols, passablement forte & riche: mais les courants &

* Tous ceux qui ont été en Angleterre connoissent cette boisson.

les vents d'Eſt traverſans nôtre deſſein, nous paſſames entre ſainte Marguerite & la Terre ferme, & allâmes à Blanco, Iſle d'aſſez grande étenduë preſqu'au Nord de ſainte Marguerite, à environ trente lieuës du Continent, & à onze degrez cinquante minutes de latitude Septentrionale. Cette Iſle eſt plate, baſſe, unie, deſerte, ſeche, & ſaine. La plus grande partie ne ſont que de bons pâturages: il y vient quelques arbres appellez lignum vitæ, ou bois de vie, environnez de quelques autres arbriſſeaux. Il y a quantité de Guanos, qui ſont des animaux de la figure des Lezards, mais beaucoup plus gros. Ils ont le corps auſſi gros que l'endroit d'au deſſous le gras de la jambe d'un homme, & le bout de la queuë, qui va toûjours en appetiſſant, eſt extrémement petit. Si un homme le prend par la queuë, à moins qu'il ne la prenne bien prés du derriere, elle ſe rompt & ſe partage à une des jointures. Ils font leurs œufs comme font la plûpart des animaux amphibies, & ſont trés-bons à manger. La chair eſt fort eſtimée des Avanturiers, qui la donnent d'ordinaire à leurs malades; auſſi fait-elle de parfaitement bon boüillon. Ils ſont de diverſes couleurs, & il y en a de preſque noirs, d'un brun enfoncé, d'un brun clair, d'un gris obſcur, d'un verd clair; il y en a auſſi de jaunes & de marquetez. Ils vivent tous dans l'eau & ſur la terre. Il y en a qui ſe tiennent toûjours dans l'eau & entre les rochers, & qui ſont ordinairement noirs. Mais ceux qui ſe tiennent dans les lieux ſecs, tel qu'eſt Blanco, ſont d'ordinaire jaunâtres: Cependant ils ne laiſſent pas de vivre dans l'eau, & ſont quelquefois même ſec

les arbres. La rade est du côté du Nord-Ouest; contre une petite Baye sablonneuse. On ne peut moüiller que là, car l'eau est profonde & fort proche de la terre. Il y a une petite fontaine à l'Occident, & autour de l'isle des Bayes sablonneuses; où les Tortuës viennent de nuit à terre en grande quantité. Celles qui frequentent cette isle s'appellent Tortuës vertes, & sont les meilleures de cette espèce qu'il y ait dans toutes les Indes Occidentales, soit pour la grosseur, soit pour la delicatesse. Je donnerois volontiers ici une description particuliere de ces Tortuës, & autres qui sont dans ces mers: Mais comme j'aurai occasion de parler de quelques autres sortes de Tortuës quand je reviendrai à la mer du Sud, qui sont fort differentes de celles-ci, il vaut mieux faire une relation generale de toutes ces differentes sortes à la fois, pour pouvoir mieux les distinguer les unes des autres. Quelques-unes de nos Relations modernes disent qu'il y a des chévres dans cette isle. Je ne sai s'il y en a eu autrefois; mais je sai bien qu'il n'y en a plus aujourd'hui, car j'ai été par tout avec plusieurs autres de nôtre troupe. Il est vrai que ce siécle a produit de grands changemens dans ces païs-là, soit pour les lieux, soit pour les marchandises: mais ces changemens sont principalement remarquables à Nombre de Dios, ville autrefois fameuse, & dont quelques relations modernes parlent encore magnifiquement, mais qui n'a retenu de son ancienne splendeur que le nom seulement. J'ai été dans le lieu où étoit cette Ville, mais il n'y a plus que des broussailles; & on ne voit pas la moindre marque qu'il y ait eu autrefois une Ville.

Nous ne fumes pas plus de dix jours à Blanco, d'où nous partimes pour retourner à l'Isle de la Tortuë salée, où le Capitaine Yanki nous quitta. Quatre jours aprés (durant lesquels nos gens ne firent que boire & se quereller) nous allames sur le vaisseau du Capitaine Wright, vers la côte de Caraccos, située sur le Continent. Cette côte est fort remarquable à divers égards. Ce n'est pendant plus de vingt lieuës qu'une étenduë perpetuelle de hautes montagnes, entremêlées de petits vallons, qui s'étendent de l'Orient à l'Occident, & cela de maniere que les montagnes & les vallées vont alternativement en pointe du Midi au Septentrion. De ces vallées les unes ont environ quatre ou cinq Stades* de large, d'autres pas plus d'une ou de deux; & la plus longue n'a pas depuis la mer trois ou quatre mille tout au plus. A la même distance de la côte il y a une longue étenduë de montagnes, paralleles en quelque maniere à la côte qui joint les plus petites, & ferme le côté meridional des vallées. Du côté du Nord ces vallées regardent vers la mer, & forment je ne sai combien de petites Bayes sablonneuses, qui sont les seuls endroits par où l'on peut mettre pied à terre sur la côte. Les montagnes grandes & petites sont fort élevées. A peine apperçoit-on les vallées de trois ou quatre lieuës en mer; mais toutes ensemble elles paroissent une grosse montagne. A environ quinze lieuës des Isles de Roca, & environ vingt de l'Isle d'Aves, nous voyions cette côte clairement; cependant quand nous sommes à l'ancre à cette côte nous ne pouvons pas voir ces Isles, quoique du sommet

* *On compte que huit Stades font une lieuë.*

de ces montagnes elles ne paroiſſent pas fort éloignées ; & reſſemblent à de petites éminences dans un étang. Ces montagnes ſont ſteriles, à la reſerve des côtez les plus bas qui ſont couverts de la même terre noire qui eſt dans les vallées, & qui eſt auſſi bonne que j'en aye vû. Il y a dans quelques vallées de la terre glaiſe forte ; mais en general elles ſont extrémement fertiles, bien arroſées, & habitées par des Eſpagnols & leurs Negres. On y vit de Mahis & de Plantains. Il y a des oiſeaux & quelques cochons : Mais la principale choſe que ces vallées produiſent, & à dire vrai la ſeule marchandiſe vendable, ſont les noix de Cacao dont on fait le Chocolate. L'arbre qui porte ces noix ne croît vers les mers du Nord que dans la Baye de Campêche, à Coſta Rica, entre Porto-bello & Nicaragua, principalement le long de la riviere du Charpentier, & ſur cette côte auſſi haute que l'Iſle de la Trinité. Vers les mers du Sud, il croît ſur la riviere de Guiaquil, un peu au Sud de la ligne, & dans la vallée de Colima, au midi du Continent de Mexique, lieux dont je ferai la deſcription dans la ſuite. Outre les païs que je viens de nommer, je ſuis ſûr qu'il n'y a point d'autre place au monde où croiſſe le Cacao, ſi ce n'eſt la Jamaïque, où il ne reſte aujourd'hui que peu de choſe de tant de plantations que les Anglois y trouverent en arrivant, & qu'ils ont faites depuis, encore le peu qui reſte après bien des ſoins & des peines produit rarement quelque choſe, & ſe gâte preſque toûjours. Les noix qui croiſſent ſur la côte de Caracco, quoique plus petites que celles de Coſta Rica, qui ſont larges & pla-

tes, sont neanmoins à mon avis & meilleures & plus grasses. Celles-ci sont tellement huileuses, que nous sommes obligez de nous servir d'eau en les frotant, & les Espagnols de Rica au lieu de les secher pour en ôter l'envelope, avant que de les broyer pour faire le Chocolate, les brûlent tant soit peu pour en consumer l'huile : Autrement, disent-ils, bûvant du Chocolate comme ils font cinq ou six fois le jour, le Cacao les rempliroit trop de sang. Monsieur Ringrose mon digne Collegue, prefere le Cacao de Guyaquil; mais cela vient je croi du peu de connoissance qu'il a de l'autre. Comme je le connois particulierement, je sai les voyages & les experiences qu'il a faites. Je suis persuadé que s'il avoit connu l'autre Cacao, aussi-bien que je croi le connoître pour m'en être servi diverses fois & long-tems, & avoir vécu en quelque maniere des differentes sortes dont je viens de parler, il eût preferé les noix de Caracos à toutes les autres. Cependant il se peut faire que les Espagnols les sechant beaucoup sur les lieux comme ils font, elles en soient moins estimées des Europeens qui se servent de leur Chocolate tout préparé. De-là vient que nous aimons toûjours mieux le préparer nous-mêmes.

L'arbre qui produit le Cacao, a le corps d'environ un pied & demi de grosseur tout au plus, & sept ou huit pieds de haut jusqu'aux branches, qui sont larges & étenduës comme celles du chêne. Les feüilles en sont assez épaisses, douces, d'un verd obscur, & à peu prés de la figure de celles du prunier, à cela prés qu'elles sont plus larges. Les noix sont enveloppées dans une gousse grosse com-

me les deux poings, & pendant à l'arbre par une queuë forte & souple qu'elles ont au gros bout. L'arbre en est tout rempli depuis le pied jusqu'à la tête à distances inégales. Les grandes branches en ont beaucoup, & sur tout aux jointures où elles sont fort prés à prés: Mais il n'y en a jamais aux petites branches. Un arbre qui produit bien produit d'ordinaire environ 20. ou 30. de ces gousses. On en fait deux recoltes par an, l'une au mois de Décembre, & l'autre qui est la meilleure au mois de Juin. La gousse a prés d'un pouce d'épaisseur, & n'est ni spongieuse ni dure, mais elle tient des deux. Elle est cassante, mais neanmoins plus dure que l'écorce de Citron. Sa superficie est bouronnée comme celle de cette écorce; mais plus grossierement & avec moins d'égalité. Les gousses sont d'abord d'un verd obscur; mais le côté qui regarde le Soleil est d'un rouge sombre. A mesure qu'elles meurissent, ce verd se change en un beau jaune, & le rouge sombre en un rouge plus vif & plus beau, qui est fort agreable à la veuë. Comme elles ne meurissent pas toutes à la fois, on ne les cueille pas aussi toutes en même-tems. Durant trois semaines ou un mois dans le tems de la maturité, les Inspecteurs vont tous les jours aux plantations pour voir si elles jaunissent, & n'en coupent qu'une chaque fois d'un même arbre. Aprés qu'on a ainsi cueilli les gousses, on en fait divers monceaux pour les faire suer, ensuite on casse l'envelope avec la main, & on en tire les noix, qui sont la seule chose qui y est contenuë. Ces noix sont placées par rangs comme les grains du Mahis; mais attachées les unes aux autres, & tellement serrées, qu'a-

prés les avoir separées, il seroit difficile de les remettre dans un si petit espace. Il y a ordinairement prés de cent noix dans une gousse : A proportion de la grosseur de la gousse, les noix sont plus ou moins grosses. Aprés qu'on a tiré les noix, on les fait secher au Soleil sur des nates étenduës à terre ; Cela étant fait il n'y a plus d'autres soins à prendre, parce qu'elles ont une peau déliée & dure, & beaucoup d'huile qui les conservent. L'eau salée ne les endommage point, car nous en avions à fond de cale dans des valises pourries, qui n'en furent pas moins bonnes pour cela. On éleve de petits arbres à Cacao, par le moyen des noix qu'on plante en terre noire le gros bout en bas, & dans les mêmes endroits où ils doivent produire ; ce qu'ils font dans quatre ou cinq ans, sans avoir la peine de les transplanter. On plante ordinairement dans un même champ depuis 500. arbres jusques à 2000. & plus : Et pour les garantir des injures du tems, on les entoure de plantains pendant deux ou quatre ans. Alors on ruïne les plantains, parce que les Cacaotiers sont d'une grosseur raisonnable, & capables de resister aux ardeurs du Soleil, qui à mon avis leur font plus de mal que tout le reste. En effet ces vallées sont exposées aux vents de Nord, à moins qu'on ne les mette à couvert par-ci par-là, à la faveur des arbres plantez exprés sur la côte de diverses Bayes. Neanmoins autant que je l'ai pû remarquer ou apprendre, le Cacao de ces païs-là n'est jamais gâté ; ce que j'ai souvent vû ailleurs. On se sert de noix de Cacao au lieu d'argent à la Baye de Campêche.

La ville Capitale de ce païs s'apelle Caracos. Elle eſt aſſez avant dans le païs. C'eſt une Ville grande & riche, où demeurent la plûpart des Proprietaires des plantations de Cacao qui ſont dans les vallées, & dont ils donnent le ſoin à des Negres. Elle eſt ſituée dans une plaine de grande étenduë, & fort abondante en bétail. Un Eſpagnol de ma connoiſſance, homme de bon ſens, qui y a été, m'a dit qu'elle eſt fort peuplée, & la croit trois fois plus grande que la Coruna en Galice. Le chemin pour y aller eſt fort difficile à faire; car il faut paſſer ſur les montagnes qui renferment, comme j'ai dit, les vallées de la côte où eſt le Cacao. La principale place de cette côte eſt la Guiare, bonne Ville que la mer enferme. Quoi qu'elle n'ait qu'un méchant havre, il ne laiſſe pas d'être beaucoup frequenté par les Eſpagnols; car les Hollandois & les Anglois moüillent dans les Bayes ſablonneuſes, qui ſont par-ci par-là à l'entrée de diverſes vallées, & où la rade eſt fort bonne. La Ville eſt ouverte; mais il y a un bon Fort. Cependant il y a quelques années que le Capitaine Wright & ſes Avanturiers, prirent & la Place & le Fort. Elle eſt ſituée à quatre ou cinq lieuës du Cap Blanco du côté de l'Occident. Ce Cap eſt la plus éloignée Frontiere de la côte de Caraco. Du côté de l'Orient à environ dix lieuës plus loin, il y a un grand lac ou bras de mer, appellé la Laguna de Venez vela, autour duquel il y a pluſieurs Villes riches; mais l'entrée du lac eſt ſi peu profonde, que les Vaiſſeaux ne peuvent y entrer. Il y a prés de cette entrée une place nommée Comana, d'où les Capres furent

une fois repoussez, & sur laquelle ils n'ont osé depuis faire aucune entrepriſe. C'eſt depuis pluſieurs années la ſeule place des Mers du Nord, qu'ils ont attaquée inutilement. Auſſi les Eſpagnols le leur ont-ils reproché ſouvent depuis par maniere d'inſulte ou de défi. Verine n'eſt pas loin de cette place. C'eſt un petit Village où les Eſpagnols ont une plantation, Village fameux pour ſon Tabac, qui paſſe pour le meilleur du monde.

Mais pour revenir à Caracos, diſons que toute cette côte eſt ſujette à des vents de Nord-Eſt qui deſſechent beaucoup. Nous y avons toûjours trouvé la même ſechereſſe, qui nous faiſoit venir mal aux levres; & cela en differentes ſaiſons de l'année. J'ai été diverſes fois ſur cette côte; elle eſt d'ailleurs fort ſaine, & l'air y eſt très-bon. Les Eſpagnols ont des Sentinelles ſur les montagnes, & des parapets dans les valées. La plûpart de leurs Negres, ſont auſſi armez pour défendre les Bayes. Les Hollandois y font un grand commerce, & preſque pour eux-mêmes. J'y ai vû trois ou quatre gros Vaiſſeaux à la fois, chacun de 30. ou 40. canons. Ils y apportent de l'Europe toutes ſortes de marchandiſes; mais ſur tout des toiles qui leur procurent des revenus conſiderables, principalement en argent & en Cacao. Je me ſuis ſouvent étonné que nos Anglois n'y aillent point. A la verité nos Jamaïcains y vont, & y font un commerce lucratif, quoi qu'ils y apportent des marchandiſes d'Angleterre de la ſeconde, ou troiſiéme main.

Durant le ſejour que nous fimes ſur cette côte, nous allames à terre dans quelques Bayes, & primes ſept ou huit tonnes de

Cacao, & enſuite trois Barques ; l'une chargée de peaux, l'autre de marchandiſes de l'Europe, & la troiſiéme de poterie & d'eau-de-vie. Avec ces trois Barques nous retournames aux iſles de Roca, où nous partageames nos denrées, & nous nous ſeparames, ayant ſuffiſamment des Vaiſſeaux pour nous tranſporter où nous voudrions. De ſoixante que nous étions, vingt prirent un des Vaiſſeaux & nôtre part des marchandiſes, & s'en allerent droit à la Virginie. Nous primes chemin faiſant, pluſieurs Remores. Quand nous les voyions autour de nôtre Vaiſſeau, nous n'avions qu'à jetter la Ligne, & elles ne manquoient pas de mordre à l'hameçon, quelque appât qu'il y eût de poiſſon ou de chair. La Remore eſt à peu prés de la groſſeur d'un gros Merlan, & lui reſſemble fort du côté de la queuë ; mais elle a la tête plus plate. Depuis la tête juſqu'au milieu du dos elle a une eſpece de chair cartilagineuſe, ſemblable à cette partie du Limpit, poiſſon à coquille, qui va en appetiſſant en forme de piramide, & qui s'attache aux rochers : ou de la figure de la tête d'un eſcargot, à cela prés qu'elle eſt plus dure. Cette créte eſt d'une forme ovale & plate, & d'environ 7. à 8. pouces de long, & cinq à ſix de large, s'élevant à environ demi pouce de hauteur. Elle eſt toute pleine de petites pointes, à la faveur deſquelles ce poiſſon s'attache à tout ce qu'il rencontre, comme fait le Limaçon à une muraille. S'il arrive qu'une Remore vienne autour d'un Vaiſſeau, elle le quitte rarement, parce qu'elle vit des ordures qu'on jette, ou même des excremens. Quand il fait beau, & qu'il y a peu de vent, elles joüent

autour du Vaisseau. Mais durant un vent de tempête, ou lors que le Vaisseau va vîte, elles s'attachent ordinairement sous le Vaisseau; d'où ni le mouvement du Vaisseau, quelque violent qu'il soit, ni l'orage le plus furieux ne sauroient les tirer. Elles s'attachent aussi à tous les autres grands poissons; car jamais elles ne nagent que quand elles ne trouvent rien pour se faire porter. J'en ai trouvé d'attachée à un Goulou,* aprés même qu'on l'avoit halé sur le tillac, quoique le Goulou soit un poisson fort & farouche, qui se tremousse avec tant de violence demi-heure aprés qu'il est pris, que si la Remore n'étoit extraordinairement bien attachée, elle ne sauroit jamais tenir contre un mouvement si violent. Il est ordinaire aussi de les voir attachées aux Tortuës, à de vieux troncs, à de vieilles planches, & autres choses que la mer emporte. Toutes sortes d'inégalitez au fond d'un Vaisseau l'empêchent beaucoup d'aller vîte, & 10. ou 12. de ces Remores attachées à un Navire, le retardent sans doute, & autant en quelque maniere, que si son fond étoit sale. J'ai beaucoup de penchant à croire que c'est le poisson dont les Anciens ont fait tant de contes: si ce ne l'est pas, je ne sai quel autre ce peut être. J'en laisse le jugement au Lecteur. J'ai vû quantité de Remores dans la Baye de Campêche, & dans la mer entre cette côte & la côte de Cataccos: comme aussi autour des isles de Roca, de Blanco, & de la Tortuë; dont j'ai déja donné la description. Elles n'ont point d'écailles, & sont fort bonnes à manger.

Nous ne trouvames autre chose de remar-

* En Anglois *Sucking fish*.

quable pendant nôtre voyage dans la Virginie, où nous arrivames au mois de Juillet 1682. Ce païs eſt ſi bien connu, que je n'en dirai pas davantage. Je n'amuſerai pas non plus le Lecteur par le recit de mes affaires particulieres, ni par les embarras où je me trouvai durant environ treize mois de ſejour que j'y fis : Mais je commencerai le Chapitre ſuivant par le ſecond voyage que je fis dans les mers du Sud, & autour du monde.

CHAPITRE V.

Voyage de l'Auteur à l'iſle de Jean Fernando dans les mers du Sud. Son arrivée aux iſles du Cap verd, Iſle de Salé, & ſes marais ſalans ; du Flamingo, ſorte d'oiſeau, & de ce que ſon nid a de remarquable. De l'ambre-gris, & des lieux où il ſe trouve. Des iſles de ſaint Nicolas, Mayo, ſaint Jago ou ſaint Jaques ; Fogo : Montagne ardente, & autres iſles du Cap verd. De la riviere de Sherborough ſur la côte de Guinée. Des marchandiſes & des Negres qui y ſont. Deſcription d'une de leurs Villes. Grains accompagnez de pluies. Des Goulus & poiſſons volans. La mer profonde, claire, & cependant pâle. Des iſles de Sibble & de Ward. Petites écrevices de mer de couleur rouge. Détroit du Maire. Iſle des Etats. Du Cap corne dans la terre del Fuego. L'Auteur & ſa troupe rencontrent le Capitaine Eaton dans les mers du Sud, & vont enſemble à l'iſle de Jean Fernando. D'un Moskite qu'on y laiſſa ſeul l'eſpace de trois ans. Son induſtrie & ſagacité, auſſi-bien que des autres Indiens. Deſcri-

tion de l'Isle. Des pâcages de l'Amerique. Des Chévres de l'isle de Jean Fernando. Des Veaux, des Lions marins, des Snappers, & Tatonneurs, poissons. Des Bayes, & de la force naturelle de cette Isle.

COmme je vais entrer dans la relation d'un nouveau voyage, qui fait le principal corps de ce Livre, en commençant par la Virginie, & continuant par la terre del Fuego, par les mers du Sud, par les Indes Orientales, jusques à mon retour en Angleterre par le chemin du Cap de Bonne-Esperance, il est necessaire que je donne au Lecteur une relation sommaire des raisons qui me déterminerent à commencer ce nouveau voyage.

Entre ceux qui accompagnerent le Capitaine Sharp dans les mers du Sud, lors que nous y fimes nôtre premiere expedition, & qu'aprés l'y avoir laissé, s'en retournerent par terre, comme il a été dit dans l'Introduction, & dans le premier & second Chapitre, il y avoit un nommé Cook, Anglois d'origine, Criole de l'isle saint Christophle, comme on appelle tous ceux qui naissent aux Indes Occidentales de Parens Européens. Cet homme étoit entendu, & avoit été Avanturier pendant quelques années. Lorsque nous nous joignimes à ces Avanturiers, nous trouvames à nôtre retour dans les mers du Nord, que son sort l'avoit mis avec le Capitaine Yanky, qui fut long-tems associé avec le Capitaine Vvright, dans le Vaisseau duquel j'étois, & qui nous quitta lors que nous moüillames la seconde fois à l'isle de la Tortuë, comme je l'ai dit dans le Chapitre précedent. Aprés nôtre separation Cook étant

Quartier-maître ſous le Capitaine Yanky, qui eſt la ſeconde charge du Vaiſſeau ſuivant la Loi des Avanturiers, il voulut avoir un Vaiſſeau qu'on avoit pris aux Eſpagnols. Les gens du Capitaine Yanky qui opinerent pour Cook, & principalement ceux qui étoient venus avec nous par terre, allerent à bord de la priſe, ſous le commandement de ce nouveau Capitaine. Cette diſtribution ſe fit à l'iſle de la Vache, où l'on partagea tout ce qu'on avoit pris. Mais le Capitaine Cook n'ayant point de commiſſion comme les Capitaines Yanky, Triſtian, & quelques autres Commandans François, qui étoient alors dans l'Iſle, & qui ne pouvoient voir ſans envie les Anglois maîtres d'un tel Vaiſſeau, ils ſe joignirent, & enleverent aux Anglois leur Vaiſſeau, leurs marchandiſes, & leurs armes, & les remirent à terre. Cependant le Capitaine Triſtian prit ſur ſon Vaiſſeau environ 8. ou 10. Anglois, & les porta au petit Guave. Le Capitaine Cook fut du nombre, auſſi-bien que le Capitaine David, qui joints avec les autres trouverent moyen de s'emparer du Vaiſſeau qui avoit moüillé à la rade, le Capitaine Triſtian & pluſieurs de ſes gens étant alors à terre. Les Anglois s'étant rendus maîtres des François qui étoient reſtez dans le Vaiſſeau, quoique ſuperieurs en nombre; les envoyerent à terre, & mirent incontinent à la voile pour l'Iſle de la Vache, avant que le Gouverneur François eût aucune connoiſſance de cette ſurpriſe. Bien plus, ils le tromperent par une autre ruſe, ils embarquerent le reſte de leurs gens qu'on avoit laiſſez dans l'Iſle, & prirent en partant un Vaiſſeau nouvellement arrivé de Fran-

& chargé de vin. Ils prirent aussi un Vaisseau par force, où ils résolurent de s'embarquer, & de faire une nouvelle expedition dans les mers du Sud, & de croiser sur la côte de Chili & du Perou. Ils prirent d'abord le chemin de la Virginie avec leurs prises, & y arriverent après moi au mois d'Avril. La meilleure de leurs prises étoit de 18. canons. Ils y mirent leurs voiles, & l'équiperent de toutes les choses necessaires pour un si long voyage, & vendirent les vins qu'ils avoient pris, pour se pourvoir des provisions qui leur manquoient. Moi & ceux qui m'avoient suivi dans la traverse de l'Isthme de l'Amerique, qui étoient venus avec moi à la Virginie un an auparavant, qui avoient déja fait pour la plûpart un petit voyage à la Caroline, & en étoient revenus, résolumes de nous joindre à ces nouveaux Avanturiers. Plusieurs autres prirent le même parti, ce qui fit en tout un corps de 70. hommes. Nous étant donc pourvûs de toutes les choses necessaires, & convenus de certains reglemens particuliers, & principalement de garder la temperance & la frugalité, attendu la longueur du voyage que nous nous proposions de faire, nous nous embarquames tout pleins de grandes esperances.

Le 23. d'Août 1683. nous partimes d'Achamac, lieu qui est dans la Virginie, sous le commandement du Capitaine Cook, pour aller dans les mers du Sud. Je ne m'amuserai point à faire un détail des courses que nous fimes chaque jour; mais je passerai au plus vîte aux païs les moins connus, dont je ferai la description, me contentant de rapporter ce qui nous arriva de remarquable,

& de faire mention des lieux où nous toucâmes chemin faisant.

Nous ne trouvâmes rien qui merite d'être remarqué, jusques aux isles du Cap verd. Nous eûmes seulement à essuyer une terrible tempête, qu'il nous fut impossible d'éviter. Cela arriva peu de jours aprés que nous eûmes quitté la Virginie par un vent de Sud-Sud-Est directement contraire. Cette tempête dura plus d'une semaine. On ne peut pas être plus moüillez que nous le fûmes, & je n'avois jamais vû une si furieuse tempête. J'en essuyai une dans les Indes Orientales qui fut plus violente pour le tems qu'elle dura; mais qui ne dura pas plus de vingt-quatre heures.

Aprés cette tempête nous eûmes bon vent & beau tems, & arrivames bien-tôt à l'isle de Salé, la plus Orientale du Cap verd. Le Cap verd est composé des dix Isles, toutes assez considerables pour avoir des noms differens. Elles sont situées à differens degrez du Cap verd en Afrique, d'où elles tirent leur nom. Elles ont environ cinq degrez de longitude en largeur, & environ autant de latitude en longueur, c'est à-dire depuis prés de 14. jusqu'à 19. du Nord. Elles sont habitées la plûpart par des Bandits Portugais. L'isle de Salé est à 16. degrez de latitude, à 19. minutes de longitude Occidentale, de la pointe du Lezard en Angleterre, & s'étend du Nord au Sud environ 18. ou 9. lieuës, n'ayant pas au-delà d'une lieuë & demie, ou deux lieuës de largeur. Elle tire son nom de la grande quantité de sel qui s'y congele naturellement, toute l'Isle étant pleine de grands marais âcres. Le terroir est fort sterile, ne produisant aucun arbre, au moins

je n'y en vis aucun, si ce n'est quelques petits arbrisseaux du côté de la mer. Je n'y vis point d'herbe non plus : Cependant il y a quelques miserables chévres.

Je ne sache pas qu'il y ait d'autres bêtes dans l'Isle. Il y a quelques Oiseaux sauvages, mais en fort petit nombre. J'ai vû quelques Flamingos qui sont de grands Oiseaux fort semblable au Heron; mais plus gros, & de couleur rougeâtre. Ils aiment à être en troupe, & cherchent leur vie dans la bouë, dans les viviers, & autres lieux où il y a peu d'eau. Ils sont extrêmement sauvages, & il est bien difficile de les tirer. M'étant neanmoins caché sur la brune, prés d'un lieu qu'ils frequentoient, j'en tuai moi troisiéme quatorze à une fois. Le premier coup fut tiré comme ils étoient à terre, & les deux autres comme ils partoient. Ils font leur nid dans les marais où il y a beaucoup de bouë qu'ils emmoncelent avec leurs pates, & en font de petites hauteurs qui ressemblent à de petites Isles, & qui paroissent hors de l'eau d'un pied & demi de haut. Ils font le fondement de ces éminences larges, & le conduisent toûjours en diminuant jusques au sommet, où ils laissent un petit trou pour pondre. Quand ils pondent ou qu'ils couvent, ils se tiennent debout; non sur l'éminence, mais tout auprés, les jambes à terre & dans l'eau, se reposans contre leur monceau de terre, & couvrans leur nid de leur queuë. Ils ont les jambes fort longues, & comme ils font leurs nids à terre, ils ne peuvent sans endommager leurs œufs ou leurs petits, avoir les jambes dans leur nid, ni s'asseoir dessus, ni s'appuyer tout le corps, qu'à la faveur de ces

admirable instinct que la Nature leur a donné. Ils ne pondent jamais que deux œufs, & rarement moins. Les jeunes ne peuvent voler qu'ils n'ayent presque toutes leurs plumes: Mais ils courent avec une vitesse prodigieuse: Cependant nous en avons pris plusieurs. La chair des jeunes & des vieux est maigre & noire, & neanmoins très-bonne à manger, ne sentant point le poisson, & n'ayant aucun goût desagreable. Leur langue est large, & a un gros morceau de graisse à la racine qui est d'une grande délicatesse. Un plat de langues de Flamingos est un plat à servir à la table d'un Prince.

Quand ces oiseaux sont en troupe prés d'un lac, & qu'on les voit de demi mille; ils paroissent comme une muraille de brique, leur plumage étant de la couleur d'une brique rouge nouvellement faite. Ils se tiennent ordinairement droits, & un à un prés les uns des autres, & de rang, si ce n'est quand ils mangent. Les petits sont d'abord d'un gris clair, & à mesure que les plumes de leurs ailes croissent ils deviennent plus bruns. Ils n'ont ni leur veritable couleur, ni toute leur beauté qu'à l'âge de dix ou onze mois. J'ai vû des Flamingos à Rio de la Hache, & à une Isle située prés du Continent de l'Amerique, vis-à-vis de Curaçao, & que les Pirates appellent l'isle de Flamingo, à cause de la prodigieuse quantité de ces oiseaux qui s'y élevent. Je n'ai jamais vû que là leurs nids & leurs petits.

Il n'y avoit dans l'isle de Salé que cinq ou six hommes, & un pauvre Gouverneur comme on l'appelle, qui vint à bord dans un de nos bâteaux, & apporta pour present à nô-

tre Capitaine trois ou quatre miserables Chevres maigres, lui disant que c'étoient les meilleures qu'il y eût dans l'Isle. Le Capitaine ayant plus d'égard à la pauvreté de celui qui faisoit le present, qu'à la valeur du present même, lui donna un juste-au-corps pour se couvrir; car il n'avoit sur lui que de miserables guenilles, & un méchant chapeau qui ne valoit pas trois deniers, encore je croi qu'il ne le portoit que rarement, de peur d'en manquer avant que de pouvoir en avoir un autre: Car il nous dit qu'il y avoit bien trois ans qu'il n'y étoit venu là de Vaisseau. Nous achetames de lui environ vingt boisseaux de sel, que nous payames de quelques vieux habits, lui donnant sur le marché un peu de poudre & de plomb, qu'il nous demanda. Nous fûmes-là trois jours, durant lesquels un Portugais offrit à quelqu'un de nos gens de lui troquer pour des habits un gros morceau d'ambre-gris, les priant de n'en rien dire, parce qu'il seroit pendu si le Gouverneur venoit à le savoir. Un nommé Coppinger eut enfin cet ambre-gris pour peu de chose, quoi qu'à dire la verité je croi qu'il en donna plus qu'il ne valoit. Nous n'avions personne à bord qui connut l'ambre-gris: Mais depuis j'en ai vû ailleurs: ainsi je suis bien assuré que celui de Coppinger n'étoit pas du veritable. Il étoit noirâtre, de couleur de crotes de brebis, fort uni & sans odeur: peut-être aussi étoit-ce des crotes de Chévres incorporées. J'en vis quelque tems aprés à Nicobar dans les Indes Orientales qui étoit d'une couleur plus claire, mais fort dur. Il n'avoit pas d'odeur non plus; ce qui me fait croire qu'il y avoit aussi de la tromperie. Ce-

pendant il est certain que dans l'un & dans l'autre de ces lieux on trouve de l'ambre-gris.

Un nommé Jean Reed de Bristol m'a dit qu'étant en apprentissage avec un maître qui negocioit dans les isles du Cap verd, comme il étoit un jour à l'ancre à Fopo, autre isle du Cap verd, il vit une piece d'ambre gris qui nageoit prés du Vaisseau, & que la Chaloupe étant à terre, il ne pût le prendre; mais qu'il connut fort bien que c'étoit de l'ambre gris, parce qu'il en avoit pris le voyage précedent un morceau qui nageoit de la même maniere, & que son maître en avoit diverses fois acheté des Originaires de l'isle de Fogo, & s'étoit enrichi par-là. On m'a dit aussi que les Anglois avoient acheté à Nicobar quantité de très-bon ambre gris. Cependant les habitans de Fogo & de Nicobar sont si habiles, qu'ils le contrefont à merveille. J'ai entendu dire aussi que dans le Golfe de la Floride, d'où il en vient beaucoup, les Indiens naturels usent de la même fraude.

Je ne saurois m'empêcher à cette occasion de faire part au Lecteur de ce que j'appris d'un nommé Hill Chirurgien, un jour qu'il me faisoit voir une piece d'ambre gris. Un nommé Benjamin Barker, avec lequel j'ai long-tems été familier, & que je connois pour un homme fort soigneux, fort entendu, & d'ailleurs fort honnête-homme & très-digne de foi, a dit à ce Hill, qu'étant dans la Baye de Honduras pour y avoir du bois de teinture qui y croît en abondance, & passant dans un Canot à une des Isles de cette Baye, il trouva sur la côte d'une Baye sablonneuse de cette Isle une piece d'ambre gris

gris d'une grandeur si considerable, que l'ayant portée dans la Jamaïque il trouva qu'elle pesoit plus de cent livres. D'abord qu'il l'eut trouvée il l'a mit secher en un lieu où la mer dans son plus gros montant ne la pouvoit toucher, & y remarque quantité de petites bêtes. Il étoit d'une couleur brune, tirant sur le noir, dur à peu prés comme un fromage, & d'une trés-bonne odeur. Ce fut du même que Monsieur Hill me fit voir, Barker lui en ayant donné un morceau. Outre les lieux dont je viens de parler, je n'ai pas appris qu'il se trouve d'Ambre gris qu'aux isles de Bermudes, & à Bahama dans les Indes Occidentales, & dans cette partie de la côte d'Afrique, & des isles voisines, qui s'étend de la Mozambique jusqu'à la Mer Rouge.

De l'Isle de Salé nous vinmes à saint Nicolas, autre Isle du Cap Verd, située à environ vingt-deux lieuës au Oüest-Sud-Oüest de Salé. Nous y arrivames un jour aprés que nous eumes quitté l'autre, & moüillames au Sud-Est. Elle est d'une raisonnable étenduë, & une des plus grandes Isles du Cap Verd. Elle est d'une figure triangulaire. L'Orient qui est le côté le plus large a environ trente lieuës de long, & les deux autres côtez plus de vingt chacun. C'est un terroir montueux, sterile, & pierreux tout autour de la mer. Il y a neanmoins dans le cœur de l'Isle des Vallées, où les Portugais qui les habitent ont des vignes & du bois à brûler. Il y a quantité de Chévres, mais mauvaises en comparaison de celles des autres lieux, meilleures neanmoins que celles de Salé. Il y a aussi grand nombre d'ânes. Le Gouverneur de cette isle vint à bord, accompagné de trois ou

quatre Messieurs passablement habillez, & armez d'épées & de pistolets : mais les autres qui l'accompagnerent jusqu'à la mer au nombre d'environ vingt ou trente personnes, avoient des habits fort déchirez. Le Gouverneur nous apporta du vin qui s'étoit fait dans l'isle, & qui avoit le goût de vin de Madere. Il étoit pâle & paroissoit gros. Il nous dit que la Ville capitale étoit dans un vallon, à quatorze milles de la Baye, où nous allames : Que il avoit sous lui plus de cent familles, outre les autres habitans dispersez dans les vallées plus éloignées. Ils étoient tous fort bazanez : Le Gouverneur étoit le plus blanc de tous, quoi qu'il fut d'un tané obscur.

Nous nettoyames dans cette isle le fond de nôtre Vaisseau : Nous creusames en même-tems des puits dans la Baye, y primes autant d'eau qu'il nous en falloit, & aprés cinq ou six jours de sejour nous partimes pour Mayo, autre isle du Cap Verd, à environ quarante milles de l'autre, du côté de l'Orient. Nous y arrivames le lendemain, & moüillames au Nord-Oüest de l'isle. Nous envoyames nôtre Chaloupe à terre pour acheter des provisions, comme du bœuf ou de la chévre, dont cette isle est mieux pourvûë qu'aucune des autres ; mais les habitans ne voulurent pas que nos gens missent pied à terre, parce qu'environ une semaine avant nôtre arrivée il étoit venu un vaisseau Anglois, dont les gens étans venus à terre sous prétexte d'amitié, s'étoient saisis du Gouverneur & de quelques autres, les avoient amenez à bord ; & les avoient obligez d'envoyer querir du bétail à terre pour leur rançon ; cependant aprés tout cela ils avoient mis à la voile, &

les avoient emmenez sans qu'on en eût depuis entendu parler.

J'aprís quelque tems aprés que le Capitaine Bond de Bristol étoit l'Anglois qui avoit fait le coup. Je ne sai s'il ramena ces gens, mais je sai bien que lui & la plûpart de son équipage passerent depuis chez les Espagnols, & ce fut lui qui pensa brûler nôtre vaisseau dans la Baye de Panama, comme j'aurai occasion de le dire.

L'Isle de Mayo est petite, & entourée de lieux où il n'y a pas beaucoup d'eau; cependant comme il y a du sel en abondance, il y va beaucoup de vaisseaux: & quoi qu'on n'y débarque qu'avec peine, cela n'empêche pas que plusieurs vaisseaux n'y en chargent tous les ans. Il y a quantité de taureaux, de vaches, & de chévres; & à une certaine saison de l'année comme aux mois de Mai, Juin, Juillet, & Août, une espece de petites Tortuës marines y viennent pondre: mais ces Tortuës ne sont pas si bonnes que celles des Indes Occidentales. Les habitans plantent du grain, des Yames, des Patates, & quelques Plantains, & élevent quelque volaille. Ils vivent fort petitement, mais beaucoup mieux cependant que les habitans des autres isles, si vous en exceptez celle de saint Jago, ou saint Jaques, située à quatre ou cinq lieuës de l'isle de Mayo du côté de l'Occident. Elle est la principale, la plus fertile, & la plus habitée de toutes les Isles du Cap Verd, quoi qu'elle soit montueuse & sterile en plusieurs endroits.

A l'Orient de l'isle de saint Jaques il y a un bon Port; qui durant la Paix est rarement sans vaisseaux; car ç'a été long-tems le lieu où les vaisseaux avoient accoûtumé de rela-

cher pour prendre de l'eau & des rafraichiſſemens, comme les vaiſſeaux Anglois, François, & Hollandois, deſtinez pour les Indes Orientales: pluſieurs de ces vaiſſeaux étant chargez pour la Guinée, les Hollandois pour Surinam, & les Portugais pour le Breſil; ce qui ſe fait ordinairement vers la fin de Septembre: Mais il y a peu de vaiſſeaux qui paſſent par là en revenant en Europe. Quand il y a là des vaiſſeaux, les gens de la campagne apportent leurs marchandiſes pour les vendre aux Matelots & Paſſagers. Ces marchandiſes ſont de jeunes taureaux, des cochons, des chévres, de la volaille, des œufs, des plantains, & des noix de Cacao, qu'ils troquent pour des chemiſes, des calçons, des mouchoirs, des chapeaux, des chemiſetes, des haut-de-chauſſes, ou autres nipes de toile; principalement de fil, car la laine n'y eſt pas beaucoup eſtimée. Ils ne ſe ſoucient guere de ſe défaire de leur bétail à moins qu'on ne leur donne de l'argent, de la toile, ou quelqu'autre marchandiſe de prix. Les Voyageurs doivent ſe donner de garde de ces gens-là, car ils ſont grands larrons, & s'ils trouvent leur tems ils vous arrachent ce qu'ils peuvent attraper, & s'enfuïent. Nous ne touchames pas à cette iſle pour cette fois-là, mais j'y avois été en 1670. & j'y vis alors un Fort bâti ſur le ſommet d'une montagne, & commandant le havre.

Le Gouverneur de cette Iſle l'eſt en chef de toutes les autres. On m'a dit qu'il y avoit dans cette Iſle deux grandes villes, quelques petits villages, & grand nombre d'habitans, & qu'il s'y fait quantité de vin de la qualité de celui de l'Iſle de ſaint Nicolas. Je n'ai

été dans aucune autre isle du Cap Verd, ni n'en ai approché, mais je les ai vûës de loin pour la plûpart. Elles paroissent montueuses & steriles, & quelques-unes de celles dont je viens de parler sont les plus fertiles, & les plus frequentées des Etrangers, principalement saint Jaques & Mayo. Quant aux autres, Fogo & Brava, ce sont deux petites isles situées à l'Occident de saint Jaques, mais de peu de consequence. Il n'y a que Fogo qui soit remarquable par son Volcan. C'est une grosse & haute montagne, du sommet de laquelle il sort des flâmes de feu, qu'on n'apperçoit que la nuit, mais qu'on voit alors de loin en mer. Cependant cette isle n'est pas sans habitans, qui demeurent au pied de la montagne prés de la mer. Leur subsistance est assez semblable à celle des habitans des autres isles. Ils ont des chévres, de la volaille, des plantains, des noix de cacao, &c. à ce qu'on m'a dit. J'aurai occasion de parler des noix de cacao & des plantains, quand je parlerai des isles Orientales. Je n'en dirai donc pas davantage jusqu'à ce tems-là.

Les autres isles du Cap Verd sont saint Antonio, santa Lucia, saint Vincente, & Bona vista, desquelles je ne sais rien de considerable.

Nous entrames dans ces isles du côté du Nord-Est, car en venant de la Virginie nous approchames d'assez prés la côte de Gualata en Afrique, pour tenir le vent de la saison, de peur d'être emportez trop à l'Oüest : & ce fut ce qui nous fit perdre les isles. Nous moüillames au Sud de Salé, & côtoyans le Sud de saint Nicolas, nous moüillames pour la seconde fois à Mayo, comme il a été dit.

Nous y fimes peu de ſejour, parce que les habitans qui regretoient leur Gouverneur, & ceux de leurs gens que le Capitaine Bond avoit emmenez, ne purent jamais conſentir à nous donner les viandes qui nous étoient neceſſaires. Laiſſant donc les iſles du Cap Verd, nous fimes route au Sud par un vent d'Eſt-Nord-Eſt, reſolus d'aller en droiture, & ſans toucher en aucun lieu, au détroit de Magellan. Mais quand nous fumes à dix degrez de latitude Septentrionale, nous eumes des vents de Sud & de Sud Sud-d'Oüeſt, quart d'Oüeſt, qui nous firent changer de reſolution, & nous obligerent de faire route vers les côtes de Guinée. Nous fumes en peu de jours à l'embouchure de la riviere de Sherborough, où il y a une manufacture Angloiſe, ſituée au midi de Sierra Lionja. Un de nos gens connoiſſoit le terrein, & ce fut ſous ſa conduite que nous paſſames les fonds bas & moüillames.

Nous étions encore bien loin de Sherborough, ainſi je ne puis rien dire de cette Place, ni de la manufacture que nous y avons, ſi ce n'eſt qu'on m'a dit qu'il s'y fait un commerce conſiderable d'un certain bois rouge ſervant à la teinture, que nos Anglois appellent Cam Wood, & dont le païs eſt fort abondant. A peu de diſtance du lieu où nous étions à l'ancre il y avoit une Ville de Negres, qui ſont les habitans naturels de cette côte. Un grand bois qui étoit entre la Ville & la côte la déroboit à nôtre vûë: mais durant les trois ou quatre jours que nous demeurames là, nous y allames diverſes fois pour nous rafraichir, & les Negres vinrent autant de fois à bord, portant avec eux des plantains, des cannes de

sucre, du vin de palme, du ris, de la volaille & du miel qu'ils nous vendirent. Ils n'avoient pas peur de nous, parce qu'ils connoissoient deja les Anglois à cause de nôtre manufacture & commerce de Guinée. La Ville paroissoit assez grande, les maisons étoient basses & ordinaires, à la reserve d'une grande qui étoit au milieu de la Ville, où leurs Principaux s'assembloient & recevoient les Etrangers, & où ils nous traiterent avec du vin de palme. Je ne trouvai pas qu'ils fussent autrement faits que les autres Negres. Pendant le sejour que nous fimes-là nous nettoyames nôtre navire; ensuite nous remplimes nos vaisseaux d'eau, & aprés avoir acheté deux poinçons de Ris pour le voyage, nous partimes environ la mi Novembre 1683. & continuames nôtre chemin vers le détroit de Magellan.

Nous avions en partant un petit vent, & un tems fort chaud, avec des Grains violens qui viennent ordinairement du Nord-Est. Cela ne fut pas de longue durée; quelquefois un quart d'heure en fait l'affaire, & alors le vent change & se remet au Sud, & la mer devient tout à fait calme, car ces Grains viennent ordinairement du côté oppose au vent, ainsi qu'on a souvent remarqué que font, en Angleterre nos nuées suivies de tonnerres. Mais je parlerai plus amplement de ces Grains, des Pluyes, des Tonnerres, & des Eclairs, dans le Chapitre des Vents, qui servira de Supplement à ce livre. Plusieurs de nos gens furent alors attaquez de fiévre, cependant il ne nous en mourut qu'un. Durant le calme nous primes plusieurs goulus d'une prodigieuse grandeur. Nous en prenions quelquefois deux ou trois en un jour, que nous manga-

mes tous. Nous les faisions bouillir & après en avoir épreint l'eau nous les mettions à l'étuvée avec du vinaigre, du poivre, &c. car nous n'avions que peu de viande à bord. Nous profitions de tous les Grains qui venoient quelquefois trois ou quatre fois le jour, & portions toutes nos voiles pour gagner le Sud, parce que nous avions peu de vent après que les Grains étoient passés. Les petits vents qui soufflaient durant l'intervalle nous étoient fort contraires, étant Sud quart d'Est, Sud Sud-Est; jusques à ce que nous eûmes passé la ligne équinoxiale, que nous traversâmes à environ un degré Est du Meridien de l'isle de saint Jaques, qui est une des isles du Cap Verd.

A peine pouvions-nous d'abord tenir le Sud-Ouest; mais ayant gagné le Sud de la ligne le vent se tourna plus à l'Est, & alors nous fîmes route au Sud-Ouest quart de Sud, & à mesure que nous avançames vers le Sud, le vent se rafraîchit & se tourna à l'Est. A trois degrez de latitude Meridionale nous eûmes le vent Sud-Est, & à cinq nous l'eûmes Est Sud-Est. Il y demeura assez long-tems, & souffla assez gaillardement. Nous en profitames le mieux qu'il nous fut possible, portames toutes les voiles que nous pouvions porter, & arrivames à la faveur de ce vent vers le dix-huit de Juin à trente-six degrez de latitude Meridionale. Durant tout ce tems-là nous ne rencontrames rien de remarquable, non pas même un poisson, si ce n'est des poissons volans, dont on a fait si souvent la description, que je croi qu'il seroit inutile de m'y arrêter.

Nous trouvames alors beaucoup de changement à la mer, qui de verte qu'elle est na-

turellement, étoit blanche ou pâle. Cela nous obligea de sonder craignant d'échoüer. Car toutes les fois que nous voyons la couleur de la mer changée, nous prenons cela pour une marque que nous ne sommes pas loin de terre, ou des fonds bas qui regnent dans la mer, & viennent de la terre : Mais nous ne trouvames point de fond avec cent brasses de corde. Je comptois ce jour-là à midi que nous étions éloignez du Lezard de 48. degrez 50. minutes d'Oüest. La variation qui augmentoit, étoit ce matin-là suivant nôtre hauteur 15. degrez 50. minutes Est. Le 20. un de nos Chirurgiens mourut, & fut fort regretté, parce qu'il ne nous en restoit qu'un autre pour un si dangereux voyage.

Le 28. de Janvier nous fimes voile vers les Isles de Sibble de Ward, qui sont trois Isles situées à 51. degrez 25. minutes de latitude Septentrionale, & de longitude Occidentale, suivant mon compte de 57. degrez 28. minutes du Lezard en Angleterre. Nous trouvames là 25. degrez 10. minutes de variation. Un mois avant que nous arrivassions-là, j'avois fait tout ce que j'avois pû pour persuader au Capitaine Cook & à ses gens de moüiller à ces Isles, où je leur dis que nous pourrions vraisemblablement trouver de l'eau, comme je le croyois alors, & qu'en cas que nous n'en trouvassions pas, nous pourrions en bien menageant celle que nous avions, gagner Jean Fernando sur les mers du Sud, avant qu'elle fut consumée. Je disois cela pour rompre le dessein qu'on avoit formé de passer par le détroit de Magellan, où je savois que nous aurions beau-

coup de risques à courre, parce que nôtre Equipage étant Avanturier, & par conseqüent moins soumis & moins obeïssant, ne se réduiroit jamais à prendre les mesures & les soins necessaires pour passer un endroit si peu connu. Car quoi que nôtre monde fût plus soumis qu'aucuns Avanturiers que j'eusse jamais vûs, je n'esperois pas de les trouver prêts à jerter l'ancre au premier commandement, ou à la lever. De plus si au cas que nous fussions obligez d'amarrer ou de jetter deux ancres, nous n'avions point de chaloupe pour la porter ou pour la jetter. Les Isles de Sibbie de Ward ont été ainsi nommées par les Hollandois. Elles sont toutes trois pierreuses, steriles & sans arbres, si ce n'est quelques arbrisseaux de Dildo qui y croissent. Je croi qu'il n'y a point d'eau, au moins n'y a-t-il aucune apparence qu'il y en ait. Nous ne pûmes pas approcher des deux plus Septentrionales : Mais nous vinmes bien près de la plus Meridionale, & ne pûmes trouver terre qu'à la longueur de deux cables du rivage, où nous la trouvames bien pierreuse.

Depuis dix degrez du Sud, jusques à ce que nous fussions à ces Isles, nous eûmes le vent entre Est Nord-Est & Nord-Nord-Est, beau tems, & vent frais. Le jour que nous partimes pour ces Isles, nous vimes de grosses troupes de petites écrevices qui rougissoient la mer à un mille à la ronde, & nous en primes quelques-unes avec nos seaux. Elles n'étoient pas plus grosses que le bout du petit doigt, cependant les grandes & les petites avoient des pates grosses comme celles que les Anglois appellent labsters. Je n'ai jamais vû que là de cette sorte de poisson rouge

naturellement, car les écrevices que nous avons sur nos côtes d'Angleterre, qui sont noires de leur nature, ne deviennent rouges qu'après qu'elles ont boüilli. Je n'ai jamais vû non plus de poisson de cette espece si petit, si ce n'est peut-être des chévretes. Les Capitaines Swan & Eaton trouverent aussi quantité de ces petites écrevices à la même latitude & longitude.

Laissant donc ces Isles où il n'y avoit moyen ni de moüiller ni de faire aiguade, nous poursuivimes nôtre route vers le détroit de Magellan : Mais le vent étant Oüest & fort, nous ne pouvions pas souvent porter nos perroquets, ni gagner le détroit. Le sixiéme Février nous vimes le détroit de le Maire, qui est un païs fort haut de tous les côtez, & dont le détroit est fort serré. Nous avions un vent frais de Nord-Nord-Oüest, & voyant l'entrée du détroit, nous allames de ce côté-là à la faveur de nôtre bon vent, qui nous dura jusqu'à quatre milles de l'embouchure. Ensuite le calme nous prit, & nous trouvames une marée vigoureuse, qui nous chassoit du détroit vers le Nord, & qui pensa couler bas nôtre Vaisseau. Je ne sai si c'est le flux ou le reflux ; mais je sai que cela faisoit une mer aussi courte & aussi heriſſée, que si nous avions été dans un lieu où deux marées se fussent rencontrées. En effet la mer alloit de tous côtez ; tantôt elle se brisoit sous le milieu du Vaisseau, tantôt sous la poupe, tantôt elle passoit sur nôtre château d'avant, & faisoit rouler le Vaisseau comme une coquille d'œuf ; ensorte que de ma vie je n'ai senti un mouvement si incertain & si bisarre. A huit heures nous eûmes un petit vent

d'Oüest-Nord-Oüest, qui nous fit faire route à l'Est, résolus de faire le tour des Isles des Etats, à la partie Orientale desquelles nous arrivames le lendemain à midi, à la faveur d'un vent frais que nous eûmes toute la nuit.

Le 7. à midi, ayant passé la pointe Orientale de ces Isles, je pris la hauteur par le Soleil, & me trouvai à 54. degrez 52. minutes de Sud.

A la pointe Orientale de ces Isles, il y en a trois petites, ou pour mieux dire trois rochers assez élevez, & blancs de l'ordure des oiseaux. Ayant donc observé le Soleil, nous fimes route au Sud en vûë de tournoyer jusqu'au Sud autour du Cap cornu, qui est le païs le plus Meridional de la terre del Fuego. Le vent étoit entre Oüest-Nord-Oüest, & Oüest, & aussi ne pûmes-nous pas beaucoup avancer du côté de l'Oüest, & nous ne vimes plus la terre del Fuego dés le soir que nous fimes route vers le détroit de la Maire. J'ai entendu dire à ceux qui ont passé le détroit de Magellan, qu'ils avoient vû du feu & de la fumée dans la terre del Fuego, non sur le sommet des montagnes; mais dans les plaines & dans les valons, & qu'ils croyoient que ce fut l'ouvrage des habitans.

Nous ne vimes ni lever ni coucher le Soleil pour prendre la hauteur, aprés que nous eûmes quitté les isles de Sibble de Ward, jusques à ce que nous fûmes dans la mer du Sud: Ainsi je ne saurois dire si la variation augmenta ou diminua. Il est vrai qu'à midi j'observai le Soleil à 52. degrez 30. minutes de latitude. Nous faisions alors route au Sud avec un vent d'Oüest quart de Nord. Cette nuit-là le vent s'étant tourné plus à

l'Oüeſt nous revirames de bord. La latitude étoit alors ſuivant mon compte de ſoixante degrez, qui eſt la plus grande latitude Meridionale où je me ſois jamais trouvé.

Etant le 14. de Février à 57. degrez de latitude, & à l'Occident du Cap Cornu, nous eûmes une violente tempête, qui dura juſqu'au premier de Mars, le vent étant preſque toûjours Sud-Oüeſt, quart d'Oüeſt, & Oüeſt-Sud-Oüeſt. Le temps fut couvert & pluvieux durant cette tempête; mais la pluie ne fut pas groſſe. Nous fimes en ſorte neanmoins de remplir vingt-trois barrils d'eau de pluie, ſans compter celle que nous employames à la cuiſine.

Le troiſiéme de Mars le vent changea tout à coup, & devint preſque Sud, ſoufflant avec beaucoup de violence. Bien-tôt aprés il tourna preſque à l'Eſt, & nous doublames les mers du Sud.

Le neuviéme jour ayant obſervé le Soleil que nous n'avions pas vû depuis quelques jours, nous nous trouvames à 47. degrez 10. minutes de latitude, 15. degrez 30. minutes de variation.

Le vent devint Sud-Eſt. Le tems étoit beau, & le vent aſſez bon. Le 17. nous étions à 36. degrez de latitude, huit degrez Eſt de variation.

Le 19. au matin nous vimes un Vaiſſeau du côté du Sud qui nous ſuivoit à toutes voiles. Nous le laiſſames venir, ſuppoſant que c'étoit un Vaiſſeau Eſpagnol qui venoit de Baldivia, & alloit à Lima: Et ce qui nous le fit croire, c'eſt que nous étions alors au Nord de Baldivia, & que c'étoit le tems que les Vaiſſeaux qui trafiquent à Baldivia, s'en

retournent dans leurs Ports. Ce Vaisseau crut la même chose de nous, & s'imaginoit déja de nous prendre : Mais nous étant vûs de plus prés, chacun reconnut son erreur. Il se trouva que c'étoit le Capitaine Eaton qui venoit exprés de Londres dans les mers du Sud. Nous nous parlames, le Capitaine vint à bord, & nous conta ce qu'il avoit fait sur la côte du Bresil, & dans la riviere de Plata.

A l'entrée Orientale du détroit de Magellan, il rencontra le Capitaine Swan qui venoit d'Angleterre pour negocier au détroit. Ils avoient passé le Détroit ensemble, & avoient été separez par la tempête, dont on a ci-devant parlé. Comme nous & le Capitaine Eaton allions à l'isle de Jean Fernando, nous fimes le voyage ensemble. Nous lui donnames du pain & du bœuf, & il nous donna de l'eau qu'il avoit prise en passant le détroit.

Le 22. de Mars 1684. nous vinmes à la vûë de l'isle, & le lendemain nous y entrames & moüillames dans une Baye au Sud de l'Isle, à 25. brasses d'eau, & non loin de terre de la longueur de deux cables. Nous mimes incontinent le Canot en mer, & fûmes à terre pour voir le Moskite que nous y avions laissé lors que nous en avions été chassez par les Espagnols en 1681. Nous allames à Arica quelque tems avant sous le commandement du Capitaine Watlin, aprés que le Capitaine Sharp eut été cassé.

Cet Indien y avoit demeuré tout seul plus de trois ans, & quoique les Espagnols qui savoient que nous l'y avions laissé, l'eussent cherché diverses fois, ils n'avoient neanmoins jamais pû le trouver. Il étoit dans les bois à chasser des Chevres quand le Capitaine

Watlin fit rembarquer ſes gens, & les vaiſſeaux étoient à la voile quand il arriva ſur le rivage. Il avoit ſon fuſil & un couteau, avec une petite corne de poudre, & un peu de plomb. Aprés qu'il eut conſumé ſon plomb & ſa poudre, il trouva moyen de ſcier avec ſon couteau le canon de ſon fuſil à petits morceaux, & d'en faire des harpons, des lances, des hameçons, & un long couteau. Il chauffoit premierement les pieces au feu qu'il allumoit avec ſa pierre à fuſil, & un morceau du canon, qu'il durcit: ce qu'il avoit appris des Anglois. Les pieces de fer étant chaudes, il les batoit avec des pierres, & leur donnoit la figure qu'il vouloit. Il les ſcioit enſuite avec ſon couteau, dont il avoit fait une eſpece de ſcie, leur faiſoit une pointe à force de bras, & les durciſſoit ſuivant le beſoin qu'il en avoit. Ceci paroîtra ſurprenant à ceux qui ne connoiſſent pas l'induſtrie des Indiens; mais il n'y a rien en cela que ce que les Indiens font ordinairement dans leur païs, où ils font leurs inſtrumens de pêche ſans forge ni enclume, quoi qu'ils y mettent beaucoup de tems.

D'autres Indiens qui n'ont pas l'uſage du fer comme les Moſkites qui l'ont tiré des Anglois, font des haches d'une pierre extrêmement dure, & en coupent des arbres, mais principalement de ceux qui portent le coton, dont le bois eſt doux & tendre, & dont ils bâtiſſent enſuite des maiſons, ou en font des Canots. Quoi qu'ils ne puiſſent pas percer leurs Canots ſi proprement & ſi délicatement, ils les font neanmoins aſſez bien pour s'en ſervir. Ils font avec le feu ce qu'ils ne peuvent faire avec leurs outils, ſoit

pour abattre des arbres, soit pour percer leurs Canots. C'est principalement les Indiens Sauvages de la riviere de Blewfield, qui pratiquent ces inventions. J'en ai fait la description dans mon troisiéme Chapitre, & j'ai vû leurs Canots & leurs haches de pierre. Elles ont environ dix pouces de longueur, quatre de largeur, & trois d'épaisseur dans le milieu. Elles sont plates & aiguës par les deux bouts. Au milieu & tout autour, ils y font une coche si large & si profonde, qu'un homme y peut mettre le doigt tout du long, & prennent un bâton d'environ quatre pieds de long, qu'ils lient autour de la tête de la hache dans cette coche le plus fort qu'ils peuvent, & s'en servent comme d'un manche. Les autres Indiens ne sont pas moins ingenieux. Ceux de Patagonie sur tout, font la tête de leurs traits de pierres coupées ou brutes, que j'ai vûës, & admirées. Mais revenons à nôtre Moskite de l'isle de Jean Fernando. Avec les instrumens faits de la maniere qu'on vient de dire, il eut toutes les provisions que l'Isle produit, soit chévres ou poissons. Il nous dit qu'avant qu'il eût fait des hamecons, il avoit été forcé de manger du Veau marin qui est une nourriture trés-ordinaire. Mais que depuis il n'avoit tué des Veaux marins que pour faire des bandes de la peau qu'il coupoit par courroyes. A demi mille de la mer il avoit une petite maison ou hute, revêtuë de peaux de chevre. Son Lit ou Barbam étoit sur des pieux, qui avoient deux pieds de hauteur, couvert des mêmes peaux. Il ne lui étoit point resté d'habits, ayant usé ceux qu'il avoit eus du Capitaine Watlin, & n'avoit qu'une simple peau autour de ses

reins. Il apperçût nôtre Vaisseau le jour avant que nous moüillassions, & ne doutant pas que nous ne fussions Anglois, il tua trois chévres le matin avant que nous fussions à l'ancre, qu'il fit cuire avec des chous, pour nous régaler quand nous serions à terre. Il vint donc sur la côte pour nous feliciter de nôtre heureuse arrivée. Quand nous debarquames, un Moskite Indien nommé Robin sauta le premier à terre, & courant à son frere Moskite, il fut se jetter tout de son long à ses pieds le visage en terre. Il le releva, & l'ayant embrassé, il se jetta aux pieds de Robin le visage en terre, & en fut aussi relevé. Nous nous arrêtames avec plaisir pour voir la surprise, la tendresse, & la ceremonie d'une entrevûë toute pleine d'affection de part & d'autre. Les civilitez étant faites, nous nous approchames pour embrasser celui que nous avions retrouvé, & qui étoit ravi de voir arriver ses vieux amis qui venoient le chercher exprés, à ce qu'il croyoit. Il s'appelloit Will, comme l'autre se nommoit Robin; noms que les Anglois leur avoient donnez, car ils n'en ont point entr'eux, & regardent comme une grande faveur d'être nommez par quelqu'un d'entre nous. Quand ils sont parmi nous, si nous ne leur donnons point de noms, ils s'en plaignent disans qu'ils sont de pauvres gens qui n'ont point de nom.

Cette Isle est à 34. degrez 15. minutes de latitude, & à environ cent vingt lieuës de la terre ferme. Elle a environ douze lieuës de circuit, & est pleine de hautes montagnes, & de petites vallées agreables qui produiroient selon les apparences, si elles

étoient cultivées, tout ce que le climat eſt capable de produire. Les côtez des montagnes ſont en partie des pâturages ou pâcages, & en partie pleine de bois. Les pâturages ſont des pieces de terre ſans bois. Ce n'eſt pas qu'elles ſoient plus ſteriles que les terres où il y a du bois; car le terroir en eſt ſouvent auſſi bon que par tout ailleurs, & ſouvent entremêlé de bois. Il y a dans la Baye de Campêche des pâcages de fort grande étenduë, que je vis pleins de bétail: Mais les plus grands dont j'aye jamais entendu parler, ſont aux environs de la riviere de Plata; car ils ont 50. 60. ou 100. milles de longueur. Il y en a pluſieurs dans la Jamaïque, à Cuba, & à Hiſpaniola qui ſont entremêlez de bois. On n'appelle pas pâcages les lieux que l'art & le travail ont nettoyez de bois; mais ceux qu'on trouve ſans bois dans les lieux inhabitez de l'Amerique. Telle eſt l'iſle de Jean Fernando, ou autres païs originairement ſans bois.

L'herbe qui croît dans ces pâturages de Jean Fernando n'eſt ni longue ni ferme, comme elle eſt d'ordinaire dans ceux des Indes Occidentales; mais c'eſt une eſpece d'herbe épaiſſe qui fleurit durant preſque toute l'année. Les bois ſont compoſez de diverſes ſortes d'arbres. Il y en a de gros & bons pour bâtir, mais il n'y en a point de propres à faire des mâts. Les arbres à chou de cette Iſle ſont petits & bas, & portent neanmoins une bonne tête, & du fruit de fort bon goût. Je ferai la deſcription de ces pâturages dans mon ſeptiéme Chapitre.

Les pâturages ſont fournis de grands troupeaux de Chevres. Mais celles de l'Orient de l'Iſle ne ſont pas ſi graſſes que celles de l'Occi-

dent ; car quoi qu'il y ait beaucoup plus d'herbe, & abondance d'eau dans chaque valée, elles n'y profitent neanmoins pas si bien que du côté d'Occident, où elles ont moins de nourriture. Avec tout cela on y en trouve en plus grande abondance, & de plus grasses & de plus délicates.

L'Occident de l'Isle est un païs haut & plat, sans aucun valon. On ne peut y mettre pied à terre que d'un côté. Il n'y a ni bois ni eau douce, & l'herbe y est courte & seche.

Les premieres Chévres qu'il y eût dans l'Isle y furent mises par Jean Fernando, qui en fit le premier la découverte en allant de Lima à Baldivia. Il découvrit aussi une autre Isle à peu prés de la même grandeur, & à 20. lieuës de celle-ci du côté de l'Occident. Les premieres Chévres que Fernando laissa dans l'Isle qui porte son nom, sont venuës toutes celles qui y sont à present. Fernando étant de retour à Lima apres la découverte de son Isle, demanda qu'on la lui assurât par une Patente, résolu de s'y établir ; & ce fut à son second voyage qu'il y mit trois ou quatre Chévres, qui ont si bien multiplié, qu'elles ont peuplé toute l'Isle. Mais il ne pût jamais obtenir la Patente qu'il demandoit ; de là vient que l'Isle est encore sans Habitans, quoi qu'elle puisse incontestablement faire subsister quatre ou cinq cens familles des seules denrées qu'elle pourroit produire. Je ne dis rien de trop, car les pâcages pourroient à l'heure qu'il est nourrir 1000. pieces de bétail, sans compter les Chevres. Il y a de l'apparence que si la terre étoit cultivée elle produiroit du grain, & même du froment, de bons pois, des Yames, & des Patates,

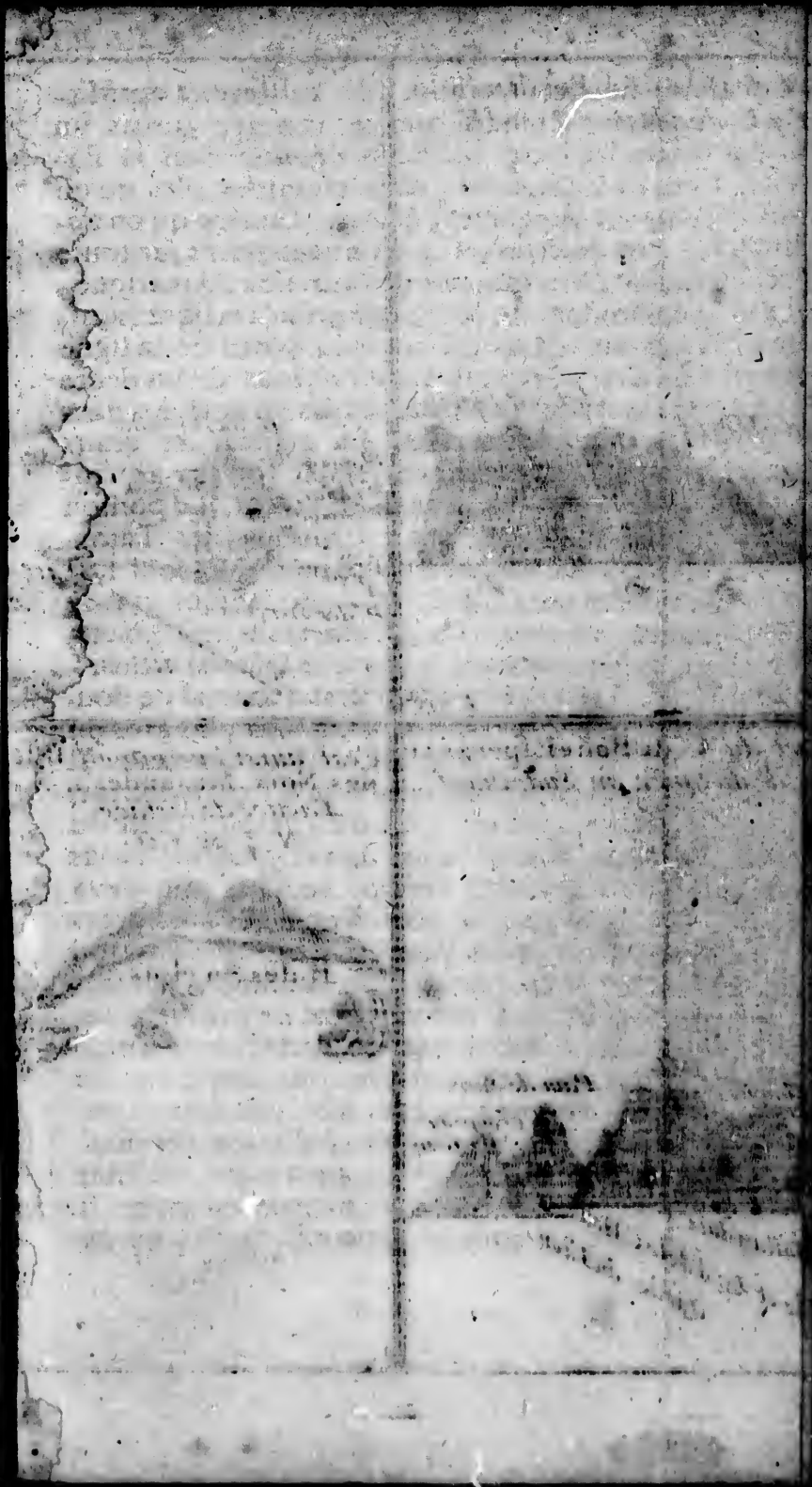
car dans les vallées, & à côté des montagnes le terroir est noir, bon & fertile. La mer n'y est pas moins fertile que la terre. Il y a autour de cette Isle une aussi prodigieuse quantité de veaux marins, que s'il n'y avoit point d'autre lieu au monde où ils pussent vivre: En effet il n'y a point de Baye, point de rocher sur lequel on puisse mettre le pied, qui n'en soit plein. Les lions marins y sont par grosses troupes: Les poissons aussi, & sur tout les Snappers & les Tatonneurs y sont en si grande abondance, que deux Pêcheurs à la ligne en prendront en deux heures de tems pour régaler cent hommes, avec chacun une ligne seulement.

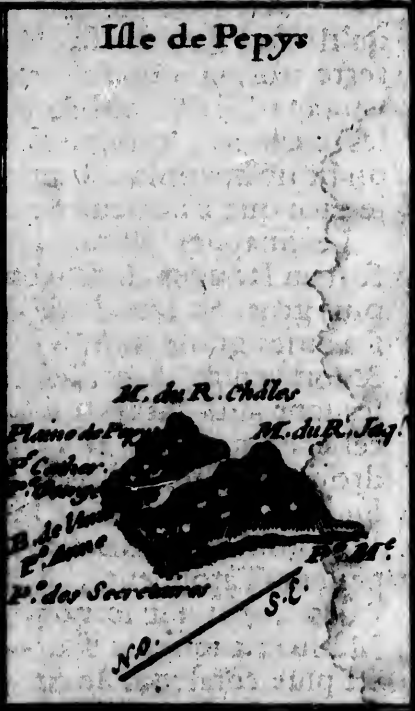
Quoi que les veaux marins soient assez connus, il ne sera pas neanmoins mal à-propos d'en faire la description. Ils sont de la grosseur de nos veaux ordinaires. Leur tête est faite comme celle d'un chien: Aussi les Hollandois les appellent chiens marins. Ils ont de chaque côté deux grosses & longues nageoires. Elles leur servent à nager, car s'élevant par un bout à la faveur de ces nageoires, & tirant leur derriere sous eux, ils se rebondissent par maniere de dire, & jettent le corps en avant, traînant leur derriere aprés eux, se relevant ensuite & sautant encore du devant alternativement, ils vont & viennent de cette maniere pendant qu'ils sont à terre. Depuis les épaules jusques à la queuë ils vont en appetissant comme un autre poisson, & ont deux petites nageoires à chaque côté du croupion, qui est ordinairement couvert de leurs nageoires. Quand ils sont en mer elles leur servent de queuë, & à terre de siege quand ils donnent à teter à leurs petits. Leur

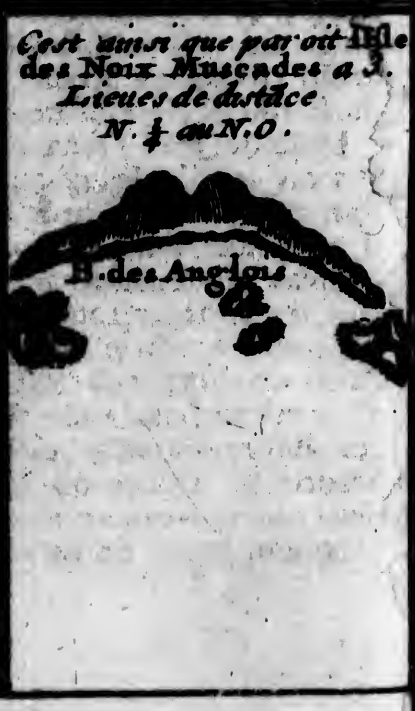
poil est de diverses couleurs, comme noir, gris, brun, tacheté, paroissant fort lisse & fort agreable d'abord qu'ils sortent de la mer. Les veaux marins de Jean Fernando ont une fourrure si fine, si épaisse, & si courte, que je n'en ai pas vû de pareilles ailleurs. Il y en a toûjours autour de l'Isle des milliers. Je pourrois peut-être dire des millions, ou assis dans les Bayes ou allans à la mer & en revenans. A un mille ou deux de terre vous voyez l'Isle toute couverte de ces animaux, qui se joüent à la superficie de l'eau, ou sont au Soleil à terre. Quand ils sortent de la mer ils appellent leurs petits, & bêlent comme les Brebis; & quoi qu'ils passent auprés d'une infinité d'autres petits, avant que de venir aux leurs, ils ne se laissent neanmoins teter qu'aux leurs propres. Les jeunes ressemblent à de petits chiens, & aiment fort la terre: Mais quand ils sont batus, ils gagnent la mer aussi-bien que les vieux, & nagent fort vite & fort legerement, quoi qu'ils soient à terre d'une trés-grande paresse, & qu'ils ne s'ôtent du chemin qu'aprés qu'on les a batus: Mais ils se jettent sur ceux qui les frapent. Un coup sur le nez les tuë incontinent. On peut charger de gros Vaisseaux de peaux & d'huile de veaux marins, car ils sont extraordinairement gras. Ils se trouvent également dans les climats froids & chauds. Dans les païs froids ils aiment les pieces de glace, où ils se couchent & chaufent au Soleil, comme ils font à Jean Fernando quand ils sont à terre. Il y en a beaucoup dans les parties Septentrionales de l'Europe & de l'Amerique, & dans les parties Meridionales de l'Afrique, comme aux environs du Cap

de Bonne-Esperance, & au détroit de Magellan : Et quoi que je n'en aye jamais vû dans les Indes Occidentales que dans la Baye de Campêche, dans certaines Isles qu'on appelle Alceranes, & dans d'autres qu'on appelle desertes, il y en a neanmoins sur toute la côte Meridionale de la mer de l'Amerique, depuis la terre del Fuego jusqu'à la ligne Equinoxiale : Mais du côté du Nord de la ligne je n'en ai jamais vû qu'à vingt & un degré de latitude. Je n'en ai jamais vû non plus dans les Indes Orientales. En general les veaux marins accourent, ce semble, où il y a quantité de poisson, car ils en vivent. Le poisson qu'ils mangent sont les Merlus, les Tatonneurs, &c. dont les côtes pierreuses sont fort abondantes : Telle est aussi la plus grande partie de cette côte Occidentale de l'Amerique Meridionale, comme je le dirai ailleurs.

Le Lion marin est un grand animal de douze à quatorze pieds de long. Au plus gros du corps il est de la grosseur d'un Taureau. Il est de la figure du veau marin ; mais six fois aussi gros. Sa tête est faite comme la tête du Lion, sa face est large, ayant plusieurs longs poils aux lévres comme un chat. Ses yeux sont gros comme ceux d'un bœuf, ses dents longues de trois pouces, & grosses environ comme le gros doigt d'un homme. Du tems du Capitaine Sharp nos gens en faisoient des dez. Ils n'ont point de poil sur le corps comme les veaux marins. Ils sont bruns & extraordinairement gras. Un Lion marin coupé & bouilli rendra un muid d'huile très-douce & fort bonne à frire. Le maigre est noir & à gros grain, & d'assez mauvais goût. Il demeurera bien une semaine à terre à moins







qu'il
terre
vanta
les c
un br
je cro
Le
fort
plus
ses o
& so
les s
celle
droit
Sud
Le
pelle
calac
Merl
est p
fonc
qu'u
on e
du P
L'
yes
sont
il y
ruiss
roit
dépe
dans
d'en
ces
beau
des
yent

qu'il n'en soit chassé. Quand ils viennent à terre trois ou quatre de compagnie, ou davantage, ils se couchent en troupe comme les cochons, groignent comme eux, & font un bruit horrible. Ils mangent le poisson, & je croi que c'est leur nourriture ordinaire.

Le Snapper est un poisson qui ressemble fort au Rouger, si ce n'est qu'il est beaucoup plus gros. Sa tête & sa gueule sont larges, & ses oüies grandes. Son dos est d'un rouge vif, & son ventre de couleur d'argent. Ses écailles sont aussi larges qu'un chelling. Il est excellent à manger. Il y en a en plusieurs endroits des Indes Occidentales de la mer du Sud; mais je n'en ai vû que là.

Le poisson de Roche que les Matelots appellent Tatonneur, & les Espagnols Baccalao, qui est le nom qu'ils donnent aux Merlus; auquel le Tatonneur ressemble fort, est plus rond que le Snapper, d'un brun enfoncé, & ses écailles ne sont pas plus larges qu'un sol marqué. Il est bon à manger, & on en trouve une grande quantité sur la côte du Perou & de Chili.

L'isle de Jean Fernando n'a que deux Bayes où les Vaisseaux puissent ancrer. Elles sont toutes deux du côté de l'Orient, & il y a dans l'une & dans l'autre un petit ruisseau de bonne eau douce. On pourroit les fortifier toutes deux avec peu de dépense, en sorte que cinquante hommes dans chacune pourroient empêcher mille d'en approcher. On ne peut entrer dans ces Bayes du côté de l'Occident qu'avec beaucoup de peine, & en traversant des montagnes, où trois hommes peuvent empêcher de monter tout ce qui se

presente. C'eſt une verité dont ont fait en partie l'experience cinq Anglois que le Capitaine David y laiſſa, & qui ſe défendirent contre un gros corps d'Eſpagnols qui avoient mis pied à terre dans les Bayes, & venoient pour les maſſacrer. Quoi qu'à la ſeconde attaque un de leurs camarades deſertât & paſsât du côté des Eſpagnols, les quatre autres tinrent bon & s'embarquerent quelque tems après ſur le Vaiſſeau du Capitaine Strong de Londres.

Nous fumes ſeize jours à l'iſle de Jean Fernando. Nos malades demeurerent à terre durant tout ce tems-là, avec un des Medecins du Capitaine Eaton, qui en avoit ſoin; & ne les faiſoit nourrir que de chévres, & de diverſes herbes qu'on trouve en abondance dans les ruiſſeaux. Leur maladie étoit principalement le Scorbut,

CHA-

CHAPITRE V.

L'Auteur part de l'isle de Jean Fernando. De la mer pacifique. Des Andes, ou hautes montagnes du Perou & du Chili. Capture, Isle de Lobos. Des Penguins & autres Oiseaux qui y sont. Ils font trois nouvelles prises. Des isles de Gallapagos. De l'arbre nommé Dilda. Du bois de Burton. Des Mammets arbres, des Guanos, des Tortuës de terre, & de leurs differentes especes. Des Serpens verds, des Tourterelles, & des Tortuës. Tortuë marine & ses differentes especes. De l'air de Gallapagos, & du tems qu'il y fait. Description de quelques Isles, de leur terroir, &c. Description de l'isle de Cocos, du Cap Blanc, & de la Baye de Caldera, & de ses paturages. Mort du Capitaine Cook. De la ville de Nicoya, d'un bois rouge servant à la teinture, & autres marchandises. Douze hommes sur le point de perir se sauvent. Du bois à Lance. Montagne ardente de la côte de Ria Lexa, nommée la montagne de Volcan Vejo. Grain. De l'isle & du havre de Ria Lexa. Du Golfe d'Amapalla, & de la pointe de Casivine. Des isles de Mangera & d'Amapalla. Des habitans Indiens. Des Piuniers sauvages. Des autres isles du Golphe d'Amapalla. Les Capitaines Eaton & David y carenent leurs Vaisseaux, & partent.

LE huitiéme d'Avril 1684. nous mimes à la voile de l'isle de Jean Fernando avec un vent de Sud-Est. Nous étions alors deux Vaisseaux, l'un commandé par le Capitaine Cook sur lequel j'étois, & qui fut attaqué dans

l'Isle d'un mal dont il mourut peu de tems aprés le Capitaine Eaton. Nous allons maintenant entrer dans la mer pacifique, proprement ainsi nommée : Car quoi qu'il soit ordinaire à nos Geographes de donner ce nom à l'Ocean en general, & de l'appeller Mare Australe, Mar del Zur, ou Mare pacificum, il me semble neanmoins que ce nom ne doit s'étendre du Midi au Septentrion que depuis le 30. degré jusqu'au 4. de latitude Meridionale, & depuis les côtes de l'Amerique, jusqu'à l'Occident indéfiniment, autant que j'ai pû le remarquer, pour avoir été dans ces païs-là à deux cens cinquante lieües de terre ou davantage, la mer étant toûjours tranquille. Dans tout le trajet dont j'ai parlé, on ne voit point de nuages pluvieux, quoi que l'horison soit souvent assez épais pour empêcher qu'on ne puisse se servir du quart de Cercle pour observer le Soleil, & que les matinées soient souvent accompagnées de gelée blanche & de broüillards épais, qui ne moüillent presque pas. Il n'y a sur cette mer que les vents reglez & ordinaires. Elle n'est sujette ni aux tempêtes, ni aux grains, ni aux ouragans, quoi qu'au Septentrion de la Ligne on les sente sur cette mer, aussi-bien que sur la mer Atlantique. Cependant cette mer toute pacifique qu'elle est, a des vagues hautes, grosses, & longues au Renouveau & au plein de la Lune ; mais elles sont telles qu'elles ne se coupent point en mer, & par ce moyen elles ne sont pas à craindre, si ce n'est sur les rivages où elles donnent, & où il est difficile de faire décente.

Le meilleur de nôtre route sur cette mer fut du côté de la Ligne jusqu'à 24. degrez de

latitude Meridionale, où nous suivimes le Continent de l'Amerique Meridionale. Toute cette étenduë de païs, soit le Chili ou le Perou, est prodigieusement haute, ce qui nous obligea de nous tenir à douze ou quatorze lieües de terre, ne voulant pas être vûs des Espagnols qui y demeurent. Le païs, & sur tout celui qui est situé au dessus de celui dont on a parlé; depuis le vingt-quatriéme degré de latitude Meridionale jusqu'au dix-sept, & depuis le quatorze jusqu'au dix, est prodigieusement élevé. Il y a en general des hauteurs paralleles à la terre, & trois ou quatre éminences l'une dans l'autre, chacune plus haute que l'autre, & celles qui sont le plus avant dans le païs sont beaucoup plus exhaussées que les autres. Elles paroissent toûjours bleuës quand on les void de la mer. Quelquefois elles sont obscurcies par des nuages, mais moins souvent que les hautes terres des autres parties du monde, car il n'y pleut que rarement ou jamais, non plus que sur la mer circonvoisine. Elles ne sont point sujettes aux broüillards. Ce sont les plus hautes montagnes que j'aye jamais vûës. Elles sont plus hautes que le Pic de Teneriffe, ou de sainte Marthe, & je croi plus que toutes les montagnes du monde.

A trente degrez de latitude Meridionale j'ai vû un païs fort élevé, mais bien moins en latitude que celui dont je viens de parler. Le Chevalier Jean Narbourough qui a fait aussi le voyage de Baldivie, ville située sur cette côte, parle d'un païs fort élevé qu'il a vû prés de cette Place. Des Espagnols m'ont dit que cette côte est extrêmement haute tout le long de la rade, entre Coquimbo, situé à

environ trente degrez de latit. Meridionale, & Baldivie qui eſt à quarante degrez du Sud. De ſorte que ſelon toutes les apparences cette file de montagnes régne ſans diſcontinuation depuis un bout du Perou & du Chili juſques à l'autre, tout le long de la côte Meridionale. On appelle ordinairement ces montagnes Andes, ou Sierra Nuevada des Andes. La hauteur exceſſive de ces montagnes eſt peut-être la cauſe qu'il ne ſe jette aucune riviere de conſequence dans ces mers. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques petites rivieres, mais elles ſont en fort petit nombre, car en quelques endroits il faut faire cent cinquante ou deux cens lieuës avant que d'en trouver une qui aboutiſſe à la mer; & dans les lieux où elles ſont plus communes elles ſont à trente, quarante, ou cinquante lieuës les unes des autres, & avec cela trop petites & trop peu creuſes pour être navigables. D'ailleurs quelques-unes de ces rivieres ne coulent pas toûjours, car elles tariſſent tout à fait en certains tems de l'année. Telle eſt la riviere d'Iſlo, qui coule rapidement & à grand bruit depuis la fin de Janvier juſques au mois de Juin. Alors elle diminuë peu à peu, & tarit tout à fait vers la fin de Septembre, juſqu'au mois de Janvier qu'elle recommence à couler. C'eſt une choſe que j'ai vûë dans toutes les ſaiſons dans les deux voyages que j'y ai faits; & j'ai appris des Eſpagnols qu'il en eſt de même de quelques autres rivieres de cette côte, qui ſont plûtôt des torrens ou des écoulemens d'eaux qui viennent en certains tems des païs éloignez, que des rivieres proprement ainſi nommées.

Nous ne perdimes pas la côte de vûë dans nôtre route, quoi que nous en fuſſions aſſez

éloignez. Nous ne trouvames rien de remarquable que nous ne fussions à neuf degrez, quarante minutes de latitude Meridionale, où nous découvrimes le troisiéme de Mai un vaisseau à nôtre Nord. Il tâchoit de gagner le vent : nous lui donnames la chasse, & le Capitaine Eaton qui avoit le devant l'eut bientôt pris. Il étoit parti de Guiaquil depuis environ un mois, chargé de bois de Charpente, & alloit à Lima. Trois jours auparavant il étoit parti de Santa, où il étoit allé pour faire de l'eau, & où l'on avoit eu nouvelles par un Exprés, venu de Baldivie, que nous étions dans ces mers ; car comme nous apprimes dans la suite, le Capitaine Swan avoit été à Baldivie pour y négocier : Et comme il avoit rencontré le Capitaine Eaton au détroit de Magellan, les Espagnols de Baldivie ; ausquels sans doute il parla de nous, le soupçonnerent d'être des nôtres, quoi que cela ne fut point vrai. Sur ces nouvelles le Vice-Roi de Lima avoit envoyé des Exprés dans tous les Ports, pour avertir de se précautionner contre nos insultes.

Nous primes incontinent la route de l'Isle de Lobos, située à six degrez 24. min. de latitude Meridionale. J'en pris la hauteur à terre avec un Astrolabe. Elle est à cinq lieuës de la terre ferme. On l'a nommée Lobos de la mer, pour la distinguer d'une autre Isle qui n'en est pas éloignée, qui lui ressemble fort, & qu'on appelle Lobos de la terre, parce qu'elle est plus proche de la terre. Lobos, ou Lovos, est le nom que les Espagnols donnent au veau marin, dont il y en a une grande quantité aux environs de ces Isles, & de plusieurs autres de ces mers qui portent le même nom.

Le neuviéme de Mai nous arrivames à l'Iſle de Lobos de la Mer, où nous moüillames avec nôtre priſe. Ce Lobos eſt compoſé de deux petites Iſles d'environ un mille de circuit chacune. Elles ſont aſſez hautes, & ſeparées par un petit canal qui n'eſt bon que pour des barques. Du côté du Nord de ces iſles, & aſſez prés de terre, il y a divers rochers. A l'Occident du côté le plus Oriental de l'Iſle, il y a une petite Baye à couvert des vents, & bonne pour le carenage. Le reſte de la côte, tant autour qu'entre les deux Iſles, n'eſt que rochers à petites pentes. Le dedans de l'Iſle eſt en partie pierreux, & en partie ſablonneux, le terroir ſterile, ſans eau douce, ſans arbres, ſoit grands, ſoit petits, ſans herbes, & ſans animaux terreſtres, car les veaux & les lions marins y viennent à terre : Mais il y a quantité d'oiſeaux, comme des Boubies, mais principalement des Penguins, dont j'ai vû une abondance prodigieuſe dans toutes les mers du Sud, ſur la côte du païs nouvellement découvert, & du Cap de Bonne Eſperance. Le Penguin eſt un oiſeau marin, gros environ comme un Canard, ayant les pieds faits de même, mais le bec eſt pointu, & il ne mange que du poiſſon. Ils ne volent pas, mais ils voltigent, ayant comme de jeunes Oiſons, des chicots plûtôt que des ailes. Ces chicots neanmoins leur ſervent de nageoires quand ils ſont dans l'eau. Leurs plumes ne ſont que du Duvet : Leur chair eſt un mediocre aliment, mais leurs œufs ſont un mets excellent. Il y a une autre eſpece de petits oiſeaux noirs qui font des trous dans le ſable pour s'y retirer la nuit : ceux-là ſont bons à manger. Je n'en

ai jamais vû que là, & à Jean Fernando.

La rade est bonne entre l'isle la plus Orientale & les rochers, y ayant dix, douze à quatorze brasses d'eau. Comme le vent est ordinairement Sud ou Sud-Sud-Est, l'Isle la plus Orientale qui est à l'Est & à l'Oüest, met cette rade à couvert.

Nous y nettoyames nos vaisseaux, & quand nous fumes prêts à remettre à la voile on examina les prisonniers, pour savoir si quelqu'un d'eux ne pouvoit point nous conduire en quelque endroit où nous pussions faire quelque entrepriſe. Ils nous avoient déja dit que les Espagnols nous avoient découverts; & nous vimes bien d'abord qu'ils n'envoyeroient rien de précieux par mer tant que nous serions-là. On jetta les yeux sur plusieurs Villes, comme par exemple sur Guiaquil, Zana, Truxillo, & autres: Mais enfin nous nous déterminames pour Truxillo, comme étant la plus importante, & par consequent celle où nous pouvions faire selon toutes les apparences la capture la plus considerable, pourvû que nous pussions nous en rendre maîtres, dequoi nous ne doutions nullement, quoi que nous n'ignorassions pas que c'étoit une Ville trés-peuplée. La plus grande difficulté consistoit à mettre pied à terre, car Guanchaquo qui est le Port de mer le plus proche de la Place, quoi qu'il n'en soit qu'à six milles, est un lieu incommode pour une décente. Les pêcheurs mêmes qui y demeurent n'en peuvent pas sortir en moins de trois ou quatre jours. Nonobstant tout cela nous fimes le 17. de Mai aprés midi la revûë de nos équipages, & vimes si nos armes étoient en bon état. Nous étions en tout cent huit

hommes en état de servir, outre les malades ; & le lendemain nous étions résolus de faire voile avec le vaisseau chargé de bois que nous avions pris. Mais ce jour-là même un de nos gens qui étoit à terre de bon matin, découvrit trois vaisseaux faisant route au Nord, deux hors de l'isle, & l'autre entre l'isle & le Continent.

Nous appareillames au plus vite, & leur donnames la chasse. Le Capitaine Eaton qui tiroit le moins d'eau, passa entre la partie la plus Occidentale de l'Isle & les rochers, & poursuivit les deux qui étoient hors des isles. Nous qui étions sur le vaisseau du Capitaine Cook suivimes l'autre qui vouloit gagner la terre ferme ; mais nous l'eumes bientôt pris, après-quoi nous continuames nôtre route vers l'isle avec la prise, voyant que le Capitaine Eaton n'avoit pas besoin de secours, & qu'il s'étoit rendu maître des deux vaisseaux qu'il avoit poursuivis. Il entra avec un, car l'autre étoit si fort à couvert du vent, & si chargé qu'il ne pût alors le faire entrer. Il esperoit d'en venir à bout le lendemain, mais comme il étoit fort chargé, & qu'il étoit destiné pour décendre à Panama au premier vent favorable, il n'avoit point voulu porter de voiles.

Le 18. la prise ne fit tout le jour que louvoyer, sans pouvoir approcher plus prés de l'isle. Nos Moskites selon leur coûtume sortirent avec leur Canot, & prirent six Tortuës, car elles y sont en assez grande abondance. Les vaisseaux que nous avions pris venoient de Guanchaquo, & alloient tous trois à Panama chargez de farine. Il y en avoit deux qui ne pouvoient pas être plus chargez. L'au-

tre n'avoit guere plus de demi charge ; mais le Vice-Roi de Lima lui avoit ordonné de partir avec les deux autres, ou bien d'attendre que nous fussions sortis de ces mers-là : car il esperoit qu'ils pourroient nous échaper en faisant voiles au plûtôt. Sur le plus gros des vaisseaux il y avoit une Lettre du Vice-Roi de Lima au Président de Panama, pour l'informer qu'il y avoit des ennemis sur cette mer ; c'est pourquoi il avoit fait partir ces trois vaisseaux avec des farines, afin que Panama n'en manquât pas ; car il faut savoir que cette Place tire ses provisions du Perou. Il le prioit de les ménager, ne sachant quand il pourroit lui en envoyer davantage. Il y avoit aussi sur le même vaisseau sept ou huit tonneaux de marmelade de Coins, une Mule magnifique qu'on envoyoit au Président, & une fort grande image de la Vierge Marie en bois, d'ouvrage de Sculpture, & peinte pour orner une nouvelle Eglise à Panama ; le tout envoyé par le Vice-Roi de Lima, d'où ce gros vaisseau étoit parti il n'y avoit que peu de jours. Il portoit aussi 800000. pieces de huit à Panama : mais durant le séjour qu'il fit à Guanchaquo pour y charger sa farine, les Marchands ayant entendu parler des nouvelles debitées par le Capitaine Swan, qui étoit à Baldivie, avoient fait rapporter l'argent à terre. Ces prisonniers nous apprirent aussi que les habitans de Truxillo bâtissoient tout prés de la mer un Fort à Guanchâquo, qui est le port de mer de Truxillo, pour arrêter ceux qui voudroient y faire décente. Cet avis nous fit changer de résolution, & nous détermina d'aller avec nos trois prises à Gallapagos, qui sont plusieurs

grandes isles, les unes sous la ligne, les autres de chaque côté de la ligne. Je ne ferai point ici la description de Truxillo, parce que dans le Suplément que je reserve pour la fin de ce livre, je me propose de donner une relation generale de la plûpart des Villes considerables de cette côte, depuis Baldivie jusqu'à Panama, & depuis Panama jusqu'à Californie.

Le dix-neuf nous partimes sur le soir de l'isle de Lobos, le Capitaine Eaton étant toûjours avec nous. Nous emmenames nos trois prises de farine, mais pour le premier vaisseau que nous avions pris chargé de bois nous l'y laissames à l'ancre. Le vent étoit Sud quart-d'Est, qui est le vent reglé & ordinaire qui regne en ce païs-là, aussi fimes-nous route au Nord-Oüest quart de Nord, dans le dessein de courir la latitude des isles de Gallapagos, & de nous éloigner de l'Oüest, parce que comme nous ne savions point la distance au juste, nous ne pouvions par consequent nous regler sur rien pour y aller. Quand nous fumes à quarante minutes au delà de la ligne, nous tournames le Cap à l'Oüest par un vent de Sud trés-moderé & trés-agréable. Ce ne fut que le trente & uniéme de Mai que nous commençames à voir les isles de Gallapagos. Les unes nous parurent du côté d'où venoit le vent, les autres du côté oppose, & d'autres enfin vis-à-vis de nous. Nous ne les eumes pas plûtôt apperçûës que nous bordames incontinent nos voiles, & fimes route au plus prés du vent qu'il nous fut possible, faisant tous nos efforts pour gagner la plus meridionale de ces isles. Mais comme les vaisseaux que nous venions de pren-

dre étoient fort chargez, que leurs voile étoient petites & deliées, & que le vent étoi extrêmement petit, ils ne pouvoient nous ſuivre, c'eſt pourquoi nous nous remimes auſſi à faire des bordées, & nous nous éloignames un peu du vent pour attendre nos Vaiſſeaux. Vers le ſoir le Vaiſſeau ſur lequel j'étois, & celui que commandoit le Capitaine Eaton, moüillerent à l'Orient d'une des plus Orientales de ces Iſles, à un mille de la côte, à ſeize braſſes d'eau, ſur un fond ſablonneux, clair, blanc, & dur.

Les Iſles de Gallapagos ſont pluſieurs Iſles de grande étenduë, ſituées ſous la Ligne & aux deux côtez de la Ligne, & qui ne ſont pas habitées. La plus Orientale eſt à environ cent dix lieües de la terre ferme. On les met à cent quatre-vingt & un degré de longitude, s'étendant à cent ſoixante-ſeize degrez vers l'Oüeſt, & par conſequent leur longitude d'Angleterre eſt d'environ ſoixante degrez du côté de l'Oüeſt. Mais je croi que nos Hydrographes ne les éloignent pas aſſez de l'Occident. Les Eſpagnols qui en ont fait les premiers la découverte, & qui ſeuls les ont miſes dans leurs Cartes, diſent qu'elles ſont en grand nombre, & qu'elles s'étendent depuis l'Occident de la Ligne juſques à cinq degrez du Septentrion; cependant nous ne vimes pas plus de quatorze à quinze de ces Iſles. Il y en a qui ont ſept à huit lieües de long, & trois à quatre de large. Elles ſont raiſonnablement élevées; la plûpart ſont plates & unies au ſommet. Quatre ou cinq des plus Orientales ſont pierreuſes, ſteriles, & montueuſes, & ne produiſent ni herbes, ni paturages, ni arbres, que des Dildos, ſi ce n'eſt

du côté de la mer. Le Dildo eſt un arbriſſeau verd & plein de piquans, qui croît de la hauteur d'environ dix à douze pieds, & qui ne produit ni feüilles ni fruit. Il eſt de la groſſeur de la jambe d'un homme, depuis le pied juſqu'à la tête, plein depuis un bout juſqu'à l'autre de piquans rangez en rayons fort prés à prés. Cet arbriſſeau n'eſt bon à rien, non pas même à brûler. Il y a en certains endroits prés de la mer de petits arbres nommez Borions, qui ſont fort bons à brûler. Cette ſorte d'arbres viennent en divers lieux dans les Indes Occidentales, & principalement dans la Baye de Campêche & dans les iſles Sambales. Je n'en ai jamais vû ſur ces mers qu'aux iſles de Gallapagos. Il y a entre les rochers de ces Iſles ſterriles des Lacs & des foſſez où il y a de l'eau. Quelques autres de ces Iſles ſont unies & baſſes. Le terroir en eſt ſterile; & produit diverſes ſortes d'arbres qui nous ſont inconnus. Quelques-unes des plus Occidentales ont neuf à dix lieües de long, & ſix à ſept de large. La terre y eſt profonde & noire. Celles-ci produiſent de grands arbres, principalement des Mammets, qui y croiſſent avec tant d'abondance, qu'on voit des bois qui ne ſont compoſez que de ces arbres. Il y a dans ces grandes Iſles des rivieres aſſez larges, & dans les autres de moindre étenduë des ruiſſeaux de bonne eau. Lorſque les Eſpagnols en firent la premiere découverte ils y trouverent quantité de Guanos & de Tortuës de terre, & les nommerent les iſles de Gallapagos. Je ne croi pas qu'il y ait de païs au monde où il y ait tant de ces animaux. Les Guanos y ſont auſſi gras & auſſi gros que j'en aye vû de ma vie, & ſi

familiers, qu'un homme en peut assommer vingt avec un bâton en une heure de tems. Les Tortuës de terre y sont en si grande quantité, que cinq ou six cens hommes pourroient en subsister pendant plusieurs mois sans aucune autre sorte de provisions. Elles sont extraordinairement grosses & grasses, & si délicates, qu'il n'y a point de Poulet qui se mange avec plus de plaisir. Une des plus grosses pese 150. ou 200. livres, & il y en a qui ont le carapace ou ventre de deux pieds, ou deux pieds six pouces de large. J'ai entendu dire qu'à l'isle de saint Laurent ou de Madagascar, & à la Forêt Angloise, isle qui n'en est pas éloignée, qu'on nomme aussi Dom Mascarin, & dont les François sont maintenant en possession, il y a de fort grosses Tortuës; mais si elles sont aussi grosses, aussi grasses, & aussi délicates que celles de Gallapagos, c'est ce que je ne sais pas. Il y a dans les Indes Occidentales de trois ou quatre sortes de Tortuës: Il y en a que les Espagnols appellent Hecates, qui se tiennent presque toûjours dans les étangs, ou lacs d'eau douce, & qui ne viennent à terre que rarement. Ces Tortuës pesent environ 10. ou 12. livres la piece, & ont les jambes petites, les pieds plats, & le col long & menu. Il y en a d'autres qu'on nomme Terrapen, beaucoup moindres que les Hecates. L'écaille du dos est naturellement taillée, bien ouvragée & diversifiée de plusieurs nuages. Celles-ci ont le dos plus rond que celles dont on vient de parler, quoi que d'ailleurs elles leur ressemblent fort. Elles aiment les lieux humides & marécageux, ou les lieux qui n'en sont pas éloignez. Les unes & les autres sont fort bonnes

à manger. Il y en a beaucoup à l'Isle des Pins prés de Cuba. Quand les Chasseurs Espagnols les trouvent dans les bois, ils les portent à leurs hutes, les marquent par des coches qu'ils leur font sur l'écaille, & les laissent aller. Ils en usent de cette maniere pour les avoir proches, car elles ne s'éloignent jamais. Quand ces Chasseurs retournent à Cuba aprés environ un mois ou six semaines d'absence, ils emportent trois ou quatre cens Tortuës, ou davantage, qu'ils vendent & qui sont fort bonnes à manger. Chacun connoît les siennes aux marques. Les Tortuës de Gallapagos ressemblent aux Hecates, si ce n'est, comme j'ai déja dit, qu'elles sont beaucoup plus grosses, qu'elles ont le col fort long & fort menu, & la tête petite. Il y a dans ces Isles des Serpens verds; mais je n'y ai point vû d'autre animal terrestre. Il y a force Tourterelles, & si privées, qu'un homme en peut tuer cinq ou six douzaines en un aprés midi avec un simple bâton. Cet oiseau est un peu moins gros qu'un pigeon; mais il est trés-bon à manger, & gras ordinairement.

Il y a entre ces Isles de bons & larges canaux où les Vaisseaux peuvent passer. Il y a certains endroits où l'eau est basse, & où il croît quantité d'herbe à la Tortuë: Aussi ces Isles foisonnent de Tortuës marines de l'espece qu'on nomme Tortuës vertes. J'ai differé jusqu'ici de donner la description de cet animal. Je le ferai ici, puisque l'occasion s'en presente. Il y a de quatre sortes de Tortuës de mer, savoir les grosses Tortuës ou Tortuës à Bahu, les grosses têtes, les bec à Faucon, & les Tortuës vertes. Les premieres sont communement plus grosses que les autres, ont

le dos plus haut & plus rond, la chair puante & mal saine. Les grosses têtes sont ainsi appellées parce qu'elles ont la tête plus grosse que toutes les autres : Leur chair est aussi fort puante, & on en mange rarement hors les cas de necessité. Elles se nourrissent de la mousse qui vient autour des rochers. Les bec à Faucon sont les moindres de toutes. On les appelle ainsi, parce qu'elles ont la gueule longue & petite, & en quelque façon de la figure du bec du Faucon. Le dos de ces Tortuës est couvert d'une écaille dont on fait beaucoup de cas pour faire des Cabinets, des peignes & autres choses. La plus grosse a environ trois livres & demie d'écaille ; mais cela ne va pas toûjours jusques-là. Celles ci sont mediocrement bonnes à manger ; mais en general elles valent mieux que les grosses têtes. Cependant les bec à Faucon sont mal saines en certains lieux. Elles purgent & font excessivement vomir ceux qui en mangent, & principalement celles qui se trouvent entre les Sambales & Porto-bello. Nous trouvames dans les Indes Occidentales d'autres poissons aussi mauvais ; mais je me reserve à en parler dans le Suplément. Les bec à Faucon sont meilleures ou pires suivant ce qu'elles mangent. En certains endroits elles se nourrissent d'herbes, comme font les vertes : en d'autres elles se tiennent entre les rochers, & ne mangent que de la mousse ou de l'herbe sauvage ; Aussi celles ci ne sont-elles pas si bonnes que celles qui mangent l'herbe, ni leur écaille si nette. Car d'ordinaire elle est couverte de taches qui empêchent qu'elle ne soit transparente. Quant à la chair elle est communement jaune, & principalement le gras.

Il y a des Tortuës à bec de Faucon en divers endroits des Indes Occidentales. Elles ont des Isles & des lieux particuliers où elles vont pondre, & ne se mêlent que rarement avec les autres. Les unes & les autres pondent dans le sable, en Mai, Juin, & Juillet; les unes plûtôt, les autres plus tard. Elles pondent trois fois, & chaque fois 80. ou 90. œufs. Leurs œufs sont aussi gros que ceux des Poules, fort ronds, & couverts seulement d'une peau blanche & rude. Il y a des Bayes au Nord de la Jamaïque, où les Becs à Fauçon vont pondre. Il y a des Isles dans la Baye de Honduras, où elles vont aussi pondre, & en plusieurs endroits le long de la côte des Indes Occidentales, depuis la Trinité jusqu'à la Vera Crux, dans la Baye de la nouvelle Espagne. Lors qu'une Tortuë sort de la mer pour pondre, elle est du moins une heure à revenir; car il faut qu'elle aille au delà des lieux où la mer va en haute marée, & s'il arrive que l'eau soit basse quand elle vient à terre, elle est si pesante, qu'il faut qu'elle se repose deux ou trois fois avant que d'arriver au lieu où elle veut pondre. Aprés qu'elle a trouvé un lieu commode, elle fait un grand trou dans le sable avec ses nageoires. Quand elle a pondu elle couve ses œufs à deux pieds de profondeur du même sable qu'elle a tiré du trou, & puis s'en retourne. Elle vient quelquefois une nuit à l'avance au lieu où elle veut pondre, & aprés l'avoir visité & fait un tour, ou demi cercle de marche, elle s'en retourne à la mer, & ne manque jamais de revenir à terre la nuit suivante pour pondre prés de ce lieu-là. Toutes les Tortuës pondent de la même manie-

se. J'ai connu un homme dans la Jamaïque qui a fait huit livres sterling d'écailles de Tortuë à bec de Faucon ; qu'il prenoit en un certain tems, & dans une petite Baye qui n'a pas demi mille de long. La maniere de les prendre est de faire le guet, de se promener toute la nuit d'un côté & d'autre, sans bruit & sans lumiere. Quand la Tortuë vient à terre, celui qui est au guet la renverse sur le dos, la traîne hors de la portée de la haute marée, & la laisse-là jusqu'au matin. Une grosse Tortuë verte est si pesante, & fait tant d'efforts, que deux hommes sont assez embarassez à la renverser. Les Tortuës à bec de Faucon se trouvent non-seulement dans les Indes Occidentales ; mais aussi sur les côtes de Guinée, & dans les Indes Orientales. Je n'en ai jamais vû dans les mers du Sud.

On les appelle vertes, parce qu'elles ont l'écaille plus verte que les autres. Elle est fort deliée & fort transparente, & les nuages en sont plus beaux que de celle du bec à Faucon : Mais on ne s'en sert que pour les pieces de rapport, parce qu'elle est extraordinairement déliée. Elles sont en general plus grosses que les bec à Faucon, & pesent deux ou trois cens livres la piece. Leur dos est plus plat que celui des bec à Faucon, & leur tête est ronde & petite. Elles sont les plus délicates de toutes ; mais il y a des degrez à observer pour la chair, & pour la grosseur. J'ai remarqué qu'à Blanco dans les Indes Occidentales, les Tortuës vertes qui sont les seules qu'il y ait, sont plus grosses que toutes les autres qui se trouvent dans les mers du Sud. Elles y pesent ordinairement 280. à 300. livres. Le gras en est jaune, le maigre blanc,

& la chair extraordinairement douce. A Bocca-toro qui eſt à l'Occident de Porto bello, elles ne ſont pas ſi groſſes : Leur chair eſt moins blanche, & leur gras moins jaune. Celles des Bayes de Honduras & de Campêche ſont encore plus petites. Le gras en eſt verd, & le maigre plus noir que de celle de Boccatoro. J'ai entendu parler d'une Tortuë verte monſtrueuſe qu'on prit une fois à Port Royal dans la Baye de Campêche, qui avoit quatre pieds du dos au ventre, & ſix pieds de ventre en largeur. Le fils du Capitaine Roch de l'âge d'environ neuf ou dix ans, entroit dans l'écaille de cette Tortuë comme dans un bâteau, & alloit au Vaiſſeau de ſon pere à environ un quart de mille au large. Le gras produiſit huit galons * d'huile. Les Tortuës des petites Iſles ſituées au Midi de Cuba, ſont les unes plus groſſes, les autres moins. Les unes ont la chair verte, les autres noire, & les autres jaune. Il y en a toûjours de cette eſpece à Port Royal dans la Jamaïque, parce qu'on y envoye des Vaiſſeaux qui les prennent avec des filets, & les portent à Port-Royal. Elles arrivent en vie à la Jamaïque, où on leur fait en mer des reſervoirs pour les garder vivantes. Le marché en eſt tous les jours bien pourvû. C'eſt la nourriture ordinaire de ces païs-là, & principalement des petites gens.

La Tortuë verte vit d'une herbe qui croît dans la mer, dans la plûpart des lieux dont on vient de parler, à 3. 4. 5. ou 6. braſſes d'eau. Cette herbe eſt differente de celle de la Manate; car elle a la feüille petite, mais elle a un quart de pouce de large, & ſix pou-

* C'eſt-à-dire trente-trois pintes, meſure de Paris.

ces de long. La Tortuë des isles de Gallapagos est une espece de Tortuë verte batarde; car son écaille est plus épaisse que celles des autres Tortuës vertes des Indes Occidentales, & sa chair n'est pas si douce. Elle est plus large qu'aucune autre espece de Tortuë. Car elle a d'ordinaire deux ou trois pieds d'épaisseur, & un ventre de cinq pieds de large. Il y a d'autres Tortuës vertes dans les mers du Sud, qui ne sont pas si grosses que les plus petites à bec de Faucon. On voit celle-ci à l'isle de Plata, & ailleurs aux environs. Elles vivent de mousse, & sont fort puantes; mais grasses.

L'une & l'autre de ces especes est differente de toutes les autres : Car le mâle & la femelle viennent à terre en plein jour, & se couchent au Soleil. Mais ailleurs il n'y a que la femelle qui aille à terre pour pondre, & cela durant la nuit seulement. Les Tortuës les mieux nourries dans les mers du Sud, sont celles qui se tiennent entre les isles de Gallapagos où il y a quantité d'herbe.

Il y a une autre sorte de Tortuës dans les mers du Sud qui toutes petites qu'elles sont, ne laissent pas d'être assez bonnes, & qui se trouvent à l'Oüest de la côte de Mexique. Il y a en ces animaux une chose très-surprenante, & bien remarquable : c'est que dans le tems de leur ponte ils abandonnent pendant deux ou trois mois les lieux où ils trouvoient la plus grande partie de l'année leur vie, & vont ailleurs seulement pour y pondre. On croît qu'elles ne mangent rien durant ce tems-là; de sorte que le mâle & la femelle deviennent extrêmement maigres : Mais sur tout le mâle le devient à un point,

que personne ne veut en manger. Les lieux les plus remarquables où j'aye entendu dire qu'elles vont pondre sur une Isle des Indes Occidentales hommée Caiman, & l'Isle de l'Ascension sur l'Ocean Septentrional. Mais elles n'ont pas plûtôt fait leur ponte qu'elles se retirent toutes. Il n'y a pas de doute qu'elles ne fassent à la nage des centaines de lieües pour se rendre à ces Isles : Car on a souvent remarqué, que toutes les sortes de Tortuës dont nous venons de parler se trouvent au Caiman dans la saison de la ponte. Les Isles Meridionales de Cuba en sont à plus de 40. lieües, qui est l'endroit le plus proche d'où ces animaux puissent partir : Et il est très-certain que la prodigieuse quantité de Tortuës qui s'y rendent pour pondre, n'y sauroient subsister.

Celles qui vont pondre à l'Ascension font bien plus de chemin ; car la terre la plus proche en est à 300. lieües : Et il est certain que ces animaux se tiennent toûjours prés du rivage. Gallapagos sur la mer du Sud est aussi le lieu où elles demeurerent la plus grande partie de l'année. Cependant elles passent la mer & vont pondre à terre, éloignée de cent lieües pour le moins. Quoi qu'une infinité de Tortuës quittent le lieu de leur demeure & de leur nourriture pour aller pondre, elles ne s'en vont pas toutes pour cela Quand elles font le trajet pour aller pondre, elles sont accompagnées d'une infinité de poissons, & principalement de Goulous ; les lieux qu'elles quittent étant alors entierement dénuez de poissons, parce qu'ils suivent les Tortuës.

La femelle allant ainsi au lieu où elle doit pondre, le mâle l'y accompagne, & ne l'a-

bandonne jamais qu'ils ne ſoient de retour. Le mâle & la femelle ſont gras lors qu'ils commencent leur voyage : Mais avant leur retour le mâle eſt, comme j'ai dit, ſi maigre, qu'il n'eſt pas bon à manger alors ; au lieu que la femelle l'eſt toûjours, quoi que moins graſſe qu'au commencement de la ſaiſon. On dit que ces animaux travaillent dans l'eau à la propagation de leur eſpece, & que le mâle eſt neuf jours ſur la femelle. Il eſt à remarquer que quand ils ſont dans cette ſituation le mâle n'abandonne pas aiſement la femelle. J'ai pris des mâles en cette poſture, & un fort médiocre Tireur peut alors les tranſpercer ; car le mâle n'eſt du tout point ſauvage ; mais la femelle voyant un Canot quand elle s'éleve pour ſouffler, fait des efforts pour s'échaper ; mais le mâle la tient avec ſes deux nageoires de devant, & l'empêche de fuir. Quand ils ſont ainſi accouplez le meilleur eſt de darder la femelle la premiere, car alors vous êtes ſûr du mâle. On dit que ces animaux vivent long-tems, & les Jamaïcains qui pêchent les Tortuës, remarquent qu'elles ſont long-tems avant que d'être parvenuës à leur parfaite grandeur.

L'air de ces Iſles eſt aſſez temperé, vû le climat. Il fait tout le jour ſans interruption un petit vent de mer, & la nuit un vent froid. Ainſi la chaleur n'y eſt pas ſi violente que dans la plûpart des lieux proche de la Ligne. La ſaiſon pluvieuſe de l'année ſont les mois de Novembre, de Decembre, & de Janvier. Le tems eſt alors extrêmement ſombre & orageux, mêlé de quantité de tonnerres & d'éclairs. Quelquefois avant & aprés ces mois il y a de petites pluies rafraichiſſantes : Mais

le temps eſt toûjours fort beau durant les mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août.

Nous ne fûmes qu'une nuit à une de ces Iſles qui eſt ſous la Ligne, parce que nos priſes ne pûrent pas moüiller. Nous nous rafraichimes fort bien de Tortuës de terre, & de mer; & le lendemain nous mimes à la voile. L'iſle de Gallapagos où nous fûmes enſuite n'eſt qu'à deux lieües de celle que nous avions quittée, également pierreuſe & ſterile, & d'environ cinq ou ſix lieües de long, & quatre de large. Nous moüillames l'aprés-midi au Nord de l'Iſle, à un quart de mille de terre, & à 16. braſſes d'eau. Le long de la côte eſt d'un accés difficile, & on ne peut ancrer qu'en ce ſeul endroit-là. La rade eſt mediocre, car le fond eſt ſi eſcarpé, que ſi l'ancre lâche une fois, elle ne s'accroche jamais, & le vent vient d'ordinaire de la terre, ſi ce n'eſt durant la nuit que le vent de terre eſt plus à l'Oüeſt; car il ſouffle tout le long de la terre; mais fort doucement. Il n'y a d'eau que dans les lacs & dans les trous des rochers. L'endroit où nous moüillames d'abord a de l'eau du côté du Nord. Elle tombe comme un torrent des rochers hauts & eſcarpez, ſituez dans une Baye ſablonneuſe. Nous ne fûmes pas plûtôt à l'ancre, que nous fimes une tente à terre pour le Capitaine Cook qui étoit malade. Nous trouvames ſur le ſable des Tortuës marines; ce qui n'eſt pas ordinaire dans les Indes Occidentales. Nous les renverſames afin qu'elles ne pûſſent pas s'en retourner. Le jour ſuivant il en vint d'autres, & nous trouvames qu'elles avoient accoûtumé de ſe coucher au Soleil: Ainſi nous ne nous donnames plus la peine de les ren-

verser. Nous nous contentames d'envoyer tous les matins nôtre Cuisinier à terre, lequel en tuoit autant qu'il nous en falloit pour la journée; ce qui dura autant de tems que nous fûmes-là: Et comme il y avoit grand nombre de Tortuës de terre & de mer, nous mangions tantôt des uns, & tantôt des autres. Le Capitaine David y vint pour la seconde fois, & passa aux autres Isles situées à l'Occident de celles-ci. Il y trouva une si prodigieuse quantité de Tortuës de terre, que lui & son equipage ne mangerent autre chose durant trois mois qu'ils y demeurerent. Elles étoient si grasses, qu'il reserva soixante Jarres * d'huile de celles qui furent mangées. Ils se servirent de cette huile au lieu de beurre; pour manger des boudins à leur retour. Il trouva des lieux fort commodes à caréner, de bons canaux entre ces Isles, & plusieurs lieux propres à ancrer. Il trouva aussi force ruisseaux de bonne eau douce, & assez de bois à brûler, y ayant quantité d'arbres bons à plusieurs choses. Le Capitaine Henri dont je parlerai dans la suite, y vint aussi, & trouva des Isles qui avoient quantité d'arbres de Manimet, & d'assez grandes rivieres. La mer des environs est fort poissonneuse, aussi-bien que celle des Isles de Jean Fernando. Ces Isles sont grandes, le terroir en est gras, & aussi fertile que celui des Isles de Jean Fernando. Il y a principalement ici quantité de Goulus. La partie Septentrionale de la seconde Isle où nous moüillames, est à vingt-huit minutes au Nord de la Ligne. Je pris la hauteur du Soleil avec un Astro-

* *La Jarre contient vingt Gallons, ou quatre-vingt Pintes de Paris.*

labe. Les Isles de Gallapagos sont fort abondantes en sel. Nous ne fûmes-là que douze jours, durant lesquels nous mimes à terre 5000. Balots de farine, dont nous fimes un magasin pour nous en servir si nous en avions besoin avant que de quitter ces mers. Ce fut-là qu'un de nos Prisonniers Indiens nous dit qu'il étoit né à Ria-Lexa, & qu'il s'engageroit volontiers à nous y conduire. Questionné sur la force, & sur les richesses de cette place, il nous satisfit si bien qu'il fut résolu d'y aller sous sa conduite.

Pour cet effet nous fimes voiles le douziéme de Juin, resolus de toucher à l'Isle de Cocos, soit pour y debarquer quelque farine, soit pour voir l'isle chemin faisant. Nous fimes route au Nord jusqu'à 4. degrez 40. minutes de latitude, résolus alors de faire route à l'Oüest quart de Nord; car nous nous attendions d'avoir le vent Sud quart d'Est, ou Sud-Sud-Est, comme nous l'avions eu au Midi de la Ligne. J'avois autrefois trouvé les vents de cette maniere prés de terre à la même latitude: Mais en partant de Gallapagos nous eûmes d'abord un vent de Sud, & quand nous fûmes un peu plus vers le Nord, nous l'eûmes Sud quart d'Oüest, & ensuite Sud-Sud-Oüest, vents ausquels nous ne nous étions pas attendus. Nous crûmes d'abord que le vent reviendroit encore au Sud, Mais aprés avoir mis à la voile pour l'Isle de Cocos, nous eûmes le vent Sud-Oüest quart de Sud. Ainsi nous ne pûmes faire route qu'à l'Oüest quart de Nord. Nous continuames cette route jusqu'à 5. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale. Desesperant alors, vû les vents, de pouvoir trouver l'Isle de Cocos,

Cocos, nous fimes voiles vers la côte ; car quand nous aurions vû l'isle nous n'eussions alors pû l'aborder, parce que nous étions trop au Nord.

Les Espagnols ont nommé cette isle Cocos, parce qu'il y a quantité d'arbres à Cacao. Ce n'est pas seulement en deux ou trois lieux qu'ils croissent, mais il y en a de grands bois toue autour de l'Isle prés de la mer. Cette isle n'est pas habitée. Elle a environ sept ou huit lieües de circuit; & est passablement élevée dans le milieu, où il n'y a pas des arbres; mais elle paroît fort verte & fort agreable, par le moyen d'une herbe que les Espagnols appellent Gramadal. Elle est basse prés de la mer.

Elle est à cinq degrez quinze minutes du Nord de la ligne, & entourée de rochers qui la rendent presque inaccessible. Il n'y a qu'un petit havre du côté du Nord-Est, par où les vaisseaux peuvent entrer & moüiller seurement. Il y a dans ce havre un petit ruisseau d'eau douce qui se jette dans la mer. Voila ce que les Espagnols en disent, & ce que j'en ai appris du Capitaine Eaton qui y fut depuis.

Ceux qui comme nous n'auroient pas appris par experience la nature des vents en ce païs-là, croiroient avec raison que nous aurions pû aisement aller à Ria Lexa à voiles déployées: mais nous nous trouvames trompez, car nous étant un peu plus approchez de terre nous eumes le vent directement contraire. Je parlerai de ceci plus amplement dans le chapitre des vents, où je renvoye le Lecteur.

Nous eumes beau temps & peu de vent durant ce voyage, & au commencement de

Juillet nous vinmes au Cap blanc, ou Blanco, sur le Continent de Mexique. Il est ainsi appellé à cause de deux rochers blancs qui se découvrent de loin. A les voir en mer, & vis-à-vis du Cap, il semble qu'ils en font partie: Mais quand on est plus prés de terre, soit à l'Est ou à l'Oüest du Cap, ils paroissent d'abord comme deux Vaisseaux à la voile; mais à les voir de plus prés on diroit que ce sont deux hautes tours, étant petits, hauts, escarpez de tous côtez, & éloignez du Cap d'environ demi mille. Ce Cap est à 9. degrez 56. minutes de latitude, & à peu prés de la hauteur de la pointe de Beachi en Angleterre sur la côte de Sussex. Ce Cap est une pointe complette, où regnent jusqu'à la mer des rochers escarpez. Son sommet est plat & uni durant prés d'un mille; aprés quoi il commence à baisser peu à peu, & fait de chaque côté une agreable pente. Il paroît tout à-fait charmant, à la faveur des grands & magnifiques arbres dont il est couvert. La côte qui regne depuis le Nord-Oüest du Cap, jusques au Nord Est durant environ quatre lieües, forme une petite Baye que les Espagnols appellent Caldera. A une lieüe avant dans le Cap blanc du côté du Nord-Oüest, & à l'entrée de cette Baye, il y a un petit ruisseau de trés-bonne eau qui se jette dans la mer. Ici le terrain est bas, & fait une espece de selle entre deux petites montagnes. Le païs est extrêmement riche, & produit de gros & grands arbres. La terre est noire & profonde, & je l'ai toûjours trouvée grasse. A environ un mille de ce ruisseau du côté du Nord-Est finit le païs boisé; c'est-là que commencent les pâcages, qui s'avançant dans le

païs à quelques lieües, forment plusieurs petites montagnes & vallées. Ces pâcages ne sont pas entierement sans arbres : Mais il y a par-ci par-là de petits bocages qui les rendent trés-agreables. Ces pâcages produisent une herbe épaisse & longue ; mais trés-bonne. Je n'en ai point vû de meilleure dans les Indes Occidentales. Vers le fond de la Baye le terrain d'auprés de la mer est bas & plein de Mangles ; mais plus avant dans le païs le terroir est haut & montueux. Les montagnes sont en partie couvertes de bois, & en partie de pâcages. Les arbres de ces bois sont petits & courts, & les montagnes de pâturages sont mediocrement herbeuses. Depuis le bout de cette Baye jusques au lac de Nicaragua sur la côte Septentrionale de la mer, il n'y a que 14. ou 15. lieües. Sur le chemin entre la Baye & le Lac il y a quelques montagnes ; mais la plus grande partie est des pâturages.

Le Capitaine Cook qui étoit tombé malade aux Isles de Jean Fernando, continua de l'être jusqu'à deux ou trois lieuës du Cap blanc, où il mourut subitement. Il sembloit le matin qu'il se portoit aussi-bien qu'il eût fait depuis quelques semaines ; mais il est ordinaire aux malades qui sont en mer, & qui ne respirent qu'un air marin, de mourir aussitôt qu'ils viennent à la vûë de terre. Quatre heures aprés qu'il fut mort, nous moüillames tous, c'est-à-dire le Vaisseau sur lequel j'étois, celui du Capitaine Eaton, & la prise chargée de farine, à une lieüe en dedans du Cap, vis-à-vis d'un ruisseau d'eau douce, & à 14. brasses d'eau sur un sable clair & dur. Nous n'eûmes pas plûtôt moüillé, qu'on

porta le Capitaine Cook à terre pour y être enterré. Douze hommes armez couvroient ceux qui faisoient la fosse; car quoi que nous ne vissions aucune apparence d'habitans, nous ne savions si le païs n'étoit du tout point habité. Avant que nôtre mort fut enterré trois Indiens Espagnols vinrent au lieu où les nôtres faisoient la fosse, & leur demanderent qui ils étoient, & d'où ils venoient? Nos gens répondirent qu'ils venoient de Lima, & alloient à Ria Lexa, mais que le Capitaine d'un de leurs vaisseaux étant mort en mer; ils avoient été obligez de venir à terre pour l'enterrer à la maniere des Chrétiens. Les trois Indiens Espagnols qui avoient été d'abord fort reservez, commencerent à être plus hardis, & s'étant un peu plus approchez ils firent plusieurs questions ridicules, ausquelles les nôtres répondirent, ne faisant point difficulté de leur debiter plusieurs mensonges pour mieux les attirer entre leurs griffes. Nos gens tirent souvent de leur temerité, & leur demanderent s'ils n'avoient jamais vû des Espagnols. Ils leur dirent qu'ils étoient Espagnols eux-mêmes, qu'ils demeuroient parmi les Espagnols; & qu'encore qu'ils fussent nez dans le païs ils n'y avoient jamais vû trois vaisseaux. Les nôtres repliquerent qu'ils n'y en auroient pas tant vû si une occasion pressante ne les y avoit fait aborder. Ils les amuserent enfin si bien, & les attirerent si prés d'une parole à l'autre, que les nôtres se saisirent des trois en même tems; mais avant que le Capitaine Cook fut enterré il y en eut un qui s'échapa. Les autres deux furent amenez à bord de nôtre vaisseau. Le Capitaine Eaton vint inconti-

nent à bord, & les examina. Ils avoüerent qu'ils étoient venus exprés pour reconnoître nôtre vaisseau, & pour savoir s'il étoit possible, qui nous étions, parce que le Président de Panama avoit depuis peu écrit à Nicoya, & donné avis aux Magistrats qu'il y avoit des ennemis sur ces mers, & qu'ainsi ils devoient se tenir sur leurs gardes. Nicoya est une petite Ville de Mulatres, située sur les bords d'une riviere du même nom, & à environ douze ou treize lieües d'ici du côté de l'Occident. Cette Place est fort propre à bâtir des vaisseaux, aussi la plûpart des habitans sont-ils Charpentiers, & s'occupent communément à bâtir des vaisseaux neufs, où à radouber les vieux. Ce fut-là que le Capitaine Charp immédiatement après que je l'eus quitté en 1681. trouva des Charpentiers, & fit racommoder son vaisseau avant que de s'en retourner en Angleterre. Il étoit donc du devoir des Espagnols de prendre garde à eux, suivant l'avis que leur avoit donné le Gouverneur de Panama, de peur que nous ne nous pourvûssions à Nicoya des choses qui nous manquoient, & que nous y pouvions facilement trouver. Ces Indiens Espagnols nous dirent aussi qu'ils avoient été envoyez au lieu où ils avoient été pris pour reconnoître nos vaisseaux, se défiant que ce fut ceux dont le Président de Panama avoit fait mention. On leur demanda l'état & les richesses du païs. Ils répondirent que la plûpart des habitans étoient laboureurs, & s'occupoient à planter & à cultiver les bleds, & principalement à élever du bétail; ayant des pâturages de grande étenduë, bien pourvûs de taureaux, de vaches, & de chevaux;

Qu'en certains endroits prés de la mer, il croiſſoit du bois rouge propre à la teinture, dont, diſoient-ils, ils ne tiroient pas grand profit, parce qu'ils étoient obligez de le voiturer au lac de Nicaragua, qui ſe jette dans les mers du Nord; qu'ils y envoyoient auſſi une grande quantité de peaux de taureaux & de vaches, & rapportoient en échange des marchandiſes de l'Europe; ſavoir des chapeaux, des toiles, & des laines, dont ils s'habilloient; que la chair de leur bétail ne leur ſervoit qu'à nourrir leurs familles, & que pour du beurre & du fromage ils n'en faiſoient guere en ce païs-là.

Aprés cette relation ils nous dirent que ſi nous avions beſoin de proviſions, il y avoit à environ trois milles de-là une ferme de taureaux ou de vaches, dont nous pourrions tuër ce que nous voudrions. Cette nouvelle nous fit plaiſir. Car nous n'avions point eu de chair depuis que nous avions quitté les iſles de Gallapagos. Nous envoyames donc 24. de nos gens avec des chaloupes, & un des Indiens Eſpagnols pour leur ſervir de Pilote. Ils mirent pied à terre à environ une lieüe du Vaiſſeau. Nous traînames nos chaloupes ſur le ſec, & marchames ſuivans nôtre guide qui nous mena bien-tôt à des maiſons, & à un grand parc de bétail. Ce parc étoit dans un grand pâturage à environ deux mille de nos chaloupes. Il y avoit un grand nombre de taureaux & de vaches graſſes qui y paiſſoient. Quelques-uns des nôtres vouloient qu'on en tuât trois ou quatre, & qu'on les portât à bord. D'autres s'y oppoſoient, & diſoient qu'il valoit mieux paſſer la nuit, & faire entrer le matin les bêtes dans le

parc, pour en tuër enſuite 28. ou 30. ou autant qu'il nous plairoit. Mon avis étoit de retourner à bord, & je tâchai de les obliger tous à me ſuivre; mais il y en eut qui ne le voulurent pas. J'y retournai donc avec douze hommes, qui faiſoient la moitié de nôtre troupe, & laiſſai l'autre moitié derriere. Je vis en ce lieu-là trois ou quatre tonnes d'un bois rouge, que je prens pour cette ſorte de bois qu'on appelle à la Jamaïque bois ſanglant ou bois de Nicaragua. Nous qui retournames à bord ne trouvames aucune oppoſition; & le lendemain nous attendions nos camarades que nous avions laiſſez à terre; mais perſonne ne vint. A quatre heures aprés midi nous envoyames dix hommes dans nôtre Canot pour voir ce que nos gens étoient devenus. Quand ils furent à la Bayé où nous avions mis pied à terre pour aller au parc du bétail, ils les trouverent tous ſur un petit rocher à demi mille de terre, & dans l'eau juſqu'aux reins. Les nôtres avoient couché dans une maiſon, & étoient ſortis de bon matin pour faire entrer le bétail dans le parc. Deux avoient paſſé d'un côté & deux d'un autre, pendant que le reſte ſe tenoit auprés du parc pour y faire aller le bétail. Comme ils étoient ainſi diſperſez, environ 40. ou 50. Eſpagnols armez fondirent ſur eux. Les nôtres s'appellerent incontinent les uns les autres, & ſe raſſemblerent avant que les Eſpagnols pûſſent les attaquer, & ne furent pas plûtôt raſſemblez, qu'ils ſe mirent en marche pour regagner leur chaloupe qui avoit demeuré ſur le ſec. Mais étant arrivez dans la Baye, ils trouverent leur chaloupe toute en feu. Ce fut pour eux un trés-deſagreable ſpectacle;

car ils ne savoient comment faire pour revenir à bord, à moins que de marcher par terre jusques au lieu où le Capitaine Cook avoit été enterré, c'est-à-dire de faire près d'une lieüe. La plus grande partie des endroits par où il falloit passer étoient embarassez de bois épais, où les Espagnols pouvoient aisément se mettre en embuscade; ce qu'ils savent très-bien faire. D'ailleurs les Espagnols qui comptoient que nos gens ne pouvoient leur échaper, vinrent à eux, leur demanderent s'ils ne vouloient point aller faire une promenade jusques à leurs plantations. Ils leur firent plusieurs autres railleries de la même force, ausquelles nos gens ne répondirent pas un mot. Il y avoit encore à peu prés demi marée lors qu'un des nôtres remarqua un rocher à bonne distance de terre, & qui se faisoit un peu voir sur l'eau. Il le montra à ses camarades, & leur dit que ce seroit un bon Fort pour eux s'ils pouvoient le gagner. Ils auroient tous souhaité y être; car les Espagnols qui étoient bien éloignez d'eux, & derriere des arbrisseaux, comme gens assurez de leur proye, commençoient de tems en tems à tirer sur eux. Ayant donc bien consideré le lieu & le peril où ils étoient, ils proposerent d'envoyer le plus grand d'eux pour sonder si la Mer étoit guéable entr'eux & le rocher. La resolution ne fut pas plûtôt prise qu'elle fut executée, & tout se trouva selon leur desir. Ils se mirent donc tous en marche pour aller au rocher, où ils demeurerent jusques à ce que le Canot vint à eux, ce qui fut vers les sept heures. La marée étoit sur sa fin quand ils allerent au rocher, qui étoit alors à sec; mais que l'eau

recouvroit des que la marée revenoit. De sorte que si nôtre Canot étoit arrivé une heure plus tard, ils avoient autant à craindre pour leur vie de la part de la mer, qu'ils avoient eu un peu auparavant de la part des Espagnols; car il faut savoir que la marée monte-là à environ huit pieds. Les Espagnols qui s'attendoient de les voir emporter au retour de la marée, qui n'étoit pas éloignée, demeurerent à terre, & ne quitterent jamais les arbrisseaux & les brossailles derriere lesquelles ils s'étoient mis, parce qu'ils n'avoient que trois ou quatre fusils, les autres n'étant armez que de piques. Les Espagnols de ces quartiers sont fort adroits à darder la lance, dont ils font de grands exploits dans l'occasion, & principalement aux embuscades. Aussi sont-ils si braves qu'ils ne se soucient gueres de se battre autrement; mais se contentent de se tenir hors de portée, de menacer & dire des injures, à quoi ils sont aussi entendus qu'à darder; de sorte que quand ils ne disent mot, nous concluons toûjours à coup sûr qu'ils sont en embuscade. Nôtre Canot revint à bord avant la nuit, & ramena tous nos gens en bonne santé. Le lendemain on envoya deux Canots au fond de la Baye à la poursuite d'un grand Canot qu'on nous avoit dit qui y étoit. Les Espagnols n'ont ici ni Vaisseaux ni Barques, ils ont seulement quelques Canots dont ils se servent rarement. Je ne croi pas aussi qu'il y ait là des Pêcheurs, parce que le poisson y est extrêmement rare; car je n'y en ai jamais vû, & jamais aucun de nos gens n'en a pû prendre un seul, quoi que nous n'ayons jamais moüillé l'ancre que nos Pêcheurs ne soient allez pêcher, & que nous

n'ayons essayé de prendre quelque chose avec nos lignes & nos hameçons. Le jour suivant nos gens revinrent avec le Canot qu'ils étoient allez chercher. Trois ou quatre jours aprés nos deux Canots furent renvoyez à la chasse d'un autre Canot qu'ils amenerent aussi à bord. Ces Canots étoient pourvûs de bancs, de courroyes, d'avirons, & en general de tout ce qu'il falloit pour être en état de servir. Le Capitaine Eaton en eut un, & nous eûmes l'autre que nous gardames pour mettre du monde à terre quand l'occasion s'en presenteroit. Pendant que nous fûmes-là nous primes autant d'eau que nous en pûmes serrer, & coupames un grand nombre de perches pour faire des avirons, car il y a là quantité de bois à lance qui est fort propre pour cela. Je n'ai jamais vû de ce bois-là dans les mers du Sud qu'en ce seul endroit. Il y en a beaucoup dans la Jamaïque, principalement à un lieu nommé Blewfield, qui est à l'Occident de cette Isle, & non à la riviere de Blewfield dont il a déja été parlé. Le bois à lance est fort droit, à peu prés comme nos jeunes frênes. Il est fort dur, fort pesant, & extrêmement fort. Aussi les Flibustiers en font-ils beaucoup de cas, non-seulement pour faire des manches d'avirons; mais aussi des baguettes à nettoyer leurs fusils. Ils ont toûjours trois ou quatre de ces baguettes de reserve en cas que quelqu'une vienne à se rompre, & elles sont beaucoup meilleures que celles de frêne.

Le jour avant que de partir de-là, Monsieur Edoüard-David Quartier-maître de la Compagnie, fut fait Capitaine d'un consentement unanime : Car cela lui étoit dû par

succeſſion. Le 20. de Juillet nous partimes de la Baye de Caldera avec le Capitaine Eaton & la priſe que nous avions faite à Gallapagos, faiſant route du côté de Ria Lexa. Le vent étoit au Nord, & quoi qu'il ne fut pas fort, il nous porta en trois jours au Port que nous deſirions.

Ria Lexa eſt le païs le plus remarquable qu'il y ait ſur cette côte, à cauſe d'une haute montagne ardente qu'il y a, & que les Eſpagnols nomment Volcan Vejo, ou le vieux Volcan. Il faut porter le Cap tout-à-fait au Nord-Eſt, & paſſer enſuite tout auprés de la montagne, & cette route vous méne dans le havre. Les vents de mer ſont au Sud-Oüeſt. Ainſi les Vaiſſeaux qui viennent-là doivent prendre les vents de mer, car il n'y a pas moyen d'entrer par le vent de terre. Le Volcan eſt aiſé à connoître, parce qu'il n'y a point aux environs de montagne ſi haute, & qu'il n'y en a point auſſi de la même figure tout le long de la côte : Sans compter qu'il fume toute la journée, & qu'il jette quelquefois des flames durant la nuit. Cette montagne ſe voit de 20. lieuës ; & comme elle n'eſt qu'à trois lieuës du havre, on en peut facilement voir l'entrée. Le havre eſt une petite Iſle plate & baſſe qui a un mille de long, & environ un quart de mille de large, éloigné de la terre d'environ un mille & demi. A chaque bout de l'Iſle il y a un Canal. Celui qui eſt à l'Occident eſt le plus large & le plus ſûr. Cependant à la pointe de l'Iſle du côté du Nord-Oüeſt il y a un endroit où l'eau eſt baſſe, dont les Vaiſſeaux qui y entrent doivent ſe donner de garde. Aprés avoir paſſé cet endroit, il faut côtoyer l'Iſle de prés; car il y a une

pointe basse & sablonneuse, qui s'étend presque jusqu'au milieu de la rade. Le canal du côté de l'Orient n'est pas si large. D'ailleurs les courans y sont si forts, que les Vaisseaux n'y passent que rarement ou jamais. Ce havre peut contenir 200. voiles. La meilleure rade est prés de la terre, où il a sept ou huit brasses d'eau, & un sable clair & dur.

La ville de Ria Lexa est à deux lieües du havre dont on vient de parler. Il y a deux ansés ou petites entrées qui baissent du côté de cette place. La plus Occidentale décend jusques derriere la Ville, & l'autre va jusqu'à la Ville: Mais ni les Vaisseaux ni les Barques ne peuvent aller jusques-là. Ces ansés ou entrées sont fort étroites, & le païs est rempli de chaque côté d'arbres de Mangle rouge. A environ un mille & demi au-dessous de la place, les Espagnols ont élevé un bon parapet sur les bords de l'ansé Orientale. On nous dit aussi qu'ils en avoient fait un autre à l'ansé Occidentale, tous deux si avantageusement placez, que dix hommes pouvoient aisément empêcher le debarquement de deux cens. Je parlerai plus amplement de cette place, quand j'y retournerai. Ainsi j'en differerai la description jusques à ce tems-là pour reprendre le fil de nôtre voyage.

Etant donc à la vûë de ce Volcan, & autant que nous en pûmes juger à 7. ou huit milles de terre, nous amenames nos huniers, résolus d'entrer de nuit dans le havre avec nos Canots. Sur le soir nous eûmes un trés-violent grain qui nous vint du Nord-Est, accompagné de beaucoup de tonnerres & d'éclairs, & d'une grosse pluie. La violence du vent ne fut pas de longue durée; cependant il

étoit onze heures de nuit quand nous sortîmes nos Canots, & la mer fut alors tout-à-fait calme. Nous ramames droit à terre, & crûmes que nous y arriverions avant que le jour fût venu : Mais nous nous trouvames trompez ; car il étoit neuf heures du matin avant que nous fussions dans le havre. A une lieüe de l'isle de Ria Lexa, qui fait le havre, nous vimes une maison dans l'Isle. Nous nous en approchames, & vimes deux ou trois hommes qui y étoient, & qui nous regarderent jusques à ce que nous fussions à demi mille de l'Isle. Alors ils regagnerent leurs Canots, & ramerent du côté de la terre : Mais nous les eûmes pris avant qu'ils eussent passé, & nous les ramenames à l'Isle. Quand nous primes le Canot il y avoit à terre vis-à-vis de nous un Cavalier qui courut d'abord à toute bride du côté de la Ville. Le reste de nos Canots qui ramoient pesamment n'aborderent l'Isle que vers le midi : Ainsi nous fûmes obligez de les attendre. Nous examinames cependant les prisonniers, qui nous dirent qu'on les avoit mis là en sentinelle : Que le Gouverneur de Ria Lexa avoit reçû une Lettre il y avoit environ un mois, par laquelle on lui donnoit avis qu'il y avoit des ennemis en mer, & qu'il devoit prendre garde à lui : Qu'incontinent après avoir reçû cette Lettre, le Gouverneur avoit fait bâtir une maison dans l'Isle, & ordonné que quatre hommes y feroient sentinelle la nuit & le jour, & donneroient avis des Vaisseaux qu'ils verroient venir. Ils ajoûterent qu'ils ne s'attendoient pas à voir des chaloupes ou des Canots, & qu'aussi ils ne prenoient garde qu'aux Vaisseaux. Ils nous prirent d'abord

pour des gens qui avoient fait naufrage. Mais quand ils virent trois ou quatre autres Canots, ils commencerent à se défier de ce que nous étions. Ils nous dirent aussi que le Cavalier que nous avions vû venoit à eux tous les matins, & qu'il pouvoit être à la Ville en moins d'une heure. Le Capitaine Eaton étant venu à terre avec ses Canots, nous lui dimes ce qui étoit arrivé. Il y avoit trois heures que le Cavalier s'en étoit enfuï, & il nous falloit du moins deux heures pour arriver à la Ville. Nous sentions assez que le Gouverneur averti de nôtre arrivée avoit eu du temps de reste pour se précautionner, & pour poster dans ses parapets des gens qui nous recevroient à bons coups de mousquet. Ainsi nous crûmes que le meilleur étoit de remettre à une autrefois l'execution de nôtre dessein.

Il y a dans l'Isle une belle source d'eau douce, comme aussi quelques arbres; mais la plus grande partie n'est que pâcage, où il y a de bonne herbe; mais point de bétail pour la manger. Cette Isle est à 12. degrez 10. minutes de latitude Septentrionale. Nous fûmes-là jusqu'à quatre heures aprés-midi, & nos Vaisseaux étant venus à une lieuë de terre nous allames tous à bord, & primes la route du Golphe d'Amapalla, dans le dessein d'y carener nos Vaisseaux.

Le 26. de Juillet le Capitaine Eaton vint à bord de nôtre Vaisseau, pour aviser avec le Capitaine David aux moyens d'avoir quelques Indiens pour nous aider à carener. Il fut arrêté que quand nous serions prés du Golphe, le Capitaine David prendroit deux Canots bien équipez, & marcheroit le premier, & que le Capitaine Eaton demeure-

roit à bord. Suivant cette réſolution le Capitaine David partit le lendemain pour le Golphe.

Le Golphe d'Amapalla eſt un grand bras de mer qui s'étend 8. ou 10. lieües dans le païs. Il a à ſon entrée du côté du Midi la pointe de Caſivina, & le mont ſaint Michel du côté du Nord-Oüeſt. L'un & l'autre de ces deux lieux ſont fort remarquables. La pointe de Caſivina eſt à 12. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale. C'eſt une pointe haute & ronde qui paroît comme une Iſle à ceux qui ſont en mer, parce que les terres en ſont fort baſſes. Le mont ſaint Michel eſt une fort haute montagne, qui neanmoins n'eſt pas fort eſcarpée. Les terres qui ſont au pied de cette montagne du côté du Sud-Eſt, ſont baſſes & unies durant un mille pour le moins. Et c'eſt à ces terres baſſes que commence le Golphe d'Amapalla. Entre ces terres baſſes & la pointe de Caſivina il y a deux Iſles hautes aſſez conſiderables. La plus Meridionale s'appelle Mangera, & l'autre Amapalla. Elles ſont à deux milles l'une de l'autre.

Mangera eſt ronde, d'environ deux lieües de circuit, & paroît comme un grand bois. Elle eſt toute entourée de rochers, & n'a qu'une petite Baye ſablonneuſe du côté du Nord-Eſt. La terre en eſt noire, peu profonde, & mêlée de pierres, produiſant neanmoins de fort gros arbres propres à la charpente. Au milieu de l'Iſle il y a une Ville d'Indiens, & une jolie Egliſe Eſpagnole. Les Indiens ont autour de la Ville des plantations de Mahis, & de quelques plantains. Ils ont quelques coqs & quelques poules, ſans aucune autre ſorte de volaille. Ils n'ont non

plus aucune autre bête, si ce n'est des chats & des chiens. On va de la Ville à la Baye par un petit chemin escarpé & pierreux. Il y a toûjours dans cette Baye dix ou douze Canots sur le sec, & qu'on ne met à l'eau que quand on en a besoin.

L'isle d'Amapalla est plus grande que celle de Mangera : Mais le terroir est à peu prés le même. Il y a deux Villes à environ deux milles, l'une au Septentrion, & l'autre à l'Orient. Celle-ci n'est pas à plus d'un mille de la mer. Elle est bâtie dans une plaine sur le sommet d'une montagne, & le chemin pour y aller est si escarpé & si rempli de rochers, que peu de personnes avec des pierres seules empêcheroient un corps considerables de troupes d'y monter. Il y a une fort belle Eglise au milieu de la Ville. L'autre Ville n'est pas si grande ; mais elle ne laisse pas d'avoir une jolie Eglise. J'ai remarqué une chose dans toutes les Villes des Indiens qui sont sous la domination des Espagnols, aussi-bien que dans les autres lieux, comme dans la Baye de Campêche & ailleurs, que les Images de la Vierge Marie & des autres Saints, dont leurs Eglises sont remplies, sont peintes à l'Indienne, & habillées en partie à l'Indienne : Mais dans les Villes où les Espagnols sont le plus grand nombre, ces mêmes Images sont peintes & habillées à l'Espagnole. Les maisons y sont peu de chose : Mais les Indiens des deux places ont une assez grande étenduë de Mahis, assez éloignée de la Ville. Ils n'ont que peu de plantains ; mais ils ont autour de leurs maisons quantité de gros pruniers sauvages. Ces pruniers sont aussi gros que les plus gros que nous ayons. La

feüille eſt d'un verd enfoncé, & auſſi large que celle de nos pruniers; mais elle eſt de la figure de la feüille de l'aubépine. Le bois de ces arbres eſt fort fragile, le fruit ovale, & auſſi gros que de petites prunes ſauvages. Ce fruit eſt d'abord fort verd; mais quand il eſt mûr, il eſt jaune d'un côté, & rouge de l'autre. Le noyau en eſt gros, quoi qu'il ait peu de chair. Ce fruit eſt aſſez agreable; mais je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais vû de tout-à-fait mûr, où il n'y eût un ver ou deux. Je ne me ſouviens pas non plus d'avoir vû de ce fruit dans les mers du Sud qu'en ce ſeul endroit. Il y a une quantité prodigieuſe de ces pruniers ſauvages dans la Baye de Campêche, & on en plante à la Jamaïque pour fermer les champs. Les Indiens ont auſſi quelque volaille comme celle qui eſt à Mangeta. Il n'y a d'Eſpagnols parmi eux qu'un Pâdre ou Prêtre qui ſert les trois Villes, c'eſt-à-dire les deux d'Amapalla & celle de Mangeta. Ils ſont ſous le Gouverneur de la Ville de ſaint Michel, ſituée au pied de la montagne de ce nom, & lui payent tribut en Mahis, parce qu'ils ſont extrêmement pauvres, & toutefois trés-contens. Ils n'ont rien dont ils puiſſent faire de l'argent, que leurs plantations de Mahis & leur volaille: encore le Pâdre ou Moine, en a-t-il le dixième. Il ſait au juſte ce que chacun en a, & ils n'oſeroient en tuër une ſeule ſans ſa permiſſion, quand même ils ſeroient malades. Ce Moine comme j'ai dit, eſt le ſeul Blanc qu'il y ait dans ces Iſles. Il parle Indien comme doivent faire tous les Moines qui demeurent parmi eux. Ce vaſte païs de l'Amerique eſt habité par des Indiens de diver-

ſes Nations, qui parlent auſſi differens langages. De-là vient que les Moines qui veulent demeurer avec quelqu'une de ces Nations doivent aprendre la Langue des Peuples qu'ils ſe propoſent d'inſtruire. Quoi que les Indiens des Iſles dont on vient de parler ſoient pauvres, il y en a en pluſieurs autres endroits qui ont de grandes richeſſes, que les Eſpagnols ont l'adreſſe de leur attraper pour des bagatelles. Les Moines ont un revenu conſiderable dans ces lieux-là, comme à la Baye de Campêche, où les Indiens ont de grandes plantations de Cacao, ou ailleurs où l'on plante des arbres à Cochenille & à Silveſtre, ou dans les lieux où l'on recüeille des petits vins, & où l'on amaſſe de l'or. Dans tous ces lieux-là les Moines amaſſent de grands treſors. De tous les Indiens de ces Iſles il n'y en avoit qu'un ſeul qui ſçût parler Eſpagnol, qu'il écrivoit auſſi, parce qu'il avoit été élevé à cela pour tenir les regiſtres & les livres de compte; auſſi étoit-il Secretaire des deux Iſles. Il y avoit auſſi un Caſica, qui eſt un Magiſtrat d'un rang inferieur que les Indiens ont parmi eux; mais il ne ſavoit ni lire ni parler Eſpagnol.

Il y a pluſieurs autres Iſles dans cette Baye; mais il n'y en a aucunes qui ſoient habitées comme celles-ci. Il y en a une aſſez grande qui appartient à un Couvent de filles, à ce que nous dirent les Indiens, & où il y avoit des taureaux & des vaches. Il y demeuroit trois ou quatre Indiens pour avoir ſoin du bétail; ce qui nous fit ſouvent frequenter cette Iſle durant le ſejour que nous fimes dans la Baye. Toutes ces Iſles ſont baſſes à la reſerve d'Amapalla & de Mangera. Il y a deux canaux pour venir dans le Golphe, l'un entre la

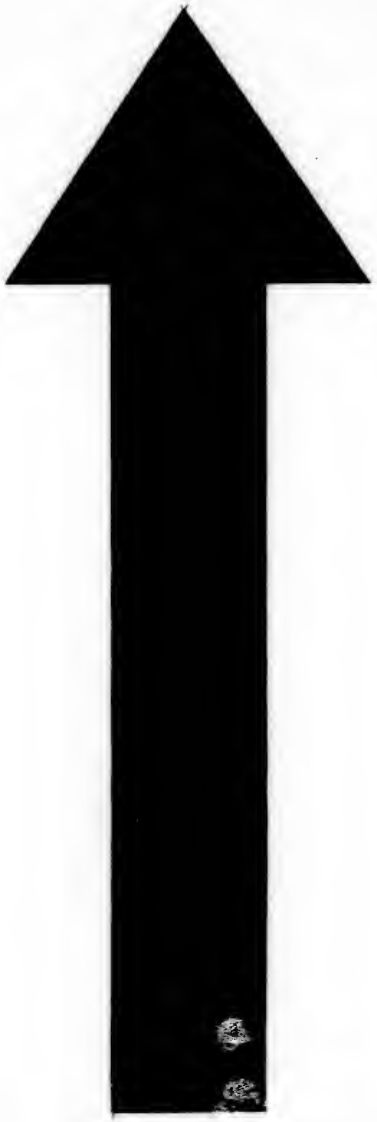
pointe de Casivina & de Mangera, l'autre entre Mangera & Amapalla; mais celui ci est le meilleur. La rade est à l'Orient d'Amapalla, vis à-vis d'un morceau de terre basse, car il n'y a que cela de bas dans toute l'Isle. Un peu plus avant les Vaisseaux peuvent ancrer prés de terre au Nord-Est de l'isle d'Amapalla. C'est le lieu que les Espagnols frequentent le plus, & qu'ils nomment le Port de Martin Lopez. Ce Golphe ou lac s'étend à quelques lieües au-delà de toutes les Isles; mais il y a si peu d'eau, que les Vaisseaux n'y peuvent aller.

C'étoit dans ce Golphe que le Capitaine David étoit allé avec deux Canots pour tâcher de faire des prisonniers, & prendre langue s'il étoit possible avant que nos Vaisseaux entrassent. Il arriva dés la premiere nuit à Mangera; faute de Pilote il ne sût de quel côté étoit la Ville. Le matin étant venu il trouva sur la Baye un grand nombre de Canots, & un petit chemin qui le mena à la Ville, lui & sa compagnie. Les Indiens virent le soir nos Vaisseaux qui s'avançoient vers l'isle; & comme ils avoient déja reçû avis qu'il y avoit des ennemis en mer, ils firent faire sentinelle toute la nuit. Ces Sentinelles donc voyans venir le Capitaine David, s'enfuïrent à la Ville, & donnerent l'allarme. A l'arrivée du Capitaine David, tout le monde s'enfuit dans les bois. Il arriva que le Moine y étoit alors, qui ne pouvant s'enfuïr, tomba entre les mains du Capitaine David. On prit aussi deux jeunes garçons Indiens qu'il avoit avec lui. Le Capitaine David qui ne venoit que pour faire des prisonniers, se contenta d'avoir pris le Moine, & décendit incontinent du côté de la

mer. Il passa de-là à l'isle d'Amapalla avec le Moine & les deux petits Indiens. Ils furent ses Pilotes, & le conduisirent au lieu du débarquement, où il arriva vers le midi. Ils ne s'y arrêterent point, & se contenterent d'y laisser seulement trois ou quatre hommes pour garder les Canots, pendant que le Capitaine David & le reste de sa troupe, marchoient avec le Moine du côté de la Ville. Cette place, comme je l'ai ci-devant remarqué, est à environ un mille du lieu où l'on débarque. Elle est située dans une plaine sur le sommet d'une montagne que l'on ne peut monter qu'en grimpant, parce qu'elle est fort escarpée. Les Indiens étoient sur le sommet de la montagne, où ils attendoient le Capitaine David.

Le Secretaire dont on a déja parlé, n'aimoit pas fort les Espagnols. Aussi étoit-ce lui qui avoit persuadé les Indiens d'attendre le Capitaine David; car ils s'enfuioient tous dans les bois: Mais il les retint en leur disant, que si les ennemis des Espagnols venoient, il ne falloit point leur faire du mal; mais en faire aux Espagnols même, dont ils étoient les esclaves: Et qu'au fond leur pauvreté seroit leur garant & leur asile. Le Secretaire, & le Casica faisoient plus les empressez que tout le reste, quand le Capitaine David & son monde parurent au bas de la montagne. Ils les appellerent donc en Espagnol, leur demanderent qui ils étoient & d'où ils venoient. Le Capitaine David leur répondit qu'ils étoient Basques, & qu'ils avoient commission du Roi d'Espagne pour nettoyer ces mers des ennemis: Qu'ils venoient dans le Golphe pour carener leurs Vaisseaux, qu'ils étoient ve-

nus là avant les Vaisseaux, pour chercher un lieu commode, & pour demander du secours aux Indiens. Le Secretaire qui comme je l'ai déja dit, étoit le seul qui parlât Espagnol, leur dit qu'ils étoient les bien-venus, car il avoit beaucoup de respect pour tous les vieux Espagnols, & principalement pour les Basques, dont il avoit entendu dire beaucoup de bien. Aussi les pria-t-il de venir à la Ville. Le Capitaine David & ses gens grimperent incontinent la montagne, [illegible]edez du Moine, & furent reçûs des I[illegible] avec beaucoup d'affection. Le Casica & le Secretaire embrasserent le Capitaine David, & les autres Indiens reçûrent ses gens avec la même ceremonie. Les salutations étant achevées, ils prirent tous le chemin de l'Eglise; car c'est le lieu où se font toutes les assemblées publiques, aussi bien que tous les jeux & divertissemens. De-là vient que dans les Eglises des Villes Indiennes, il y a de toute sorte de masques & d'autres bisarres ornemens à l'antique, pour hommes, & pour femmes; comme aussi quantité de hautbois, & autres instrumens de Musique, & un sur tout qu'ils appellent Strumstrum. Cet instrument ressemble fort au Cistre. La plûpart de ceux dont les Indiens se servent, sont faits d'une grosse citroüille coupée par le milieu, sur le trou de laquelle ils mettent une planche déliée, attachée par les côtez, & qui fait le ventre de l'instrument sur lequel on met les cordes. Les nuits d'avant ou d'aprés les fêtes sont les tems qu'ils prennent pour se réjoüir. Leurs divertissemens consistent à chanter, à danser, à folatrer, habillez à l'antique, & à faire plusieurs postures à l'antique. S'il fait clair de Lune



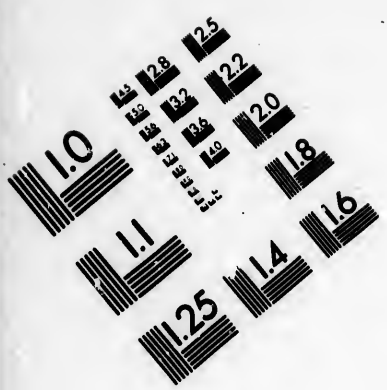
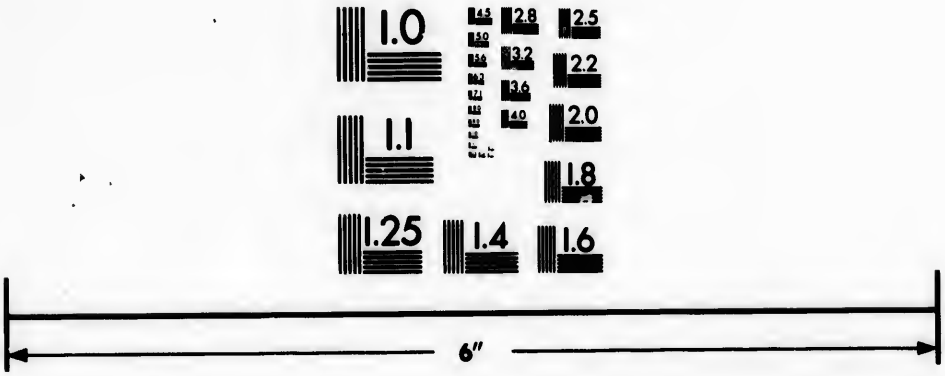


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ils n'ont que peu de torches, sinon l'Eglise est fort illuminée. Ces assemblées sont composées de l'un & de l'autre sexe. Tous les Indiens que j'ai connus sous la domination des Espagnols, me paroissent plus mélancoliques que les autres Indiens qui sont libres: Et dans ces assemblées publiques, lors même qu'ils sont dans le fort de leur gayeté, leur joie m'a paru plûtôt forcée que veritable. Leurs chansons sont fort mélancoliques & dolentes, & leur Musique de même; mais si le naturel des Indiens est d'être ainsi mélancoliques, ou si c'est un effet de leur esclavage, c'est dequoi je ne suis pas certain. J'ai neanmoins toûjours eu du penchant à croire, qu'ils ne s'assemblent ainsi que pour déplorer leurs malheurs & la perte de leur païs & de leurs libertez. Quoi que ceux qui vivent à present ne sachent ni ce que c'est que d'être libre, ni ne se souviennent de l'avoir été, il me semble neanmoins que la servitude sous laquelle les Espagnols les ont mis, fait une profonde impression sur leur esprit, impression qui vraisemblablement s'augmente beaucoup par ce qu'ils entendent dire de leur ancienne liberté.

Aprés cette digression necessaire, revenons à nos Indiens. Le dessein du Capitaine David étoit de les renfermer tous dans l'Eglise, & de composer ensuite avec eux en leur faisant savoir ce qu'il étoit, & de les obliger par ce moyen dans la suite par de belles paroles à nous donner main forte. Le Moine étoit avec lui, & avoit promis de faire de son mieux pour les y engager. Mais avant qu'ils fussent tous dans l'Eglise, un des gens du Capitaine David pousſa un Indien pour

le faire entrer plus promptement. L'Indien prit incontinent la fuite, & les autres prenans l'allarme, sortirent tous de l'Eglise comme un troupeau de Daims, sans qu'on pût dire qui sortoit le premier. Le Capitaine David qui ne savoit rien de ce qui venoit d'arriver, demeura seul dans l'Eglise avec le Moine. Aprés que tout le monde fut sorti, le Capitaine David & ses gens tirerent, & tuërent le Secretaire. Ainsi échouërent nos esperances, par l'imprudence d'un seul étourdi.

Nos Vaisseaux vinrent l'aprés-midi dans le Golphe entre la pointe de Casivina & Mangera, & moüillerent prés de l'isle d'Amapalla du côté de l'Orient, & dans un lieu sablonneux, où il y avoit dix brasses d'eau. Sur le soir le Capitaine David & ses gens revinrent à bord, & y amenerent le Moine, qui dit au Capitaine David que si le Secretaire n'eût pas été tué, il lui auroit écrit par un des Indiens qui avoient été pris à Mangera, & l'auroit persuadé de venir à nous : Mais qu'à present le seul parti qu'il y avoit à prendre, étoit d'envoyer chercher le Casica par un de ces Indiens, qu'il instruiroit lui-même de ce qu'il auroit à lui dire, & qu'il ne doutoit point que le Casica ne vint sur sa parole. Le lendemain nous envoyames à terre un de ces Indiens, qui revint dés le jour même avec le Casica & six autres Indiens, qui demeurerent avec nous durant tout le tems que nous fûmes-là. Ces Indiens nous rendirent de bons services, sur tout en nous servant de Pilotes pour nous mener à une isle où nous tuions des bœufs toutes les fois que nous en avions besoin : service que nous récompensâmes à leur discretion. Ce fut à l'isle d'Amapalla, où un parti

d'Anglois & de François vint quelque tems aprés. Ils y demeurerent long-tems, firent enfin décente, & marcherent juſques au Cap de la riviere qui ſe jette dans les mers du Nord prés du Cap Gratia Dios, qu'on appelle pour cela le Cap de la riviere. Prés du Cap de cette riviere, ils firent des Barques de tronc d'arbres, dont je ferai la deſcription dans le Chapitre ſuivant, & prirent le chemin des mers du Nord. C'étoit-là que le Capitaine Sharp avoit propoſé d'aller, s'il eût aſſez vécu pour cela. Les Avanturiers connoiſſoient en partie cette route, par les découvertes qui avoient été faites dans le païs depuis environ 30. ans, par un parti d'Anglois qui monterent dans cette riviere avec leurs Canots, juſqu'où les François firent aller leurs Barques. Ils firent là décente, & marcherent vers une Ville nommée Segovie. Ils furent prés d'un mois à monter la riviere; car il y a pluſieurs cataractes où ils furent ſouvent forcez de quitter la riviere, & de haler leurs Canots par terre, juſques à ce qu'ils euſſent paſſé les cataractes; aprés ils remettoient leurs Canots ſur la riviere. J'ai parlé à pluſieurs perſonnes qui furent à cette expedition, & ſi je ne me trompe, le Capitaine Sharp étoit du nombre. Mais pour revenir au voyage que nous avions entrepris, diſons pour finir ce Chapitre, qu'aprés que nos Vaiſſeaux eurent été calfeutrez, & que nous eûmes fait de l'eau, le Capitaine David & le Capitaine Eaton rompirent leur ſocieté. Le Capitaine Eaton prit 400. balots de farine, & partit du Golphe le ſecond jour de Septembre.

CHA-

CHAPITRE VI.

Ils partent d'Amapalla. Grains. Cap saint François. Ils rencontrent le Capitaine Eaton & se separent encore. Description de l'isle de Plata. Ils rencontrent encore le Capitaine Eaton, & se separent pour la derniere fois. Pointe de sainte Helene. Algatrane, sorte de poix. Naufrage des Espagnols. Courses de mer. Manta, village prés du Cap saint Laurent. Monte Christo. Autres courses de mer. Cap blanc. Payta petite ville. Maison du Perou, & son terroir. Colan, ville Indienne. Description des Barques de troncs d'arbres. Piura grande ville. Le chemin de Paita. Lobos de la terre. Ils reviennent à Lobos de la mer. Baye de Guyaquil. L'isle de sainte Claire. Riche naufrage des Espagnols. Du Chat poisson, pointe d'Arena dans l'isle de Puna. Description de cette isle. Arbre nommé Palmeto. Ville & havre de Puna. Riviere de Guyaquil. Ville de ce nom. Ses marchandises, son Cacao, & sa Salsepareille. Draps de Quito. De la Ville de ce nom, son or & son air. Leur entrée dans la Baye, dans le dessein de faire une entrepriſe sur la ville de Guyaquil. Mauvais usage qu'on fait d'un corps de Negres pris dans la riviere de Guyaquil. Leur retour à Plata. Ce que c'est que l'isle de Plata.

LE troiſiéme jour de Septembre 1684. nous envoyames le Moine à terre, & laiſſames les Indiens en poſſeſſion de la priſe que nous leur avions amenée, quoi qu'elle fut encore à demi chargée de farine. Nous fimes voiles enſuite par un vent de terre, & paſſames

entre Amapalla & Mangera. A peine avions-nous fait une lieüe, que nous vimes un Canot à voiles & à rames qui venoit aprés nous. Nous accourcimes nos voiles, & l'attendimes. C'étoit un Canot que le Gouverneur de la Ville de saint Michel envoyoit à nôtre Capitaine, pour le prier de ne point emmener le Moine. L'Envoyé s'en retourna bien joyeux quand on lui eut dit qu'on l'avoit mis à terre à Amapalla, & nous remimes à la voile par un vent d'Oüest-Nord-Oüest. Nous faisions route vers la côte du Perou. Nous eûmes tous les jours des Grains jusques à ce que nous eûmes doublé le Cap saint François, depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Novembre, ils sont fort communs sur ces côtes: Mais avec les Grains nous eûmes beaucoup de tonnerres, d'éclairs, & de pluie. Aprés que les Grains furent passez, le vent qui tant qu'il avoit duré, avoit presque toûjours été au Sud-Est, se remit à peu prés à l'Oüest, & ne nous quitta jamais que nous ne fussions à la vûë du Cap saint François, où nous eûmes un vent de Sud & beau tems. Ce Cap est à dix degrez de latitude Septentrionale. C'est une haute pointe de terre, revêtuë de grands arbres. Passant prés de cette pointe en venant du Nord, vous voyez une autre petite pointe basse, qu'on prendroit pour le Cap: Mais vous l'avez déja passé, & vous le voyez incontinent aprés avec trois pointes. Le païs est fort élevé, & les montagnes paroissent communément fort noires. Quand nous eûmes doublé ce Cap, nous rejoignimes le Capitaine Eaton. En venant d'Amapalla il avoit essuyé tout le long de cette côte de si terribles Grains, accom-

pagnez de tonnerres & d'éclairs, que lui & ſon équipage, nous dirent qu'ils n'en avoient jamais vû de pareils. Ils en furent fort épouventez, & l'air ſentoit tellement le ſoulphre, qu'ils ſe crurent en danger de perir par la foudre. Il toucha à l'iſle de Cocos, où il mit à terre deux cens balots de farine, chargea ſa chaloupe de noix de Cacao, & prit de l'eau fraiche. Sur le ſoir nous quittames encore le Capitaine Eaton, car il tenoit la mer, & nous nous mettions à couvert prés de la côte, profitans du mieux qu'il ſe pouvoit de la mer & des vents de terre. Le vent de mer vient ici du Sud, & le vent de terre du Sud-Sud-Eſt. Mais quelquefois lors que nous approchions d'une riviere nous avions un vent de Sud-Eſt.

Le vingtiéme jour de Septembre nous arrivames à l'iſle de Plata, & moüillames à 16. braſſes d'eau. Nous eumes toûjours fort beau tems depuis le Cap ſaint François. Nous étions dés lors revenus dans les mêmes lieux par leſquels j'ai commencé dans le premier Chapitre la relation de ce voyage, & avions fait le tour du Continent de l'Amerique Meridionale.

L'iſle de Plata fut ainſi nommée par les Eſpagnols, diſent quelques uns, aprés que le Chevalier François Drake eut pris le Cacafoga, Vaiſſeau dont la principale cargaiſon étoit d'argenterie, parce qu'il amena ce Vaiſſeau dans cette Iſle, & y partagea ſon butin, avec ſon équipage. Elle a prés de quatre mille de long, & un mille & demi de large, & eſt aſſez haute. Elle eſt entourée de rochers hauts & eſcarpez, ſi ce n'eſt à un ſeul endroit du côté de l'Orient. Le ſommet en

est plat & uni, le terroir sablonneux & sec. Les arbres qu'elle produit sont menus de corps, & bas; & il n'y a que trois ou quatre sortes d'arbres qui nous soient inconnus. J'ai remarqué qu'ils étoient fort couverts de mousse. Il y a de bonne herbe, & principalement au commencement de l'année. Il n'y a qu'un endroit dans cette Isle où il y ait de l'eau, & cet endroit est prés de la mer du côté de l'Orient. Cette eau coule lentement des rochers, & il est aisé de la recevoir dans des vaisseaux. Il y a eû force Chévres; mais à present il n'y en a du tout plus. Je n'y ai jamais vû d'autres animaux de terre. Il y a quantité de Boubies & de Soldats, qui sont des Oiseaux. L'ancrage est à l'Orient vers le milieu de l'isle, prés de terre, à la longueur de deux cables de la Baye sablonneuse. Il y a prés de 18. ou 19. brasses, d'un fonds bon & ferme, d'un eau calme; car la pointe de l'Isle qui est au Sud-Est, met à couvert des vents de Sud qui y regnent sans interruption. Depuis cette pointe jusqu'à un quart de mille en mer, il y a un petit endroit où l'eau est basse, & où les vagues sont fortes & coupées durant le flux. La marée est assez grande, & coule assez rapidement, soit en montant vers le Sud, ou en décendant vers le Nord. On peut faire décente dans la Baye prés du lieu où l'on ancre; & de cette Baye vous pouvez entrer dans l'Isle; mais vous ne sauriez y entrer que par là. A la pointe du Sud-Est à la longueur d'un cable de terre il y a deux ou trois petits rochers hauts & escarpez, & un autre rocher beaucoup plus gros du côté du Nord-Est. Il y a beaucoup d'eau tout autour de l'Isle, si ce n'est à l'endroit

où l'on ancre, & à la pointe du Sud-Eſt, dont on a déja parlé. Cette Iſle eſt à 10. degrez 10. minutes de latitude Meridionale, éloignée de quatre ou cinq lieuës du Cap ſaint Laurent; faiſant route de-là à l'Oüeſt-Sud-Oüeſt & demi quart d'Oüeſt. Il y a dans cette Iſle quantité de ces petites Tortuës de mer dont j'ai parlé dans le Chapitre précedent.

Le 21. le Capitaine Eaton vint moüiller prés de nous. Il auroit bien voulu rentrer en ſocieté avec nous; mais l'équipage du Capitaine David fut ſi déraiſonnable, qu'il ne voulut jamais conſentir que les priſes ſe partageaſſent par égales portions avec l'équipage d'Eaton. Auſſi le Capitaine Eaton ne fût là qu'une nuit; car dés le lendemain il remit à la voile, faiſant route au Sud. Nous y demeurames juſques au jour ſuivant que nous fimes voiles vers la pointe de ſainte Helene, en vûë de mettre des gens à terre pour faire des priſonniers & prendre langue.

La pointe de ſainte Helene eſt au Sud de l'iſle de Plata, & à 2. degrez 15. minutes de latitude Meridionale. Elle eſt aſſez haute, plate, & unie au ſommet, couverte de pluſieurs grands chardons; mais ſans aucuns arbres. Elle paroît de loin comme une Iſle, parce que les terres en ſont fort baſſes.

Cette pointe s'avance dans la mer du côté de l'Oüeſt, & fait au Nord une aſſez grande Baye. A un mille dans le païs ſur la Baye ſablonneuſe, & prés de la mer, il y a un pauvre petit village Indien nommé ſainte Helene. Le païs des environs de ce Village eſt bas, ſablonneux & ſterile, ſans arbres, ni herbages: On n'y trouve ni fruit, ni grain, ni plante; mais ſeulement des melons

d'eau, gros & fort délicats. Il n'y a point d'eau douce ni là ni prés de-là. Auſſi les habitans ſont-ils obligez d'en aller querir à la riviere de Colanche, qui eſt dans le fond de la Baye, & éloignée d'environ quatre lieües. A peu de diſtance de-là dans la même Baye & prés de la mer, à environ cinq pas des bornes de la haute mer, il y a une matiere bitumineuſe qui ſort en boüillant d'un petit trou. Elle eſt liquide comme du goudron, & les Eſpagnols l'appellent Algatrane. A force de boüillir, elle devient dure comme de la poix. Auſſi les Eſpagnols s'en ſervent-ils au lieu de poix, & les Indiens du païs la ſerrent dans des cruches. Elle bout le plus quand l'eau eſt haute, & c'eſt alors que les Indiens ſont prêts à l'amaſſer. Ces Indiens ſont pêcheurs, & vont en mer dans des Barques de troncs d'arbres. Leur principale ſubſiſtance eſt le Mahis, qu'ils tirent pour la plûpart des Vaiſſeaux qui viennent querir de l'Algatrane. L'ancrage eſt bon à l'endroit de la pointe où le vent ne donne pas, tout vis-à-vis du Village: Mais à l'Oüeſt de la même pointe l'eau eſt profonde, & on n'y ſauroit ancrer. Les Eſpagnols diſent qu'un Vaiſſeau richement chargé, vint échoüer ſur la côte faute de vent pour le ſoûtenir. Il n'eût pas plûtôt touché, qu'il ſe remit à flot, ſe remplit incontinent d'eau, & coula bas à ſept ou huit braſſes d'eau, où il eſt encore aujourd'hui; perſonne n'ayant entrepris de le pêcher, parce qu'il eſt en un lieu où la mer eſt profonde. Etant à cette pointe nous envoyâmes une nuit nos Canots pour prendre le Village. Ils firent décente de bon matin aſſez prés du Village, & enleverent quelques Pri-

sonniers. Ils prirent aussi une petite Barque à laquelle les Indiens avoient mis le feu ; mais les nôtres l'éteignirent, & prirent l'Indien qui avoit fait le coup. Interrogé pourquoi il avoit mis le feu à cette Barque, il répondit qu'il l'avoit fait par ordre du Vice-Roi, qui venoit d'enjoindre à tous les gens de marine de brûler leurs Vaisseaux si nous les attaquions, & de se retirer dans leurs chaloupes. Il y avoit encore une autre Barque à un mille du Village. Nos gens y furent croyans la prendre ; mais les Matelots qui y étoient y mirent le feu, & s'enfuïrent. Les nôtres revinrent à bord sur le soir, & amenerent la Barque qu'ils avoient empêché de brûler : Aprés quoi nous reprimes la route de Plata, où nous arrivames le 26. de Septembre.

Sur le soir nous envoyames quelques-uns de nos gens avec la Barque nouvellement prise & des Canots, au Village nommé Manta, qui est à deux ou trois lieuës du Cap saint Laurent du côté de l'Occident. Nous esperions faire là d'autres Prisonniers, parce que nous n'avions pû savoir de ceux que nous avions pris à la pointe de sainte Helene, pourquoi le Vice-Roi avoit donné ordre de brûler les Vaisseaux. Ils eurent un vent frais jusqu'à minuit, aprés quoi vint le calme. Ils approcherent avec leurs Canots à force de rames, autant qu'ils le jugerent à propos, & se tinrent clos & couverts jusques à ce que le jour fut venu.

Manta est un petit Village d'Indiens en terre-ferme, à 7. ou 8. lieuës de l'isle de Plata. Il est bâti sur une petite éminence, & par consequent si avantageusement situé pour être vû, qu'il fait du côté de la mer une trés-

belle perſpective. Cependant il eſt compoſé de peu de maiſons, encore ſont-elles miſerables & diſperſées. Il y a une fort belle Egliſe ornée de quantité d'ouvrages de ſculpture. C'étoit autrefois une habitation d'Eſpagnols ; mais ils s'en ſont tous retirez, & il n'y en reſte pas un à l'heure qu'il eſt. Le terroir eſt ſec & ſablonneux, ne produiſant que quelques petits arbriſſeaux. Les Indiens ne ſement ni ne plantent. Ils tirent des autres lieux les choſes dont ils ont beſoin, & font ordinairement un magaſin de proviſions pour les Vaiſſeaux qui en ont beſoin ; car c'eſt le premier établiſſement où les Vaiſſeaux puiſſent toucher, en venant de Panama pour aller à Lima, ou à quelqu'autre Port du Perou. Comme le terroir eſt aride & ſablonneux, il ne produit point de Mahis : & c'eſt pour cela qu'on n'en plante point. Entre le village & la mer il y a une fontaine de bonne eau.

Derriere le village, & aſſez avant dans le païs, il y a une fort haute montagne ronde, & de la forme d'un pain de ſucre, nommée Monte Chriſto. Cette montagne eſt au Sud de Manta. C'eſt un trés-bon fanal, & le meilleur qu'il y ait ſur toute la côte. A environ un mille & demi de terre, tout vis-à-vis du village, il y a un rocher trés-dangereux, parce que l'eau le couvre toûjours, & que la mer qui n'y eſt que rarement haute, ne fait point de briſans ; cependant il eſt à preſent ſi connu, qu'il n'y a point de Vaiſſeaux qui ne l'évitent aiſément. A un mille au-delà de ce rocher il y a 6. 8. ou 10. braſſes d'eau, avec un bon fonds dur & ſablonneux, où l'on peut moüiller en toute ſûreté.

A un mille de la rade du côté de l'Occident il y a un endroit peu creux qui s'avance un mille en mer. Depuis Manta jusqu'au Cap saint Laurent le païs est plein & uni, & assez élevé. Vous verrez dans le Suplément une plus ample description de ces côtes.

Nos gens mirent pied à terre aussi-tôt que le jour parut, & marcherent vers le village éloigné d'un mille & demi du lieu où ils firent leur décente. Quelques Indiens qui se promenoient les virent venir, & donnerent l'allarme à leurs voisins : De sorte que tous ceux qui pûrent fuïr, se sauverent. Ils prirent seulement deux vieilles femmes, qui dirent toutes deux que sur le bruit qui s'étoit répandu, qu'un grand nombre d'ennemis ayant traversé le païs de Darien, étoient arrivez dans les mers du Sud, & venoient dans des Canots, le Vice-Roi dont on vient de parler, avoit donné ordre de brûler les Vaisseaux. Nos gens n'y trouverent aucunes provisions, parce que le Vice-Roi avoit pareillement envoyé des ordres dans tous les Ports de mer de se défaire de toutes sortes de provisions, & de n'en garder qu'autant que chacun en auroit besoin. Elles dirent aussi qu'on avoit fait passer les Indiens de Manta à l'isle de Plata pour y détruire toutes les Chévres ; ce qu'ils avoient fait depuis environ un mois. Nos gens revinrent avec ces nouvelles, & atriverent le lendemain à Plata.

Comme nous n'avions pris aucune résolution ; nous demeurames à Plata jusqu'au second d'Octobre. Ce fut en ce tems-là que le Capitaine Swan y arriva de Londres. Son Vaisseau appartenoit à des Marchands très-considerables de cette Ville, & ils ne l'en-

voyoient que pour negocier avec les Espagnols ou les Indiens. Il étoit chargé de toutes les marchandises propres à ces païs-là. Mais le Capitaine Swan ayant essuyé plusieurs contre-tems, & desesperant de pouvoir negocier dans ces mers, son équipage le força de recevoir une troupe d'Avanturiers qu'il rencontra prés de Nicoya, où il alloit pour chercher à commercer, & où les Avanturiers alloient aussi dans des Chaloupes pour tâcher d'avoir un Vaisseau. C'étoit les gens dont nous avions entendu parler à Manta. Ils étoient venus par terre sous le commandement du Capitaine Pierre Harris, neveu du Capitaine Harris qui fut tué devant Panama. Le Capitaine Swan commandoit toûjours son Vaisseau, & le Capitaine Harris avoit le commandement d'une petite Barque sous le Capitaine Swan. Il y eût une grande joie de part & d'autre à leur arrivée. Le Capitaine David & le Capitaine Swan s'associerent incontinent, & ne souhaitoient rien tant que de ravoir le Capitaine Eaton. On envoya d'abord croiser la petite Barque que nous avions prise à sainte Helene, pendant qu'on équipoit les Vaisseaux; car celui du Capitaine Swan étant plein de marchandises, n'étoit pas en état de recevoir ses nouveaux hôtes, qu'on n'eût disposé de la cargaison. C'est pourquoi du consentement de l'inspecteur il étala toutes ses marchandises sur le tillac, & les vendit à crédit à tous ceux qui voulurent en acheter. Le reste fut jetté dans la mer, à la reserve des marchandises fines; comme soies, mousselines, bas, &c. On garda aussi le fer dont il avoit une bonne quantité d'ouvré & non ouvré, pour servir de lest.

Trois jours aprés nôtre Barque qu'on avoit envoyé croiser, revint avec une prise de 400. tonneaux, chargée de bois de charpente. Elle fut prise dans la Baye de Guiaquil, elle venoit de la Ville de ce nom, & alloit à Lima. Le Capitaine nous dit que tout le monde disoit & croyoit à Guiaquil, que le Vice-Roi faisoit équiper dix Fregates pour nous chasser de ces mers. Cette nouvelle nous fit repentir de n'avoir pas accepté à des conditions raisonnables l'association proposée par le Capitaine Eaton. Le Capitaine David & le Capitaine Swan aprés quelques conversations sur le sujet du Capitaine Eaton, résolurent enfin d'envoyer nôtre petite Barque vers la côte de Lima, avec ordre d'aller jusqu'à l'isle de Lobos pour en apprendre des nouvelles, & le ramener si on le retrouvoit. Tout le monde ayant approuvé cette résolution, on mit le lendemain la Barque en état, & on l'envoya avec 20. hommes, 10. du Capitaine David, & 10. du Capitaine Swan. Celui-ci écrivit au Capitaine Eaton, le priant d'accepter la societé, & lui marquant pour le rendez-vous general l'isle de Plata. Cette Barque étant partie, nous fimes un brûlot d'une autre barque, & comme nous y fimes travailler 6. ou 7. Charpentiers que nous avions, la chose fut bien-tôt faite. Pendant que nos Charpentiers étoient occupez au brûlot, nous nettoyames & calfeutrames nos Vaisseaux de guerre autant que le tems & le lieu nous le pûrent permettre.

Tout fut achevé le 19. d'Octobre, & le 20. nous fimes voile pour l'isle de Lobos, où nôtre barque avoit ordre de nous attendre, ou de venir nous rejoindre à l'isle de Pla-

ta. Nous eûmes peu de vent ; aussi ne fûmes-nous que le 23. près de la pointe sainte Helene. Le 25. nous croisames dans la Baye de Guiaquil. Le 30. nous doublames le Cap blanc. Il est à 3. degrez 45. minutes de latitude, & passe pour le plus difficile des Caps des mers du Sud à doubler, faisant route au Sud. Car par tout ailleurs les Vaisseaux peuvent s'éloigner 20. ou 30. lieües en mer, s'ils trouvent qu'il n'y ait rien à gagner plus près de la côte ; mais ils n'oseroient le faire ici, car à ce que disent les Espagnols, il y a au Nord-Oüest un courant qui fait plus dériver un Vaisseau en deux heures, qu'il ne feroit de chemin en cinq. D'ailleurs faisant route au Nord, on perd terre : Ce qui fait qu'on ne s'éloigne pas de la côte : à quoi l'on trouve souvent de grandes difficultez, parce que les vents de Sud-Sud-Oüest, ou de Sud quart d'Oüest, soufflent communément sans interruption avec beaucoup de vehemence ; car il n'y a jamais de vents de terre. Ce Cap est assez élevé, & défendu jusqu'à la mer par deux rochers blancs, qui à ce que je croi, lui ont fait donner ce nom. Le païs paroît plein de montagnes, de rochers escarpez, rudes & infertiles.

Le second de Novembre nous vinmes à la hauteur de Paita. Nous fûmes tout le jour à environ six lieües de terre, pour n'être pas vûs des Espagnols, & sur le soir nous envoyames nos Canots avec cent dix hommes pour s'emparer de cette Place.

Paita est une petite Ville Espagnole, où il y a un Port. Elle est à 5. degrez 15. minutes de latitude, bâtie sur un fonds sablonneux près de la mer, dans un enfoncement ou petite Baye, & à couvert d'une assez haute

montagne. Il n'y a pas plus de 75. ou 80. maisons, & de trois Egliſes. Les maiſons ſont baſſes & mal bâties, comme le ſont celles du Perou, & de toute la côte maritime. Les murailles ſont de brique, faites avec de la terre & de la paille paitries enſemble. Elles ont environ trois pieds de long, deux de large, & un & demi d'épais. On ne cuit point les briques au four comme nous faiſons; mais on les laiſſe long-tems ſecher au Soleil avant que de les mettre en œuvre. Il y a des endroits où le toit des maiſons n'eſt que des perches miſes en croix ſur les quatre murailles, & couvertes de nattes; & alors les murailles ſont fort exhauſſées. Mais les murailles des maiſons qui ont des toits, ne ſont pas ſi hautes comme j'ai dit. Toutes les maiſons du Royaume ſont generalement mal bâties. La principale raiſon en eſt, & ſur tout par raport au vulgaire, qu'on ne peut mieux bâtir faute de materiaux. Quoi que le dedans du païs en ſoit mieux pourvû, il n'y a neanmoins dans le lieu dont il s'agit ni pierres, ni bois, ni autres materiaux, que les briques dont j'ai fait mention. La pierre même qu'on a en certains endroits eſt ſi caſſante, qu'on peut la réduire en poudre avec les doigts. Une autre raiſon qui fait qu'on y bâtit ſi mal; eſt qu'il n'y pleut jamais, & par conſequent on ne penſe qu'à ſe mettre à couvert du Soleil. Cependant les murailles bâties d'une brique ſi mediocre en comparaiſon de celle qu'on fait dans les autres parties du monde, durent long-tems auſſi fermes que ſi elles ne venoient que d'être faites, parce qu'il n'y a ni vent ni pluie qui les pourriſſe ou les ébranle. Les gens riches neanmoins

ont du bois de Charpente pour bâtir ; mais ils le font venir d'ailleurs.

Ce païs aride commence du côté du Nord depuis le Cap blanc juſques à Coquimbo, & s'étend à environ dix degrez du Sud. Je n'y ai jamais vû de pluie, ni n'ai entendu dire qu'il y ait plû. Il n'y a point non plus de verdure ſur les montagnes, ni dans les vallées, ſi ce n'eſt en certains lieux arroſez par quelques petits ruiſſeaux diſperſez par-ci par-là. Les parties les plus Septentrionales de ce païs tirent leur bois de charpente de Guiaquil, de Galleo, de Tomaco, & autres lieux où il pleut, & où il y a quantité de bois à bâtir. Les parties Meridionales, tels que ſont les environs de Guaſco & de Coquimbo, tirent leur bois de l'iſle de Chiloe, & autres païs circonvoiſins. Les murailles des Egliſes & des maiſons des riches, ſont blanchies de chaux en dehors auſſi-bien qu'en dedans. Les portes & les poteaux ſont fort larges, le tout enrichi d'ouvrages de ſculpture, auſſi-bien que les poutres des Egliſes. Le dedans des maiſons eſt tout tapiſſé de drap richement brodé ou peint. Il y a auſſi quantité de belles peintures qui ne ſont pas un médiocre ſurcroit de décoration : ornemens qu'ils ont, à mon avis, tiré des anciens Eſpagnols. Mais il n'y a point de maiſons à Paita ſi richement parées. Les Egliſes ſont grandes & bien pourvuës de ſculpture. A un bout de la Ville, prés de la mer, il y avoit un petit Fort ; mais ſans canon. Ce Fort où il n'y a que des mouſquets, commande ſi bien toute la Baye, qu'on ne ſauroit y faire décente. Il y en a une autre ſur le ſommet de la montagne, qui donne juſtement ſur la Ville, & commande également

& la Place & l'autre Fort. On ne trouve-là ni bois ni eau. Les habitans tirent leur eau d'une Ville Indienne nommée Colan, située au Nord-Nord-Est, à environ deux lieuës de Paita; car il y a à Colan une petite riviere d'eau douce qui se jette dans la mer, & où les Vaisseaux qui touchent à Paita, se fournissent d'eau & d'autres rafraichissemens, comme de volaille, de Cochons, de Plantains, de Yames, & de Mahis. Il n'y a rien de tout cela à Paita, & les habitans le tirent de Colan, à mesure qu'ils en ont besoin.

Les Indiens de Colan sont tous Pêcheurs. Ils vont pêcher en mer avec des Barques de troncs d'arbres. Ces Barques sont faites de plusieurs troncs d'arbres en maniere de radeau, & fort differentes selon l'usage auquel elles sont destinées, ou suivant l'inclination de ceux qui les font, ou la matiere dont elles sont faites. Si l'on veut s'en servir pour la pêche, elles ne sont composées que de trois ou quatre troncs de bois leger de sept à huit pieds de long, placez à côté les uns des autres, & attachez avec des chevilles de bois, & bien liez avec des saules. Ces troncs sont placez de maniere, que ceux du milieu sont plus longs que ceux des côtez; & principalement ceux de devant, qui vont en diminuant, & forment une pointe pour pouvoir mieux couper l'eau. On en fait d'autres pour voiturer des marchandises. Le fond de celles-ci est de vingt ou trente gros arbres d'environ 20. 30. ou 40. pieds de long, attachez dos à dos comme on vient de dire, & faisant la même figure. Sur ceux-ci on en met d'autres plus courts en travers, bien attachez les uns aux autres, aussi-bien

que ceux qui ſont deſſous. Ce double rang de planches fait le fond du radeau, & eſt d'une largeur conſiderable. Sur ce fondement on éleve la Barque d'environ dix pieds, avec des rangs de bois qu'on met debout, & qui ſoûtiennent quelquefois un plancher ou deux. J'ai remarqué que ces planchers ſont élevez par de gros arbres mis en travers les uns ſur les autres, comme on fait un tas de bois; mais il y a cette difference qu'ils ne ſont pas prés à prés, & attachez comme au fond du radeau, mais ſeulement par les bouts & aux côtez: Ainſi le milieu demeure creux, & fait une chambre, ſi ce n'eſt que de diſtance en diſtance il y a une poutre qui traverſe pour tenir le radeau plus aſſujetti. Dans ce creux ou chambre à environ quatre pieds de haut des poutres du fond, on met tout le long de petites perches prés à prés pour faire le plancher d'une autre chambre. On met encore là-deſſus un autre plancher fait de perches. On ne peut entrer dans les unes & les autres de ces chambres qu'entre la groſſe traverſe des arbres & en ſe baiſſant, & ce ſont ces groſſes traverſes qui compoſent les murailles de cette maiſon navale. Les chambres baſſes ſervent de celliers. On y met de groſſes pierres qui ſervent de leſt, les Vaiſſeaux à eau bien bouchez, & en general tout ce qui ne craint point l'humidité. Car par le moyen d'un leſt & d'une charge ſi peſante, le fond de cette chambre & en general tout le Vaiſſeau, eſt ſi enfoncé, qu'il ne paroît que deux ou trois pieds hors de l'eau. La ſeconde chambre eſt pour les Matelots, & pour les choſes dont ils ont beſoin. Au deſſus de celles-ci ſont les marchandiſes, entaſ-

sées aussi haut qu'on veut ; mais communément jusqu'à huit ou dix pieds, & assujetties par des perches placées debout tout autour. Il y a seulement un petit réduit sur le derriere, pour celui qui tient le gouvernail, qui est fort grand, & un autre devant pour le foyer où l'on fait la cuisine. On a soin principalement de laisser cet espace quand on fait des voyages de long cours, comme par exemple quand on va de Lima à Truxillo, ou à Guyaquil, ou à Panama. Ce dernier est de 4. ou 600. lieües. Au milieu, & entre les marchandises il y a un mât auquel est une grande voile comme celles qu'ont nos Barges de la Tamise. Elles ont toûjours le vent en poupe, & ne sauroient aller avec un vent contraire : Aussi ne sont-elles bonnes que pour ces mers, où le vent est en quelque maniere toûjours le même, ne variant que d'un point ou de deux durant tout le tems qu'il faut à venir de Lima, jusques à ce qu'on est dans la Baye de Panama. Encore la mer n'est-elle pas grosse ; mais on a quelquefois des vents de Nord. En ce cas on baisse la voile, & on abandonne la barque en attendant que le vent change. Tout leur soin est alors de se tenir éloignez de la terre. Car les barques sont faites de maniere, qu'elles ne sauroient jamais couler à fond tant qu'elles tiennent la mer. Ces radeaux ou barques contiennent 60. ou 70. tonneaux de marchandises, & au-delà. Leur principale charge est de vin, d'huile, de farine, de sucre, de draps de Quito, du savon, des peaux de Chévres apprêtées, &c. La barque est menée par trois ou quatre hommes, qui ne pouvant s'en servir pour le retour contre le vent reglé, la vendent à Panama avec les mar-

chandiſes, & s'embarquent ſur quelque Vaiſſeau ou chaloupe qui part pour le Port d'où ils viennent, & où ils conduiſent une autre Barque pour faire un nouveau voyage.

Les petites Barques dont on a ci-devant parlé, & dont on ſe ſert pour pêcher, pour porter de l'eau aux Vaiſſeaux, & autres choſes de même nature, demi tonneau ou un tonneau à chaque fois, ſe gouvernent mieux que les autres, quoi qu'elles ayent des mats & des voiles. On va de nuit avec ces dernieres, par le ſecours d'un vent de terre qui manque rarement ſur cette côte, & on revient dans le jour avec un vent de mer.

On ſe ſert de ces radeaux en pluſieurs endroits des Indes Orientales & Occidentales. On les apelle Catamarans ſur la côte de Coromandel dans les Indes Orientales. Elles ne ſont faites que d'un tronc, quelquefois de deux, d'un certain bois leger. Elles n'ont ni voiles ni gouvernail, & ſont ſi petites qu'elles ne peuvent porter qu'un homme, encore a-t-il toûjours la moitié du corps dans l'eau. Il mène ſa barque avec un gros bâton, & paroît de loin comme un homme aſſis dans un bâteau de Pêcheur.

Le païs des environs de Paita eſt montueux & ſterile comme le reſte du Royaume du Perou. Piura eſt la ville de conſequence qui en eſt la plus proche. C'eſt une grande Ville qui eſt à 40. milles dans le païs. Nos Priſonniers Eſpagnols diſent qu'elle eſt dans un vallon, arroſée par un petit ruiſſeau qui ſe perd dans la Baye de Chirapia, 7. degrez de latitude Septentrionale. Cette Baye eſt plus proche de Piura que de Paita : Cependant toutes les marchandiſes qu'on tranſporte par

mer à Piura, se déchargent à Paita; car la Baye de Chilapia est pleine d'endroits dangereux par le peu d'eau qu'il y a, & par conſequent peu frequentée. La rade de Paita est une des meilleures de la côte du Perou. Elle est à couvert du Sud-Oüest par une pointe de terre qui forme une grande Baye, & fait une eau tranquille, où les Vaisseaux sont en sûreté. Elle peut contenir une flote considerable, & l'on peut y ancrer par tout depuis 6. jusques à 20. brasses d'eau. Vis-à-vis de la Ville, plus on s'en approche, plus l'eau est basse, & plus doucement on va. Toute la Baye n'est que du sable. La plûpart des Vaisseaux qui vont au Nord ou au Sud, touchent-là pour faire de l'eau; car quoi qu'il n'y en ait point à la Ville, cependant les Pêcheurs Indiens de Colan en fourniſſent à juste prix. Comme l'eau est rare sur toute cette côte, la bonne y est fort estimée.

Le 3. de Novembre à six heures du matin nos gens firent décente à environ 4. milles de la place du côté du Midi, & firent quelques prisonniers qui y avoient été envoyez pour faire garde, parce qu'on avoit peur de nous. Ces Prisonniers nous dirent que le Gouverneur de Piura étoit allé à Paita la nuit précedente avec cent hommes armez, dans le dessein de s'oppoſer à nôtre décente si nous nous mettions en devoir d'en faire une.

Ils marcherent droit au Fort, situé sur la montagne, & le prirent sans perdre un homme. Sur cela le Gouverneur de Piura, & tout son monde, prirent la fuite le plus vite qu'ils pûrent. Les nôtres entrerent donc dans la place, & n'y trouverent ni argent ni marchandises, ni aucunes vivres pour faire un repas.

Les prisonniers nous dirent qu'un Vaisseau y avoit été quelque tems auparavant, & qu'il avoit brûlé un gros Vaisseau dans la rade; mais sans y faire décente, & avoit mis ensuite tous ses prisonniers & ses Pilotes à terre. Nous jugeames bien que ce ne pouvoit être que le Capitaine Eaton qui avoit fait cela; & par-là nous conclumes qu'il étoit allé aux Indes Orientales, voyage qu'il avoit toûjours eû envie de faire. Ces mêmes prisonniers nous dirent aussi, que depuis que le Capitaine Eaton avoit été là, une petite barque éloignée du havre avoit pris deux barques de Pêcheurs, & contraint l'équipage de porter à bord 20. ou 30. cruches d'eau douce. Nous crûmes que c'étoit nôtre Barque que nous avions envoyée à Lobos chercher le Capitaine Eaton.

Nous entrames sur le soir avec nos Vaisseaux & moüillames devant la place à dix brasses d'eau, & à prés d'un mille de terre. Nous fûmes-là six jours, dans l'esperance que la Ville se racheteroit. Nos Capitaines demanderent 300. balots de farine, 300. livres de sucre, 25. cruches de vin, & 1000. cruches d'eau; mais de tout cela nous n'eûmes rien. Aussi le Capitaine Swan donna ordre de mettre le feu à la Ville: ce qui fut incontinent executé. Tout nôtre monde revint alors à bord, & le Capitaine Swan voulut qu'on brûlât la Barque que le Capitaine Harris commandoit, parce qu'elle n'alloit pas bien à la voile.

Le vent de terre étant venu nous partimes le soir, & primes la route de Lobos. Le 10. sur le soir nous vimes une voile faisant route avec un vent de Nord-Oüest quart de Nord,

durant que nous pûmes en juger de dessus nôtre tillac. Nous lui donnames incontinent la chasse ; & nous nous partageames pour la mieux rencontrer durant la nuit : Mais nous la manquames ; c'est pourquoi le lendemain nous continuames nôtre route à toutes voiles vers l'isle de Lobos de la mer.

Le quatorziéme jour nous vimes Lobos de la terre. Elle étoit à nôtre Orient. Nous fîmes voiles de ce côté-là. Entre sept à huit heures du soir nous vinmes moüiller au Nord-Est de cette Isle ; à 14. brasses d'eau. Cette Isle à la voir de la mer est assez haute, & ressemble à Lobos de la mer. A environ un quart de mille du côté du Nord il y a une grosse roche creuse, & un bon canal où il y a sept brasses d'eau. Le 15. nous vinmes à terre, & trouvames quantité de Pingoüins, de Boubies, & de veaux marins. Nous envoyames de tout cela à bord, avec ordre de l'apprêter ; car il y avoit long-tems que nous n'avions mangé de chair : Aussi la mangeames-nous de fort bon appetit. Le Capitaine Swan pour donner courage à ses gens de manger de cette mauvaise chair, la loüa comme un mets exquis, comparant le veau marin au cochon de lait rôti, les boubies aux poules, & les pingoüins aux canards. Il en usa ainsi pour les accoûtumer à se contenter de mauvaise viande, ne sachant pas si nous ne serions point forcez d'user de pareille nourriture avant que de quitter ces mers ; car on voit generalement parmi les Avanturiers, que rien n'est plus capable de les faire mutiner que l'indigence, où nous ne pouvions guere tomber dans un lieu où nous pouvions avoir une si grande quantité de ces animaux,

pourvû qu'on pût porter les gens à s'en contenter.

L'aprés-midi nous partimes de Lobos de la terre par un vent de Sud quart-d'Est, & arrivames le dix-neuf à Lobos de la Mer. Nous y trouvames une lettre que la barque que nous avions envoyée aprés le Capitaine Eaton y avoit laissée, par laquelle nous apprimes que le Capitaine avoit été là, mais qu'il en étoit parti avant l'arrivée de nôtre barque, sans y avoir laissé de lettre qui nous donnât avis du lieu où il étoit allé: Que nôtre barque s'en retournoit à Plata dans l'esperance de nous y trouver, ou de nous rencontrer en chemin, résoluë de nous y attendre en cas que cela n'arrivât pas. Nous apprimes avec chagrin que le Capitaine Eaton s'en fut allé, & perdimes esperance de le rencontrer dans ces Mers.

Le vingt & un nous envoyames nos Moskites tirer des Tortuës avec des harpons ou des dards. Ils en apporterent suffisamment à bord pour contenter tout le monde; ce qu'ils firent pendant tout le tems que nous fumes-là. Durant nôtre sejour le Capitaine Swan fit des Vergues plus quarrées que celle qu'il avoit euës jusqu'alors, & élargit aussi ses voiles. Cependant l'équipage des autres vaisseaux fendit des planches pour brûler, & en porterent d'autres à bord pour d'autres usages, autant que nous en pouvions loger commodement. Il y en avoit-là suffisamment de toutes ces sortes, parce que nous y avions laissé celles qui s'étoient trouvées sur la premiere prise que nous avions faite.

Sur le soir du vingt-six nous vimes une petite barque à environ trois lieües de l'Isle, du

côté du Nord-Nord-Oüest, mais comme nous la primes pour la nôtre nous ne lui donnames point la chasse. Le lendemain au matin elle fut du côté du Sud à deux lieües de l'Isle. Cependant nous ne la poursuivimes point, quoi que nous connussions bien que ce n'étoit pas la nôtre, car comme elle avoit le vent sur nous elle se seroit facilement échapée. Nous apprimes quelque tems aprés que l'on avoit envoyé cette barque pour voir si nous étions à cette Isle. Ses ordres étoient de ne pas trop s'approcher, & de se contenter de venir à vûë, supposant que si nous y étions nous courrions incontinent aprés, & en effet ce fut une merveille que nous ne lui donnassions pas la chasse. Mais ne l'ayant point fait, & nous étant tenus clos & couverts sous l'Isle, où nous ne fumes point apperçûs, il nous fut aisé d'aller quelque tems aprés à Puna, où l'on ne nous attendoit pas, n'ayant garde de craindre un ennemi qu'on ne croyoit pas si proche.

Le vingt-huit nous nettoyames le fond de nos vaisseaux, résolus de faire voiles le lendemain pour Guiaquil, parce qu'il étoit arrêté que nous attaquerions cette Ville avant que de retourner à Plata. Nous mîmes donc à la voile le vingt-neuf, & tirames droit vers la Baye de Guiaquil. Cette Baye est entre le Cap Blanc du côté du Midi, & à la pointe de Chandi du côté du Nord. A environ 25. lieües du Cap Blanc prés du fond de la Baye, il y a une petite Isle nommée sainte Claire, située à l'Orient & à l'Occident. Elle est passablement longue, & paroît comme un homme mort étendu & enseveli. Le côté Oriental represente la tête, & l'Occidental les pieds. Les vais-

seaux destinez pour la riviere de Guyaquil, passent au Sud, pour éviter les fonds bas qui sont du côté du Nord, où il s'est autrefois perdu des Vaisseaux. Les Espagnols disent qu'un Vaisseau richement chargé fit autrefois naufrage au Nord prés de cette Isle; qu'une partie de l'argenterie fut retirée par un homme qui venoit de la vieille Espagne avec une patente du Roi qui lui permettoit de pêcher les naufrages sur ces mers; mais que cet homme venant à mourir, cette pêche n'eut point de suite & que le Vaisseau est encore dans l'état où il le laissa, si ce n'est que les Indiens en retirent de tems en tems quelque chose à la dérobée, & en enleveroient bien davantage, sans les Chats de mer qui y fourmillent aux environs.

Le Chat de mer ressemble beaucoup au merlan; mais il a la tête plus plate & plus grosse. Il a une gueule large, & aux deux côtez certains petits poils semblables à la barbe d'un chat; de-là vient qu'on l'a nommé Chat marin. Il a trois nageoires, une au haut du dos, & une de chaque côté. Chaque nageoire est composée d'une arête pointuë, extrêmement venimeuse quand on en est piqué; aussi est-il dangereux de plonger où il y a abondance de ce poisson. Les Espagnols qui se sont hasardez à chercher ces richesses englouties par la mer, en ont fait une triste experience; les uns y ayant perdu la vie, & les autres l'usage de leurs membres. Nous apprimes tout cela d'un Indien qui avoit pêché lui-même à la dérobée. J'ai connu moi-même des Blancs qui ont perdu l'usage des mains pour avoir été tant soit peu piquez par la nageoire de ce poisson. De-là vient que quand nous le prenons à l'hameçon, nous le fou-

foulons aux pieds pour lui ôter le hameçon de la gueule : autrement en se tremoussant comme fait le poisson nouvellement pris, il pourroit par accident piquer les mains de ceux qui voudroient le prendre. Il y a des Chats de mer qui pesent sept ou huit livres. Il y en a aussi en certains lieux particuliers qui ne sont pas plus gros que le pouce, mais leurs nageoires ne sont pas moins venimeuses. Ils sont d'ordinaire aux embouchures des rivieres, ou dans des lieux où il y a beaucoup de bouë. Les uns & les autres se trouvent sur les côtes de l'Amerique, soit de la mer du Nord ou de la mer du Sud, au moins dans les païs chauds, comme aussi dans les Indes Orientales. Navigeant dans ces païs-là avec le Capitaine Minchin, entre certaines Isles proche du détroit de Malacca, il m'en montra une ; où, à ce qu'il me dit, il avoit perdu l'usage de sa main pour avoir eté piqué par un de ces animaux en voulant lui ôter le hameçon de la gueule. On avoit de la peine à voir la piqûre ; cependant sa main devint fort enflée, & la douleur dura prés de neuf semaines, durant la plûpart desquelles la chaleur excessive qu'il y sentoit pensa le desesperer. Mais quoi que les arrêtes des nageoires de ce poisson soient venimeuses, celles du reste du corps ne le sont pas pour cela ; au moins nous n'en avions jamais rien remarqué en mangeant ce poisson, dont la chair est fort douce, délicieuse & saine.

De l'Isle de Santa Clara jusqu'à Punta Arena, il y a sept lieües en tirant du côté de l'Est-Nord-Est. Cette Punta Arena, ou pointe de sable, est la pointe la plus Occidentale de l'Isle de Puna. Tous les vaisseaux qui y viennent

de la riviere de Guiaquil y moüillent, & sont obligez d'y attendre un Pilote, parce que l'entrée en est fort dangereuse pour les Etrangers.

L'Isle de Puna est assez grande, mais plate & basse. Elle a en longueur de l'Est à l'Oüest environ 12. ou 14. lieuës, & 4. à 5. de largeur. Le flux & reflux sont violens tout autour de cette Isle; mais ils coulent par tant de differens endroits à raison des branches, des bras de mer, & des rivieres qui se jettent dans la mer prés de cette Isle, qu'ils laissent en plusieurs lieux & de tous côtez des fonds bas dangereux. Il n'y a dans cette Isle qu'une Ville d'Indiens, située au midi prés de la mer, à sept lieües de la pointe de sable, & qui se nomme Puna aussi-bien que l'Isle. Les habitans de cette Ville sont tous Matelots, & les seuls Pilotes qu'il y ait sur ces mers, sur tout pour cette riviere. Leur principale occupation quand ils ne sont pas en mer est de pêcher. Les Espagnols les obligent de faire bonne garde lors qu'il vient des vaisseaux qui moüillent à la pointe de sable, qui, comme j'ai déja dit, est à sept lieües de la ville de Puna. Le lieu où ils font cette garde est une pointe de terre de l'Isle, qui s'avance dans la mer, & d'où ils découvrent tous les vaisseaux qui moüillent à la pointe de sable. Ils y viennent le matin, & s'en retournent le soir à cheval. De cette pointe où l'on fait garde jusqu'à la pointe de sable il y a quatre lieües, tout Païs-bas & plein de Mangles. Entre ces deux pointes à moitié chemin de l'une à l'autre, il y a une autre petite pointe où les Indiens sont obligez de tenir une autre garde quand ils ont quelque ennemi à craindre. La sentinelle y va le matin dans un Canot, & revient

le soir, car il n'y a pas moyen d'y aller par terre à cause des racines de Mangle. Le milieu de l'Isle de Puna n'est que pâcage. Il y a des bois dans quelques endroits qui sont une terre jaunâtre ou sablonneuse, produisant de grands arbres inconnus pour la plûpart aux voyageurs Il y a quantité d'arbres qu'on apelle Palmeto en langage du païs. J'en dirai ici ce que j'en sai. Le Palmeto est à peu prés de la grosseur d'un Frêne ordinaire. Il est environ de trente pieds de hauteur, le corps en est droit sans feüilles ni branches, excepté à la tête où il y en a plusieurs petites, dont les unes ne sont pas si grosses de la moitié que le bras, & les autres pas plus que le doigt. Elles ont trois à quatre pieds de long sans aucun nœud. Au bout de la branche croît une feüille large de la grandeur à peu prés d'un grand éventail. Quand elle commence à pousser elle est toute pliée, comme un éventail quand il est fermé. A mesure qu'elle croît elle s'ouvre, & devient enfin comme un éventail étendu. Elle est fortifiée du côté de la queuë de plusieurs petites côtes qui y poussent, & se changent en feüilles : mais comme elles poussent prés du bout de la feüille elles sont plus déliées & plus petites. Les feüilles dont sont faits les balais de jonc qu'on apporte en Angleterre croissent précisément de cette maniere, & sont effectivement une petite espece de Palmeto, car il y en a de differentes grandeurs. Aux Isles Bermudes & ailleurs on en fait des chapeaux, des paniers, des balais, des vans, dont on se sert à souffler le feu au lieu de soufflets, & plusieurs autres meubles de ménage. Dans les espaces vuides où ces arbres croissent, les Indiens ont par-ci par-là des plan-

tations de Mahis, de Yames, & de Patates.

La ville de Puna eſt compoſée d'environ vingt maiſons & d'une petite Egliſe. Les maiſons ſont bâties ſur des pilotis, élevez à dix ou douze pieds de terre, & on y monte par des échelles qui ſont en dehors. Je n'ai jamais vû de pareils bâtimens qu'aux Indes Orientales chez les Malayans. Les maiſons ſont couvertes de feüilles de Palmeto, & les chambres bien plancheyées, en quoi les punains ſurpaſſent les Malayans. Le meilleur endroit pour moüiller eſt contre le milieu de la Ville. Il y a cinq braſſes d'eau à la longueur d'un cable de la côte, & un fond marécageux & profond, où l'on peut carener les vaiſſeaux, ou les haler à terre. La mer monte à la hauteur de quatorze à quinze pieds.

On compte ſept lieües de Puna à Guiaquil. Il y a une lieüe à faire avant que d'arriver à l'embouchure de la riviere de Guiaquil, qui a plus de deux milles de large. De là en avant la riviere eſt aſſez droite, & ſerpente peu. Les deux côtez de la riviere ſont bas & marécageux, & pleins de Mangle rouge; ainſi il n'y a pas moyen d'y faire décente. A quatre milles de Guiaquil il y a une petite Iſle baſſe ſur la riviere. Cette Iſle diviſe la riviere en deux parties, & fait deux fort beaux canaux où les vaiſſeaux peuvent monter & décendre. Le canal du Sud-Oüeſt eſt le plus large, l'autre n'eſt pas moins profond, mais plus étroit, à raiſon de pluſieurs arbriſſeaux qui s'étendent ſur la riviere & du côté de la terre ferme & du côté de l'Iſle. Il y a auſſi de chaque côté divers gros troncs d'arbres qui ſont tout debout dans l'eau. L'Iſle a plus d'un mille de long. De la haute partie de l'Iſle

jusques à la ville de Guiaquil il y a prés d'une lieuë, & autant ou peu s'en faut d'un côté de la riviere jusqu'à l'autre. Les vaisseaux les plus chargez peuvent aisément moüiller dans ce grand espace ; mais la meilleure rade est au plus prés de l'endroit de l'Isle où la ville est bâtie : Aussi ce lieu-là est rarement sans vaisseaux. Guiaquil fait face à l'Isle, & est bâtie sur la riviere, & en partie au pied d'une agreable montagne, dont le penchant est du côté de la riviere, qui inonde souvent la basse Ville. Il y a deux Forts, l'un dans un lieu bas, & l'autre sur une hauteur. Cette Place fait une trés-belle perspective, & est embellie de diverses Eglises & autres bons édifices. Le Gouverneur y fait sa résidence, & j'ai apris qu'il a ses patentes du Roi d'Espagne. On peut compter Guiaquil pour un des principaux ports de la Mer du Sud. Les marchandises qu'on en transporte sont du Cacao, des Peaux, du Suif, de la Salsepareille, & autres petites marchandises, des Draps de laine nommez communément Draps de Quito.

Il croît du Cacao aux deux côtez de la riviere, au dessus de la Ville. La noix en est petite comme la noix de la Baye de Campêche, & je la croi la plus petite des deux. Il s'y recüeille autant de Cacao qu'il en faut à tout le Royaume du Perou ; & l'on en envoie beaucoup à Acapulco, & de-là aux Isles Philippines.

La Salsepareille croît dans l'eau, à ce qu'on m'a dit, prés des bords de la riviere.

Le Drap de Quito vient d'une riche Ville du païs nommée Quito. On y fait une grande quantité de Serges & de Draps larges. Ce Drap n'est pas fort fin, mais le commun peuple n'en porte pas d'autre dans toute l'étenduë

du Perou. Ces draps & toutes les autres marchandiſes qui viennent de Quito, ſont embarquées à Guiaquil pour être tranſportées ailleurs, & tout ce qu'on porte à Quito paſſe par Guiaquil. On peut juger par-là que Guiaquil eſt une place d'un grand commerce.

Quito, à ce qu'on m'a dit, eſt une Ville fort peuplée, & ſituée dans le cœur du païs. Une partie des habitans ſont Eſpagnols, mais la plûpart ſont Indiens ſoumis à la domination Eſpagnole.

Elle eſt environnée de montagnes d'une prodigieuſe hauteur, deſquelles ſortent pluſieurs groſſes rivieres. Ces montagnes abondent en or, que les pluyes violentes jettent auſſi-bien que le ſable dans les ruiſſeaux circonvoiſins, où les Indiens ſe rendent par troupes pour ſeparer le ſable, & mettre la poudre d'or dans leurs calebaces. Quant à la maniere d'amaſſer l'or, je renvoye le Lecteur au livre de Monſieur Wafer. Je remarquerai ſeulement ici que Quito eſt le lieu de tout le Perou qui a le plus de ce riche métal, à ce qu'on m'a ſouvent dit.

Le païs eſt ſujet à de groſſes pluyes, & à des broüillards épais, & principalement les valées. De-là vient qu'il eſt extrémement mal ſain & maladif. Les principales maladies ſont des fiévres, de violens maux de tête, des douleurs de ventre, & des fluxions. Je ne connois point d'endroit où l'or ſe trouve qui ne ſoit extrémement mal ſain, comme je le dirai plus particulierement quand je parlerai d'Achin dans l'Iſle de Sumatra dans les Indes Orientales. Guiaquil n'eſt pas ſi maladif que Quito, & les autres Villes plus avancées dans le païs: cependant il l'eſt beaucoup en comparaiſon

des Villes qui ſont ſur la côte de la mer pacifique au Sud du Cap blanc.

Comme c'étoit à Guiaquil que nous avions réſolu d'aller, nous laiſſames nos Vaiſſeaux à la hauteur du Cap blanc, & allames avec nôtre Barque & nos Canots dans la Baye de cette place, faiſant route vers l'Iſle de ſainte Claire, où nous arrivames le jour aprés que nous eumes quitté nos Vaiſſeaux. De-là nous envoyames la nuit ſuivante deux Canots à la pointe d'Arena ou de ſable. Cette pointe abonde en huitres & autres coquillages, comme Moules & Petoncles. Auſſi les Indiens de Puna y viennent-ils ſouvent prendre de ce poiſſon. Nos Canots eurent fait le trajet avant que le jour parut, & ſe cacherent dans une anſe en attendant que les Indiens vinſſent de Puna. Le matin quelques-uns étant arrivez ſelon leur coûtume avec leurs Barques de troncs d'arbres vers la fin de la marée, ils furent tous pris par nos gens. Le lendemain par l'avis de ces Priſonniers, les deux Sentinelles de Puna furent enlevées avec tous les habitans ſans qu'il en échapât un ſeul. A la marée ſuivante ils prirent une petite Barque chargée de draps de Quito. Elle étoit partie de Guiaquil par la marée, & alloit à Lima ſur l'avis qu'elle avoit eu par la Barque que nous avions vûë à l'iſle de Lobos, que nous avions quitté la côte. Le maître de cette Barque chargée de draps, apprit à nos gens qu'il venoit trois Barques de Guiaquil chargées de Negres; & ajoûta qu'ils en devoient partir à la prochaine marée. Ils n'eurent pas plûtôt pris la Barque chargée de drap, qu'ils envoyerent un Canot à nôtre Barque, où étoit la plus grande partie de

nos gens, avec avis d'aller sans retardement & en diligence à la ville Indienne. La barque étoit alors à l'ancre à la pointe d'Arena; & vint la marée suivante à Puna avec tout son monde, & le reste de nos Canots. Le flux étant prés de sa fin, nous demeurames-là jusques à ce qu'il fut tout à fait fini. Ensuite nous nous mimes à ramer, aprés avoir laissé cinq hommes à bord de nôtre barque, avec ordre de ne pas branler jusqu'au lendemain à huit heures, & de ne tirer ni sur les bâteaux ni sur les barques, jusques à ce qu'ils pussent tirer sur tout; car on supposoit qu'avant ce tems-là nous serions maîtres de Guiaquil. Nous n'eumes pas ramé deux milles que nous rencontrames & primes une des trois barques chargées de Negres. Le maître nous dit que les deux autres partiroient de Guiaquil par la prochaine marée. Nous coupames son grand mât, & la laissames à l'ancre. Comme c'étoit alors pleine marée nous ramames en diligence du côté de la Ville, dans l'esperance d'y arriver avant la fin du flux, mais nous trouvames qu'il y avoit plus loin que nous n'avions cru, ou pour mieux dire nos Canots étoient si pleins de monde qu'ils n'alloient pas à beaucoup prés si vite que nous aurions souhaité. Le jour vint que nous étions encore à deux lieües de la Place, & cependant il ne nous restoit que deux heures de marée. C'est pourquoi nôtre Capitaine pria le Pilote Indien de nous mener dans quelque anse où nous pûssions nous tenir cachez tout le jour. Cela fut incontinent fait, & nous dépêchames un Canot à nôtre barque du côté de Puna, avec avis que personne ne remuât, ni ne fit feu que le lendemain. Mais il arriva

trop tard pour revoquer les premiers ordres. Car les deux barques chargées de Negres desquelles on a ci-devant parlé, partirent de la Ville sur la fin de la marée du soir, & étoient à l'ancre dans la riviere prés de la côte. Comme nous étions de l'autre côté, nous les manquames, & n'en fûmes ni vûs ni entendus. Le flux ne fut pas plûtôt fini, qu'elles leverent l'ancre, & continuërent leur route du côté de Puna. Les gens de nôtre barque les voyans venir droit à eux, & toutes deux pleines de monde, crurent que nous avions été défaits : & que les barques chargées de troupes Espagnoles avoient été détachées pour prendre nos Vaisseaux. Dans cette supposition ils tirerent trois coups de canon sur les deux barques qui étoient encore à plus d'une lieuë d'eux. Les deux barques Espagnoles mouillerent incontinent, & les maîtres sautant dans leurs chaloupes se mirent en devoir de gagner la terre à toutes rames : Mais nôtre Canot les poursuivit & les prit. Ces trois coups de canon mirent en grand desordre nos gens avancez. La plûpart croyans qu'ils avoient été entendus à Guiaquil, jugerent qu'il ne servoit de rien de demeurer cachez dans l'anse, & conclurent ou qu'il falloit aller à la place, ou retourner à nos Vaisseaux. La marée n'étoit alors qu'au quart de son cours ; ainsi nous n'aurions sçû monter quand nous l'aurions voulu. Le Capitaine David dit enfin, qu'il vouloit sans retardement décendre sur l'anse où nous étions, & marcher droit à la place, pourvû que 40. hommes vouluſſent l'accompagner, & sans raisonner davantage il mit pied à terre au travers des Mangles qui étoient dans ces lieux marecageux. Ceux qui se trouverent

de ſon avis le ſuivirent au nombre de 40. à 50. Le Capitaine Swan demeura tranquille dans l'anſe avec le reſte de nos gens, ne croyans pas qu'il fut poſſible de rien faire par cette voie. Le Capitaine David & ſa troupe furent abſens prés de quatre heures, & revinrent tous moüillez & fort haraſſez, ſans avoir pû trouver de paſſage pour entrer dans la terre-ferme. Ils avoient été ſi loin qu'ils perdirent preſque l'eſperance de pouvoir revenir : Car un homme ne peut paſſer qu'avec beaucoup de peine au travers de ces Mangles rouges. Le Capitaine David étant de retour nous arrêtames d'aller à la Ville à la faveur de la premiere marée, réſolus de venir ſans rien entreprendre, s'il ſe trouvoit qu'elle eût pris l'allarme. La marée ne commença pas plûtôt à revenir, que nous commençames à ramer, & paſſames prés de l'Iſle par le canal le plus étroit qui eſt du côté du Nord-Eſt. Il y a tant de troncs d'arbres dans la riviere, qu'il eſt trés-dangereux d'y paſſer la nuit, (qui eſt juſtement le tems que nous prenons toûjours pour de pareilles entrepriſes.) Car la riviere eſt extrêmement rapide, & un de nos Canots qui donna contre un tronc, auroit été indubitablement renverſé, ſi les autres ne l'avoient promptement ſecouru. A peine fûmes-nous au bout de l'Iſle, qu'on nous tira un coup de mouſquet de derriere des broſſailles. La Ville étoit alors devant nous toute ouverte ; mais ce coup ne fut pas plûtôt tiré, que nous la vimes incontinent illuminée de flambeaux, au lieu qu'auparavant il n'en paroiſſoit qu'un ſeul. Il n'en fallut pas davantage pour nous faire connoître que nous étions découverts, pluſieurs de nos

gens neanmoins dirent, que le jour ſuivant étant un jour de fête, ce qui étoit vrai auſſi, les Eſpagnols faiſoient des feux d'artifice, ce qu'ils faiſoient ſouvent la veille de ces jours-là. Nous ramames donc un peu plus avant, & trouvames la terre-ferme. Le Capitaine David mit ſon Canot à terre, & décendit avec ſes gens. Le Capitaine Swan & la plûpart des ſiens ne jugeoient pas à propos de ne rien entreprendre, attendu que la Ville étoit allarmée : mais enfin on leur reprocha tant leur peu de courage, qu'ils mirent auſſi pied à terre. Le lieu où ils firent décente étoit à prés de deux milles de la Ville. Il étoit tout couvert de bois ſi fort qu'il ne fut pas poſſible de marcher durant la nuit. Auſſi nous fimes-alte, & attendimes que le jour fut venu. Nous avions avec nous deux Pilotes Indiens. Il y en avoit un qui avoit demeuré un mois avec nous, & qui ayant été mal-traité d'un Gentilhomme de Guiaquil, nous ofrit ſes ſervices pour ſe venger ; auſſi le trouvames-nous toûjours fort fidéle. Nous avions pris l'autre trois ou quatre jours auparavant : mais il ne paroiſſoit pas de moins bonne volonté. Ce dernier étoit conduit par un des hommes du Capitaine David, qui faiſoit paroître beaucoup d'empreſſement pour aller à la Ville, & étoit des plus échaufez à reprocher aux autres leur peu de cœur. Cependant ce même homme, comme il l'a depuis confeſſé, nonobſtant ſon courage qu'il faiſoit tant valoir, coupa ſecrettement la corde dont le guide étoit attaché, & le laiſſa aller du côté de la Ville ſans ſe mettre en peine de le ſuivre, il s'écria que le Pilote s'en étoit allé, & que quelqu'un avoit coupé la corde dont il étoit attaché.

Tout le monde se mit en mouvement pour chercher l'Indien ; mais tout cela fut fort inutile. Nous fûmes alors dans une grande consternation de nous trouver dans l'obscurité & embaraſſez au milieu des bois. Ainſi nôtre deſſein échoüé ſans reſſource, perſonne n'eut le cœur aprés cela de parler d'aller plus loin. Nous fûmes-là juſques au retour du jour, & comme il commença de paroître, nous gagnames à force de rames le large de la riviere, d'où nous vimes la Ville tout à découvert, laquelle comme j'ai déja dit, fait une trés-agreable perſpective. Nous fûmes-là prés d'une demie heure, éloignez de la Ville d'un mille ou de quelque choſe de plus. Les gens de la Ville ne tirerent point ſur nous & nous ne tirames point ſur eux. Ainſi échoüa nôtre deſſein ſur Guiaquil. Le Capitaine Trowlei, & le Capitaine François Gronet, furent plus heureux, car ils prirent cette place peu de tems aprés.

Aprés avoir bien conſideré la place, nous paſſames la riviere, allames à une ferme, où nous tuames une vache, que nous apprêtames & mangeames. Nous demeurames-là juſqu'à la marée du ſoir, que nous décendimes la riviere, & arrivames à Puna le 9. au matin. Chemin faiſant nous allames à bord des trois barques chargées de Negres que nous avions laiſſées à l'ancre dans la riviere, & les emmenames. Il y avoit mille Negres dans les trois de l'un & de l'autre ſexe ; mais tous jeunes. Arrivez à Puna, nous envoyames un Canot à la pointe d'Arena pour voir ſi les Vaiſſeaux y étoient venus. Il revint le 12. avec nouvelles qu'ils étoient tous trois à l'ancre. L'aprés-midi nous allames tous à bord

de nos Vaisseaux avec la barque chargée de drap, & environ quarante Negres des plus vigoureux, & laissant le reste dans les trois barques. De ces quarante le Capitaine David & le Capitaine Swan en choisirent environ quatorze ou quinze chacun, & renvoyerent le reste à terre.

Il n'y a jamais eu une plus belle occasion de s'enrichir que nous l'eûmes alors. Il n'y avoit qu'à s'aller établir avec ces Negres à sainte Marie dans l'Isthme de Darien, & les occuper à tirer l'or des mines qui y sont. Nous le pouvions faire aisément: Car six mois auparavant le Capitaine Harris qui étoit alors avec nous, étant venu par terre de la mer du Sud avec son corps d'Avanturiers, avoit chassé les Espagnols des mines d'or, & de la Ville de sainte Marie; & si bien chassez, qu'ils ne s'étoient depuis jamais mis en devoir de s'y rétablir. Ajoûtez à cela que les Indiens qui haissoient mortellement les Espagnols, & qui s'étoient enrichis par les avantages qu'ils avoient eus sur eux par le secours des Avanturiers durant plusieurs années, étoient nos amis à toute épreuve, & prêts à nous recevoir & à nous donner main forte. Nous avions comme j'ai dit 1000. Negres propres à travailler; nous avions 200. tonneaux de farine à Gallapagos, il y avoit la riviere de sainte Marie où nous pouvions carener & équiper nos Vaisseaux: Nous pouvions fortifier l'embouchure de la riviere, de maniere que si les Espagnols étoient venus contre nous avec toutes les forces qu'ils ont au Perou, nous les aurions empêchez d'entrer. S'ils avoient voulu nous renfermer par des Vaisseaux de guerre qu'ils auroient pû avoir pour nous assie-

ger, nous avions pour vivre un païs de grande étenduë, & pour amis les Indiens qui sont une grande Nation. Mais le plus grand avantage que nous eussions étoit les mers du Nord qui nous favorisoient. Nous aurions pû par ce moyen non-seulement nous transporter nous & nos éfets, mais même faire venir des secours de troupes & de munitions; car en peu de tems nous aurions été secourus de tout ce qu'il y a aux Indes Occidentales: plusieurs de milliers d'Avanturiers seroient venus à nous de la Jamaïque, & principalement des Isles Françoises, & nous serions à l'heure qu'il est les maîtres non seulement des mines les plus riches qu'on ait découvert jusques ici dans l'Amerique; mais même de toute la côte jusqu'à Quito; & il y a apparence que nous aurions fait encore beaucoup plus que je ne dis.

Mais reprenons le fil de nôtre voyage, & ne parlons plus de ces choses qui paroîtront sans doute aux Lecteurs de magnifiques visions. Le 13. nous fimes voiles de la pointe d'Atena pour aller chercher le Capitaine Eaton à l'Isle de Lobos. Nous avions deux vaisseaux & deux barques. Le 16. nous arrivames à Plata, où nous ne trouvames ni barque ni lettre. Le lendemain nous allames à terre pour faire aiguade, & rencontrames nôtre barque en passant. Elle avoit été une seconde fois à l'Isle de Lobos, & ne nous y ayant point trouvez elle revenoit à Plata. Elle avoit manqué de provisions depuis qu'elle nous avoit quittez; c'est pourquoi elle avoit été en prendre à sainte Helene, où elle trouva autant de Mahis qu'il lui en falut pour trois à quatre jours. Ce Mahis, quelques poissons & tortuës qu'elle tira, lui durerent jusqu'à

l'Isle de Lobos de la terre. Elle trouva des Boubies & des œufs de Pingouins dont elle fit bonne provision, & vint partant de-là à Lobos de la mer, où elle remplaça les œufs qui s'étoient consumez, & sala de peur d'accident quelques jeunes veaux marins. Ainsi pourvûë elle reprit la route de Plata.

Nous n'eûmes pas plûtôt fait aiguade que nous reprimes le chemin de l'Isle de Plata. Ce fut-là où nous partageames les draps que nous avions pris sur la barque. Nous en fimes deux lots. Le Capitaine David & ses gens en eurent un, & le Capitaine Swan & les siens l'autre. Le Capitaine Swan retint la barque, & en fit un vaisseau de transport. Il y avoit alors à Plata plusieurs grosses Tortuës qui venoient, à ce que je croi, de Gallapagos; car je n'en avois jamais vû là, quoi que j'y eusse été diverses fois. C'étoit alors le tems qu'elles s'accouploient; ce qu'elles font là beaucoup plûtôt que dans les Indes Occidentales, proprement ainsi nommées. Nos tireurs en apportoient tous les jours à bord plus que nous n'en pouvions manger. Le Capitaine Swan n'avoit point de tireurs, & par consequent point de Tortuës, que celles que le Capitaine David lui envoyoit. Il recevoit aussi du Capitaine David la farine dont il avoit besoin. Mais depuis le contre-tems qui nous étoit arrivé à Guiaquil, les gens du Capitaine David murmuroient contre Swan, & ne lui donnoient pas volontiers des provisions, parce qu'à l'affaire de Guiaquil il avoit paru moins échaufé que David. Ces démêlez s'étant enfin racommodez, nous résolumes d'entrer dans la Baye de Panama, & d'aller à une ville nommée La Velia; mais comme nous

n'avions pas assez de Canots pour mettre nos gens à terre, nous résolumes de chercher des rivieres où les Espagnols n'eussent aucun commerce, pour nous y pourvoir de Canots Indiens.

CHAPITRE VII.

Ils quittent l'isle de Plata. Du Cap Passao. De la côte entre ce Cap & le Cap saint François; & de-là jusqu'à Panama. Riviere de San Jago, ou saint Jaques. Cotonnier rouge & blanc, arbre à chou. Indiens de la riviere de San Jago, & de leur voisinage. Isle de Gallo. Riviere & village de Tomaco. Isle de Gorgone. Huitres où il y a des perles dedans qui sont là, & ailleurs. Qualité du païs. Cap Corrientes. Pointe de Garrachine. Isle de Gallera. Isles à perles. Pachequе. Isle de saint Paul. Lavelia. Nata. Clam, poisson. Huitre. Agreable perspective dans la Baye de Panama. Panama ancien, Panama nouveau. Grand concours de Lima & de Porto-bello à Panama, à l'arrivée de la fleste Espagnole aux Indes Orientales. Route de cette flote, avec une déduction des premiers motifs qui porterent les Avanturiers à traverser l'Isthme de Darien pour se rendre dans les mers du Sud, & du commencement de leur correspondance particuliere avec les Indiens qui habitent cet Isthme. De l'air de Panama, & du tems qu'il y fait. Isle de Perico. Agreable isle de Tabaca, ou Tabago. Mammet arbre. Village de Tabaco. Stratagêmes des Espagnols. Ingenieurs du Capitaine Bond. Ignorance des Espagnols dans les affaires de la marine. Un parti d'Avanturiers François arrive par terre. Commissions données

par le Gouverneur du petit Gave. Du Golphe de St. Michel, & des rivieres de Congo, de Sambo, & de sainte Marie. Reformation de l'erreur des Cartes ordinaires au sujet de la pointe de Garrachine & du Cap saint Laurent, qu'elles placent mal. De la Ville, & des mines d'or de sainte Marie, & de la ville de Scuchadero. Le Capitaine Townley & quelques autres Avanturiers Anglois arrivent par terre. Vaisseaux du vin de Pisco. fonction du Capitaine Knight avec sa barque. Leur retour à la pointe de Garrachine. Pertopinas. L'isle d'Otoque. Paquet venant de Lima, pris. Autres Avanturiers Anglois & François arrivent. Chepelio une des plus agreables Isles du monde. Poires de Sapadille & d'Avogato; Mammet, Mammet Sapporta, Mammet sauvage, & pommes à l'étoile, &c. Ville & riviere de Chepo. Traverses dans la Baye de Panama. Relation des forces de la flote Espagnole, & de celle des Avanturiers. Combat des deux flotes.

LE 23. de Décembre 1684. nous fimes voiles de l'isle de Plata pour la Baye de Panamá, avec un vent de Sud-Sud-Est frais & gaillard, & par-dessus cela beau tems. Le lendemain au matin nous doublames le Cap Passao. Il est à 10. degrez 8. minutes de latitude Meridionale de la Ligne. C'est une pointe haute & ronde qui s'avance dans la mer, & qui semble divisée dans le milieu. Il est nud prés de la mer; mais plus avant, & des deux autres côtez il est plein de petits arbres. Le païs est fort élevé & fort montueux, & paroît plein de bois. Entre le Cap Passao & le Cap saint François, la côte est toute pleine de petites pointes, qui font autant de petites Bayes sablonneuses, des espaces qui

les ſeparent. Elle eſt aſſez élevée & couverte de diverſes ſortes d'arbres. De ſorte qu'on ne voit tout le long de la côte qu'un bois perpetuel, d'autant plus agreable, que les arbres ſont de formes diferentes, ſoit pour la hauteur, ſoit pour la couleur.

Nôtre deſſein étoit, comme j'ai dit dans mon Chapitre précedent, d'aller chercher des Canots dans quelque riviere où les Eſpagnols n'euſſent ni établiſſement ni commerce avec les Indiens naturels. Nous avions des Pilotes Eſpagnols, & des Indiens élevez parmi eux, capables par conſequent de nous conduire dans tous les havres & rivieres qui appartenoient aux Eſpagnols : Mais ils n'avoient aucune connoiſſance des rivieres que les Eſpagnols ne pratiquoient point. Il y a pluſieurs rivieres ſemblables entre Plata & Panama qui ne ſont pas pratiquées. Bien plus, il n'y a pas un Eſpagnol ſur la côte tout le long de la Ligne juſques au Golphe de ſaint Michel, ou même juſqu'à Panama, & les Indiens qui habitent tous ces païs-là ne ſont point ſous la dépendance des Eſpagnols. Il eſt vrai que prés de l'Iſle de Gallo, il y a une ou deux rivieres habitées par des Eſpagnols qui s'occupent à chercher de l'or.

Nos Pilotes ſe trouvant embaraſſez pour n'être pas informez des côtes moins frequentées, nous remediames à ce mal par les livres que nous trouvames à bord des Pilotes Eſpagnols que nous avions pris ; & l'experience nous convainquit que nous avions trouvé de fort bons guides. Cependant comme en pluſieurs endroits de la côte le païs eſt bas & plein d'ouvertures, d'anſes, & de rivieres, il n'eſt pas tout-à-fait aiſé de trouver la ri-

viere particuliere où l'on veut aller, à moins que d'en avoir une exacte connoissance.

Neanmoins nous ne nous rebutames pas pour cela, croyant qu'il se pouvoit faire qu'une riviere fut aussi bien pourvûë qu'une autre de Canots à l'Indienne, & pourvû que nous en trouvassions, tous les lieux nous étoient indiferens. Cependant nous nous fixames à la riviere de saint Jago, non qu'il n'y eut pas d'autres rivieres aussi larges & aussi commodes, qui ne fussent pas habitées par les Espagnols; mais parce que cette riviere n'étoit pas éloignée de Gallo, Isle où nos vaisseaux pouvoient moüiller seurement & se tenir à la rade avec la même seureté. Nous passames prés du Cap saint François, & eumes des pluies continuelles. Le païs prés de la mer jusqu'au Nord du Cap, est bas & extraordinairement couvert de bois. Les arbres sont fort prés à prés, & paroissent d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse. Depuis le Cap saint François jusques à la Baye de Panama, les terres sont plus Orientales. C'est-là à mon avis les bornes de ce Cap du côté du Midi, & du côté du Septentrion les Isles de Caboya ou de Quibo. Entre ce Cap & l'Isle de Gallo il y a plusieurs rivieres grandes & navigables. Nous passames par toutes, & arrivames enfin à la riviere San Jago.

Cette riviere est à environ deux degrez au Nord de la Ligne équinoxiale. Elle est large & navigable durant quelques lieües en montant; & à sept lieües de la mer elle se partage en deux branches, qui font quatre grandes Isles. La branche la plus large est au Sud-Oüest de l'Isle. Les unes & les autres sont fort profondes: Mais l'embouchure de la plus

étroite est si remplie d'endroits peu creux, que les petits Canots mêmes n'y peuvent pas entrer lors que la mer est basse. Au-dessus de l'Isle elle a une lieuë de large, & les courans y sont assez droits & fort rapides. Le flux va à prés de trois lieuës dans la riviere. Mais jusqu'à quelle hauteur, c'est ce que je ne sai pas. Il y a apparence que cette riviere sort de quelques-unes des riches montagnes voisines de la ville de Quito, & traverse un païs aussi riche en terroir, qu'aucun peut-être qu'il y ait au monde, & sur tout à dix ou douze lieuës de la mer. La terre, tant de l'Isle que des deux côtez de la riviere, est noire & profonde, produisant des arbres d'une grosseur extraordinaire, & de toutes les sortes qui croissent communément dans les climats chauds. Je ne parlerai que des Cotonniers & arbres à chou qui y sont en abondance, & aussi larges que j'en aye jamais vû.

Il y a de deux sortes de Cotonniers, les uns rouges, les autres blancs. Les blancs viennent comme le Chêne; mais ordinairement ils sont plus gros & plus grands que nos chênes. Le corps en est droit, & sans nœuds ou branches jusqu'à la tête, où il jette comme le chêne plusieurs grosses branches. Son écorce est unie & de couleur grise. Ses feüilles sont épaisses & larges comme celles du Prunier, dentelées par les bords, ovales, unies, & d'un verd enfoncé. A 18. ou 20. pieds de haut, quelques-uns de ces arbres ont le corps beaucoup plus gros qu'ils ne l'ont plus prés de terre, car ils sont de la forme d'une quille; c'est-à-dire plus gros dans le milieu, que par les deux bouts. Ils portent du coton fort fin, & qu'on appelle coton de soie. Quand

le coton eſt mûr, ces arbres paroiſſent comme nos pommiers d'Angleterre, quand ils ſont tous fleuris. Le coton ſi je ne me trompe, tombe au mois de Novembre ou de Décembre; & alors la terre eſt toute couverte de blanc. Celui-ci n'eſt ni fort ni long, comme celui qui croît ſur les petits Cotonniers dans les plantations; mais reſſemble au duvet des chardons. Auſſi n'ai-je jamais ſû qu'on en ait rien fait dans les Indes Occidentales, parce qu'il ne vaut pas la peine qu'on prendroit à l'amaſſer. Mais on l'amaſſe aux Indes Orientales pour en faire des oreillers. Il y a au milieu une petite graine noire. Les feüilles de cet arbre tombent au commencement d'Avril. Pendant que les vieilles tombent, il en pouſſe de nouvelles. En une ſemaine de tems il eſt dépoüillé de ſes vieilles feüilles, & a repris, s'il faut ainſi dire, une robe toute neuve qui ne déplaît pas aux yeux. Le Cotonnier rouge reſſemble à l'autre; mais il n'eſt pas tout-à-fait ſi gros. Il ne porte point de coton: Mais ſon bois eſt tant ſoit peu plus dur: Cependant ils ſont tous deux doux & ſpongieux, propres à rien que je ſache, ſi ce n'eſt à faire des Canots, à quoi ils ſont fort bons, parce que ces arbres ſont droits & hauts: mais les Canots de ce bois ne durent pas, à moins qu'on ne les tire ſur le ſec, & qu'on ne les goudronne ſouvent. Autrement les vers & l'eau les pourriſſent bien-tôt. Ces arbres ou plutôt ces arbriſſeaux, ſont les plus gros qui ſoient aux Indes Occidentales: Ils ſont communs aux Indes Orientales & aux Occidentales, dans le terroir gras & bon.

Comme le Cotonnier eſt le plus gros des

arbres, l'arbre à chou eſt auſſi le plus haut. Le tronc n'en eſt pas extrêmement gros; mais en récompenſe il eſt fort haut & fort droit. J'en ai meſuré un abatu dans la Baye de Campêche, lequel avoit 120. pieds de long; & il y en a de beaucoup plus longs. Il n'a de branches qu'à la tête, & il y en a pluſieurs qui ne ſont pas plus groſſes que le bras. Elles ne ſont point couvertes; mais plates & pointuës, & de 12. ou 14. pieds de long. A environ deux pieds du tronc les branches pouſſent de petites feüilles longues, & larges d'environ un pouce. Elles croiſſent des deux côtez avec tant de régularité, qu'il ſemble que le tout ne ſoit qu'une grande feüille, compoſée de pluſieurs petites. Le fruit pouſſe au milieu de ces branches depuis le ſommet de l'arbre. Il eſt envelopé dans pluſieurs jeunes feüilles ou branches, qui s'étendent à meſure que les vieilles tombent. Quand on le tire des feüilles où il ſemble envelopé, il eſt auſſi gros que la partie la plus menuë de la jambe, & a un pied de long. Il eſt blanc comme du lait, & doux comme une noix s'il eſt mangé crud: Mais quand il eſt cuit il eſt délicieux & fort ſain. Outre ce fruit, il croît entre l'arbre & les grandes branches de petits tuyaux comme ceux d'un arbriſſeau, leſquels ont environ deux pieds de long. Au bout de ces petits tuyaux qui pouſſent fort prés à prés, pend une petite graine dure & ronde, & auſſi groſſe qu'une ceriſe. Ces graines tombent tous les ans, & ſont fort bonnes pour les Cochons. De-là vient que les Eſpagnols font payer une amende à tous ceux qui coupent un de ces arbres dans leurs bois. Le tronc de cet arbre eſt plein de viroles tout autour, à

demi pied les unes des autres, depuis le haut jusques au bas. L'écorce en est mince & cassante, le bois noir & fort dur, & la moëlle blanche. On ne monte point sur l'arbre pour cueillir le fruit; on le fait tomber en le coupant; car si on le cueilloit, l'arbre mourroit aussi-tôt qu'il auroit perdu sa tête. Cependant dés qu'il n'a plus sa tête, il meurt. Les Jamaïcains se servent beaucoup de ce bois pour plancheyer les côtez de leurs maisons; car il ne s'agit que de fendre le tronc en quatre, & voilà autant de planches. Ces arbres paroissent fort agreables, & sont la décoration de tous les bois où ils se trouvent par leurs branches vertes, qui s'étendent beaucoup par dessus toutes les autres.

Ce païs est sujet à de fort grosses pluyes, si bien qu'on peut dire que cette partie du Perou a autant d'eau que les environs de Lima, & en general toute cette côte, qui est la sechereſſe même, en a peu. Je croi que c'est la raison pourquoi les Espagnols ont fait si peu de découvertes sur cette riviere & sur les autres de cette côte. Peut-être est-ce aussi parce qu'elle n'est pas directement sur leur route; car ils ne la côtoyent pas en allant de Panama à Lima; mais prennent d'abord à l'Occident jusques aux isles de Caboya, pour trouver le vent d'Oüest. De-là ils vont au Cap saint François, & ne touchent ordinairement nulle part, qu'ils ne soient à Manta prés du Cap saint Laurent. Il est vrai qu'en revenant de Lima à Panama ils peuvent aller le long de la côte; mais alors leurs vaisseaux sont toûjours chargez, & par conſequent mal propres à faire des découvertes; au lieu que ceux qui viennent à vuide de Pa-

nama le peuvent bien mieux faire, & ont bien plus de loisir pour cela. Ils peuvent avoir encore une troisiéme raison, qui est la ferocité des Indiens, & la haine qu'ils ont pour la Nation Espagnole. Cette côte est naturellement fortifiée de rivieres & de grands bois, d'où les Indiens pourroient aisément endommager à coups de fléches tous ceux qui mettroient pied à terre pour les attaquer. Il n'y a point d'Indiens, particulierement du côté de cette riviere, qui ne demeurent à six lieuës de la mer, & tout ce païs est plein de bois tellement impratiquables, que pour aller à eux, ou pour aborder leurs mines & leurs montagnes, il n'y a point d'autre chemin que de monter la riviere. Mais ceux qui entreprendroient quelque chose de pareil, & qui seroient autant haïs des Indiens, que le sont de tout tems les Espagnols, n'auroient qu'à s'attendre à se voir exposez aux fléches de ces Barbares, qui ne manqueroient pas de se mettre exprés en embuscade dans les bois. Ces Indiens ont de petites plantations de Mahis, & de bons jardins à plantain; car le plantain est leur principale nourriture. Ils ont aussi quelques volailles & quelques cochons.

C'étoit à cette riviere que nous avions dessein d'aller chercher des Canots. Le 26. donc supposant que nous en étions vis-à-vis, nous sortimes de nos Vaisseaux avec quatre Canots. Le 27. au matin nous entrames à demi marée dans la plus petite des branches de la riviere, & ramames six lieuës avant que de rencontrer des habitans. Nous trouvames enfin de petites hutes couvertes de feüilles de Palmeto. Les Indiens nous voyant ramer du côté de leurs maisons, mirent leurs femmes, leurs

leurs enfans, & leur ménage dans leurs Canots, & s'en allerent plus vite que nous ne pouvions les suivre avec nos rames : Car nous étions forcez de tenir le large à cause de nos avirons, au lieu qu'avec les leurs ils alloient au plus prés de terre, & n'avoient pas contr'eux comme nous la violence des courans. Ces hutes étoient tout proche de la riviere du côté d'Orient, & précisément au bout de l'Isle. Nous vimes à une lieüe de nous de l'autre côté de la riviere, plusieurs grandes maisons : Mais les grands courans où nous étions alors nous parurent si rapides, que nous n'osames jamais traverser, de peur de ne pouvoir revenir. Nous trouvames enfin dans les hutes un cochon, de la volaille & des plantains. Nous tuames le cochon & la volaille, & les apprêtames incontinent. Je croi qu'ils tirent leurs cochons des Espagnols ou des Indiens de leur voisinage, qui ont commerce avec eux; car celui que nous primes, étoit de l'espece des cochons de l'Europe, dont les Espagnols en firent passer quantité dans l'Amerique, principalement dans les Isles de la Jamaïque, d'Hispaniola & de Cuba sur tout, qui en sont abondamment pourvûës. Ces animaux cherchent le jour leur vie dans les bois, & le soir ils reviennent au son d'une clochete pour être renfermez : Cependant il y en a qui deviennent sauvages, mais les autres les ramenent souvent. Comme tous les domestiques sont marquez; d'abord qu'on en voit un dans le toit qui ne l'est pas, on le connoit, & on le tire incontinent. Je n'ai point vû de ces toits dans le Continent, où les Espagnols gardent leurs cochons à la maison. Les Indiens sauvages n'ont

point de cochons dans leurs bois ; mais il y ont des Pecaris & des Warris, qui ſont une eſpece de Sangliers dont j'ai ci-devant parlé.

Aprés que nous nous fûmes rafraichis, nous retournames vers l'embouchure de la riviere. Il étoit nuit quand nous partimes, & nous arrivames le lendemain avant le jour. Lors que nous laiſſames nos Vaiſſeaux, ils devoient aller nous attendre à Gallo, petite Iſle qui n'eſt pas habitée entre deux à trois degrez de latitude Septentrionale. Elle eſt dans une grande Baye à environ trois lieuës de l'embouchure de la riviere de Tomaco, & à quatre lieuës & demie d'un petit Village des Indiens qui porte le nom de la riviere. Cette Iſle eſt paſſablement élevée. Il y a de fort bon bois de charpente ; auſſi eſt-elle ſouvent viſitée par les Barques qui viennent de Guyaquil & d'ailleurs ; car c'eſt de Gallo qu'on tire la plûpart des bois de charpente qu'on tranſporte de Guyaquil à Lima. Au Nord-Eſt de l'Iſle il y a une fontaine dont l'eau eſt bonne. Il y a là même une jolie petite Baye ſablonneuſe, où l'on peut ſûrement faire décente. La rade eſt contre cette Baye. On y peut moüiller ſûrement à ſix ou ſept braſſes d'eau tout autour de l'Iſle ; cependant le canal par où l'on y va n'a pas moins de quatre braſſes de profondeur. Il faut entrer quand la marée monte, & ſortir quand elle décend ; mais toûjours la ſonde à la main.

Tomaco eſt une grande riviere qui tire ſon nom d'un village des Indiens ainſi apellé. On dit qu'elle prend ſa ſource des riches montagnes qui ſont aux environs de Quito. Elle eſt fort habitée d'Indiens. Il y a même quelques Eſpagnols qui font commerce d'or avec les In-

diens. Il y a peu d'eau à l'entrée de la riviere ; cependant les Barques ne laissent pas d'entrer.

Le village de Tomaco est petit, & peu éloigné de l'embouchure de la riviere. C'est un lieu pour recevoir les Marchands Espagnols qui viennent querir du bois de charpente à Gallo, ou trafiquer en or avec les Indiens. Là fut tué en 1680. un nommé Doleman, autrefois Capitaine de la bande du Capitaine Sharp. Sept ou huit autres de ceux qui étoient avec lui eurent le même sort. De la branche de la riviere saint Jago où nous étions alors, jusques à Tomaco, on compte environ cinq lieuës. Le païs est bas, & plein de bras de mer, si bien que les Canots peuvent entrer dans le païs par là, & se rendre de-là dans la riviere de Tomaco.

Le 28. nous quittames la riviere de saint Jago, traversames avec nos Canots certains bras de mer qui se trouverent en nôtre chemin, & vinmes à une maison d'Indiens, où nous primes le chef & toute la famille. Nous demeurames-là jusqu'à l'aprés midi, puis ramames du côté de Tomaco avec l'Indien qui nous servoit de guide. Nous y arrivames vers le minuit, & en primes tous les habitans avec un Chevalier Espagnol nommé Dom Diego de Pinas. Ce Chevalier étoit venu par mer de Lima pour acheter du bois de charpente. Le Vaisseau sur lequel il avoit passé étoit dans une anse à environ un mille de-là, & il n'y avoit à bord qu'un Espagnol & huit Indiens. Nous envoyames un Canot avec sept hommes, qui le prirent. Nous n'y trouvames point de marchandises ; mais seulement 12. ou 13. cruches de bon vin, que nous emportames. Le lendemain nous laissa-

mes aller le Vaisseau. Ce fut-là qu'un Canot, avec trois Indiens, vint à bord. Ces gens ne parloient point Espagnol, ni ne pouvoient nous distinguer des Espagnols, les Indiens sauvages croyans ordinairement que tous les Blancs sont Espagnols. Nous leur donnames trois ou quatre calebaces de vin, qu'ils burent bien volontiers. Ils avoient le corps droit & bien proportionné dans tous leurs membres. Ils étoient d'une taille mediocre, avoient les cheveux noirs, le visage long, le nez & les yeux petits, le visage maigre, le regard farouche, & le teint fort basané, ou pour mieux dire de couleur de cuivre. Un peu avant la nuit le Capitaine Swan qui nous commandoit nous ramena à Tomaco, & laissa le Vaisseau aux Matelots. Le 31. deux de nos Canots qui avoient monté la riviere de Tomaco, revinrent au village. Ils avoient fait sept ou huit lieuës, & n'avoient trouvé qu'une maison d'Espagnols, qui appartenoit, à ce qu'on leur avoit dit à une Dame de Lima, qui les tenoit-là pour negocier en or; mais ils ne virent pas plûtôt nos gens venir à eux, qu'ils prirent la fuite. Les nôtres neanmoins y trouverent plusieurs onces d'or dans des calebaces.

Le cinquiéme de Janvier 1685. nous partimes de Tomaco, & prîmes la route de Gallo. Nous emmenames le Chevalier & deux petits Canots que nous avions pris. Pendant la traversée un de nos Canots prit un Paquebot qui alloit de Panama à Lima. Les Espagnols jetterent la valise dans la mer; mais nos gens qui le virent la retirerent, & transporterent à Gallo où nous étions alors à l'ancre, non-seulement les lettres; mais aussi les

prisonniers. Nous fumes-là six jours à lire les lettres, qui nous apprirent que la flote de la vieille Espagne devoit venir à Porto-Bello, & que le President de Panama n'envoyoit ces dépêches que pour presser le départ de la flote, qui devoit s'y rendre de Lima.

Nous fûmes ravis de cette nouvelle, & renvoyames le Paquebot avec toutes ses lettres : Mais cela fut cause que nous abandonnames la résolution que nous avions prise d'aller à Lavella. Il fut arrêté de carener nos Vaisseaux le plus diligemment qu'il se pourroit, afin d'être prêts à attaquer cette flote. Le lieu que nous jugeames le plus propre à ce dessein, furent les Isles Royales, ou de la Perle ; parce qu'elles sont proche de Panama, & que tous les Vaisseaux qui viennent de la côte de Lima, & qui vont à Panama, sont obligez de passer entre ces Isles. De sorte qu'étant-là, nous comptions qu'il étoit presque impossible de manquer cette flote. Suivant cette résolution nous fimes voiles le lendemain au matin dans le dessein d'executer nôtre projet. Nous étions deux Vaisseaux & trois Barques de Compagnie, savoir le Capitaine David, le Capitaine Swan, un Brulot, & deux petites Barques ou Vaisseaux de transport ; l'une au Capitaine David, & l'autre au Capitaine Swan. Nous levames l'ancre avant le jour, & sortimes tous, à la reserve de la Barque du Capitaine Swan, qui ne branla jamais, parce que l'Equipage dormoit quand nous sortimes. Comme le flux revint avant qu'ils s'éveillassent, nous fûmes obligez de les attendre jusqu'au lendemain.

Le huitiéme au matin nous découvrimes une voile à nôtre Occident. Comme le vent

étoit au Sud, nous lui donnames la chasse, & l'eumes prise avant midi. C'étoit un Vaisseau d'environ 90. tonneaux, chargé de farine. Il venoit de Truxillo, & alloit à Panama. Ce Vaisseau vint fort à propos pour nous; car nous commencions à manquer de farine, & l'équipage du Capitaine David murmuroit à cause de celle qui avoit été donnée au Capitaine Swan, qui comme j'ai dit ci-devant n'avoit que ce qu'il recevoit du Capitaine David. Ensuite nous nous avançames avec un vent frais du côté de Gorgonia, qui est une Isle à 25. lieuës de Gallo. Le 9. nous moüillames à Gorgonia à l'Occident de l'Isle, à 38. brasses d'eau, sur un fond clair, & à la longueur de deux cables de terre. Gorgonia est une Isle qui n'est pas habitée, à trois degrez de latitude Septentrionale. Elle est passablement élevée, & fort remarquable à cause des deux collines ou hauteurs, & pentes faites en selles, qui sont au sommet. Elle a environ deux lieuës de long & une de large, & est à environ quatre lieuës de la terre-ferme. A l'Occident, il y a une autre petite Isle. Le païs prés du lieu où l'on moüille est bas. Il y a une petite Baye sablonneuse, & bonne à faire décente. La terre est noire & profonde dans ce bas; mais dans le haut c'est une espece de glaise rouge. Cette Isle est trés bien pourvuë de diverses sortes d'arbres, qui sont toute l'année verds & fleuris. Elle est fort bien arrosée de petits ruisseaux, qui sortent des hauteurs. Il y a grande quantité de petits Singes noirs, quelques Lapins des Indes, & peu de Couleuvres. Je n'y connois pas d'autres animaux terrestres. On dit qu'il y pleut tous les jours de l'année; les uns plus,

les autres moins ; mais c'eſt ce que je puis nier. Quoi qu'il en ſoit, la côte eſt extrêmement humide, & il y pleut beaucoup le long de l'année. Il n'y a que peu de beaux jours & trés-peu de difference dans les ſaiſons de l'année, entre l'humide & le ſec. Tout ce que j'y ai remarqué, c'eſt que durant la ſaiſon ſeche les pluies ſont moins frequentes & plus moderées, que durant la ſaiſon pluvieuſe, où l'eau tombe comme ſi on la jettoit par un crible. Il y a beaucoup d'eau, & l'on ne peut ancrer autour de l'Iſle qu'à ce ſeul endroit vers l'Occident. La marée hauſſe & baiſſe ſept à huit pieds. On y trouve quand l'eau eſt baſſe quantité de moules, & autres coquillages. C'eſt en ce tems là que les Singes viennent les prendre ſur le rivage, & ſavent fort bien les ouvrir avec leurs pates.

Il y a auſſi beaucoup d'huitres où il y a des perles dedans. Elles croiſſent ſur les rochers à 4. 5. ou 6. braſſes d'eau, attachées par de petites racines comme les moules. Elles ſont d'ordinaire plus plates & plus menuës que les autres, mais fort ſemblables à cela près. Ce poiſſon n'eſt ni de fort bon goût, ni fort ſain. Elles ſentent beaucoup le cuivre quand on les mange cruës, & valent beaucoup mieux cuites. Les Indiens qui les amaſſent pour les Eſpagnols, en pendent la chair, & la ſechent avant que de la manger. La perle ſe trouve à la tête de l'huitre, entre la chair & l'écaille. Il y en a qui ont 20. à 30. petites perles ; d'autres n'en ont point du tout, & d'autres en ont une ou deux aſſez groſſes. Le dedans de la coquille eſt plus brillant que la perle même. C'eſt le ſeul endroit de la mer du Sud où j'en aye vû. On dit qu'il y

en a au Sud de Californio. Rancheria, dont on a parlé dans le Chapitre trois, est le lieu Indes Occidentales où il y en a le plus. On dit aussi qu'il y en a à l'isle sainte Marguerite, prés de saint Augustin, ville située sur le Golphe de la Floride, &c. L'isle d'Ainam dans les Indes Orientales prés du Midi de la Chine, a dit-on, quantité de ces huitres, qui produisent des perles plus grosses & plus rondes que celles qui se trouvent par tout ailleurs. On en trouve aussi en d'autres endroits des Indes Orientales, & sur la côte de Perse.

Ce fut à cette isle de Gorgonie que nous visitames nôtre prise, où nous trouvames quelques caisses de marmelade, 3. à 4. cruches d'eau-de-vie, que nous partageames par égales portions entre les Capitaines David & Swan. Nous primes-là autant d'eau que nous en pûmes serrer, & le Capitaine Swan se pourvût de farine : ensuite nous mimes à terre plusieurs prisonniers, gardant neanmoins les principaux pour les mettre à terre en un meilleur endroit.

Le 13. nous partimes de-là pour les isles Royales. Nous étions alors six Vaisseaux de guerre, deux de transport, un Brulot, & le Vaisseau que nous avions pris. Nous eûmes peu de vent ; mais celui que nous eûmes, étoit un vent de Sud & réglé. Les terres que nous côtoyames sont fort basses du côté de la terre-ferme : Mais plus avant dans le païs, ce ne sont que de fort hautes montagnes.

Le 16. nous doublames le Cap de Corriente. Il est à 5. degrez 10. minutes de latitude. Les terres en sont élevées, & il y a sur le haut trois ou quatre petites montagnes. Il

reſſemble de loin à une Iſle. Nous trouvames-là un courant violent qui alloit vers le Nord; mais ſi c'eſt toûjours de même, c'eſt ce que je ne ſai pas. Le jour aprés que nous eûmes doublé le Cap, nous vimes une petite iſle blanche vers laquelle nous nous avançames, la prenant pour un Vaiſſeau, & nous ne reconnumes nôtre erreur que quand nous fûmes à portée.

Le 21. nous découvrimes la pointe de Garrachine. Elle eſt à 7. degrez 20. minutes de latitude Septentrionale. Les terres en ſont paſſablement élevées, il y a beaucoup de rochers, & point d'arbres: Cependant il y a des bois plus avant dans le païs. Elle eſt défenduë par des rochers du côté de la mer. A cette pointe prés de la mer on trouve ſur le rivage, quand l'eau eſt baſſe, quantité d'huitres & de moules.

Les iſles Royales ou de la Perle, ſont à environ 12. lieües de cette pointe. Entre elles & ces Iſles il y a une petite Iſle baſſe, plate, & ſterile, nommée Gallera. Ce fut-là que le Capitaine Harris partageant avec ſon équipage l'or qu'il avoit gagné au pillage de ſainte Marie, dont j'ai parlé il n'y a pas long-tems, ſe vit attaqué tout-à-coup par cinq Barques Eſpagnoles qu'on avoit exprés équipées à Panama; mais il ſe défendit ſi vigoureuſement avec la petite Barque, & quelques Canots qu'il avoit, qu'ayant abordé l'Amiral Eſpagnol, tout le reſte fut bien-aiſe d'en être quitte pour ſe retirer. Nous moüillames prés de cette Iſle, & envoyames nos Canots aux iſles Royales pour chercher un lieu propre à caréner nos Vaiſſeaux.

Les iſles Royales ſont pluſieurs Iſles baſſes

& pleines de bois, & ſituées au Nord-Nord-Oüeſt quart de Nord, & au Sud-Eſt quart de Sud. Elles ſont à environ 7. lieuës de la terre-ferme. Elles ont 14. lieuës de longueur, éloignées de Panama d'environ 12. Je ne ſai pourquoi on les appelle iſles Royales. Elles ſont quelquefois, & preſque toûjours nommées dans les Cartes les Iſles de la Perle. Je ne ſaurois m'imaginer pourquoi on leur donne ce nom; car je n'y ai jamais vû d'huitres où l'on y trouvât des perles, non pas même des coquilles de ces huitres-là: Pour les autres j'y en ai ſouvent mangé. L'iſle la plus Septentrionale de toutes ſe nomme Pacheca ou Pacheque. C'eſt une petite Iſle, éloignée de Panama de 11. ou 12. lieuës. La plus Meridionale s'appelle l'iſle de ſaint Paul. Je ne connois que ces deux-là qui ayent des noms particuliers, quoi que j'en connoiſſe pluſieurs qui les ſurpaſſent en étenduë. Il y a dans les unes des Plantains & des Bananes qu'on y cultive, & dans d'autres des champs de ris. Meſſieurs de Panama auſquels elles appartiennent, y tiennent des Negres pour cultiver les plantations, ou pour en défricher de nouvelles. La plûpart de ces Iſles, & ſur tout les plus grandes, ſont entierement incultes: Cependant le terroir en eſt bon & gras, & plein de grands arbres. C'eſt dans ces Iſles incultes que ſe refugient pluſieurs Negres deſerteurs qu'on appelle Marons. Ils ſont tout le jour cachez dans les bois, & la nuit ils ſortent & vont piller les plantations. Entre ces Iſles & la terre-ferme il y a un canal de 7. à 8. lieuës de large, raiſonnablement profond, & où l'on peut ancrer par tout. Les Iſles ſont aſſez proches les unes

des autres ; cependant il y a dans les espaces qui les separent plusieurs canaux serrez & profonds, dans la plûpart desquels il n'y a que des bâteaux qui puissent passer. Du côté du Sud-Est à environ une lieuë de l'isle de saint Paul, il y a un bon endroit à carener, & on y va par un bon & profond canal, qui est du côté du Nord. Le flux y monte perpendiculairement, jusqu'à prés de dix pieds.

Le 25. nous y menames nos Vaisseaux ; mais il fallut attendre le montant avant que nous pussions commodement avoir assez d'eau pour les calfeutrer : Aussi commençames-nous par calfeutrer nos barques, afin qu'elles pussent croiser devant Panama pendant que nous serions-là. Nos barques étant calfeutrées, nous les envoyames croiser avec vingt hommes sur chacune. Quatre jours aprés elles revinrent avec une prise de Mahis, ou bled d'Inde, du sel, du bœuf, & de la volaille. Elle venoit de Lavelia, & alloit à Panama. Lavelia est une place que nous avions eu autrefois envie d'attaquer. Elle est passablement grande, & bâtie sur les bords d'une riviere au Nord de la Baye de Panama, à 6. ou 7. lieuës de la mer.

Nata est une autre place à peu prés de même, située dans une plaine prés d'un bras de la même riviere. Dans ces Villes & en quelques autres de la même côte, on éleve des cochons, de la volaille, des taureaux, & des vaches, & on y plante du Mahis pour la subsistance de Panama, qui tire la plûpart de ses provisions des Villes & des Isles voisines.

Le bœuf & la volaille nous furent d'un grand secours ; car nous n'avions guere mangé de

chair depuis que nous avions quitté l'Isle de Plata. Le havre où nous carenions nos Vaisseaux étoit entouré de trois Isles, & nos Vaisseaux étoient au milieu. Celle où nous les tirames sur le sec, étoit une petite Isle au Nord du havre. Il y avoit une jolie petite Baye sablonneuse; mais tout le reste étoit environné de rochers, où l'on amassoit d'ordinaire quand la mer étoit basse, des huitres, des clams, des moules, & des limpites. Le Clam est une espece d'huitre qui s'attache si fort aux pierres, qu'il n'y a pas moyen de l'en détacher; aussi l'ouvrons-nous à l'endroit où nous le trouvons, & en tirons la chair qui est fort grosse, fort grasse, & de très-bon goût. Il y a aussi quelques huitres ordinaires, & telles à peu près que nous les avons en Angleterre. Je n'en ai trouvé de cette espece que là, à la pointe de Garrachine, à Puna, & sur la côte de Mexique, à 23. degrez de latitude Septentrionale. J'ai un Manuscrit de Monsieur Teat premier Contre maître du Capitaine Swan, qui fait mention de certaines huitres qu'on trouve en abondance au Port saint Julien, à côté & tant soit peu au Nord du détroit de Magellan; mais il ne dit point quelle sorte d'huitres c'est. Il y a encore des Guanos dans ces Isles; mais nous n'y trouvames point d'autres animaux de terre. Il y a aussi des pigeons & des tourterelles. Les autres Isles qui entourent ce havre, ont de toutes ces sortes d'animaux. Aussi nôtre équipage alloit-il tous les jours à terre pour pêcher & chasser des oiseaux, & des Guanos. Mais un de nos gens ayant un jour été surpris par des Espagnols qui s'y étoient mis en embuscade & qui le transporterent à Panama, nous

primes mieux nos mesures quand il étoit question de s'écarter.

Le 14. de Février nous achevames de calfeutrer nôtre Vaisseau, de faire nôtre eau, & de prendre le bois dont nous avions besoin pour brûler. Le 15. nous sortimes des Isles, & moüillames dans le canal qui les separe d'avec la terre ferme à 25. brasses d'eau sur un fond ferme & bourbeux. La flote d'argent n'étoit pas encore arrivée; c'est pourquoi nous resolumes de croiser devant Panama, qui étoit éloigné de nous d'environ 25. lieuës. Le jour suivant nous fimes voiles du côté de Panama, & passames dans le canal qui separe les isles Royales d'avec la terre-ferme. On y navige fort agreablement, ayant d'un côté la terre ferme qui paroît de diverses formes. Elle est embellie de plusieurs petites montagnes pleines de differentes especes d'arbres toûjours verds & fleuris. A une lieuë en terre-ferme il y a de distance en distance de petites Isles élevées, dont les unes sont pleines de bois, & les autres ne le sont pas. Ces Isles aussi bien que la terre-ferme, font un trés-agreable effet à la vûë. De l'autre côté sont les isles Royales, où les yeux ne trouvent pas moins d'exercice & de plaisir. Elles sont, comme je l'ai déja remarqué, basses & plates, & paroissent de differentes formes, à proportion de la varieté naturelle que la nature leur a donné par plusieurs petits bras de mer. Le 16. nous moüillames à Pacheque à 17. brasses d'eau, à environ une lieuë de l'Isle, & en partimes le lendemain par un vent de Nord-Nord-Est, tirant droit à Panama.

Etant arrivez devant le vieux Panama, où

nous moüillames, nous envoyames un Canot à terre avec nôtre prisonnier Dom Diego de Pinas, & une lettre au Gouverneur, pour traiter de l'échange de nôtre homme qu'on avoit enlevé comme j'ai dit, & d'un autre du Capitaine Harris, qui avoit été laissé l'année précedente sur les bords de la riviere de sainte Marie. Dom Diego fut bien-aise de faire cette Ambassade au nom & avec le consentement de nos autres Prisonniers Espagnols; mais il fut tué par un accident avant que d'être à terre, comme vous verrez par la suite.

Le vieux Panama a été autrefois une place fameuse; mais elle fut prise par le Chevalier Henri Morgan, vers l'an 1673. Depuis une grande partie a été réduite en cendres, & n'a jamais été rebâtie.

Le nouveau Panama est une fort belle Ville, située prés de la mer à environ quatre milles des ruïnes de la vieille. Elle donne son nom à une grande Baye fameuse par plusieurs rivieres navigables, dont les unes sont fort riches en or. Elle est aussi fort agreablement diversifiée par des Isles profitables, non seulement aux proprietaires; mais aussi fort agreable aux passagers & gens de marine qui navigent prés de ces Isles, de quelques-unes desquelles nous avons déja fait la description. Elle est entourée d'un côté d'un païsage agreable, plein de petites montagnes & vallées embellies de plusieurs bocages & d'arbres plantez par petites pieces qui paroissent dans les pâturages comme autant de petites Isles. Cette Ville est enceinte d'une haute muraille de pierre; mais on dit que les maisons sont de brique. Les toits paroissent plus

hauts que la muraille de la Ville. Elle eſt embellie par un grand nombre d'Egliſes & de maiſons religieuſes, outre la maiſon du Preſident & autres beaux bâtimens, qui font tous enſemble le plus agreable compoſe que j'aye jamais vû; & principalement dans l'Ametique. Il y a quantité de canon ſur les remparts, dont la plûpart ſont tournez du côté de la terre. Il n'y en avoit aucun du côté de la mer la premiere fois que je fus dans ces mers avec les Capitaines Sawkins, Sharp, & autres; car juſques-là on n'avoit point d'ennemi à craindre de ce côté-là: Mais depuis on en a mis tout autour. Cette Ville eſt floriſſante, à cauſe qu'elle eſt le paſſage, tant des matchandiſes & des treſors qu'on porte dans tout le Perou & le Chili, dont les magaſins ne ſont jamais vuides, que de ceux qu'on en tranſporte. La rade auſſi n'eſt preſque jamais ſans Vaiſſeaux. D'ailleurs lors que de trois en trois ans la flote Eſpagnole vient de Porto bello, la flote d'argent y vient auſſi de Lima avec les treſors du Roi, & quantité de Navires marchands, pleins de marchandiſes & d'argenterie. La Ville eſt alors remplie de Nobles & de Marchands; Les gens de marine ſont occupez à décharger les treſors & les marchandiſes, & les voituriers ou maîtres des Caravannes, à les tranſporter par groſſes troupes par terre ſur des Mulets à Porto-bello, d'où ils rapportent des marchandiſes de l'Europe. Quoique la Ville ſoit alors remplie de monde, il ne faut pas parler de loüer un eſclave ordinaire dans le fort de l'empreſſement, à moins d'une piece de huit par jour. Les maiſons, les chambres, les lits, & les vivres y ſont auſſi d'une cherté extraordinaire.

Puis que j'en ſuis ſur ce ſujet, je croi qu'il ne ſera pas hors de propos de faire le détail du voyage de la flote de la vieille Eſpagne qui va aux Indes de trois en trois ans. Elle va premierement à Carthagene. De-là on dépêche d'abord à ce qu'on m'a dit deux Exprés; l'un à Lima, qui paſſe par le Continent Meridional; l'autre à Porto-bello, qui fait le voyage par mer. Ces deux Exprés ont chacun un paquet, l'un pour le Vice-Roi de Lima, & l'autre pour le Vice-Roi de Mexique. Je ne ſai quel chemin prend celui qui va à Mexique aprés qu'il eſt arrivé à Porto-bello; mais je croi qu'il va par mer à la Vera cruz. Celui de Lima va par terre juſqu'à Panama, & de-là il ſe rend par mer à Lima.

Ces deux paquets m'obligeront de faire encore ici une petite digreſſion, & de dire à mon Lecteur, qu'avant mon premier voyage dans les mers du Sud avec le Capitaine Sharp; & avant même qu'aucuns Avanturiers, au moins depuis Drake & Oxengham, euſſent été dans les lieux où nous fûmes depuis, ſi vous en exceptez la Sonde Capitaine François, lequel inſtruit par le Capitaine Wright, eut la hardieſſe d'aller avec un Parti juſqu'à la Ville de Cheapo; d'où il fut chaſſé: avant, dis-je, mon premier voyage dans les mers du Sud, étant alors avec le Capitaine Coxon, aſſocié avec trois ou quatre Avanturiers, nous primes à environ quatre lieuës de l'Orient de Porto-bello, les paquets qu'on y envoyoit de Carthagene. Nous ouvrimes un grand nombre de Lettres, & en trouvames le contenu fort ſurprenant. Des Marchands de divers lieux de la vieille Eſpagne,

donnoient avis à leurs correſpondans de Panama & d'ailleurs, d'une certaine Prophetie qui couroit alors au ſujet de l'Eſpagne. Cette Prophetie portoit qu'il y auroit cette année-là dans les Indes Occidentales des Avanturiers Anglois qui feroient de ſi grandes découvertes, qu'ils ouvriroient la porte pour entrer dans les mers du Sud, porte qu'ils croyoient bien fermée : Auſſi ces lettres étoient-elles pleines d'avis à leurs amis, qu'ils exhortoient à prendre bien garde à leurs côtes.

Nous conclumes que la porte dont ils parloient ne pouvoit être que le paſſage, par le païs des Indiens de Darien, qui quelque tems auparavant étoient devenus nos amis, & s'étoient tout nouvellement ſoulevez contre les Eſpagnols, aprés avoir été unis pendant quelque tems avec eux. Nous rapellant alors combien de fois ces Indiens nous avoient ſollicitez peu de tems auparavant de paſſer par leur païs, & de fondre ſur les Eſpagnols dans les mers du Sud, commençames depuis à y ſonger tout de bon, & en vinmes bien-tôt juſques à la réſolution de faire les entrepriſes que nous fimes depuis. Nous profitames de la peur que les Eſpagnols avoient de la Prophetie, & ne negligeant ni la faveur de la conjoncture, ni rien qui pût nous être avantageux, nous recachetames la plûpart des lettres, & les envoyames à Porto bello.

Voici quelle fut l'occaſion qui nous aquit la bienveillance de ces Indiens. Environ quinze ans avant que le Capitaine Wright allât croiſer prés de cette côte, & darder du poiſſon & de la Tortuë entre les Iſles Sambeles, il prit un jeune Indien qui ſe promenoit dans un Canot. Il l'emmena à bord de ſon Vaiſ-

seau, & lui donna le nom de Jean Gret ; il le fit habiller, & résolut de l'élever parmi les Anglois. Mais ces pêcheurs Moskites ayant pris en amitié ce jeune homme, le demanderent au Capitaine Wright, & l'emmenerent avec eux en leur païs, où ils lui apprirent leur métier. Ils le marierent à une femme de leur Nation, & il apprit leur langage comme il avoit appris l'Anglois qu'il entendoit, & parloit assez mal pendant qu'il demeura avec le Capitaine Wright : Mais il se perfectionna avec les Moskites qui en ont tous quelque teinture par la grande correspondance qu'ils ont avec les Anglois. Pour sa langue naturelle, il l'oublia presque entierement. Il fut avec eux durant plusieurs années. Sept ou huit mois avant que nous prissions les lettres dont on vient de parler, le Capitaine Wright étant revenu aux Isles Sambales, prit un jeune garçon Indien d'environ 10. ou 12. ans, fils d'un homme qui étoit en quelque consideration parmi ses Compatriotes. Comme Wright avoit besoin d'un pêcheur, il alla chez les Moskites, & reprit ce Jean Gret ; qui s'étoit rendu fort expert à la pêche. Celui-ci fut ravi de voir un jeune homme de son païs, & il lui vint dans l'esprit de persuader au Capitaine Wright, de profiter de cette occasion pour tâcher d'aquerir la bienveillance de ces Indiens : chose que nos Avanturiers avoient long-tems souhaitée, mais laquelle ils n'avoient jamais osé travailler, tant ils craignoient leur nombre & leur ferocité. Jean Gret offrit au Capitaine Wright d'aller à terre, & de negocier la chose. Wright le fit mettre dans son Canot, avec ordre de le porter prés de la côte ; qui fut

tout-à-coup couverte d'Indiens prêts à nous recevoir à coups de fleches. Gret qui n'avoit qu'un simple linge autour des reins, à la façon des Indiens, se jetta pour lors à la nage; & le Canot s'éloigna un peu. Les Indiens qui étoient sur le rivage, le voyant dans cet habit, & l'entendant parler leur langue qu'il avoit apprise de nouveau par les conversations qu'il avoit euës avec le jeune Indien nouvellement pris, le laisserent venir tranquillement, & s'assemblerent tous autour de lui pour savoir ce qu'il avoit à leur dire. Il leur dit d'abord qu'il étoit un de leurs Compatriotes, & leur conta comme il avoit été pris des Anglois depuis plusieurs années. Il ajoûta qu'il en avoit été très bien traité, & qu'ils étoient dans l'erreur de craindre tant une Nation qui n'en vouloit pas à eux, mais aux Espagnols. Pour leur confirmer cela, il leur dit les bons traitemens que les Anglois faisoient à un jeune homme de leurs Compatriotes, qu'ils avoient tout nouvellement pris, & qui étoit fils d'un tel. Car le jeune Indien lui avoit dit le nom de son pere, qui étoit du nombre de ceux qui avoient accouru sur la côte. En un mot il leur conseilla de faire alliance avec cette Nation amie, avec le secours de laquelle ils pourroient dompter les Espagnols. Il assura en même-tems le pere du jeune Indien, que s'il vouloit venir avec lui à bord du Vaisseau qu'ils voyoient à l'ancre à cette Isle, (c'étoit l'Isle dorée, la plus Orientale des Sambales, & bonne pour tirer des Tortuës,) on lui rendroit son fils, & on le recevroit aussi favorablement qu'il pouvoit le souhaiter. Sur ces assurances, 20. ou 30. Indiens

partirent incontinent sur deux Canots chargez de Plantains, de Bananes, de volailles, &c. Le Capitaine Wright aprés les avoir traitez à bord, les accompagna à terre, en fut régalé, & on se fit des presens de part & d'autre. Wright rendit le jeune garçon à son Pere aprés lui avoir fait faire exprés un fort joli habit à l'Angloise. Cela finit par un traité qui fut fait sur le champ entre les Anglois & les Indiens, qui les solliciterent à passer par leur païs, pour aller dans les mers du Sud.

Il étoit porté par le traité, que quand les Anglois viendroient pour quelque entrepriſe ou pour commercer avec les Indiens, ils feroient un certain signal dont on étoit convenu, afin qu'on pût les reconnoître. Mais il arriva que Monsieur de la Sonde, Capitaine François dont on vient de parler, étant alors avec le Capitaine Wright, eut connoissance de ce signal, & ayant demeuré au petit Guave, ou Wright qui avoit commission du Gouverneur, se rendit bien-tôt aprés, il instruisit si bien ses compatriotes du Traité nouvellement fait, & leur fit si bien voir combien il étoit facile en ce cas d'entrer dans les mers du Sud, qu'il y alla à la tête de 120. hommes de sa Nation, & fit une entrepriſe qui lui réüssit mal, comme j'ai dit. Ils firent le signal que la Sonde savoit, pour passer par le païs des Indiens, qui ne pouvoient pas alors si bien discernet qu'à present les differentes Nations de l'Europe.

De ces petits commencemens, c'est-à-dire, des lettres que nous primes, & de l'alliance faite avec ces Indiens par le ministere de Jean Gret, sont venus tous les mouvemens

qui se sont faits depuis dans les mers du Sud. Cependant cette alliance pensa être étouffée dans sa naissance ; car peu de mois après un Vaisseau marchand Anglois étant venu de la Jamaïque sur cette côte, Jean Gret qui étoit devenu grand Seigneur parmi ces Indiens, vint avec cinq ou six autres de son rang, à bord du Vaisseau marchand, en robes longues selon la coûtume des Indiens. Comme ils comptoient qu'ils alloient voir des alliez & des amis, ils s'attendoient à être reçûs comme tels, & Jean Gret leur parla Anglois : Mais les Anglois qui ne savoient rien de ce qui étoit arrivé, voulurent se mettre en devoir de les faire esclaves, comme on fait ordinairement ; car les transportant à la Jamaïque, ils les auroient vendus 10. ou 12. livres sterling la piece. Mais Jean Gret & ses Collegues s'en étant apperçûs, se jetterent dans la mer, & furent tous tuez dans l'eau par les Anglois. Les Indiens qui étoient à terre n'en eurent aucune connoissance ; car s'ils en avoient connu quelque chose, nôtre alliance étoit en grand danger. Ils nous demanderent plusieurs fois après dans les conversations que nous eûmes avec eux, ce qu'étoient devenus leurs Compatriotes ; mais nous leur répondîmes que nous n'en savions rien : Aussi ne mentions-nous pas ; car nous ne sçûmes l'avanture de long-tems après. Ainsi ils crurent que les Espagnols les ayant rencontrez, les avoient tuez ou faits prisonniers.

Mais reprenons la relation de la flote Espagnole, que nous avons laissée à Carthagene. Après y avoir fait le sejour qu'elle a ordre d'y faire ; qui est, si je ne me trompe, de 60. jours, elle remet à la voile pour Porto-

bello, où elle ne demeure que trente jours. C'eſt pourquoi le Vice-Roi de Lima ayant reçû avis de l'arrivée de la flote à Carthagene, envoye incontinent les treſors du Roi à Panama, où on les débarque & tient tout prêts pour les envoyer à Porto-bello, auſſi-tôt qu'on a nouvelle que la flote d'Eſpagne y eſt arrivée. Une des raiſons pourquoi l'on envoye ſi-tôt des Exprés à Lima, eſt pour donner ordre que les marchandiſes & les richeſſes ſoient prêtes à être tranſportées par des Mulets à Panama, auſſi tôt que la flote eſt arrivée à Porto-bello; il faut du tems à la flote de Lima pour décharger, parce que les Vaiſſeaux ne ſont point à la rade de Panama; mais à celle de Pericon, qui ſont trois petites Iſles à deux lieuës de Panama. On dit que les éfets du Roi montent ordinairement à 2400000. pieces de huit, ſans y comprendre les éfets des Marchands. Tout cela ſe tranſporte par des Mulets, qui logent dans de grandes écuries, qu'on a bâties dans l'une & dans l'autre de ces deux places. Quelquefois les Marchands pour ſauver le droit de Doüane, embalent leur argent avec les marchandiſes, & l'envoyent à Venta de cruzes ſur la riviere de Chiagre; de-là il décend par la riviere, enſuite par mer à Porto-bello; trajet où je ſai qu'on a pris une flote entiere de Petagos & de Canots. Les Vaiſſeaux qui ne ſont pas prêts à faire voile le 30. jour après l'arrivée de la flote, courent riſque d'être laiſſez; car tout part préciſement le trentiéme jour pour aller à l'embouchure du hâvre. Cependant à force de ſollicitations, l'Amiral retarde quelquefois le départ de huit jours; car il eſt impoſſible que

tous les Vaisseaux marchands soient prêts faute de monde. Lors que la flote part de Porto-bello, elle retourne à Carthagene, & pendant ce tems-là on y apporte tous les revenus que le Roi tire du païs. Un gros Vaisseau nommé Patache, l'un des Gallions d'Espagne, qui se detache de la flote avant qu'elle arrive à Carthagene, va aussi l'y trouver. Cette Patache est detachée pour recüeillir le tribut de la flote, & touche pour cet effet à sainte Marguerite, & aux autres places situées sur la route de Carthagene, comme Ponta de Guyara, Maracaybo, Rio de la Hache & sainte Marie, où elle prend par tout les tresors du Roi. Après avoir fait à Carthagene le sejour qu'elle y doit faire, elle met à la voile pour la Havana dans l'Isle de Cuba, où elle rencontre quelques Vaisseaux qui vont à la Vera-cruz. Elle prend-là les éfets de la Ville & du païs de Mexique, & generalement tout ce qu'on y voiture tous les ans par mer des Isles Philippines. Après la jonction de toute la flote qui se fait à la Havana, elle met à la voile pour l'Espagne, & passe par le Golphe de Floride. Les Vaisseaux de la mer du Sud, font beaucoup plus de sejour à Panama avant que de retourner à Lima. Les Marchands & les gens de consequence qui viennent de Lima, font le moins de sejour qu'ils peuvent à Porto-bello, qui est une Ville fort sujette aux maladies, pour ne dire rien de pis, & pour lors fort remplie de monde qui y aborde de toutes parts. Comme il y a moins de Peuple à Panama, quoi qu'il y en ait beaucoup, aussi l'air y est-il meilleur. Les vents de mer y donnent. Ils commencent d'ordinaire à sou-

fier vers les 10. ou 11. heures du matin, & continuënt jusqu'à huit ou neuf du soir, que le vent de terre revient, & souffle jusqu'à huit ou neuf heures du matin.

Il n'y a près de Panama ni bois ni marais; mais la campagne est spacieuse & seche, sans brouillards ni nuages. La saison seche commence vers la fin de Mai, & dure jusqu'au mois de Novembre. Dans ce tems-là les vents de mer sont Sud-Sud-Ouest, & ceux de terre Nord. Durant la secheresse les vents sont presque toûjours entre l'Est Nord-Est, & le Nord. Cependant à mesure qu'on avance dans la Baye, on les trouve communément Sud. Mais je parlerai de cela plus au long dans le Chapitre des vents, que je reserve pour le Suplément. Les pluies ne sont pas si excessives aux environs de Panama qu'aux deux côtez de la Baye, cependant dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, elles sont assez violentes. Les personnes de consequence qui viennent du Perou à Panama, & principalement durant ces mois, coupent leurs cheveux tout ras pour se garantir des fiévres; car le lieu leur est mal sain, parce qu'elles viennent d'un païs qui joüit d'une constante serenité, & il n'y a jamais ni pluies ni brouillards; mais je croi au reste que cette Ville est assez saine pour toute autre sorte de gens. Voilà ce que j'avois à dire de Panama.

Le 20. nous remimes à la voile, & vinmes moüiller à une lieuë des isles de Pericon. Ce sont trois petites Isles infertiles & pleines de rochers. Nous allames-là attendre la réponse à la lettre que nous avions écrite, comme j'ai dit, au Gouverneur de Panama pour

pour traiter de l'échange des prisonniers, & envoyée par Dom Diego, qui nous avoit donné parole de revenir ce jour-là avec la réponse. Le 21. nous primes une autre barque chargée de cochons, de volaille, de bœuf salé, & de sirops. Elle venoit de Lavelia & alloit à Panama. L'après-midi nous écrivimes encore au Président par un jeune Metis, c'est ainsi qu'on appelle ceux qui naissent des Indiens & des Européens. Ce jeune homme fut aussi chargé de trois ou quatre copies de la même lettre : & avoit ordre de les disperser parmi le commun peuple. Cette lettre pleine de menaces, soutenuë par l'adresse & par le manege du porteur, fit tant d'efet sur la populace, qu'elle causa de la rumeur dans la place. Le Président envoya tout aussitôt à bord un Gentilhomme pour demander la prise de farine que nous avions faite à la hauteur de Gallo, & en même-tems tous les prisonniers en échange de nos deux hommes : Mais nos Capitaines lui répondirent qu'ils ne vouloient donner qu'homme pour homme. Le Gentil-homme repliqua qu'il n'avoit point d'ordre pour cela ; mais que si nous voulions attendre jusqu'au lendemain, il nous apporteroit la réponse des Gouverneurs. Le lendemain il nous amena nos deux hommes, & eut environ 40. prisonniers en échange.

Le 24. nous partimes pour Tabaco. C'est une des Isles Caribes. Elle est dans la Baye à environ six lieües de Panama du côté du Sud. Elle a environ trois milles de long, & deux de large, & est élevée & montueuse. Du côté du Nord, elle forme une agreable coline, dont la pente s'étend jusqu'à la mer. Le

terroir prés de la mer eſt noir & profond ; mais tirant vers le ſommet de la montagne, il eſt fort ſec & aride. Le Septentrion de cette Iſle preſente une trés-agreable perſpective. On diroit que c'eſt un jardin fruitier enfermé de pluſieurs grands arbres. Les principaux fruits ſont des plantains & des bananes. Ces fruits y croiſſent fort bien, depuis le bas juſqu'au milieu de la pente ; mais au-delà ils viennent petits, parce qu'ils manquent d'humidité. Tout proche de la mer il y a quantité d'arbres à Cacao qui ſont un fort agreable éfet à la vûë. Parmi les arbres à Cacao, il croît force Mammets. Cet arbre eſt large, grand, droit, ſans nœuds & branches : il a ſoixante-dix pieds de haut ou plus. La tête élargit en pluſieurs petites branches qui croiſſent aſſez prés à prés, & ſont fort entrelaſſées. L'écorce eſt d'un gris enfoncé, épaiſſe, rude, & pleine d'élevures. Le fruit eſt plus gros que le coing ; il eſt rond, & couvert d'une peau épaiſſe de couleur griſe. Lors qu'il eſt mûr, la peau eſt jaune & dure, & s'écorche comme le cuir : Mais avant qu'il ſoit mûr, elle eſt caſſante. Le jus eſt alors blanc & viſqueux. Ce n'eſt pas la même choſe quand il eſt mûr. Quand cela eſt, & qu'il eſt pelé, il eſt fort jaune, & a au milieu deux gros noyaux plats, chacun beaucoup plus gros qu'une amande. Ce fruit a fort bonne odeur, & le goût répond à l'odeur. Le Sud-Oüeſt de l'Iſle n'a jamais été défriché. Il eſt plein de bois à brûler & de diverſes ſortes d'arbres. Il y a un fort beau ruiſſeau d'eau douce, qui ſort de la montagne, paſſe au travers du bois d'arbres fruitiers, & ſe jette dans la mer du côté du Nord. Il y avoit prés de la mer une

petite Ville avec une Egliſe à un bout; mais à preſent ce n'eſt plus rien, les Avanturiers ayant preſque tout ruiné. L'ancrage eſt bon vis-à-vis de la Ville à environ un mille de la côte; & il y a un bon fonds & environ 16. à 18. braſſes d'eau. Au Nord-Oüeſt de Tabaco il y a une petite Iſle nommée Tabogilla, avec un petit canal qui paſſe entre-deux. Il y a une autre petite Iſle pleine de bois à environ un mille au Nord Oüeſt de Tabaco, & un bon canal qui les ſepare. Je n'ai jamais ſçû que cette Iſle ait eû de nom.

Pendant le ſejour que nous fimes à Tabaco, un prétendu Marchand de Panama penſa nous faire un mauvais tour. Il vint en cachete, comme s'il eût eu deſſein de trafiquer avec nous; ce que les Matchands Eſpagnols font aſſez communément & dans celles du Sud, nonobſtant les ſeveres défenſes des Gouverneurs, qui ne laiſſent pas neanmoins d'y connivet quelquefois, & de commercer avec les Avanturiers mêmes. Nôtre prétendu Marchand devoit venir de nuit avec la Barque chargée de marchandiſes, & nous devions aller moüiller au Sud de Pericon. Il vint avec un Brulot, au lieu de Barque. Il s'approcha fort prés de nous, & nous apella par le mot dont il avoit été convenu entre nous. Mais comme nous portions la défiance à l'extremité, nous lui criames de moüiller; & ne le faiſant point, nous tirames deſſus. Leurs gens ſautant alors dans leurs Canots, mirent le feu à leur Vaiſſeau, qui ſauta & vint bruler ſi prés de nous, que nous fûmes forcez de couper nôtre cable en toute diligence, & de prendre le large le mieux qu'il nous fut poſſible.

L'Eſpagnol ne fut pas tout-à-fait auſſi politique de nous donner rendez-vous à Pericon, où nous avions du large, qu'il auroit été s'il fut venu nous trouver à Tabaco, car le vent de mer le portant droit ſur nous, ſon Brulot eût mis le feu à nôtre Vaiſſeau, où nous auroit fait échouër ſur le ſable, ſi nous avions été obligez de couper les cables. Mais je croi que il aima mieux Pericon, ſoit parce qu'il pouvoit mieux ſe cacher entre ces Iſles; ſoit qu'en cas d'accident, il lui fut plus facile de ſe garantir de nos Canots, & de ſe ſauver à Panama qui n'en eſt qu'à deux lieues.

Durant cette expedition le Capitaine Swan à qui on en vouloit moins qu'à nous, parce que ſon Vaiſſeau étoit moindre que le nôtre, avoit demeuré à un mille de nous avec un Canot à la baliſe * de ſon ancre; car il craignoit quelque trahiſon de la part de nôtre prétendu Marchand. Peu de tems avant que le Brulot ſautât, il vid un petit bateau & crut voir un homme deſſus, qui s'avançoit du côté de ſon Vaiſſeau: Mais l'homme plongea & diſparut tout-à-coup, croyant peut-être qu'il étoit découvert.

On crut qu'il venoit avec des matieres combuſtibles pour brûler le Gouvernail du Capitaine Swan. On fit le même tour à Coquimbo au Capitaine Sharp, & ſon Vaiſſeau eut été brûlé ſelon les apparences, ſi la choſe n'avoit pas été découverte par un pur effet du hazard. J'étois alors ſur le Vaiſſeau du Capitaine Sharp. Le Capitaine Swan voyant le feu près de nous, coupa ſon cable auſſi-bien que nous, & ſa Barque en fit autant. Ainſi nous fû-

* *C'eſt le bois qui flote ſur l'ancre, pour marquer le lieu où elle eſt.*

mes à la voile toute la nuit, & eûmes plus de peur que de mal. Le Brulot qui étoit en feu, dériva toûjours brûlant du côté de Tabaco : Mais aprés le premier feu, il ne fit plus de flame claire ; il jetta seulement beaucoup de fumée, parce qu'il n'étoit pas bien fait, quoi qu'il eût été construit par les ordres du Capitaine Bond.

J'ai déja fait mention du Capitaine Bond dans mon quatriéme Chapitre. Cet homme étant aux isles du Cap verd, passa dans les mers du Sud à la sollicitation d'un nommé Richard Morton, qui avoit déja été dans ces mers avec le Capitaine Sharp. Il rencontra chemin faisant le Capitaine Eaton, & ils firent societé un jour ou deux : Mais enfin Morton vint à bord du Capitaine Eaton, & le persuada de quitter durant la nuit le Capitaine Bond ; ce qu'il fit. Pour Morton il demeura sur le Vaisseau du Capitaine Eaton qu'il trouvoit le meilleur. Le Capitaine Bond ayant donc ainsi perdu Eaton son associé, & Morton son pilote, & son Vaisseau n'étant pas trop bon voilier, il perdit l'esperance d'aller dans les mers du Sud. Comme il avoit fait beaucoup de piece à ce qu'on m'a dit, aux isles Caribes, il n'osa paroître à aucunes des Isles Angloises. Ne sachant donc que faire il proposa à son Equipage de se jetter chez les Espagnols ; ce qui fut approuvé. Il prit incontinent la route des Indes Occidentales, & la premiere place où il moüilla, fut Porto-bello. Il dit d'abord au Gouverneur qu'il y avoit des Vaisseaux Anglois dans les mers du Sud, & que si l'on ne l'en croyoit pas, il offroit de demeurer prisonnier jusques à ce qu'on se fût convaincu de la verité

qu'il avançoit. Mais on le crut, & il fut envoyé à Panama, où il fut en grande estime. C'est ce que nous avons appris de divers prisonniers.

Les Espagnols de Panama n'auroient jamais pû équiper leur Brulot sans le secours de Bond; car il n'est pas croyable combien les Espagnols des Indes Occidentales, & principalement des mers du Sud, sont ignorans dans les affaires de la marine. Ils bâtissent à la verité de bons Vaisseaux; mais c'est peu de chose; car tout Vaisseau dont le fonds est bon, suffit pour les mers du Sud. Ils ne font leurs Vaisseaux que de gros en gros, & il n'y a de canon que sur trois ou quatre Navires du Roi. Les munitions de guerre qu'on y met sont assez mediocres, & ils sont bien embarassez quand il est question de faire des brulots, ou d'autres machines moins utiles. Ils n'ont pas même l'esprit de reculer leur canon en dedans aprés qu'ils ont fait leur décharge; mais ils ont en dehors des plateformes, sur lesquelles leurs Canoniers montent pour recharger, de sorte que quand nous les abordons, il ne faut qu'un bien petit choc de nos Barques pour renverser ces plateformes. La principale raison de cela est, que les Espagnols naturels sont trop orgüeilleux pour être Matelots; aussi se servent-ils des Indiens pour cela. Un Espagnol peut aller en mer pour commander un Vaisseau, & n'avoir pas plus de connoissance, que ces pauvres ignorans. Ils ne peuvent pas acquerir beaucoup d'experience, parce qu'ils ne s'éloignent pas, & vont toûjours le long des côtes.

Mais reprenons le fil de nôtre relation. Le

jour étant venu, nous revinmes moüiller près de nos baliſes, & tâchames de retirer nos ancres : Mais comme les cables des baliſes étoient pourris, ils ſe rompirent. Pendant que nous étions occupez à ravoir nos ancres, nous vimes un grand nombre de Canots pleins de monde, qui paſſoient entre Tabaco & l'autre Iſle. Cela nous jetta dans une nouvelle conſternation. Nous fûmes immobiles juſques à ce que nous vimes qu'ils venoient droit à nous. Alors nous levames l'ancre, & allames à eux. Quand nous fûmes à portée, il ſe trouva que c'étoit des Avanturiers Anglois & François qui venoient de la mer du Nord, & qui avoient traverſé l'iſthme de Darien. Ils étoient 280. hommes dans 28. Canots, 200. François, & le reſte Anglois. Ils étoient commandez par Gronet & Lequie Capitaines. Nous remimes incontinent à l'ancre, & tous les Canots vinrent à bord. Ces gens nous dirent qu'il y avoit encore dans le païs de Darien 180. Anglois ſous le commandement du Capitaine Townley, qui faiſoient des Canots comme ils avoient fait pour paſſer dans ces mers. Tous les Anglois furent incontinent reçûs ſur les Vaiſſeaux du Capitaine David & du Capitaine Swan ; & pour les François on les mit ſur le Navire que nous avions pris chargé de farine. Comme le Capitaine Gronet étoit le plus vieux Commandant, il eut auſſi le Commandement de ce Vaiſſeau : Et par ce moyen tout le monde fut content. Le Capitaine Gronet en reconnoiſſance des honnêtetez qu'on avoit euës pour lui, offrit à David & à Swan, une nouvelle commiſſion pour chacun du Gouverneur du petit Gave.

Il y a plusieurs années que les Gouverneurs du petit Gave avoient de coûtume d'envoyer en mer à leurs Capitaines des Commissions en blanc, avec ordre d'en disposer en faveur de ceux qu'ils jugeroient à propos. Ils se rendoient par ce moyen l'asile de tous ceux dont la fortune étoit delabrée, & augmentoient leurs richesses & leurs forces, & la réputation de leur parti. Le Capitaine David en accepta une, parce que celle qu'il avoit étoit vieille, & il en avoit herité par la mort du Capitaine Cook, qui l'avoit eûë du Capitaine Tristian avec la barque qu'il commandoit, ainsi qu'on l'a déja dit. Mais le Capitaine Swan refusa de prendre la sienne, disant qu'il avoit ordre du Duc d'York de n'insulter point les Espagnols, & de faire ensorte de n'en être point insulté: Que comme ils en avoient mal use à Baldivia, où il y avoit eu quelques morts, & un plus grand nombre de blessez, il croyoit avoir une commission legitime de se faire justice lui-même. Je n'ai jamais lû aucune de ces commissions Françoises, tant que j'ai été sur ces mers; aussi ne saurois-je dire ce qu'elles portent: Mais j'ai appris depuis qu'elles contiennent une permission de pêcher & de chasser. L'occasion de cela est, que l'isle Hispaniola où est la garnison du petit Gave, appartient en partie aux François & en partie aux Espagnols. De sorte qu'en tems de paix on donne ces commissions pour servir des passeports, s'il faut ainsi dire, qui mettent à couvert ceux qui les prennent, de la violence du parti contraire. Les François neanmoins ne bornent pas ces commissions à Hispaniola; ils les étendent par tout, & c'est le prétexte sous

lequel on ravage generalement par mer, & par terre, toutes les parties de l'Amerique.

Aprés avoir ainsi disposé de nos associez, nous résolumes d'aller chercher au Golphe de saint Michel le Capitaine Townley, que nous croyions dés-lors sur ces mers. Nous fimes donc voiles de ce côté-là le second de Mars 1685. Ce Golphe est à prés de 30. lieües de Panama du côté du Sud-Est. Pour y aller en venant de Panama, il faut passer entre les isles Royales & la terre-ferme. C'est un lieu où il y a grand nombre de rivieres, qui aprés avoir achevé leur course sont englouties dans la mer. Il confronte du côté du Sud, à la pointe de Garrachine, qui est à 6. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale, & du côté du Nord au Cap saint Laurent. Il faut ici reformer en passant une erreur grossiere qui se trouve dans nos Cartes ordinaires. Elles ne donnent point de nom au Cap Meridional, qui est cependant le plus considerable, & la veritable pointe de Garrachine. Elles donnent ce nom au Cap Septentrional qui est le moins remarquable, en faveur seulement de ceux qui ont des affaires au Golphe. On ne se contente pas de mettre le nom de saint Laurent, qui est le veritable nom de cette pointe Septentrionale; on lui donne encore le nom de l'autre pointe. Les principales rivieres qui se déchargent dans le Golphe de saint Michel, sont la sainte Marie, le Sambo, & le Congos. Le Congos est la riviere que je conseillois à nos gens de passer, comme étant le chemin le plus court pour le voyage de terre dont j'ai fait mention dans le Chapitre 1. Cette riviere vient du païs directement, & reçoit plusieurs ruisseaux qui s'y

jettent de tous côtez ; enſuite elle ſe perd dans le Golphe du côté du Nord, à une lieüe dans le Cap ſaint Laurent. Ce Golphe n'eſt pas fort large ; mais il eſt profond & navigable durant quelques lieües. Les dehors ſont des ſables ; mais il y a un canal pour les Vaiſſeaux. Les Eſpagnols ne s'en ſervent point, à cauſe du voiſinage de la riviere de ſainte Marie, où ils ont le plus d'affaires en conſequence des mines.

La riviere de Sambo paroît une grande riviere ; car le flux eſt gros à ſon embouchure : Mais je n'en ſaurois dire davantage, parce que je n'y ai jamais été. Cette riviere ſe jette dans la mer du côté du Midi du Golphe, prés de la pointe de Garrachine. Au-delà des embouchures de ces deux rivieres, tant d'un côté que d'autre, le Golphe s'étrecit un peu, & fait cinq ou ſix petites Iſles, enjolivées de gros arbres verds & fleuris durant toute l'année, & ſeparées de bons canaux. Au delà encore, le rivage eſt ſi ſerré de deux côtez par deux pointes de terre baſſe, couverte de Mangles, que ce n'eſt plus qu'un petit détroit, qui n'a qu'à peine demi mille de large. Cela ſert comme d'entrée à la partie interieure du Golphe, qui eſt une profonde Baye de deux ou trois lieües de large, de quelque côté qu'on la prenne. A l'Orient ſont les embouchures de diverſes rivieres, dont la principale eſt celle de ſainte Marie. Outre le détroit dont je viens de parler, il y a pluſieurs bras de mer ; mais celui-là ſeul eſt navigable. C'eſt pour cela que le Vaiſſeau Gardecôte Eſpagnol, dont j'ai fait mention dans le chapitre premier, alla ſe mettre entre ces deux pointes, comme étant le ſeul paſſage qu'on pût s'i-

imaginer que nous tenterions, étant la route que les Avanturiers ont toûjours prise, parce qu'elle est la plus courte pour passer des mers du Nord dans celles du Sud. La riviere de sainte Marie est la plus large des rivieres de ce Golphe. Elle est navigable durant huit ou neuf lieües en montant, car le flux monte jusques-là. Aprés cela cette riviere se divise en deux branches, qui ne sont bonnes qu'à porter des Canots. La marée monte & décend dans cette riviere environ dix-huit pieds.

A environ six lieües de l'embouchure de cette riviere du côté du Sud, les Espagnols aprés avoir découvert les mines d'or qui y sont, bâtirent il y a environ vingt ans la Ville de sainte Marie, à laquelle ils donnerent le nom de la riviere. Les Capitaines Coxon, Harris, Sharp, prirent cette place quand ils entrerent dans ces mers peu de tems aprés qu'elle eut été bâtie. Elle s'est depuis renduë considerable, & tellement considerable, que quand le Capitaine Harris neveu du premier la prit, comme j'ai dit dans le sixiéme Chapitre, il y trouva toute sorte d'artisans, une grande quantité de farine & de vin, & un grand nombre de boyaux & d'autres instrumens de fer, dont les esclaves se servent pour travailler aux mines d'or; car outre l'or & le sable qu'ils amassent ensemble, ils trouvent souvent de grosses masses, enchassées entre les rochers de maniere qu'on diroit qu'elles y croissent naturellement. J'en ai vû un morceau aussi gros qu'un œuf de poule. Le Capitaine Henri l'avoit aporté de-là, où il en prit 120. livres d'autres en masse, encore plus grosses, à ce qu'il m'a dit: Mais on fut contraint de mettre ceux-ci en pieces, pour pou-

voir les partager. Ces masses ou lingots ne sont pas solides ; mais ils ont des crevasses, & des pores pleins de terre & de poussiere. La Ville de sainte Marie n'est pas éloignée des mines où les Espagnols occupent un grand nombre d'esclaves tant que le tems est sec : Car durant la saison pluvieuse que les rivieres débordent, on ne peut pas si bien travailler. Cependant les mines sont si proches des montagnes, que les rivieres haussent & baissent avec la même rapidité. Le meilleur tems pour chercher l'or dans les sables, est incontinent aprés la pluie. La violence de la pluie lave l'or dans les rivieres, où une grande quantité va au fond & y demeure. Les Indiens naturels qui demeurent aux environs en ont alors la meilleure part, & les Espagnols en achetent plus d'eux qu'ils n'en tirent par le travail de leurs esclaves. J'ai entendu dire que les Indiens en amassent tous les jours l'un portant l'autre, pour la valeur de cinq schellings. Les Espagnols durant la saison pluvieuse, font venir à Panama la plûpart de ces Indiens qu'ils mêlent avec leurs esclaves. Le Capitaine Townley étoit avec son monde à la Ville de sainte Marie, où il faisoit des Canots, quand le Capitaine Gronet vint dans ces mers : Car les Espagnols avoient alors abandonné cette place.

Il y a une autre petite place à l'embouchure de la riviere, nommée Schuchaderos. Elle est située au Nord d'un lieu ouvert, à l'embouchure de la riviere de sainte Marie, où il y a plus d'air qu'aux mines, ou qu'à Santa Mar, qui est une Ville, où faute d'air on est presque étouffé par la chaleur.

Aux environs de toutes ces rivieres, & sur

tout prés de la mer ; le terrain eſt bas, & la terre profonde & noire. Les arbres y viennent extraordinairement gros & grands. Voilà ce que j'avois à dire touchant le Golphe de ſaint Michel.

Nous fimes voiles pour Pericon le ſecond jour de Mars comme je l'ai déja dit, & dés la même nuit nous moüillames pour la ſeconde fois à Pacheque. Nous en partimes le 3. faiſant voiles vers le Golphe. Le Capitaine Swan entreprit d'aller querir le Capitaine Townley & ſes gens ; ainſi il ſe tint prés de la terre ferme ; mais le reſte des Vaiſſeaux demeura plus prés des iſles Royales. Le Capitaine Swan voulut avoir cette commiſſion, parce qu'il ſe propoſoit d'envoyer par terre des Indiens à la Jamaïque avec des lettres ; ce qu'il fit, ordonnant aux Indiens de délivrer ces lettres à tous les autres Vaiſſeaux Anglois qui pourroient être ſur ces mers. A deux heures nous fûmes pour la ſeconde fois au lieu où nous avions calfeutré nos Vaiſſeaux. Nous y vimes deux Navires qui ſortoient, & il ſe trouva que c'étoit le Capitaine Townley & ſes gens. Ils étoient ſortis de la riviere la nuit, & avoient pris deux Barques deſtinées pour Panama. L'une chargée de farine, l'autre de vin, d'eau-de-vie, de ſucre, & d'huile. Les Priſonniers dirent que la flote de Lima étoit prête à faire voile. Nous moüillames entre les iſles Royales, & le lendemain le Capitaine Swan revint de la riviere de ſainte Marie, où il apprit des Indiens que le Capitaine Townley avoit paſſé aux iſles Royales. Ce Capitaine pour faire place à ſon équipage ſe défit là d'une grande quantité de ſes marchandiſes. Il diſtribua une partie de

son vin & de son eau-de-vie à chaque Vaisseau, pour les faire boire, parce qu'il avoit besoin des cruches pour y mettre de l'eau. Les Espagnols de ces mers-là transporterent leur vin, leur eau-de-vie, & leur huile, dans de grandes cruches de terre qui tiennent sept ou huit Gallons, c'est-à-dire 27. à 32. pintes mesure de Paris. Quand ils chargent à Pisco, lieu fameux pour ses vins, & éloigné du Nord de Lima d'environ 40. lieües, ils n'apportent que des cruches de vin qu'ils entassent les unes sur les autres avec tant d'art, qu'à peine pourrions-nous en faire autant sans les casser. Cependant ils en portent souvent 1500. ou 2000. ou davantage dans un Vaisseau, & il est rare qu'il s'en casse une seule. Le 10. nous primes une petite Barque qui venoit de Guiaquil. Elle n'avoit autre chose que son lest. Le 12. il sortit un Canot de la riviere de Sainte Marie, & nous apprimes de lui que 300. Anglois & François venoient encore par terre de la mer du Nord. Le 18. nous rencontrames une Barque avec 5. ou 6. Anglois dessus : Elle appartenoit au Capitaine Knight qui avoit été cinq ou six mois dans les mers du Sud, & étoit alors sur la côte de Mexique. Il y avoit découvert cette Barque, & comme il n'avoit pû l'aborder avec son Vaisseau, il avoit détaché un Canot avec 5. ou 6. hommes qui s'en étoient rendus maîtres, mais n'avoient pû aprés cela joindre leur Vaisseau qu'ils avoient perdu durant la nuit. Voilà pourquoi ils étoient venus dans la Baye de Panama, résolus de rebrousser par terre pour venir dans les mers du Sud, si par bonheur ils ne nous avoient pas rencontrez : Car il faut savoir que l'Isthme de Darien étoit dés-lors le che-

min ordinaire des Avanturiers pour passer quand ils vouloient, de la mer du Nord dans celle du Sud. Cette Barque du Capitaine Knight avoit 40. à 50. cruches d'eau-de-vie, & étoit commandée par Henri More : Mais le Capitaine Swan voulant avancer le Capitaine Harris, fit casser More, disant pour raison qu'il y avoit apparence que ces gens avoient abandonné leur Commandant. More remit la barque de son bon gré, passa sur le Vaisseau du Capitaine Swan, & devint un de ses gens.

La saison sèche de ce païs-là étoit alors sur sa fin, & les isles Royales se trouvoient sans eau, quoi qu'il y en eût encore en abondance la premiere fois que nous y vinmes. Nous fûmes donc forcez d'aller à la pointe de Garrachine, dans l'esperance d'y trouver de l'eau. Le Capitaine Harris commandant alors la nouvelle barque, fut détaché pour aller dans la riviere de Sainte Marie, & apprendre des nouvelles des gens dont les Indiens nous avoient parlé, pendant que le reste de nos Vaisseaux faisoit voiles vers la pointe de Garrachine. Nous y arrivames le 21. nous moüillames à deux milles de la pointe, & trouvames un flux violent qui venoit de la riviere de Sambo. Le lendemain nous entrames dans la pointe, & moüillames à quatre brasses d'eau. Le flux monte là jusqu'à 8. à 9. pieds. Le montant est au Nord-Nord-Est, & le décendant au Sud-Sud-Oüest. Les Indiens qui habitent le long de cette riviere, vinrent à nous avec leurs Canots, & nous apporterent des plantains, & des bananes. Ils ne parloient point Espagnol, ni ne l'entendoient : Aussi croi-je qu'ils n'ont aucun commerce avec les Espagnols. Nous n'y trouvames point

d'eau non plus : Ainſi nous allames de-là à Porto-Pinas, qui eſt à ſept lieües de-là au Sud quart d'Oüeſt.

Porto-Pinas eſt à ſept degrez de latitude Septentrionale. On lui donne ce nom, parce qu'il y croît quantité de Pins. Le païs eſt aſſez élevé, & à meſure qu'on avance, on découvre d'agreables éminences. Les terres proches de la mer ſont toutes couvertes de beaux bois de haute futaie. Les terres qui confrontent le havre ſont baſſes dans le milieu ; mais hautes & pierreuſes des deux côtez. A l'entrée du havre il y a deux petites Iſles hautes, ou pour mieux dire deux rochers ſteriles. Les Eſpagnols dans leurs livres de pilotage, parlent de ce havre comme d'un bon havre ; mais il eſt tout-à-fait expoſé aux vents de Sud-Oüeſt qui ſouflent ſouvent dans ce païs-là durant la ſechereſſe. D'ailleurs il eſt petit, & l'entrée en eſt fort ſerrée. Je ne ſaurois dire au juſte de quelle profondeur eſt l'eau dans ce havre.

Le 25. nous arrivames au havre de Pinas ; mais nous n'y entrames point avec nos Vaiſſeaux ; parce que nous trouvames le lieu trop peu de choſe pour y moüiller. Nous y envoyames nos Canots pour le reconnoître. Ils trouverent un courant de bonne eau qui ſe jette dans la mer. Mais les groſſes houles qui vinrent dans le havre nous empêcherent d'y remplir commodement nos Vaiſſeaux à eau. Le 26. nous retournames à la pointe de Garrachine. Nous primes chemin faiſant un petit Vaiſſeau chargé de Cacao qui venoit de Guiaquil. Le 29. nous arrivames à la pointe de Garrachine, où nous trouvames le Capitaine Henri qui avoit été à la riviere

de Sainte Marie, & qui n'y avoit pas trouvé les gens qu'il étoit allé chercher. Cependant il apprit encore des Indiens qu'ils étoient le long d'une des branches de la riviere de Sainte Marie, où ils bâtiſſoient des Canots. Nous partageames à la pointe de Garrachine le Cacao que nous venions de prendre.

Ne pouvant y faire de l'eau, nous fimes deſſein de retourner à Tabaco, où nous étions aſſurez d'en trouver. Nous mimes donc à la voile le 30. par un petit vent de Sud-Sud-Eſt. Nous étions alors neuf Vaiſſeaux de compagnie. Le premier d'Avril étant dans le canal qui ſepare les iſles Royales, d'avec la terre ferme, il fit beaucoup de tonnerres & d'éclairs, & nous eûmes un peu de pluie. Nous moüillames ce ſoir-là à l'iſle de Pacheque, & fimes immediatement aprés prendre les devants à quatre de nos Canots du côté de l'Iſle de Tabaco pour faire des priſonniers, & prendre langue. Le lendemain nous ſuivimes nos Canots. Le 3. au ſoir nous moüillames prés de Pericon, & arrivames le lendemain à Tabaco, où nous trouvames nos quatre Canots. Ils y étoient arrivez de nuit, & avoient pris un Canot, qui ſelon la coûtume venoit de Panama, & alloit chercher des Plantains. Il y avoit ſur ce Canot quatre Indiens & un Mulatre. Celui-ci ayant déclaré qu'il étoit ſur le Brulot qui avoit voulu nous brûler la nuit, fut pendu ſur le champ. Ces priſonniers confirmerent que le Capitaine Bond Anglois d'origine, commandoit le Brulot.

Nous fimes-là de l'eau, & coupames du bois à brûler : Enſuite nous envoyames quatre Canots à terre avec un des Indiens nou-

vellement faits prisonniers, qui devoit les mener à une manufacture de sucre; car ayant alors du Cacao, nous manquions de sucre pour faire du chocolate. Mais ils avoient principalement ordre d'apporter des chaudieres; car il y avoit tant de monde sur chaque Vaisseau, que nos pots ne pouvoient cuire assez promptement les vivres necessaires, quoi qu'ils fussent toute la journée sur le feu. Ils revinrent à bord deux ou trois jours aprés avec trois chaudieres.

Pendant le sejour que nous fimes-là, la Barque du Capitaine David fut détachée pour aller à l'isle d'Atoque. C'est une autre Isle qui n'est pas habitée dans la Baye de Panama. Elle n'est pas de si grande étenduë que Tabaco; cependant il y a des champs de plantain & quelques Negres pour en avoir soin. Ces Negres élevent de la volaille & des cochons pour leurs maîtres, qui demeurent à Panama, & aux isles Royales. C'étoit pour de la volaille ou pour des cochons que nos gens alloient là. Mais ils rencontrerent par hazard un exprés qu'on envoyoit à Panama, pour donner avis que la flote de Lima étoit en mer. La plûpart des Lettres furent jettées en mer & perduës. Il s'en trouva neanmoins quelques unes qui disoient positivement, que la flote venoit avec toutes les forces qu'on avoit pû trouver dans le Royaume du Perou: Que cependant elle avoit ordre de n'en venir point aux mains avec nous, à moins qu'elle n'y fut forcée. (Mais elle changea d'avis, car elle prit ensuite le parti de nous donner bataille, aprés qu'elle eut déchargé ses tresors à Lavelia,) & qu'enfin les Pilotes de Lima avoient déliberé sur la rou-

te qu'on devoit prendre pour ne pas nous rencontrer.

Pour la satisfaction des curieux j'insérerai ici les résolutions qui furent prises par l'assemblée des Pilotes, telles qu'un des nôtres en fit la traduction sur les deux lettres Espagnoles que nous interceptames. Voici la premiere.

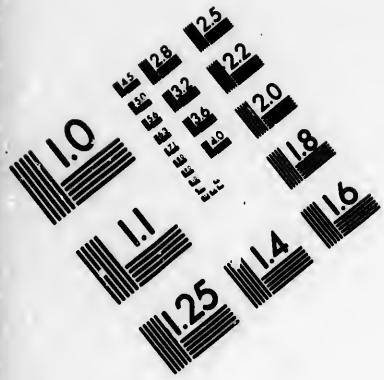
MONSIEUR,

M'Etant trouvé avec son Excellence; & ayant entendu la lecture de la lettre du Capitaine Michel Sanches de Tena, où il est dit qu'il se doit faire une assemblée de Pilotes. On dit que ce n'est pas le tems, & on objecte Gallapagos. J'ai répondu à cela qu'on craignoit l'ennemi, & qu'on pourroit bien suivre cette route. J'ai dit cela à son Excellence qui m'a ordonné d'écrire la route que voici.

Le jour de mettre à la voile étant venu, il faut faire route à l'Oüest-Sud-Oüest; de-là à l'Oüest, jusques à ce qu'on soit à quarante lieües en mer: Ensuite il en faut faire autant au Nord-Oüest, jusques à ce qu'on soit sous la ligne. De-là les Pilotes doivent prendre la route de Moro de Parco, & de la côte de Lavelia & de Nata, où l'on prendra langue: Et suivant ce qu'on apprendra, on peut continuër la même route pour Otoque; De-là à Tabaco, & puis enfin à Panama. Voilà la route que je croi la meilleure.

Cette lettre est obscure; mais le Lecteur en fera le meilleur usage qu'il pourra. L'autre lettre roule sur le même sujet.

LA route la plus sûre qu'on doit tenir partant de Malabrigo, est celle-ci. Il faut faire route



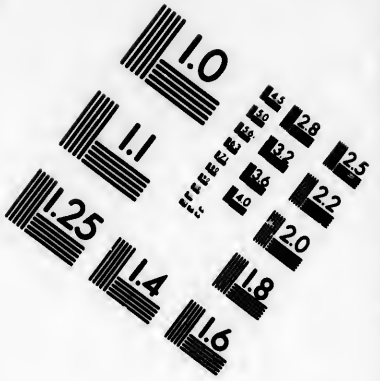
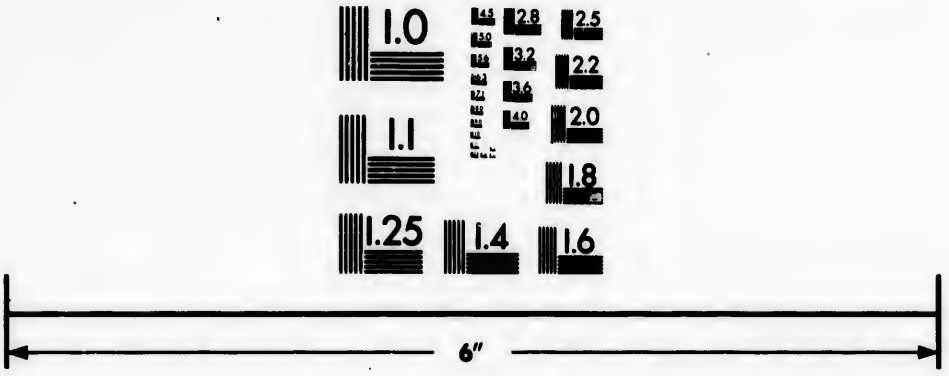


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

à l'Oüest quart de Sud pour ne pas passer à vûë des Isles de Lobos. S'il arrive que les vents de mer y portent, & jettent à l'oppoſite de la latitude de Malabrigo, tenez le vent au plus prés que vous pourrez; & s'il eſt neceſſaire continuez cette route & relâchez. Louvoyez enſuite, & vous éloignez gardant toûjours vôtre latitude. Quand vous ſerez à 40. lieües des iſles de Lobos, gardez cette diſtance juſques à ce que vous ſoyez ſous la ligne; & alors ſi le vent general vous ſuit plus loin, il faut faire route au Nord-Nord-Eſt, juſques à ce que vous ſoyez à trois degrez Nord. Si à cette latitude, vous trouvez les vents de mer, tâchez de tenir la côte, & de vous approcher ainſi de Panama. Si durant vôtre voyage vous venez à vûë de l'Iſle avant que d'être à la hauteur du Cap ſaint François, ne manquez pas de vous éloigner de la vûë des terres, de peur que l'ennemi ne vous découvre.

Cette lettre ſupoſe que la flote partoit de Malabrigo, qui eſt à environ huit degrez de latitude Meridionale, comme l'autre ſupoſe qu'elle devoit partir de Lima, qui eſt à quatre degrez plus au Sud. De-là vient qu'on lui donnoit avis d'éviter Lobos, qui n'eſt pas éloignée de la route qu'elle prend d'ordinaire pour ſe rendre à Panama, & qu'il eſt bien difficile d'éviter, de la maniere que ſont les vents. Cependant on donnoit ordre à la flote Eſpagnole de ne pas approcher de Lobos; & la raiſon de cela eſt que les Eſpagnols ayant déja reçû avis que les Avanturiers étoient à Lobos de la mer, ils ne ſavoient pas ſi nous n'y étions point encore à attendre leur flote.

Le 10. nous partimes de Tabaco pour re-

tourner aux Isles Royales, sur ce que nos Pilotes nous dirent que les Vaisseaux du Roi prenoient toûjours cette route. Le 11. nous moüillames où nous avions caréné. Nous y trouvames le Capitaine Henri qui étoit allé pour la seconde fois à la riviere de sainte Marie, d'où il avoit amené les gens que les Indiens nous avoient dit qui venoient par terre; mais le nombre n'en étoit pas si grand qu'on l'avoit publié. Le 19. nous envoyames 250. hommes sur 15. Canots à la riviere de Chepo, pour prendre la Ville de ce nom. Le 21. ils furent suivis de tous nos Vaisseaux, à la reserve de celui du Capitaine Henri qui resta, & qu'il falut calfeutrer. Le 22. nous arrivames à l'Isle de Chepelio.

Chepelio est la plus agreable Isle qui soit dans la Baye de Panama. Elle n'est qu'à sept lieües de la Ville de ce nom, & à une lieüe de la terre ferme. Elle a environ deux milles de long, & presque autant de large. Elle est basse du côté du Nord, & va en hauſſant du côté du Sud. Le terroir est jaune, & d'une espece de terre glaiſe. Le haut est pierreux; & le bas planté de toute sorte de fruits exquis, comme sapadilles, poires qu'on nomme Avegato, Mammets, Mammets Sapota, pommes à l'étoile, &c. Le milieu de l'Isle est planté d'arbres de Plantains, qui ne sont pas extrêmement gros; mais dont le fruit est d'un goût extraordinairement délicat.

Le Sapadillier est aussi gros qu'un gros poirier. Le fruit ressemble beaucoup à la poire de Bergamote, soit pour la couleur, soit pour la groſſeur; mais il y a de certains arbres qui le produiſent un peu plus long. Quand il est verd ou nouvellement cüeilli, le jus en

est blanc & visqueux, & s'attache comme du glu. Il est alors dur; mais deux ou trois jours après qu'il a été cueilli, il devient délicat & plein de jus, clair comme de l'eau de roche, & d'une délicatesse exquise. Ce fruit a au milieu deux ou trois noyaux ou pepins noirs, de la grosseur d'une graine de citrouille, & est excellent.

Le poirier d'Avogato est aussi gros que la plûpart des autres poiriers, & d'ordinaire d'une hauteur raisonnable; il a l'écorce noire & assez unie; la feüille large & ovale, & le fruit aussi gros qu'un gros Limon. Il est verd jusques à ce qu'il soit mûr, & alors il devient jaunâtre. Rarement est-il bon à manger que deux ou trois jours après qu'il a été cueilli: Mais après ce tems-là il est doux, & il est aisé de le peler. Le dedans est verd, ou tant soit peu jaune; mais doux comme du beurre. Il a aussi un noyau de la grosseur à peu près d'un noyau de grosse prune. Ce fruit de lui-même n'a aucun goût; Aussi le mêle-t-on d'ordinaire avec du sucre & du jus de citron. On bat cela tout ensemble dans un vaisseau, & on en fait un excellent plat. On le mange communément avec un peu de sel, & du plantain rôti. Ainsi [illegible] homme qui a faim peut en faire un bon [illegible]pas. Il est fort sain de quelque maniere qu'on le mange. On dit que ce fruit provoque aux exercices de l'amour: Aussi dit-on que les Espagnols en font beaucoup de cas, & je croi que ce fruit les fait fort estimer; car j'en ai trouvé beaucoup en plusieurs endroits sur les mers du Nord, où les Espagnols sont établis comme dans la Baye de Campêche, sur la côte de Carthagene, & sur celle de

Caracco. Il y en a auſſi dans la Jamaïque que les Eſpagnols y planterent du tems qu'ils étoient maîtres de cette Iſle.

L'arbre de Mammet Sapota eſt different du Mammet de Tabaco, dont nous avons fait la deſcription dans ce Chapitre, en parlant de cette Iſle. Il n'eſt ni ſi gros ni ſi grand, & le fruit n'en eſt auſſi ni ſi gros ni ſi rond. L'écorce en eſt mince & fragile, le dedans d'un rouge enfoncé, & il a un noyau rude & plat. Il paſſe pour le meilleur fruit des Indes Occidentales. Il eſt fort agreable & fort ſain. Je n'en ai point vû dans la Jamaïque; mais en pluſieurs endroits des Indes Occidentales de la domination des Eſpagnols. Il y a une autre eſpece de Mammetier qu'on appelle ſauvage. Celui-ci produit un fruit, qui n'eſt d'aucune valeur: Mais l'arbre eſt droit, haut, & extrémement fort, & par conſequent le meilleur dont on puiſſe faire des mâts.

Le Pommier à étoile reſſemble beaucoup au cognaſſier; mais il eſt beaucoup plus gros. Il eſt plein de feüilles larges, ovales, & d'un verd fort obſcur. Le fruit eſt auſſi gros qu'une groſſe pomme, & d'ordinaire ſi couvert de feüilles, qu'on a de la peine à le voir. On dit que c'eſt un bon fruit. Je n'en ai jamais mangé; mais j'ai vû de ces arbres & de leur fruit en pluſieurs endroits de la terre ferme, au Nord du Continent & à la Jamaïque. Tant que les Eſpagnols poſſederent cette Iſle, ils y planterent de ces arbres & autres fruitiers, comme Sapadilliers, poiriers d'Avogato & ſemblables. Il y en a encore aujourd'hui dans les plantations qui furent d'abord faites par les Eſpagnols, comme à ſaint Argol, à Sevenmile Walx, & à Sixteenmile Walx. J'y

ai vû en plusieurs endroits des arbres plantez par les Espagnols ; mais je n'ai jamais vû qu'ils ayent été entretenus par les Anglois, qui paroissent peu curieux en cela. La rade est du côté du Nord, & on n'y peut ancrer sûrement à demi mille de la côte. Au Nord il y a un puits prés de la mer, auprés duquel il y avoit autrefois trois ou quatre maisons ; mais elles sont à present entierement ruïnées. Cette Isle est située vis-à-vis l'embouchure de la riviere de Chepo.

Cette riviere sort des montagnes qui sont au Nord du païs. Comme elle est enfermée du côté du Sud par d'autres montagnes, elle serpente à l'Oüest autour des unes & des autres; tant qu'enfin trouvant un passage au Sud-Oüest, elle fait une espece de demi cercle, s'enflant ensuite cõsiderablement, elle se jette doucement dans la mer à sept lieuës de Panama. Elle est extrêmement profonde, & a environ un quart de mille de large : Mais l'entrée est embarassée par des sables, ensorte qu'il n'y a que les Barques qui puissent y entrer. A six lieuës de la mer il y a une petite Ville d'Espagnols qui porte le nom de cette riviere. Elle est sur la gauche en venant de la mer. C'est cette Ville que j'ai dit que le Capitaine Lasonde attaqua. Le païs circonvoisin est plat. Il y a plusieurs petites montagnes pleines de bois : Mais la plus grande partie du païs n'est que pâturages, ou païs découvert. Au Midi de la riviere ce n'est que bois durant plusieurs lieües. Ce fut à cette Ville que nos deux cens cinquante hommes furent envoyez. Le 24. ils sortirent de la riviere aprés avoir pris la place sans aucune opposition ; Mais ils n'y trouverent rien.

Ils

Ils prirent en y allant un Canot ; mais la plûpart de ceux qui étoient dessus se sauverent dans une des Isles Royales. On avoit envoyé ce Canot bien armé pour observer nos mouvemens. Le 25. le Capitaine Henri nous rejoignit après avoir calfeutré son Vaisseau. Le 26. nous retournames à Tabaco ayant alors dix voiles, en comptant le Capitaine Henri qui nous avoit joints. Nous y arrivames le 28. & y examinames nos prisonniers touchant les forces de Panama, car étant alors prés de mille hommes, nous nous croyions assez forts pour une entreprise de cette conséquence. Nous aurions pû en cas de besoin faire une décente de neuf cens hommes : Mais nos prisonniers ne nous donnerent pas grand courage de tenter une pareille entreprise, car ils nous assurerent que toutes les forces du païs étoient à Panama, & qu'il y étoit venu du monde de Porto-bello, sans parler des habitans qui étoient en plus grand nombre que nous. Ces raisons jointes à la force de la place qui a une haute muraille, nous empêcherent de pousser plus loin nôtre dessein. Pendant le sejour que nous fîmes à Tabaco, quelques-uns de nos gens brûlerent la Ville de cette Isle.

Le 4. de Mai nous remimes encore à la voile pour les Isles Royales, où nous continuames à croiser d'un côté à l'autre de ces Isles jusques au 22. que les Capitaines David & Groner allerent à Pacheque, & laisserent le reste de la flote à l'ancre à l'isle de saint Paul. De Pacheque nous envoyames deux Canots à l'isle de Chepelio, dans l'esperance d'y faire quelques prisonniers. Le 25. nos deux Canots revinrent avec trois prisonniers.

C'étoit des Marelots de Panama, qui dirent que les provisions y étoient si rares & si cheres, que les pauvres mouroient presque de faim, parce que nous les empêchions d'aller querir tous les jours les plantains qui leur étoient necessaires, & qu'ils tiroient auparavant des Isles, & principalement de Chepelio & de Tabaco : Que le Président de Panama avoit expressément défendu que personne ne se hasardât d'aller chercher des plantains à aucune de ces Isles ; mais que la necessité les avoit obligez à passer par-dessus les défenses du Président. Ils dirent de plus, qu'on attendoit tous les jours la flote de Lima, d'où tout le monde disoit qu'elle étoit partie ; & que le bruit couroit à Panama, que Charles II. Roi d'Angleterre étoit mort, & que le Duc d'York avoit été couronné. Le 17. les Capitaines Swan & Townley arriverent aussi à Pacheque où nous étions : mais la barque du Capitaine Swan étoit allée aux Isles Royales querir des plantains. L'Isle de Pacheque est, comme je l'ai déja dit, la plus Septentrionale des Isles Royales. Elle est petite & basse, & n'a qu'environ une lieue de tour. Au midi de cette Isle il y en a deux ou trois petites, chacune desquelles n'a pas demi mille de tour. Entre Pacheque & ces Isles il y a un petit canal qui n'a pas plus de six ou sept pas de large, & environ un mille de long. Le Capitaine Townley fit quelque chose de bien hardi dans ce petit canal ; car se voyant presse des Espagnols dans le combat dont je vais parler, il se jetta dans ce canal sans savoir s'il y avoit assez d'eau ou non. Toute nôtre flote étoit à l'Orient de ce canal, attendant la flote de Lima que

nous espérions qui viendroit de ce côté-là.

La matinée du vingt-huit fut fort pluvieuse, car les pluyes étoient revenuës, comme elles sont ordinairement avec le mois de Mai ou de Juin, quelquefois plus tard: De sorte que le mois de Mai est en ces païs là fort changeant. A quelques jours prés nous avions jusques-là eu beau tems, & le vent Nord-Nord-Est: Mais c'étoit alors tout autre chose, & le vent avoit changé au Sud-Sud-Ouëst.

Le tems s'éclaircit neanmoins vers les onze heures, & nous vimes la flote Espagnole à environ trois lieuës Ouëst-Nord-Ouëst de l'Isle de Pacheque, faisant route à l'Est, & au plus prés du vent. Nous étions au Sud-Est à une lieuë de l'Isle, entre l'Isle & la terre ferme. Il n'y avoit que le Capitaine Gro[illegible] qui étoit à nôtre Nord & prés de l'Isle. Il leva l'ancre aussi-tôt que les Espagnols parurent, & s'approcha de la côte. Pour nous, nous ne branlames pas, attendant qu'il revirât de bord & qu'il vint à nous. Mais il eut soin de se mettre à couvert du danger.

Les Capitaines Swan & Townley vinrent à bord du Capitaine David pour déliberer sur les moyens d'en venir aux mains avec l'ennemi, que nous voyons venir dans le dessein de nous donner bataille. Les Espagnols avoient en tout 14. voiles, sans compter les Canots dont chacun avoit douze à quatorze rames. Ils avoient six gros Vaisseaux de guerre. L'Amiral avoit 41. pieces de canon, & 450. hommes; le Vice-Amiral 40. canons, & 400. hommes; le Contre-Amiral 36. canons, & 360. hommes. Il y en avoit trois autres, dont le premier avoit 24. canons,

& 300. hommes; le second 18. Canons, & 150. hommes; & le dernier 8. Canons, & 300. hommes. Ils avoient aussi deux gros Brulots, & six Vaisseaux chargez de petites armes, sur lesquels il y avoit 800. hommes, sans parler de deux ou trois cens hommes qui étoient sur les Canots. Nous eumes depuis cet état de leurs forces par le Capitaine Knight, qui étant sur la côte du Perou, & ayant alors le vent contraire, fit des prisonniers qui lui firent ce détail; ce qu'il eut pour tout butin. Outre les forces dont on vient de parler, ils avoient encore quelques vieilles troupes Espagnoles qui venoient de Portobello; & qu'ils avoient rencontrées à Lavolia d'où ils venoient. Les forces qu'ils avoient prises à Lima consistoient en 3000. hommes, qui est tout ce qu'on pouvoit tirer du Royaume; cependant pour une plus grande seureté ils avoient debarqué leurs tresors à Lavelia.

Nôtre flote étoit composée de 10. Vaisseaux. Premierement le Capitaine David avoit 36. Canons & 156. hommes, la plûpart Anglois; le Capitaine Swan 16. Canons, & 140. hommes, tous Anglois; c'étoit-là les seuls Vaisseaux de force que nous eussions: Tout le reste n'avoit que de petites armes. Le Capitaine Townley avoit 110. hommes tous Anglois: Le Capitaine Gronet 300. hommes tous François: Le Capitaine Henri 100. hommes la plûpart Anglois: Le Capitaine Branly 36. hommes partie Anglois, partie François: Le Vaisseau de transport du Capitaine David 8. hommes. Celui de Swan 8. hommes: La barque de Townley huit hommes, & une petite Barque de trente tonneaux, équipée en Brulot; chargée de l'arrival de nos

Canots. Nous étions en tout 960. hommes. Mais le Capitaine Gronet ne vint à nous que quand tout fut fait. Tous ces desavantages ne nous découragerent point : Au contraire nous résolumes de combattre l'ennemi ; car ayant l'avantage du vent il dépendoit de nous de combattre, ou de ne combattre pas. Il étoit quatre heures aprés midi quand nous levames l'ancre. Etant tous à la voile, nous allames droit aux ennemis qui se tenoient prés du vent pour venir à nous : Mais comme la nuit vint, tout se passa à se tirer quelques coups de part & d'autre. Sur la brune l'Amiral Espagnol mit un fanal pour faire moüiller sa flote. Nous vimes du feu à la hune de l'Amiral pendant une demi-heure, aprés quoi il disparut : peu de tems aprés nous revimes la lumiere. Comme nous avions le vent, nous demeurames à la voile, croyant que cette lumiere étoit encore à la hune de l'Amiral : Mais la suite fit voir que c'étoit un stratagême, car la seconde fois le fanal fut mis à la hune du grand mât d'une de leurs barques qu'ils firent éloigner. Cela nous trompa, car nous croyions toûjours le fanal à la hune de l'Amiral, & nous nous crumes par ce moyen au dessus du vent.

Le jour étant donc venu, il se trouva contre nôtre esperance que nous avions perdu l'avantage du vent, & nous vimes les Espagnols qui venoient sur nous à pleines voiles. Nous fimes plusieurs mouvemens pour regagner ce que nous avions perdu ; & aprés avoir combatu toute la journée comme en courant, & fait presque le tour de la Baye de Panama, nous revinmes moüiller à l'Isle de Pacheque.

Ainſi finit cette journée, & avec elle tous les projets que nous avions faits pendant cinq ou ſix mois, puis qu'au lieu de nous rendre maîtres de la flote Eſpagnole, & des richeſſes qu'elle portoit, nous fûmes bien-aiſes de nous échaper, & d'être en quelque maniere redevables de nôtre ſalut à la poltronnerie de nos ennemis, qui n'eurent pas le courage de pouſſer leur avantage.

Le 30. au matin nous vîmes la flote Eſpagnole toute raſſemblée, & à l'ancre à trois lieües de nous. Il n'y eut que peu de vent juſqu'à dix heures. Enſuite il ſe leva un petit vent de Sud, dont la flote Eſpagnole profita pour ſe rendre à Panama. Je ne ſai ce que les Eſpagnols perdirent; mais pour nous nous en fumes quittes pour un homme. Nous tinmes conſeil, & il fut réſolu d'aller aux Iſles de Quibo ou de Cobaja, chercher le Capitaine Henri, qui avoit été forcé dans le combat de ſe ſeparer de nous; ces Iſles étant le rendez-vous marqué en cas de pareil accident. Quand à Gronet il dit que ſon équipage n'avoit pas voulu qu'il nous joignit durant le combat. Mais cette excuſe ne nous ſatisfit point. Nous le laiſſames venir avec nous aux Iſles de Quibo, où nous le caſſames comme ſa lâcheté le meritoit. Quelques-uns furent d'avis qu'on lui ôtât le Vaiſſeau que nous lui avions donné; mais enfin on lui laiſſa & ſon Vaiſſeau & ſon équipage, & on l'envoya chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE VIII.

Les Avanturiers partent de Tabaco. Isle de Chuche. Montagne apellée Moro de Porcos. Côte Occidentale de la Baye de Panama. Des Isles de Quibo, Curaçao, & Rancheria. Arbre de Palme Marie. Des Isles Canales & de Cantarras. Les Avanturiers font des Canots pour une nouvelle expedition, & se rendent maîtres de Puebla Nova. Ils sont joints par le Capitaine Knight. Canots, comment faits. De la côte & des vents d'entre Quibo & Nicoya. Volcan Vejo, montagne dont on a déja parlé. Grains & mer rude. Havre de Ria Lexa. Ville de Leon prise & brûlée. Bras de mer de Ria Lexa. Ville de ce nom & ses marchandises. Fruit de Guava, & poire piquante. Rançon payée honnêtement sur une simple parole. Ville brulée. Le Capitaine David & autres vont sur la côte du Sud. Maladies contagieuses à Ria Lexa. Terribles grains. Volcan de Guotimala. Des riches marchandises de ces païs-là, Indigo, Atrole, Cochenille, & Silvestre. Bois flotant & pierres ponce. Côte Septentrionale. Expedition inutile du Capitaine Townley du côté de Teguantepeque. Isle de Tangola, & Continent voisin. Port de Guatulco. Du rocher que les Espagnols apellent Buffadore. Ruines du village de Guatulco: De la côte voisine. Le Capitaine Townley va à la riviere d'Apalita. Tortues à Guatulco. Etablissement d'Indiens. De la plate & fruit nommé Vinello.

SUivant la résolution que nous avions prise, nous mimes à la voile le 1. de Juin 1685. & passames entre la pointe de Garrachine &

les Isles Royales. Le vent étoit Sud-Sud-Oüest, & le tems pluvieux avec des Grains accompagnez de tonnerres & d'éclairs. Le 3. nous passames prés de l'Isle de Chuche, la derniere des Isles de la Baye de Panama. Elle est petite, basse, ronde, pleine de bois, deserte, & à quatre lieües de Pacheque du côté du Sud-Sud-Oüest.

Dans nôtre trajet à Quibo le Capitaine Branly perdit son grand mât; C'est pourquoi lui & son équipage ayant abandonné leur Barque, vinrent à bord du Capitaine David. Le grand hunier du Capitaine Swan s'étant aussi fendu, il fut contraint d'en faire un autre: Mais pendant qu'il y travailloit, nous continuions nôtre route. Nous l'eumes bien-tôt perdu de vûë, & ne fumes pas long-tems à nous rendre au Nord de la Baye, car tous les Vaisseaux qui viennent de Panama, & qui vont du côté de la côte de Mexique ou du Perou, sont obligez de passer par là. Le 10. nous passames prés de Moro de Porcos, ou la montagne des cochons. Je ne sai pas pourquoi on lui a donné ce nom. C'est une haute & ronde montagne sur la côte de Lavelia.

Ce côté de la Baye de Panama s'étend à l'Oüest jusques aux Isles de Quibo. Il y a sur cette côte plusieurs rivieres & petits ports; mais aucun n'est aussi grand ni aussi large que ceux qui sont au Sud de la Baye. Cette côte est en partie montueuse, & en partie basse, & le long de la mer couverte de bois fort épais: Mais à quelques lieües plus avant dans le païs la campagne n'est presque que des pâturages bien pourvûs de taureaux & de vaches. Les rivieres de ce côté-ci, quoique moins

riches que les autres de la Baye, ne laissent pourtant pas d'avoir de l'or. Cette côte est médiocrement habitée; car à la reserve des rivieres qui menent aux villes de Nata & de Lavelia, il n'y a que je sache aucun autre établissement entre Panama & Puebla Nova. Les Espagnols peuvent aller par terre de Panama par tout le Royaume de Mexique qui est plein de pâcages: Mais vers la côte du Perou, ils ne sauroient aller plus loin que la riviere de Chepo, parce que le païs est couvert de bois si forts, & traversé par un si grand nombre de grosses rivieres, sans parler des petites & des bras de mer, que les Indiens mêmes qui l'habitent ne peuvent aller loin qu'avec beaucoup de peine.

Nous eûmes fort beau tems en allant à Quibo, & un vent de Sud-Sud-Oüest, & quelquefois Sud-Oüest, qui retarda nôtre traversée. Nous n'arrivames à Quibo que le 15. de Juin, & nous y trouvames le Capitaine Henri que nous cherchions. L'Isle de Quibo ou de Caboya est à sept degrez quatorze minutes de latitude Septentrionale, d'environ six ou sept lieües de long, & trois ou quatre de large. Les terres sont basses à la reserve de celles qui sont au bout du côté du Nord-Est. Il y a quantité de plusieurs sortes de grands arbres fleuris, & de bonne eau à l'Est & au Nord-Est de l'Isle. Il y a quelques bêtes fauves, & force gros Singes noirs, dont la chair est bonne & saine. Il y a aussi quelques Guanos & serpens. Je ne sache pas qu'il y ait d'autre sorte d'animaux. Au Sud-Est de la pointe de l'Isle il y a un fonds bas qui s'étend demi-lieüe en mer, & à une lieüe au Nord de ce fonds bas du côté de l'Est, il y a un rocher à eau-

viron un mille de la côte, qui sur la fin de la marée paroit au dessus de l'eau. A ces deux endroits prés il n'y a aucun danger de ce côté-là. Les Vaisseaux peuvent aller à un quart de mille de la côte, & moüiller à six, huit, dix, ou douze brasses d'eau, & sur un sable bon & clair.

Il y a plusieurs autres Isles, les unes au Sud-Oüest, & les autres au Nord Nord-Est de celle-ci, comme l'isle de Quicaro, qui est une assez grande Isle, & au Sud-Oüest de Quibo. Au Nord de la même Isle il y a une petite Isle nommée Rancheria, où il y a quantité d'arbres de Palme Marie. Cet arbre est grand & droit, il a la tête petite; mais il est fort different du Palmier, nonobstant la ressemblance des noms. Il est fort estimé pour faire des mâts, parce qu'il est fort & de bonne longueur. Les veines de ce bois ne vont pas droit tout le long de l'arbre comme aux autres arbres, mais elles circulent tout autour. Ces arbres croissent en plusieurs lieux des Indes Occidentales, & les Anglois aussi-bien que les Espagnols s'en servent beaucoup aux usages qu'on vient de dire. Les Isles Canales & de Cantarras sont de petites Isles au Nord-Est de Rancheria. Elles sont toutes separées par des canaux, & on peut ancrer tout autour. Elles ne sont pas moins riches que Quibo en arbres & en eau. A les voir sur la route il semble qu'elles fassent partie de la terre ferme. Quibo est la plus grande & la plus remarquable; car quoique les autres ayent des noms, on ne s'en sert neanmoins presque jamais que pour les distinguer; ces Isles & les autres de cette espece étant toutes comprises sous le nom general d'Isles de Quibo. Le Capitaine Swan donna à plusieurs de ces Isles les noms des Marchands

Anglois auſquels son Vaiſſeau appartenoit.

Le 16. le Capitaine Swan vint moüiller auprés de nous. Et alors nos Capitaines tinrent conſeil pour aviſer à de nouveaux moyens d'avancer nôtre fortune. Comme ils deſeſperoient d'y réüſſir du côté de la mer, ils réſolurent d'eſſayer ſi la terre ne leur ſeroit point plus favorable. Ils demanderent à nos Pilotes à quelles places de la côte de Mexique ils pouvoient nous mener. Comme la ville de Leon étoit la principale Ville du païs, ce fut auſſi à celle-là que nous nous fixames, quoi que le voyage fut long par terre. Le malheur étoit alors que nous manquions de Canots pour mettre nôtre monde à terre, & qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'en avoir que de couper des arbres, auquel cas nous pouvions en faire autant que nous en avions beſoin; ces Iſles produiſant quantité de gros arbres fort propres à cela. Pendant qu'on faiſoit les Canots, nous détachames 150. hommes pour aller prendre Puebla Nova, ville en terre ferme, dans l'eſperance d'emporter quelques proviſions. Ce fut en allant prendre cette place, que le Capitaine Sawkins fut tué en 1680. & qu'il eut pour ſucceſſeur le Capitaine Sharp. Nos gens prirent la place ſans peine, quoi qu'il y eût plus de monde qu'il n'y en avoit, quand le Capitaine Sawkins fut tué. Ils revinrent le 24. mais ſans aucunes proviſions. Ils prirent chemin faiſant une barque vuide qu'ils amenerent à bord.

Le 8. le Capitaine Knight, dont j'ai parlé dans le Chapitre précedent, vint à nous. Il avoit long-tems croiſé du côté de l'Oüeſt; mais n'avoit rien gagné qu'un bon Vaiſſeau. Il vint enfin du côté du Sud à la hauteur de

la Baye de Guiaquil, où il prit une barque dont la principale charge étoit de farine. Elle avoit d'autres marchandises, comme vin, huile, eau-de-vie, sucre, savon, & peaux de Chevres corroyées. Il prit de tout cela ce qu'il voulut, & renvoya la barque. Le Maître lui dit que les Vaisseaux du Roi étoient allez de Lima à Panama : Que comme ils avoient peur de nous, ils ne portoient que la moitié des tresors du Roi, quoi qu'ils eussent toutes les forces que le Royaume pouvoit leur fournir : Que tous les Vaisseaux marchands qui étoient partis avec eux étoient chargez, & s'arrêtoient à Payta en attendant de nouveaux ordres. Knight qui n'avoit que peu de monde n'osa pas aller à Payta, où il auroit pris tous ces Navires s'il avoit été en état d'executer un pareil dessein. Il crut donc que le meilleur parti qu'il y avoit à prendre, étoit de venir se poster dans la Baye de Panama ; esperant de nous y trouver enrichis des dépoüilles de la flote de Lima : Mais étant aux Isles Royales, il apprit par un prisonnier, que nous en étions venus aux mains avec cette flote ; mais que nous avions eu du desavantage, & que depuis nous étions allez du côté de l'Oüest : C'est pourquoi il vint nous y chercher. Il s'associa d'abord avec nous, & mit ses gens en œuvre pour faire des Canots. Chaque Vaisseau travailloit pour lui ; mais nous nous aidions les uns les autres quand il étoit question de les lancer à l'eau ; car il y en avoit qu'on faisoit à un mille de la mer.

Pour faire un Canot on coupe un gros & long arbre qu'on quarre par le haut : Ensuite on le tourne sur le plat pour donner la

figure au côté opposé qui fait le fond. Cela étant fait, on le renverse encore pour le creuser. On fait trois trous dans le fonds; l'un devant, l'autre au milieu, & le troisiéme en haut, pour mesurer par ce moyen le plus épais du fonds : car autrement on le pourroit faire plus mince qu'il ne faudroit. Nous lui laissions d'ordinaire trois pouces d'épaisseur en bas, & un & demi en haut. Les deux bouts sont faits en pointe.

Le Capitaine David fit deux fort grands Canots, un de 36. pieds de long, & de 5. à 6. de large, l'autre de 32. de longueur, & à peu prés de la même largeur que l'autre. En un mois de tems l'affaire fut faite, & nous fûmes prêts à faire voiles. Le Capitaine Harris mit là son Vaisseau sur le sec afin de le calfeutrer : Mais comme il étoit vieux & pourri, il se mit en pieces; de sorte qu'il passa lui & son équipage sur les Vaisseaux des Capitaines David & Swan. Pendant que nous fûmes-là, nous dardames tous les jours des Tortuës; car il y en a une grande abondance : Mais il y en a moins depuis le mois d'Août jusques au mois de Mars. Le 18. de Juillet, Jean Rose François de Nation, & quatorze autres hommes du Capitaine Gronet, ayant fait un nouveau Canot, vinrent trouver le Capitaine David, & le prierent de trouver bon qu'ils servissent sous lui; ce qu'il leur accorda d'autant plus volontiers, qu'ils avoient déja un Canot.

Le 20. de Juillet nous partimes de Quibo, & primes la route de Ria Lexa, qui est le port de Leon, place dont nous avions alors formé le dessein de nous rendre maîtres. Nous faisions 640. hommes sur huit Vais-

seaux commandez par les Capitaines David, Swan, Townley, & Knight, avec un Brulot & trois Vaisseaux de transport; mais l'équipage de ces derniers n'étoit pas toûjours complet. Nous passames entre la riviere de Quibo & celle de Rancheria, laissant Quibo & Quicoro à babord, & Rancheria avec les autres Isles & la terre ferme à stribord. Le vent étant d'abord Sud-Sud-Oüest, nous passames le long de la côte, & traversames le Golphe de Nicoya, le Golphe de Dolce, & l'isle de Canco. Toute cette côte est basse, embaraſſée de bois épais, & peu habitée. Comme nous faisions route à l'Oüest, nous eumes des vents variables; tantôt le vent se faisoit Sud-Oüest, tantôt Oüest Sud-Oüest, & tantôt Est Nord-Est; mais plus souvent Sud-Oüest. Nous avions chaque jour un grain ou deux, & le soir durant la nuit des vents de terre Nord-Nord-Est.

Le 1. d'Août à 11. degrez 20. minutes de latitude selon mon observation, nous découvrimes une haute montagne, qui s'éleve en pain de sucre. La fumée que nous vimes au sommet nous la fit prendre pour le Volcan Vejo. Cela nous obligea de porter le Cap au Nord, & alors nous reconnumes que c'étoit ce Volcan où l'on passe pour aller au havre de Ria Lexa; car comme j'ai déja dit dans le Chapitre cinquiéme, c'est une montagne fort remarquable. Aprés avoir doublé cette montagne, & mis le Cap au Nord-Est; nous sortimes tous nos Canots, & nous nous préparames à nous y embarquer le lendemain.

Le 9. au matin étant à environ huit lieues de terre, nous laissames nos Vaisseaux avec

peu de monde pour les garder, & 520. de nos gens s'étant mis sur trente & un Canots, nous ramames vers le havre de Ria Lexa. Nous eûmes un beau tems & peu de vent jusques à deux heures après midi, que nous fûmes assaillis d'un Grain qui venoit de la terre, accompagné de tonnerres, d'éclairs, de grosse pluie, & de si terribles cours de vent, que nous pensames tous perir. Dans cette extrémité nous nous mimes droit au-dessous du vent, chacun faisoit tout ce qu'il pouvoit pour éviter le danger dont nous étions menacez. Comme les petits Canots étoient fort legers, les vagues les enlevoient sans peine; mais les autres plus pesans, & faits comme des barques de tronc d'arbres, étoient à tout moment sur le point d'être engloutis. Nous avions des Canots à demi pleins d'eau, quoi qu'il y eût toûjours deux hommes à la vuider. Cet orage dura prés de demi heure, & ne diminua que par degrez. A mesure que le vent tomboit, la mer devenoit moins furieuse. J'ai remarqué que dans tous les païs chauds, le vent grossit la mer en peu de tems, & qu'il n'est pas plûtôt passé, qu'elle reprend sa forme ordinaire. De-là vient le proverbe usité parmi les gens de marine; gros vent grosse mer, petit vent, petite mer. A sept heures du soir, elle fut tout-à-fait calme & unie comme un étang. Nous tâchames alors d'aller à terre; mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le faire avant le jour, nous reculames pour n'être pas découverts. Quand le jour vint nous étions à cinq lieües de terre; ce qui nous parut assez éloigné. Nous avions fait nôtre compte d'être là jusqu'au soir; mais à trois heures après midi il vint un

autre Grain plus furieux que celui que nous avions essuyé le jour précedent. Le peril fut plus grand ; mais il ne fut pas si long. Aussi-tôt que la violence de ce Grain fut passée, nous ramames du côté de la terre, & entrames de nuit dans le havre. Le bras de mer qui mène à Leon est au Sud-Est du havre. Comme nôtre Pilote connoissoit le terrain, il nous mena à l'entrée ; mais il ne pût aller plus loin avant le jour, parce que ce n'est qu'une petite anse, & qu'il y en a d'autres qui lui ressemblent. Le lendemain, dés que le jour commença de paroître, nous entrames dans l'anse qui est extrêmement serrée, & si basse des deux côtez, que la marée couvre les deux rives. Le païs produit des Mangles rouges qui y croissent en si grande abondance, & si prés à prés qu'il n'y a pas moyen d'y passer. Au delà de ces Mangles, les Espagnols ont fait une Redoute en terre ferme, prés de la riviere, pour empêcher l'ennemi d'y faire décente. Quand nous fumes à vûë de la Redoute, nous fimes force de rames pour gagner la terre au plus vite. Le bruit de nos avirons donna l'allarme aux Indiens qui y étoient : Aussi s'enfuirent-ils incontinent du côté de Leon pour y donner avis de nôtre approche. Nous fimes nôtre décente le plus promptement qu'il fut possible, & suivimes les fuyards. On fit un détachement de 470. hommes pour marcher droit à la place, & on me laissa avec 50. à la garde des Canots.

La ville de Leon est 20. milles dans le païs. On y va par un chemin plein & uni, au travers d'un païs plat, composé de grands pâturages ; & de pieces de bois de haute

futaye. A environ cinq milles du lieu du débarquement, il y a une manufacture de sucre ; à trois milles plus loin une autre, & à deux milles de-là, on rencontre une belle riviere qu'il faut passer, & qui n'est pas fort profonde. Outre cette riviere on ne trouve d'eau qu'à une Ville des Indiens qui est à deux milles de Leon. De-là le chemin est agreable, sablonneux, & droit. La ville de Leon est dans une plaine à peu de distance d'une haute montagne qui vomit souvent du feu & de la fumée. On la voit de la mer, & on l'appelle le Volcan de Leon. Les maisons de Leon ne sont pas hautes ; mais fortes & grandes, & entourées de jardins. Les murailles sont de pierre, & la couverture de tuile. Il y a trois Eglises & une Cathedrale, qui est la premiere & la principale de ces pais-là. Nôtre Compatriote Gage qui a voyagé en ces païs-là, en parle comme du lieu de l'Amerique le plus agréable, & l'appelle le Paradis des Indes Occidentales. A la verité si l'on considere l'avantage de la situation de la ville de Leon, il se trouvera peut-être qu'il y a peu de places dans l'Amerique que celle-ci ne surpasse pour le plaisir & pour la santé. Le païs des environs est sablonneux, & boit incontinent les pluies, qui sont fort frequentes dans ces Contrées. Cette Ville est environnée de pâturages ; de sorte qu'on a l'avantage de tous les vents de quelque côté qu'ils viennent, ce qui épure beaucoup l'air, & rend par consequent le lieu fort sain. Ce n'est pas une Ville de grand commerce ; aussi n'est-elle pas fort riche en argent. Ses richesses consistent en pâcages, en bétail, & en plantations de cannes de sucre. On dit qu'on y fait des cordages

de chanvre, mais s'il y a une pareille manufacture, elle eſt à quelque diſtance de la place; car je n'y ai vû aucunes marques de rien de ſemblable.

Nos gens étoient en pleine marche. Ils ſortirent de leurs Canots vers les huit heures. Le Capitaine Townley avec 80. hommes d'élite faiſoit l'avant-garde; le Capitaine Swan marchoit enſuite à la tête de cent hommes, ſuivis du Capitaine David avec un corps de 170. hommes, & le Capitaine Knight faiſoit l'arriere-garde. Le Capitaine Townley qui marchoit loin du gros, rencontra un corps d'environ 70. Cavaliers à quatre milles de la Ville; mais ils ne l'attendirent pas. Vers les trois heures le Capitaine Townley à la tête de ſes 80. hommes ſeulement, entra dans la Ville, fut vigoureuſement chargé par 170. à 200. Cavaliers Eſpagnols dans une large ruë. Mais deux ou trois des Commandans ayant été jettez par terre, tout le reſte prit la fuite. L'Infanterie des Eſpagnols conſiſtoit en prés de 500. hommes rangez en bataille ſur la place; car les Eſpagnols de ces païs-là font une grande place quarrée dans chaque Ville quelque petite qu'elle ſoit, & appellent cette place la Parade. L'Egliſe fait ordinairement un côté de cette place, & les maiſons des Gentilshommes avec leurs galeries ſont les autres côtez. Cette Infanterie voyant que la Cavalerie faiſoit retraite, ſe retira auſſi, & abandonna la Ville au Capitaine Townley, cherchant ſon ſalut dans la fuite. Le Capitaine Swan y entra vers les quatre heures; le Capitaine David arriva une heure aprés, le Capitaine Knight avec ceux des ſiens qui pûrent le ſuivre, vinrent vers les

ſix heures; mais pluſieurs de ſes gens fatiguez demeurerent en chemin; & vinrent, comme c'eſt l'ordinaire, tantôt un, tantôt deux, & comme ils pûrent. Le lendemain les Eſpagnols tuërent un de nos gens qui n'avoit pû ſuivre. C'étoit un brave vieillard, âgé d'environ 84. ans, qui avoit ſervi ſous Cromwel durant la rebellion des Irlandois; aprés cela, il s'étoit retiré dans la Jamaïque, & avoit toûjours depuis ſuivi les Avanturiers. Il ne voulut jamais demeurer ſur la côte, quelques ſollicitations qu'on lui en fit; mais il dit qu'il vouloit courre le même riſque que les autres. Aprés que les Eſpagnols l'eurent envelopé, il ne voulut jamais demander quartier ni le recevoir: Il tira ſon fuſil au milieu d'eux, & garda un piſtolet chargé; ainſi ils le tuërent de loin. Son nom étoit Swan, & il avoit toûjours coûtume de dire qu'il ne prendroit jamais quartier. Mr. Smith que la fatigue avoit auſſi fait demeurer derriere, fut pris. C'étoit un Marchand qui appartenoit au Capitaine Swan, & qui ayant été mené au Gouverneur de Leon, fut reconnu par une femme Mulatre qui le ſervoit. Monſieur Smith ayant demeuré longtems aux Canaries, parloit & écrivoit fort bon Eſpagnol; & ce fut-là que cette Mulatre ſe ſouvint de l'avoir connu. Smith étant interrogé ſur nôtre nombre, dit que nous étions mille à la Ville, & cinq cens aux Canots; ce qui fut bien pour nous qui gardions les Canots; car nous harcelant tous les jours, ils nous auroient défait fort aiſement. Mais cela déconcerta ſi fort le Gouverneur, qu'il ne ſe mit jamais en devoir d'attaquer les nôtres, quoi qu'il eût un corps de plus de mille

hommes, autant que Smith en pût juger. Vers le midi, il fit arborer le pavillon de trêve, & offrit de racheter la place plutôt que de la laisser brûler : Mais nos Capitaines demanderent 300000. pieces de huit pour sa rançon, & autant de vivres qu'il en falloit à 1000. hommes pour quatre mois, & outre cela qu'on rendit Mr. Smith en échange de quelques-uns de leurs prisonniers ; mais l'intention des Espagnols n'étoit pas de racheter la Ville. Leur but n'étoit que de gagner tems jusques à ce qu'ils eussent plus de troupes. Nos Officiers considerans donc combien nous étions éloignez de nos Canots, résolurent de s'en rapprocher. Le quatorziéme au matin, ils firent mettre le feu à la Ville, & puis ils partirent : Mais ils mirent plus de tems à revenir qu'ils n'en avoient mis à aller. Le 15. les Espagnols renvoyerent Mr. Smith, & eurent en échange une femme de qualité. Nos Capitaines écrivirent alors au Gouverneur, pour lui donner avis que leur dessein étoit de rendre visite au plûtôt à Ria Lexa, où ils le prioient de se trouver. Ils relâcherent aussi un Gentilhomme sur sa parole, de donner cent cinquante bœufs pour sa rançon, & de les livrer à Ria Lexa. Le même jour ils arriverent aux Canots, où ayant passé la nuit, nous nous rembarquâmes tous le lendemain au matin, & arrivames au havre de Ria Lexa, où nos Vaisseaux vinrent moüiller l'après-midi.

Le bras de mer qui mène à Ria Lexa commence au Nord-Oüest du havre, & s'étend jusques au Nord. Il y a environ deux lieües de l'Isle qui est à l'entrée du havre jusques à la Ville. Le chemin est large jusqu'à environ

les deux tiers. Aprés vous entrez dans une anſe ſerrée & profonde, bordée des deux côtez de Mangles rouges, dont les branches s'étendent preſque d'un rivage à l'autre. A un mille de l'entrée de l'anſe elle tourne du côté de l'Oüeſt. C'eſt-là où les Eſpagnols ont bâti une bonne Redoute, qui fait face à l'entrée de l'anſe. On avoit poſé cent Soldats dans cette Redoute pour nous empêcher de faire décente. Vingt verges au-deſſous de cette Redoute il y avoit une eſtacade de gros arbres placez au travers de la riviere, en ſorte que dix hommes pourroient en défendre les approches contre 500. ou 1000.

Quand nous fûmes à la vûë de la Redoute, nous tirames deux coups ſeulement qui mirent tout le monde en fuite. Nous fumes bien enſuite une demi-heure à couper l'eſtacade. Ce fut là que nous fimes décente, & marchames du côté de Ria Lexa, ou Realejo, qui n'en eſt qu'à un demi mille. Elle eſt ſituée dans une plaine prés d'une petite riviere. C'eſt une aſſez grande Ville qui a trois Egliſes & un Hôpital avec un beau jardin. Il y a pluſieurs belles maiſons à quelque diſtance les unes des autres, & entourées de courts. Elle eſt fort maladive; & a, je croi, aſſez beſoin d'Hôpital: car elle eſt ſi proche des anſes & des marais, qu'elle n'eſt jamais ſans puanteur. Le païs des environs eſt une terre glaiſe, forte & jaunatre; cependant l'endroit où la Ville eſt ſituée paroît ſablonneux. Il y a diverſes ſortes de fruits, comme Guava, pommes de pins, melons, & poires piquantes. La pomme de pin & le melon ſont bien connus.

Le Guava croît ſur un arbriſſeau dont l'é-

corce eſt unie & blanchatre, les branches ſont petites ; mais aſſez longues. La feüille reſſemble en quelque choſe à la feüille du noiſetier. Le fruit a beaucoup de la figure de la poire, & ſon écorce eſt déliée. Il eſt plein de petits pepins durs, & l'on peut le manger vert ; choſe très-rare dans les Indes ; car la plûpart des fruits avant que d'être meurs tant aux Indes Orientales qu'Occidentales, ſont pleins d'un ſuc gluant & de mauvais goût ; cependant ils ſont aſſez agreables dans la maturité. Quand le Guava eſt meur il eſt jaune, doux, & fort agreable. On le cuit comme la poire, & pelé on en fait de bons pâtez. Il y a diverſes ſortes de fruits differens pour la figure, pour le goût, & pour la couleur. Les uns ſont jaunes en dedans, & les autres rouges. Le Guava mangé verd reſſerre ; mais mangé meur il lâche.

Le Poirier piquant eſt un arbriſſeau d'environ quatre ou cinq pieds de haut. Il y en a en divers lieux des Indes, comme à la Jamaïque, & dans la plûpart de ſes Iſles. Il croît auſſi en divers lieux de la terre ferme. Cet arbriſſeau piquant aime fort le terroir ſablonneux, & profite mieux dans les lieux proche de la mer, & principalement dans les endroits où les ſables ſont pleins de ſel. Cet arbriſſeau qui, comme on a dit, a quatre à cinq pieds de haut, pouſſe diverſes branches, dont chacune a deux ou trois feüilles. Ces feüilles, ſi l'on peut leur donner ce nom, ſont rondes, larges par tous les bouts comme la paume de la main, & de la même épaiſſeur, & leur ſubſtance eſt comme celle de la Joubarbe. Elles ont tout autour pour défenſes de forts piquants, de plus d'un pou-

ce de long. Le fruit vient tout au bout de la feüille. Il eſt auſſi gros qu'une groſſe prune, petit du côté de la feüille, & groſſiſſant juſqu'au bout, où il eſt ouvert comme une néfle. Il eſt d'abord verd comme ſa feüille, d'où il ſort environné de petits piquans; mais quand il eſt meur, il eſt d'un rouge enfoncé. Le dedans eſt plein de petits pepins noirs, mêlez d'une certaine ſubſtance rouge qui reſſemble à du ſirop épais. Il eſt d'un goût fort agreable, froid & rafraichiſſant: Mais ſi l'on en mange 15. ou 20. il colore l'urine & lui donne une couleur de ſang. J'en ai ſouvent fait l'experience; cependant je n'ai jamais trouvé qu'il m'ait fait aucun mal.

Il y a dans le païs pluſieurs manufactures de ſucre, & des maiſons de campagne où l'on éleve des bœufs. Il y a auſſi quantité de poix, de raſine, & de cordages; tout cela eſt fabriqué dans le païs, & en fait le principal négoce. Nous approchames de Realejo ou Ria Lexa ſans aucune oppoſition; mais nous n'y trouvames que des maiſons vuides, ou ce que les habitans ne pûrent ou ne voulurent pas emporter; qui fut principalement 500. Balots de farine qu'y avoit apporté un gros Vaiſſeau que nous laiſſames à Amapalla, quelque poix, quelque raſine, & des cordages. Comme nous en avions beſoin, nous fimes porter tout cela à bord. Nous y reçûmes les 150. Bœufs que le Gentilhomme envoyoit de Leon pour ſa rançon, comme il l'avoit promis. Outre cela nous viſitames tous les jours les fermes à bœufs, & les manufactures à ſucre. Nous marchions par petites troupes de vingt ou de trente, & chacun revenoit chargé: car nous ne trouvames point de che-

vaux, & quand nous en aurions trouvé, les chemins étoient si pleins d'eau & de bouë, que nous n'eussions pû nous en servir. Nous y demeurames depuis le 17. jusqu'au 24. que quelques-uns de nos brûleurs mirent le feu aux maisons. Je ne sai par ordre de qui ils le firent; mais nous décampames, & laissames brûler la Ville. Arrivez à la Redoute, nous rentrames dans nos Canots, & retournames à nos Vaisseaux.

Le 25. les Capitaines David & Swan rompirent leur societé. Le Capitaine David vouloit retourner sur les côtes du Perou, & Swan vouloit aller plus avant à l'Oüest. J'avois été jusques-là avec le Capitaine David; mais je le laissai, & m'embarquai avec Swan. Ce ne fut pas pour aucun sujet de mécontentement que j'eusse reçû de mon ancien Capitaine, mais pour aquerir quelque connoissance des parties Septentrionales du Continent de Mexique. Je savois que le Capitaine Swan avoit dessein de s'avancer du côté du Nord autant qu'il pourroit, & de passer ensuite aux Indes Occidentales; voyage qui étoit fort de mon goût, & qui s'accordoit parfaitement bien avec mon inclination. Le Capitaine Townley avec ses deux barques voulut nous accompagner: Mais les Capitaines Knight & Harris suivirent le Capitaine David. Le 27. au matin le Capitaine David avec ses Vaisseaux sortit du havre par un vent de terre frais & gaillard. Ils faisoient en tout quatre voiles, en comptant une Barque & un Brulot. Le Capitaine Swan lui dit adieu par quinze volées de canon, & David répondit à sa civilité par onze.

Nous fimes encore là quelque sejour pour pren-

prendre de l'eau & du bois à brûler : Mais nos gens qui s'étoient bien portez jusques alors, commencerent à sentir quelques attaques de fièvre. Je ne saurois dire si le mauvais air, ou la Ville, naturellement mal saine, en furent la cause; mais je croirois plus volontiers que nous avions gagné cette maladie à Ria Lejo ; car on nous dit qu'il avoit regné dans cette Ville des fievres malignes qui avoient obligé plusieurs personnes à deserter ; Et quoique ces fievres fussent passées, les maisons & les marchandises pouvoient encore avoir quelque chose de l'infection, & nous le communiquer. Je croi cela d'autant mieux que ces fievres se firent cruellement sentir depuis, non seulement à nous, mais aussi au Capitaine David & à ses équipages ; ainsi qu'il nous le dit quelques années après, lors que nous le rencontrames en Angleterre. Il en pensa mourir lui-même, aussi-bien que plusieurs de ses gens & des nôtres. Le 3. de Septembre nous remimes à terre tous nos prisonniers & les pilotes, parce que ne connoissant point les lieux où nous voulions aller, ils nous auroient été inutiles ; car les Espagnols ont très-peu de commerce par mer au-delà de la riviere de Lempa, qui est tant soit peu au Nord-Oüest de Ria Lejo.

Le même jour 3. de Septembre à environ 10. heures du matin nous partimes, faisant route à l'Oüest au nombre de quatre Vaisseaux, aussi-bien que ceux que nous venions de quitter ; savoir celui du Capitaine Swan & sa barque, celui du Capitaine Townley & la sienne, & environ trois cens quarante hommes.

Nous eumes fort mauvais tems pendant que nous fumes le long de la côte. Il ne se pas-

guere de jours que nous n'eussions un ou deux Grains violens, accompagnez de coups de tonnerres & d'éclairs épouventables. Je n'ai jamais vû rien de pareil en ma vie. Ces Grains venoient ordinairement du Nord-Est. Le vent ne duroit pas ; mais il étoit d'une violence extrême. Les Grains passez, le vent se faisoit quelquefois Ouest, quelquefois Ouest-Sud-Ouest, & quelquefois Sud-Ouest ; mais plus souvent Nord-Ouest.

Nous nous éloignames de la côte, & ne vimes la terre que le 14. Mais étant alors à 12. degrez 50. minutes, nous apperçûmes le Volcan de Guatimala. C'est une fort haute montagne à deux pointes qui paroissent comme deux pains de sucre. Il sort souvent d'entre ces deux pointes du feu & de la fumée ; ce qui arrive principalement, à ce que disent les Espagnols, quand le tems est orageux. On appelle cette montagne le Volcan de Guatimala, à cause de la Ville qui est située prés du pié de cette montagne, à environ huit lieuës de la mer du Sud, & selon les Espagnols à 40. ou 50. lieuës du Golphe de Matiqué dans la Baye de Honduras, sur la mer du Nord. Guatimala est une ville fameuse par plusieurs riches denrées que produit le terroir circonvoisin. Il y en a même qui sont particulieres à ce païs. On envoye tous les ans en Europe les unes & les autres, comme l'Indigo, l'Anatte, la Cochenille, & le Silvestre.

L'Indigo se fait d'une herbe qui a un pied & demi ou deux pieds de haut, pleine de petites branches, & ces branches sont chargées de feüilles qui ressemblent aux feüilles de lin, à cela prés qu'elles sont plus épaisses & plus fortes. On coupe cette herbe, ou cet ar-

brisseau, qu'on jette dans une grande citerne faite sous terre tout exprés, & demi pleine d'eau. L'herbe à Indigo demeure dans l'eau jusques à ce que les feüilles & l'écorce soient pourries, & dissoutes en quelque maniere. Mais s'il reste encore quelques feüilles, on les fait tomber à force de bras, en agitant & secouant la masse dans l'eau, jusques à ce que la substance charneuse soit dissoute. On retire alors le bois, & l'eau qui est comme de l'ancre étant une fois broüillée ne se clarifie plus, & l'Indigo tombe au fond de la citerne comme de la bouë. Aprés qu'il est ainsi tombé, on tire l'eau & l'on prend cette bouë, qu'on met secher au Soleil, laquelle se durcit comme vous voyez l'Indigo, qui nous vient ici de ces païs là.

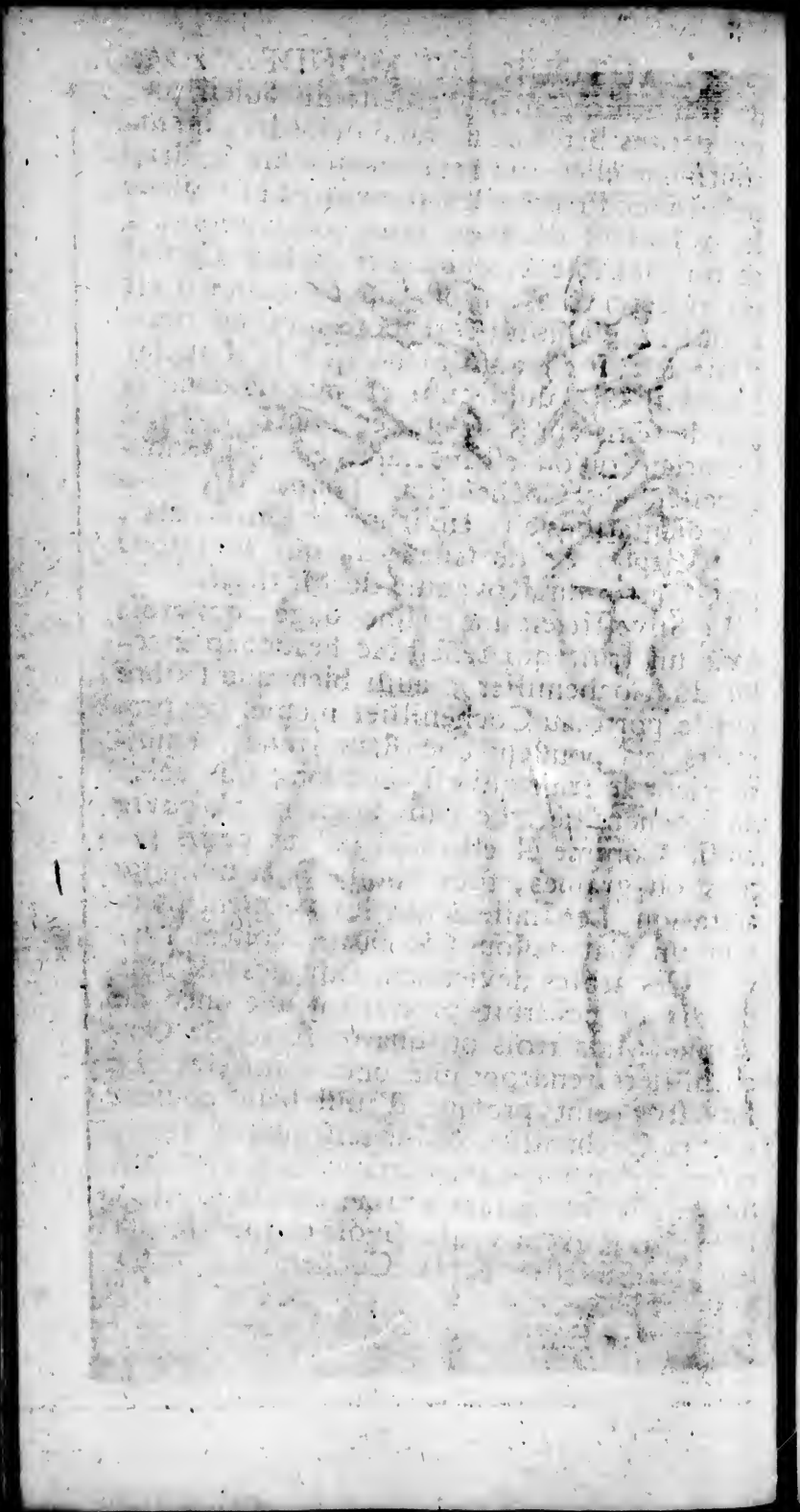
L'Anate est une sorte de teinture rouge. On la fait d'une fleur rouge, qui croît sur des arbrisseaux de sept à huit pieds de haut. On la jette comme l'Indigo dans une citerne d'eau, avec cette difference, qu'elle est sans tige & sans tête, n'y ayant que la seule fleur qui s'est détachée d'elle-même du bouton, comme on en détache la rose pour en faire de l'eau. On la laisse dans l'eau jusques à ce qu'elle est pourrie, & à force de l'agiter, réduite en une substance liquide comme l'Indigo. Aprés qu'elle est rassise, & qu'on en a tiré l'eau, on fait des rouleaux ou tourteaux de cette bouë qu'on fait secher au Soleil. Je n'en ai jamais vû faire qu'en un lieu de la Jamaïque nommé Angels, chez le Chevalier Thomas Muddiford qui y avoit des plantations. Il y a bien 20. ans que je vis cela; mais pendant que j'étois à la Jamaïque, les arbrisseaux furent arrachez, & la terre fut employée

à autre chose. Je croi qu'il n'y avoit de ces arbrisseaux qu'en ce seul endroit, & il y a apparence que cela est venu des Espagnols, du tems qu'ils étoient maîtres de cette Isle. L'Indigo est assez commun dans la Jamaïque. J'ai remarqué qu'on le plante ordinairement dans le sable. On en seme des champs de grande étenduë, & je croi qu'on le seme tous les ans; mais je n'en ai jamais vû de graine. L'Indigo vient dans toutes les Indes Occidentales, sur les isles Caribes aussi-bien que sur la terre ferme. Mais les environs de Guatimala produisent beaucoup plus d'Indigo & d'Attole ou d'Amatte qu'aucune autre partie de la terre ferme. Je croi qu'il n'y a presentement que les Espagnols qui fassent l'Attole; car depuis que la plantation d'Angels dans la Jamaïque a été ruinée, je n'ai pas appris que nos Compatriotes de ce païs-là ayent travaillé à la rétablir; on m'a dit au contraire qu'on l'avoit tout-à-fait abandonnée. Je ne sai point quelle quantité d'Indigo & d'Attole on fait à Cuba ou à Hispaniola. Mais le lieu le plus recherché par nos Vaisseaux Jamaïcains pour ces deux sortes de marchandises, est l'Isle de Porto-Rico, où nos Marchands de la Jamaïque achetent d'ordinaire l'Indigo trois Reales la livre, & l'Attole quatre, qui ne font que deux Chellings trois sols de nôtre monnoie. Cependant l'Attole valoit alors dans la Jamaïque cinq Chellings la livre, & l'Indigo trois Chellings six sols. Tout se payoit en marchandises à Porto-Rico; si bien que nos Marchands gagnoient par ce moyen 50. à 60. par cent. Ils ne trafiquoient pas alors avec les Espagnols dans la Baye de Honduras: Mais il me semble que le

Capitaine Coxon y alla au commencement de l'année 1679. sous prétexte de vouloir couper du bois à teinture, & passa dans le Golphe de Matique qui est au fond de la Baye. Il y décendit avec ses Canots, & prit un magasin plein d'Indigo & d'Attole en caisses, & entassées en divers monceaux, marquées de differentes marques, & toutes prêtes à embarquer sur deux Navires qui étoient à la rade pour les emporter : Mais ces Navires ne purent venir à lui, à cause qu'il n'y avoit pas assez d'eau. Il ouvrit quelques caisses d'Indigo, & supposant que le reste étoit de même, il donna ordre à ses gens de les emporter. Ils mirent incontinent la main à l'œuvre, & prirent les premieres qui leur tomberent sous la main. Aprés qu'ils eurent emporté un monceau de ces caisses, ils se saisirent d'un autre gros tas marqué tout autrement que le reste, résolus de l'emporter sur le champ. Mais un Gentilhomme Espagnol qu'ils avoient fait prisonnier, voyant qu'il y en avoit beaucoup plus qu'ils n'en pouvoient emporter, les pria de prendre seulement celles qui appartenoient aux Marchands, dont il offrit de leur montrer les marques, & de laisser celles qui étoient marquées comme celles du gros monceau qu'ils vouloient enlever. Il leur dit pour raison que ces caisses appartenoient aux Capitaines des Vaisseaux, & que courans les mers comme ils faisoient eux-mêmes, il espereroit aussi qu'ils auroient plus d'égards pour leurs effets que pour ceux des Marchands. Ils se rendirent à sa priere ; mais quand ils ouvrirent les caisses, ce qui ne se fit qu'à la Jamaïque, où ils eurent la permission de vendre leur prise ; il se trou-

va que l'Espagnol avoit été plus fin qu'eux ; car le peu de caisses qu'ils avoient pris marquées comme celles du gros monceau, se trouverent pleines d'Attoles, & par consequent plus riches que les autres ; ainsi pouvant charger leur Vaisseau d'Attole, ils ne le chargerent presque que d'Indigo.

La Cochenille est un insecte qui s'engendre dans une espece de fruit, qui ressemble beaucoup à la poire piquante. L'arbrisseau qui porte ce fruit est comme le poirier piquant d'environ cinq pieds de haut, & aussi piquant. La seule difference qu'il y a est, que les feüilles du Cochenillier ne sont pas tout-à-fait si larges, & que le fruit en est plus gros. Tout au haut du fruit, croît une fleur rouge. Cette fleur étant mûre se renverse sur le fruit, qui commence alors à s'ouvrir, & le couvre si bien, que ni la pluye, ni la rosée, ne peuvent mouiller le dedans. Le lendemain, ou deux jours aprés que la fleur est tombée, auquel tems elle est rôtie par les ardeurs du Soleil, le fruit s'ouvre de la largeur de la gueule d'une pinte, & est alors tout plein de petits insectes rouges, qui ont des aîles d'une petiteſſe curieuse. Comme ils y sont nez, aussi y mourroient-ils faute de nourriture, & se pourriroient dans leur envelope, ayant déja devoré le fruit qui leur a donné la vie, si les Indiens qui font de grandes plantations de ces sortes d'arbres, voyant une fois le fruit ouvert, n'avoient soin de les en tirer. Ils étendent sous l'arbre un grand drap : ensuite ils agitent les branches avec des batons, & tourmentent si fort le pauvre insecte, qu'il est contraint de sortir, & de voltiger autour



de son arbre ; mais l'ardeur du Soleil met ces petites bêtes en si grand desordre, qu'incontinent elles tombent mortes sur le drap qu'on a tendu pour les recevoir. Les Indiens les y laissent deux ou trois jours jusques à ce qu'elles soient tout-à-fait seches. Quand cet insecte vole, il est rouge ; quand il est tombé, il est noir ; & d'abord qu'il est tout-à-fait sec, il est aussi blanc que le drap sur lequel il est, quoi qu'il change de couleur peu de tems après. C'est cet insecte qui fait l'Ecarlate qu'on estime tant. Les Espagnols appellent les Cocheniliers Touna. Il y en a des plantations aux environs de Guatimala, de Chepe, & de Guaxaca, qui sont tous trois partie du Royaume de Mexique.

Le Silvestre est une graine rouge, qui croît dans un fruit qui ressemble beaucoup à celui du Cochenillier, aussi-bien que l'arbre qui le porte au Cochenillier même. Les premiers jets poussent une fleur jaune, ensuite vient le fruit qui est plus long que celui du Cochenillier. Le fruit étant mûr s'ouvre aussi. Comme il est plein de ces petits pepins ou graines, tout tombe à la moindre agitation. Les Indiens qui les amassent mettent un plat dessous ; & puis secoüent l'arbre. Ces arbres deviennent sauvages, & huit ou dix de ces fruits produisent une once de graine : Mais trois ou quatre fruits de Cochenilliers rendront une once d'insectes. Le Silvestre teint presque d'aussi belle couleur que la Cochenille, & lui ressemble si fort, qu'on s'y trompe souvent ; mais il s'en faut bien qu'il soit autant estimé que la Cochenille. J'ai souvent voulu savoir comme croissent le Silvestre & la Cochenille ; mais

quoi que je l'aye demandé à bien des gens, personne ne m'a jamais entierement satisfait, à la reserve d'un Gentilhomme Espagnol qui avoit demeuré 30. ans aux Indes Occidentales, & quelques années dans les lieux où ils croissent. J'appris de lui ce que je viens de dire. C'étoit un homme fort entendu, & qui prétendoit bien connoître la Baye de Campêche. Je le questionnai sur plusieurs particularitez qui regardent cette Baye, que je connoissois bien aussi pour y avoir demeuré trois ans. Il répondit à tout pertinemment & suivant l'exacte verité; en sorte que je ne pûs me défier de ce qu'il me dit.

La premiere fois que nous vimes la montagne de Guatimala, nous en étions suivant ce que nous pouvions en juger, à 25. lieües. A mesure que nous approchions, elle nous paroissoit plus haute & plus unie; cependant nous n'y vimes point de feu; mais un peu de fumée. Les terres des environs de la mer sont assez élevées, mais on peut dire qu'elles sont basses en comparaison du reste du païs. La mer à 8. à 10. lieües de la côte, étoit pleine d'arbres, ou bois flotans, comme on parle. J'ai vû quantité de ces bois flotans; mais je n'en ai jamais tant vû que là. Il y a aussi beaucoup de pierres ponces flotantes qui viennent apparemment des montagnes ardentes, & que les pluyes qui sont fort frequentes & fort violentes en ce païs-là, entraînent sur la côte. Le côté de Honduras est extrêmement humide.

Etant le 24. à 14. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale, & le tems se trouvant plus stable, le Capitaine Townley avec neuf Canots & 106. hommes, fit une course du

côté de l'Oüest, résolu d'y faire une décente pour aller chercher quelques rafraichissemens pour nos malades ; car outre qu'il nous étoit mort bien du monde depuis que nous avions quitté Ria-Lexa, nous avions encore un grand nombre de malades. Nous demeurames tranquilles dans nos Vaisseaux, ne portant point de voiles à nos grands huniers. Le jour même & le lendemain nous amenames nos voiles basses, afin de laisser prendre les devans au Capitaine Townley.

Le 26. nous remimes à la voile, côtoyant l'Oüest avec un beau tems, & un vent de Nord. Nous passames le long d'une côte extrêmement haute, qui venoit du côté de l'Est, plus avancée dans le païs que nôtre vûë ne pouvoit s'étendre. Aprés avoir attrapé cette étenduë de terres hautes, nous la suivimes durant dix lieuës, & elle finit du côté de l'Oüest par une belle & agréable coline.

Nous vimes là à souhait un païs bas & charmant qui nous parut riches en pâturages. Il y avoit un grand nombre de bocages verds, qui faisoient une agréable varieté au milieu de ces pâturages. De hautes montagnes de sables mettent à couvert le païs des inondations de la mer, dont les vagues sont hautes tout le long de cette côte. Elles battent le rivage avec tant de violence, que ni les chaloupes ni les Canots n'en peuvent approcher. Aussi côtoyames-nous encore ces terres basses 8. ou 9. lieuës plus avant sans nous éloigner de la côte, de peur de perdre le Capitaine Townley. Nous nous arrêtions la nuit, & le jour nous allions doucement.

Le second d'Octobre, le Capitaine Townley revint à bord. Il courut tout le long de

la côte avec ſes Canots, & ne pût jamais trouver d'entrée. N'eſperant plus enfin rencontrer ni baye, ni anſe, ni riviere où il pût entrer ſûrement, il voulut venir à terre ſur une Baye ſablonneuſe; mais tous ſes Canots s'étant renverſez, un de ſes hommes ſe noya, & pluſieurs perdirent leurs armes. Ceux qui n'avoient pas bouché leur fourniture avec de la cire, moüillerent toute leur poudre. Le Capitaine Townley vint à terre avec beaucoup de peine, & tira les Canots ſur le ſec. Chacun alors chercha ſa fourniture, déchargea ſon fuſil, dont la poudre étoit moüillée, & ſe prépara à marcher: Mais le païs ſe trouvant ſi plein de grands canaux, qu'ils ne pûrent paſſer à gué, ils furent contraints de retourner à leurs Canots. La nuit ils firent grand feu. Le lendemain au matin ils furent chargez par 200. Eſpagnols & Indiens, qui furent incontinent repouſſez, & qui s'en retournerent plus vite qu'ils n'étoient venus. Les nôtres les pourſuivirent, mais non pas bien loin, parce qu'ils craignoient pour leurs Canots. Ces Eſpagnols & ces Indiens venoient de Tecoantepeque, ville que le Capitaine Townley cherchoit principalement, parce que les Livres Eſpagnols diſoient qu'il y avoit une groſſe riviere; mais ſoit que cette place eut alors diſparu, ou plûtôt que le Capitaine Townley & ſes gens n'euſſent pas bonne vûë, ils ne pûrent jamais la trouver.

Nous remimes à la voile incontinent après ſon retour, côtoyant toûjours l'Oüeſt, le tems étant beau, & le vent frais & Eſt-Nord-Eſt. Nous allions à deux milles de la côte, ayant toûjours la ſonde à la main. A ſix milles

de terre, nous trouvames dix-neuf brasses d'eau à huit milles 21. brasses, & un gros sable dans le fond. Nous ne vimes point d'entrée, ni aucun lieu propre à faire décente. Nous fimes encore vingt lieuës, & vinmes à une petite Isle haute nommée Tangole, où l'ancrage est bon. Cette Isle est passablement pourvûë de bois & d'eau, & est à environ une lieuë de la terre. Les terres qui sont vis à vis de l'Isle sont assez hautes prés de la mer. C'est un païs plat, à pâtures : Mais deux ou trois lieuës plus avant, il est plus exhausse & plein de bois.

Nous côtoyames encore une lieuë, & vinmes à Gatulco. C'est un port à 15. degrez 30. minutes de latitude, & un des meilleurs de Mexique. A environ un mille de l'entrée du havre du côté de l'Est, il y a une petite Isle tout proche de la terre, & à l'entrée du même havre du côté de l'Oüest, il y a un gros rocher creux, où la mer qui y entre & qui en sort continuellement, fait un bruit qu'on entend de fort loin. Chaque vague qui entre dans cette roche, fait sortir l'eau par un petit trou qui est au sommet, comme par un tuyau, & lui fait faire en sortant à peu prés la même figure que l'eau que jette la Baleine : Aussi est-ce la comparaison que les Espagnols en font. Ils appellent cette roche le Buffadore ; mais je ne sai point pourquoi on lui donne ce nom. Durant les calmes mêmes, la mer donne dans ce rocher, & fait sortir l'eau par le trou. Si-bien que c'est en tout tems une bonne enseigne pour trouver le havre.

Le havre a environ trois milles de long, & un de large, tirant au Nord Oüest. Le

côté de l'Oueſt, eſt la meilleure rade pour les petits Vaiſſeaux ; car on y eſt fort à couvert : Au lieu qu'ailleurs on eſt expoſé aux vents de Sud-Oueſt qui ſouflent ſouvent. Le fonds eſt bon par tout, & il y a depuis 6. braſſes d'eau juſques à 16. Il eſt borné par une terre unie & ſablonneuſe, très propre à débarquer ; & au fonds du havre il y a un beau ruiſſeau d'eau douce qui ſe jette dans la mer. Il y avoit autrefois là une petite Ville ou village d'Eſpagnols, qui fut pris par le Chevalier François Drake : Mais à preſent il n'y reſte qu'une petite Chapelle qui eſt entre des arbres à environ 200. pas de la mer. La terre en petits ſillons paroît auſſi haute que la côte ; mais elle va en baiſſant à meſure qu'elle approche de la mer. Le païs eſt enrichi de fort grands arbres fleuris, qui font de loin un fort agreable effet à la vûë. Je n'ai jamais vû rien de pareil ailleurs.

Le Capitaine Swan qui avoit été fort mal, s'y fit mettre à terre, & tous les malades avec lui, accompagnez d'un Chirurgien pour en avoir ſoin. Le Capitaine Townley à la tête d'un Parti alla chercher dans le païs des maiſons ou des habitans. Il marcha du côté de l'Eſt, & vint à la riviere de Capalita, qui eſt une riviere rapide, creuſe près de l'embouchure, & à environ une lieuë de Guatulco. Deux de ſes gens la paſſerent à la nage, & prirent trois Indiens qu'on y avoit mis en ſentinelle pour être avertis de nôtre arrivée. Aucun de ces Indiens ne parloit Eſpagnol ; les nôtres neanmoins leur firent entendre par ſigne, qu'ils vouloient ſavoir s'il n'y avoit point près delà quelque Ville ou village. Les Indiens leur firent entendre en même langage, qu'ils

les meneroient à un établissement ; mais ils ne pûrent jamais comprendre si c'étoit un établissement d'Espagnols ou d'Indiens, ni combien il y avoit loin. Ils amenerent ces Indiens à bord, & le lendemain qui étoit le sixiéme d'Octobre, le Capitaine Townley, avec 140. hommes, dont j'étois du nombre, alla à terre avec un de ces Indiens pour nous mener à cet établissement. Nos gens qui resterent à bord prirent de l'eau & du bois, & racommoderent leurs voiles. Il ne se passa point de jour que nos Moskites ne tirassent trois ou quatre Tortuës. Elles étoient petites, mais elles n'étoient pas fort bonnes ; cependant nous en faisions beaucoup de cas, parce qu'il y avoit long-tems que nous n'avions mangé de chair. Le 18. nous revinmes de nôtre course, ayant fait prés de 14. milles avant que d'arriver à aucun établissement. Nous trouvames enfin un petit village d'Indiens, où il y avoit une grande quantité d'un fruit nommé Vinello qui sechoit au Soleil.

Le Vinello est une petite gousse pleine de petites graines noires : Elle est d'environ 4. ou 5. pouces de long, & environ de la grosseur de la côte d'une feüille de tabac, à laquelle il ressemble fort quand il est sec : Aussi nos Avanturiers en ont-ils souvent jetté au commencement qu'ils en prirent, surpris que les Espagnols amassassent les côtes de tabac. Cette gousse croît sur un petit pié de vigne, qui monte & se soutient à la faveur des arbres voisins, autour desquels elle s'entortille. Elle pousse d'abord une fleur jaune, d'où procede ensuite la gousse. Elle est verte au commencement, mais quand elle est meure elle devient jaune. Alors les Indiens qui culti-

vent cette plante, & la vendent aux Eſpagnols à bon marché ; la cüeillent, & la mettent au Soleil ; ce qui la rend douce, & d'un gris châtain. Enſuite ils la preſſent ſouvent entre les doigts ; mais ſans l'aplatir. Je ne ſai ſi les Indiens y font autre choſe ; mais j'ai vû les Eſpagnols polir ce fruit avec l'huile.

Il y a quantité de ces vignes à Bocca-Toro, où j'en ai amaſſé & eſſayé de les cultiver ; mais je n'ai pû en venir à bout : Ce qui me fait croire que les Indiens ont pour cela quelque ſecret que je ne ſai pas ; mais je n'ai jamais trouvé perſonne qui ait pû me le dire. Un nommé Monſieur Crée, homme fort curieux ne fut pas plus heureux que moi. Il parloit parfaitement bon Eſpagnol, il avoit été Avanturier toute ſa vie, & de plus ſept ans priſonnier chez les Eſpagnols à Porto-bello & à Carthagene ; cependant nonobſtant toutes ſes recherches, il n'avoit jamais pû trouver perſonne qui entendit le ménagement du Vinello. Si nous avions pû aprendre ce ſecret, pluſieurs de nous ſeroient allez tous les ans à Bocca-Toro durant le tems de la chaleur, & nous en aurions fait bonne proviſion. Nous y aurions eu quantité de Tortuë & de Vinello. La premiere fois que je vis du Vinello, ce fut Monſieur Crée qui me le montra à Bocca-Toro. Ces gouſſes ſe trouvent auſſi prés d'une ville nommée Caïbouca dans le païs de Campêche. Elles ſe vendent ordinairement aux Indes Occidentales parmi les Eſpagnols trois ſols la piece. C'eſt chez les Droguiſtes où elles s'achetent ; car on en fait beaucoup de cas pour parfumer le Chocolate. Quelques-uns en mettent parmi le Tabac, pour lui donner une odeur agréable. Je n'ai

jamais entendu parler du Vinello qu'à Caibouca & à Bocca-Toro.

Les Indiens de ce Village ne parlent que peu Espagnol. Ils me parurent de pauvres innocens. Nous apprimes par eux qu'il y avoit peu d'Espagnols en ces quartiers-là : Cependant tout ce qu'il y a d'Indiens sont sous leur dépendance. Le païs depuis la mer jusqu'aux maisons est une terre noire, mêlée de pierres & de rochers, & toute pleine de grands arbres.

Le 10. nous envoyames quatre Canots du côté de l'Oüest, avec ordre de nous attendre à Port Angels, où nous esperions qu'ils trouveroient le moyen de faire quelques prisonniers qui nous instruiroient mieux de l'état du païs, que ne pouvoient faire ceux que nous avions alors. Nous les suivimes avec nos Vaisseaux, nos gens étant alors assez bien rétablis de la fièvre qui nous avoit tourmentez depuis nôtre départ de Ria-Lexa.

CHAPITRE IX.

Les Avanturiers partent de Guatulco. Isle de Sacrificio. Port Angels. Algatres rocher, & côte voisine. Snook, sorte de poisson. Acapulco, & le commerce de cette place avec les Philippines. Havre d'Acapulco. Grain. Port-Marquis. Expedition inutile du Capitaine Townley. Longue Baye sablonneuse ; mais mers très-rudes. Du Palmier grand & petit. Montagne de Petaplan. Pauvre Village d'Indiens. Cheque en bon havre. Estapa & de ses moules. Caravane de mules prise. Montagne près de Thelupan. Côte des environs. Volcan, ville,

vallée, & Baye de Colima, Port de Sallaqua. Oarrha, Ville. Coronada, ou terre de la couronne. Cap Corrientes. Isles de Chametly. Ville de la Purification. Vallée de Valderas. Dessein échoüé. Le Capitaine laisse les Avanturiers & les Indiens de Darien. Pointe & Isles de Pontique. Autres Isles de Chametly. Fruit de Pengouin jaune & rouge. Veaux marins. Riviere de Cullatan. Commerce d'une Ville de ces païs-là avec Californie. Massatlan. Riviere & ville de Rosario. Caput Cavalli. Autre montagne. Riviere d'Oleta: de saint Jago. Rocher, montagne. Ville de Santa Pecuque sur la riviere de saint Jago. Compostelle. De Californie: Si c'est une Isle ou non. Du passage Nord-Nord-Oüest & Nord-Est. Isle de sainte Marie. Pante piquante. Capitaine Swan propose d'aller aux Indes Orientales: nouvelles remarques sur la vallée de Valderas, & sur le Cap Corrientes. Pourquoi les Avanturiers ont mal réüssi sur la côte de Mexique. Ils quittent ce païs-là, & vont aux Indes Orientales.

LE 12. d'Octobre 1685. nous sortimes du havre de Guatulco. Les terres sont à l'Oüest, & un peu au Sud durant environ 20. ou 30. lieües. Les vents de mer sont d'ordinaire Oüest-Sud-Oüest, quelquefois Sud-Oüest, & les vents de terre Nord. Nous eumes beau tems & peu de vent. Nous côtoyames l'Oüest le plus prés de la côte que nous pûmes, pour profiter des vents de terre, car les vents de mer nous étoient contraires, & à l'Est nous trouvames un courant qui nous empêcha d'avancer, & nous obligea de moüiller à l'Isle de Sacrificio, qui est une petite Isle verte d'environ demi mille de longueur. Elle est située à environ une lieüe

à l'Oueſt de Guatulco, & à environ demi mille de la terre ferme. Il ſemble qu'il y a une belle Baye à l'Oueſt de l'Iſle ; mais elle eſt pleine de rochers. La meilleure rade eſt entre l'Iſle & la terre ferme, où il y a cinq ou ſix braſſes d'eau. La marée y eſt aſſez forte, & la mer hauſſe & baiſſe cinq ou ſix pieds.

Nous en partîmes le 18. & ſuivîmes nos Canots qui alloient le long de la côte de l'Oueſt. Nous nous tinmes prés de la côte toute compoſée de bayes ſablonneuſes. Le païs eſt aſſez élevé & il y a aſſez de bois, & la mer qui eſt groſſe donne ſur la côte. Le 22. deux de nos Canots vinrent à bord, & nous dirent qu'ils avoient été fort avant à l'Oueſt ſans avoir pû trouver Port-Angels. Ils avoient voulu faire une déscente le jour précedent à un lieu où il y avoit beaucoup de taureaux & des vaches qui paiſſoient, dans l'eſperance d'en avoir une partie ; mais la mer étoit ſi haute, qu'elle renverſa les Canots. Toutes les armes ſe mouillerent. Il y eut quatre fuſils de perdus, & un homme de noyé ; le reſte s'étant ſauvé avec beaucoup de peine. Ils ne ſavoient dequoi étoient devenus les autres deux Canots dont ils avoient été ſeparez la nuit qu'ils partirent de Guatulco, & qu'ils n'avoient pas vû depuis.

Nous étions alors vis-à-vis de Port-Angels, quoi que les gens de nos Canots ne le connuſſent pas. Nous y allames donc & y mouillames. C'eſt une grande baye ouverte, avec deux ou trois rochers à l'Oueſt. On peut ancrer ſûrement dans toute la baye, à 30. 20. ou 12. braſſes d'eau ; mais on eſt expoſé à tous les vents, à la réſerve des vents de terre, juſques à ce qu'on ſoit à 12. ou 13. braſſes

d'eau ; on eſt alors à couvert des vents d'Oüeſt-Sud-Oüeſt, qui ſont les vents ordinaires. La marée hauſſe-là cinq pieds. Le flux va au Nord-Eſt ; & le reflux au Sud-Oüeſt. Il eſt difficile de mettre pied à terre ſur cette Baye. Le lieu où l'on peut le faire avec le moins d'incommodité eſt à l'Oüeſt, derriere des rochers. La mer y eſt toûjours groſſe. Les Eſpagnols comparent ce havre pour la bonté à Guatulco ; mais il y a, ce me ſemble, entr'eux une grande difference. Guatulco eſt preſque renfermé, & l'autre eſt une rade toute ouverte. Il eſt difficile de la connoître par le portrait qu'on en fait : Il eſt bien plus connoiſſable par ces marques & par ſa latitude qui eſt de 15. degrez Nord. De-là vient que nos Canots qui avoient ordre de nous y attendre ne le reconnurent pas, ne pouvant s'imaginer que ce fut-là ce beau havre. Auſſi allerent-ils plus loin. Deux revinrent comme je viens de dire ; mais les deux autres n'étoient pas encore arrivez. La côte qui borne ce havre eſt aſſez élevée ; le terroir en eſt ſablonneux & jaune, & rouge en certains endroits. Une partie eſt en bois, & l'autre en pâcages. Les arbres ſont gros & grands, & les pâcages pleins de quantité de bonne herbe. A deux lieües de-là du côté de l'Eſt, il y a une Ferme où il y a beaucoup de bœufs, laquelle appartient à Dom Diego de la Roſe.

Le 23. on mit cent hommes à terre pour aller à cette Ferme. Ils y trouverent quantité de taureaux & de vaches graſſes qui paiſſoient dans les pâturages, & dans la maiſon où il y avoit abondance de ſel & de Mahis, des Cochons, de la volaille ; mais les Pro-

pretaires ou Inſpecteurs avoient décampé. Nous y demeurames deux ou trois jours, faiſant toûjours bonne chere aux dépens de cette nouvelle proviſion; mais il ne fut pas poſſible d'en apporter à bord, parce que le chemin étoit long, nos gens foibles, & nous avions une large riviere à traverſer. Nous revinmes donc le 26. portant chacun un petit bœuf, ou un cochon, pour ceux qui avoient reſté à bord. Les deux nuits que nous paſſames à cette Ferme, nous entendimes aboyer tout le long de la nuit aſſez prés de nous. Perſonne ne vit rien; mais je ſuis perſuadé que c'étoit un troupeau de Jaccals *, quoi que je n'aye jamais vû de ces ſortes d'animaux dans l'Amerique, ni n'en aye jamais entendu qu'alors. Nous crumes qu'il y en avoit pour le moins 30. ou 40. de compagnie. Nous retournames à bord ſur le ſoir ſans apprendre aucunes nouvelles de nos deux Canots.

Le lendemain nous remimes à la voile, avec un vent de terre Nord quart d'Oüeſt. Le vent de mer ſe fit vers le midi Oüeſt-Sud-Oüeſt, & ſur le ſoir nous moüillames à 16. braſſes d'eau, prés d'une petite Iſle à rochers qui eſt à environ demi mille de la terre ferme, & ſix lieuës à l'Oüeſt de Port-Angels. Les Eſpagnols ne parlent point de cette Iſle dans leurs livres de pilotage. Le 28. nous remimes à la voile par un vent de terre. L'aprés-midi le vent groſſit, & nous mimes nos grands huniers. Cette côte eſt pleine de petites montagnes & de valées. La mer y eſt groſſe & donne ſur les rivages. Nous rencontrames la nuit nos deux Canots diſperſez. Ils avoient

* *C'eſt un animal qui va devant le Lion, & qui lui montre ſa proye.*

été jusques à Acapulco chercher Port-Angels. Revenant de-là ils étoient entrez dans une grande riviere pour prendre de l'eau, & avoient été attaquez par 150. Espagnols : Cependant ils avoient pris de l'eau malgré eux ; mais un de leurs hommes étoit blessé à la cuisse. Ils entrerent ensuite dans un lac d'eau salée, où ils trouverent beaucoup de poisson sec, dont ils emporterent une partie à bord. Comme nous étions vis-à-vis de ce lac, nous y envoyames un Canot avec douze hommes pour avoir du poisson en plus grande quantité. L'entrée de ce lac n'a pas une portée de pistolet de large. Il y a des deux côtez des rochers assez élevez, & placez par la nature si commodément, que plusieurs personnes se peuvent cacher derriere & dedans. Les Espagnols allarmez de nos deux Canots, qui avoient été là deux ou trois jours auparavant, y vinrent en armes pour défendre leur poisson. Dés qu'ils virent venir nôtre Canot, ils se rangerent derriere les rochers & le laisserent passer ; ils firent ensuite leur décharge, & nous blesserent cinq hommes. Nos gens furent un peu surpris de l'avanture ; cependant ils tirerent à leur tour, & s'avancerent dans le lac ; n'osant en sortir par une entrée si étroite qui avoit prés d'un quart de mille de long. Ils ramerent donc jusques au milieu du lac, où ils étoient hors de la portée du fusil, & regarderent s'il n'y avoit point pour sortir d'endroit plus large que celui par où ils étoient entrez ; mais ils n'en purent voir aucun. Ils demeurerent donc-là deux jours & trois nuits ; dans l'esperance que nous irions les chercher, mais nous étions à l'ancre à trois lieuës de-là, où nous les attendions, nous

imaginant que puis qu'ils tardoient tant à venir ils avoient fait quelque grande découverte & qu'ils étoient allez ailleurs qu'à la pêche. Nous regardions cette conjecture, comme d'autant mieux fondée, que les Avanturiers ont de coûtume dans des occasions de cette nature, d'aller plus loin qu'ils ne se sont proposez, pour peu qu'ils trouvent quelque chose qui les y encourage. Mais le Capitaine Townley & sa barque, qui étoient plus proche de la côte que nous, ayant entendu tirer du côté du lac; prit son Canot, marcha du côté de la côte, chassa les Espagnols de leurs rochers, & ouvrit le passage à nos gens pour sortir du lac, où ils seroient morts de faim sans cela, ou auroient été assommez par les Espagnols. Ils revinrent à bord le 31. d'Octobre. Ce lac est à environ 16. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale.

Nous remimes à la voile, côtoyant toûjours l'Ouest à la faveur d'un beau tems, & d'un courant qui portoit à l'Ouest. Le second de Novembre nous passames près d'un rocher que les Espagnols nomment Algatros. Le païs circonvoisin est passablement haut & couvert de bois, & montueux à mesure qu'on y avance. Il y a près de la mer sept ou huit rochers blancs qui sont fort remarquables, parce qu'il n'y en a point de si blancs ni de si près à près sur toute la côte. Ils sont du côté de l'Ouest à cinq ou six milles d'Algatros. A quatre ou cinq milles de la mer au Sud quart d'Ouest de ces rochers, il y a un dangereux endroit où le gravier n'est pas éloigné de la superficie de l'eau. A deux lieuës à l'Ouest de ces rochers il y a une assez grosse riviere qui forme une petite Isle à

ſon embouchure. Le canal du côté de l'Eſt eſt peu profond & ſablonneux ; mais celui de l'Oüeſt eſt aſſez creux pour y faire entrer des Canots. Sur les bords de ce canal, les Eſpagnols ont bâti une eſpece de Redoute pour empêcher l'ennemi d'y décendre, ou d'y faire de l'eau.

Le 3. nous moüillames vis-à-vis de cette riviere, à 14. braſſes d'eau, & à environ un mille & demi de la terre. Le lendemain nous allames avec nos Canots à la Redoute, qui fit peu de reſiſtance, quoi qu'il y eut prés de 200. hommes pour la défendre. Ils nous tirerent environ 20. ou 30. coups : mais nous voyant réſolus à faire décente, ils abandonnerent le terrain. La raiſon pourquoi nous mettons ſi ſouvent les Eſpagnols en fuite, quoi que fort ſuperieurs en nombre, & ſouvent retranchez, eſt qu'ils manquent de petites armes à feu, dont ils ſont trés-mal pourvûs ſur les côtes maritimes, hormis aux lieux où ils ont de groſſes garniſons. Nous trouvames-là beaucoup de ſel, qu'on y avoit je penſe voiturè, pour ſaler le poiſſon qu'ils prenoient dans le lac. Je remarquai que la plûpart de ce poiſſon eſt ce que nous apellons en Anglois Snook, & que les François appelleroient Brochet. Il n'eſt ni poiſſon de mer, ni poiſſon d'eau douce ; mais il eſt en trés grande quantité dans les lacs ſalez. Ce poiſſon a environ un pied de long. Il eſt rond, & auſſi gros que le plus menu de la jambe, avec une tête un peu longue. Il a l'écaille blanchâtre, & eſt bon à manger. Je ne ſai comment les Eſpagnols le prennent ; car nous n'avons jamais trouvé ſur cette côte, ni filets, ni hameçons, ni lignes, ni bar-

ques, ni chaloupes, ni Canots appartenans aux Espagnols, si ce n'est le Navire dont je ferai mention en parlant d'Acapulco.

Nous marchames deux ou trois lieuës dans le païs, & ne trouvames qu'une maison, où nous fimes une Mulâtre prisonniere, qui nous dit qu'un Vaisseau venant de Lima, étoit nouvellement arrivé à Acapulco. Le Capitaine Townley qui avoit besoin d'un bon Vaisseau, crut que l'occasion se presentoit d'en avoir un, s'il pouvoit persuader à ses gens d'entrer avec lui dans le havre d'Acapulco, & d'enlever le Navire venu de Lima. Il en fit incontinent la proposition, & trouva non seulement tout son équipage disposé à lui aider en cela; mais aussi une partie de celui du Capitaine Swan. Le Capitaine Swan n'étoit pas d'avis de risquer le coup, parce qu'ayant peu de provisions, il croyoit que le tems seroit beaucoup mieux employé à commencer par nous pourvoir de vivres, d'autant mieux qu'il y avoit beaucoup de Maïs sur la riviere où nous étions, à ce que nous avoit dit le même prisonnier, qui offrit de nous conduire où il étoit. Mais ni la necessité presente, ni les conseils du Capitaine Swan, non pas même leur propre interêt, ne servirent de rien. Le grand dessein que nous avions alors en tête, étoit d'attendre un Navire qui venoit tous les ans des Philippines à Acapulco richement chargé. Mais il étoit necessaire avant toutes choses de faire provision de vivres pour pouvoir tenir la mer, & attendre l'arrivée du Vaisseau. Cependant le Parti de Townley l'ayant emporté, nous primes seulement de l'eau, & nous nous préparames au départ. Nous remimes donc à la

voile l'après-midi du cinquiéme, côtoyant toûjours l'Oueſt chemin faiſant du côté d'Acapulco. L'après-midi du 7. étant à environ 12. lieuës de la côte nous vîmes les hauteurs d'Acapulco, qui ſont très-remarquables. Il y a entr'autres une montagne ronde entre deux autres, dont la partie la plus Occidentale eſt la plus groſſe, & la plus élevée qu'on puiſſe voir, & a deux petites montagnes au ſommet qui reſſemblent à deux mammelles. Celle qui eſt du côté de l'Orient eſt plus haute & plus pointuë que celle qui eſt au milieu. Depuis cette montagne mitoyenne, la terre va en penchant du côté de la mer, & finit par une pointe haute & ronde. Il n'y a point ſur cette côte d'endroit de la même figure. Sur le ſoir le Capitaine Townley prit douze Canots & 140. hommes, pour tenter d'enlever le Navire de Lima du havre d'Acapulco.

Acapulco eſt une aſſez grande ville, à dix-ſept degrez du Nord de la Ligne. C'eſt le Port de la ville de Mexique du côté de l'Oueſt du Continent, comme la Vera-Cruz, ou ſaint Jean de Vilnha dans la Baye de la nouvelle Eſpagne, l'eſt du côté du Nord. Cette place eſt la ſeule Ville de commerce qu'il y ait ſur cette côte; car il n'y a que peu ou point de négoce par mer du côté du Nord-Oüeſt, qui fait partie de ce vaſte Royaume, n'y ayant, comme je l'ai déja remarqué, ni bâteaux ni barques, ni Navires, au moins que j'aye vû, que ceux qui viennent d'ailleurs, & quelques Chapoules vers le bout du Sud-Eſt de Californie, autant que j'en puis juger parle commerce qu'il y a entre Californie & la terre ferme, pour la pêche des perles.

Il n'y a que trois Vaiſſeaux qui negocient à Acapul-

Acapulco, dont deux vont regulierement une fois tous les ans entre Acapulco & Manilla en Luconie, qui eſt une des Iſles Philippines, & l'autre y vient tous les ans de Lima. Celui-ci arrive d'ordinaire un peu avant Noël, & apporte du vif argent, du Cacao, & des pieces de huit. Il y demeure juſques à ce que le Navire de Manilla ſoit arrivé, & alors il charge des épiceries, des ſoyes, des Indiennes, & d'autres marchandiſes pour le Perou, aprés-quoi il s'en retourne à Lima. Ce n'eſt qu'un petit Vaiſſeau de 20. pieces de canon; mais on dit que les deux de Manilla ſont de plus de mille tonneaux chacun. Ils font le voyage tour à tour; de ſorte qu'il y en a toûjours un ou deux. Ils ne partent ni l'un ni l'autre d'Acapulco que vers la fin de Mars, ou au commencement d'Avril. Soixante jours ou environ aprés leur départ ils vont toûjours moüiller & ſe rafraichir à Guam, qui eſt une des Iſles Ladrones. Ils n'y demeurent que deux ou trois jours, & reprennent enſuite la route de Manilla, où ils arrivent ordinairement au mois de Juin. Pendant que l'un eſt en voyage, l'autre ſe diſpoſe à partir, & charge des marchandiſes des Indes Orientales. Il s'avance du côté du Nord juſqu'à 36. quelquefois juſqu'à 40. degrez de latitude Septentrionale, avant que de pouvoir prendre le vent pour aller vers la côte de l'Amerique. Il raſe premierement la côte de Californie, & puis retourne encore au Sud tout le long des côtes, & ne manque jamais de vent pour le pouſſer de-là droit à Acapulco. Quand il a doublé le Cap ſaint Lucar, qui eſt la pointe la plus Meridionale de Californie, il va par le travers

du Cap Corrientes, qui est à environ 20. degrez de latitude Septentrionale. De-là il côtoye encore jusqu'à Sallagua, où il met à terre les passagers qui vont à Mexique. Ensuite il continuë sa route, allant toûjours le long de la côte jusques à ce qu'il arrive à Acapulco, qui est ordinairement au tems de Noël; jamais plûtôt ou plus tard que huit ou dix jours avant ou aprés. Ce Vaisseau étant de retour à Manilla, l'autre qui n'attend que son retour, part pour venir à Acapulco. Il paroît par-là que les Espagnols en imposerent au Chevalier Jean Narborough, en lui disant que six Navires ou plus faisoient ce commerce.

Le port d'Acapulco est fort commode pour recevoir les Navires, & si large, que des centaines de Vaisseaux peuvent y être à la rade sans s'endommager, & sans courre le moindre risque. Il y a une petite Isle basse par le travers de l'entrée du havre. Elle a environ un mille & demi de long, & demi mille de large, s'étendant à l'Est & à l'Oüest. A chaque bout il y a un bon & profond canal, où les Vaisseaux peuvent entrer sûrement, & en sortir de même en prenant l'avantage des vents. Ils entrent par un vent de mer, & sortent par un vent de terre; ces vents ne manquent jamais d'être favorables tour à tour, l'un le jour & l'autre la nuit. Le canal le plus Occidental est le plus étroit; mais si profond qu'on ne sauroit y ancrer. Les Vaisseaux de Manilla passent par-là; mais ceux de Lima passent par le canal du Sud-Oüest. Ce havre regne environ trois milles au Nord, après quoi il s'étrecit fort, tourne tout court à l'Oüest, & va environ un mille

plus loin, où il finit. La Ville est au Nord-Oüest, à l'entrée de ce passage étroit tout proche de la mer ; & au bout de la Ville il y a une plate-forme avec plusieurs pieces de canon. A l'opposite de la Ville du côté de l'Est, il y a un Château haut & fort, qui a, dit-on, quarante pieces de canon de fort gros calibre. Les Vaisseaux passent communément vers le fond du havre, à la portée du canon du Château & de la plate-forme.

Le Capitaine Townley qui, comme j'ai déja dit, avoit quitté nos Vaisseaux avec 140. hommes pour enlever le Navire de Lima, n'avoit qu'à peine ramé trois ou quatre lieuës, que le voyage pensa finir aux dépens de la vie de toute la troupe. Elle fut assaillie tout-à-coup d'un Grain violent venant de la terre, qui pensa couler à fonds tous les Canots : Mais ils se tirerent de ce danger, & entrerent la seconde nuit sans dommage dans le Port-Marquis. C'est un bon havre, à une lieuë de celui d'Acapulco du côté de l'Est. Ils y passerent toute la journée pour secher, eux, leurs habits, leurs armes, & leurs munitions, & le lendemain ils entrerent à petit bruit dans le havre d'Acapulco. Comme ils ne vouloient pas être entendus, ils ne se servirent point de leurs rames ordinaires, se contentans d'agiter un aviron sans le sortir de l'eau, & l'agiter aussi doucement que s'il eût été question de pêcher une Manate. Ils passerent près du Château, puis s'avancerent du côté de la Ville, & trouverent le Vaisseau entre le Parapet & le Fort, à environ cent verges de chacun. Après qu'ils l'eurent bien considerè & envisagé le peril d'une pareille entreprise, ils crurent qu'il étoit impos-

sible d'en venir à bout. C'eſt pourquoi ils s'en retournerent auſſi doucement qu'ils étoient venus, juſques à ce qu'ils fûrent hors de la portée des Forts. Ils mirent alors pied à terre, & donnerent ſur une Compagnie d'Eſpagnols, qu'on avoit mis là pour garder la côte, parce que nos gens avoient été vûs liés le jour précedent. Les nôtres tirerent incontinent, & ne firent d'autre mal aux ennemis que de les faire un peu éloigner de la côte. Ils allerent enſuite ſe poſter à l'entrée du havre en attendant le jour, pour reconnoître la ville & le château, & revinrent enfin à bord, fatiguez, affamez, & affligez d'un ſi mauvais ſuccès.

Le 12. nous fimes encore voiles pour aller plus à l'Oüeſt. Nous avions un vent de terre qui eſt d'ordinaire Nord-Eſt, mais les vents de mer ſont Sud-Oüeſt. Nous paſſames prés d'une Baye ſablonneuſe qui a plus de 20. lieües de long. La mer donne tout le long de cette Baye avec tant de violence, qu'il eſt impoſſible d'en approcher en bâteau, ou en Canot. Cependant le fonds en eſt bon, & on peut ancrer ſûrement à un mille ou deux de la côte. Le terroir eſt bas, & paſſablement fertile prés de la mer. Il produit des arbres de pluſieurs ſortes, & principalement des Palmiers qui croiſſent par pieces depuis un bout de la Baye juſqu'à l'autre.

Le Palmier eſt de la groſſeur d'un chêne ordinaire, haut d'environ 20. à 30. pieds. Il n'a de branches qu'à la tête, où il en pouſſe pluſieurs grandes & vertes, qui ne reſſemblent pas mal à l'Arbre à chou, dont j'ai déja fait la deſcription. Ces arbres croiſſent auſſi en divers lieux, comme à la Jamaïque, dans

le païs de Darien, dans la Baye de Campêche, &c. Ces branches pouſſent d'un chicot, & ne vont qu'à un ou deux pieds de haut; ce n'eſt pas un reſte d'arbre coupé, car aprés que ces arbres ont eu une fois la tête coupée, ils ne croiſſent plus : Mais c'eſt une eſpece de Palmier nain, & les branches qui pouſſent du chicot ſont moins groſſes que celles qui pouſſent du gros de l'arbre. On ſe ſert de ces petites branches aux Indes Orientales & Occidentales à couvrir les maiſons. Elles durent long-tems, & ſont beaucoup meilleures que celles de Palmeto : car ſi cette couverture eſt bien faite elle dure cinq ou ſix ans. Les Eſpagnols appellent cette eſpece de Palmier Palmeto Royal. Les Anglois de la Jamaïque lui donnent le même nom. Je ne ſai ſi c'eſt le même dont on tire en Guinée le vin de Palme, mais je ſai qu'il lui reſſemble fort.

Le dedans du païs eſt plein de petites montagnes infertiles, qui ſont autant de petits valons qui paroiſſent fleuris & verds. A l'Oüeſt de cette Baye eſt la montagne de Petaplan à 17. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale. C'eſt une pointe ronde qui avance dans la mer, & qui de loin paroît une Iſle. Un peu à l'Oüeſt de cette montagne ſont divers rochers ronds que nous laiſſames à côté, paſſant entr'eux & la pointe ronde, où nous avions 11. braſſes d'eau. Nous vinmes moüiller au Nord-Oüeſt, où nous mimes environ 170. hommes à terre, & marchames 10. ou 12. milles dans le païs. Nous arrivames à un pauvre village d'Indiens, où nous ne trouvames pas de vivres dequoi faire un repas. Tout le monde prit la fuite, à la reſerve d'une Mulâtre, & de deux ou trois petits enfans

qui furent faits prisonniers & menez à bord. Cette femme nous dit qu'un Voiturier (c'est un homme qui conduit une Caravane de Mulets) alloit à Acapulco chargé de farine, & d'autres marchandises ; mais qu'ayant eu peur de nous, il s'étoit arrêté en chemin, un peu à l'Oüest du village, sur la nouvelle qu'il avoit euë que nous étions sur cette côte, & qu'elle croyoit qu'il y étoit encore. Cela fut cause que nous retinmes cette femme pour nous mener sur le lieu où elle disoit qu'étoit le Voiturier. Nos Mosquites pêcherent à l'endroit où nous étions alors, quelques petites Tortuës & plusieurs petits poissons à Juif.

Le poisson à Juif est un très-bon poisson. Je croi que les Anglois lui ont donné ce nom, parce qu'il a des écailles & des nageoires, & est par consequent net suivant la Loi Mosaïque : Aussi les Juifs de la Jamaïque l'achetent & le mangent sans scrupule ; il est fort large & ressemble fort au Merlus, si ce n'est qu'il est beaucoup plus gros. Il y en a qui pesent 3, 4, ou 5, cens livres. Il a la tête large, les écailles & les nageoires grandes, de l'épaisseur d'un demi écu, & proportionnées à la grosseur du corps. Il est excellent à manger, & est ordinairement gras. Il se tient entre les rochers. Il y en a quantité aux Indes Occidentales, aux environs de la Jamaïque, & de la côte de Caraccos ; mais principalement dans ces mers, & sur tout plus à l'Oüest.

Le 18. nous partimes de-là avec nos Vaisseaux, & nous avançames environ deux lieuës plus à l'Oüest, jusques à un lieu nommé Chequetan. A un mille & demi de la terre il y a un petit Quai, & sur ce Quai un fort bon havre, où l'on peut carener les Vaisseaux ; il y a

aussi une petite riviere d'eau douce, & du bois en assez grande quantité.

Le 14. au matin, nous allames avec 95. hommes & six Canots, chercher le Voiturier ayant la Mulatre pour guide; mais le Capitaine Townley ne voulut pas en être. Nous fîmes descente avant le jour à un lieu nommé Eltapa, une lieuë à l'Oüest de Chequetan. La Mulatre y étoit bien connuë, y ayant été souvent chercher des moules, à ce qu'elle nous dit; car il y en a en abondance. Elles sont toutes telles pour la figure, que nos moules d'Angleterre. Elle nous fit passer à côté de la riviere au travers d'un bois, où il n'y avoit point de chemin. Après avoir fait environ une lieuë de cette maniere, nous vinmes dans des pâcages pleins de bœufs, & de vaches. Le Voiturier dont on a parlé étoit à cette Ferme avec ses mulets, n'ayant osé avancer depuis, parce qu'il ne savoit où nous étions: De sorte que sa peur fut cause qu'il fut pris, lui, ses mulets, & toutes ses marchandises. Il avoit 40. sacs de farine, quelque chocolate, un grand nombre de petits fromages, & beaucoup de marchandises de terre. Nous emportames ce qu'étoit bon à manger; mais comme nous n'avions point besoin de Vaisseaux de terre, nous les lui laissames. Il y avoit environ 60. Mulets. Nous nous en servimes jusques à la côte pour voiturer nôtre capture, & ensuite nous les renvoyames. Nous tuames aussi quelques vaches qui furent portées à nos Canots. L'après-midi nos Vaisseaux vinrent moüiller à demi mille du lieu où nous avions débarqué: après quoi nous retournames à bord. Le Capitaine Townley voyant que nous avions si bien réüssi,

vint à terre avec ses gens pour tuër des vaches ; car il n'y avoit point aux environs d'habitans pour s'y opposer. Le païs est plein de bois, le terroir très-fertile, & arrosé par plusieurs petites rivieres : Cependant le voisinage de la mer n'est que peu habité. Le Capitaine Townley tua 18. bœufs, & s'en revint à bord. Nôtre équipage, contre l'inclination du Capitaine Swan, lui fit part de la farine que nous avions prise. On donna à la Mulatre des habits pour elle & pour ses enfans ; mais le Capitaine Swan en retint un qui n'avoit que 7. à 8. ans, & qui étoit un fort joli petit garçon. La femme fit de grands cris & de grandes prieres pour le ravoir : Mais tout ce que Swan y répondit, fut de promettre qu'il en auroit beaucoup de soin ; ce qu'il fit comme il avoit promis. Il devint fort joli garçon, & ne manquoit ni d'esprit, ni de courage, ni d'adresse. J'ai souvent été surpris de ce qu'il disoit & faisoit.

Le 21. nous remimes à la voile par un vent de terre. Les vents de terre en cet endroit de la côte sont Nord, & les vents de mer Oüest-Sud-Oüest. Nous eumes beau tems, & côtoyames le long de l'Oüest. Les terres sont hautes, & pleines de montagnes heriſſées. A l'Oüest de ces montagnes il y a plusieurs vallées agreables & fertiles. Le 25. nous nous trouvames vis-à-vis d'une montagne très-remarquable. Elle est plus haute que les autres, & au sommet elle se partage en deux. Elle est à 18. degrez 8. minutes de latitude Septentrionale. Les Espagnols font mention d'une Ville qui est près de cette montagne, qu'ils appellent Thelupan. Nous l'aurions visitée, si nous en avions

pû trouver le chemin. Le 26. les Capitaines Swan & Townley, avec 200. hommes, du nombre desquels j'étois, prirent nos Canots, & allerent chercher la ville de Colima, place riche à ce qu'on dit; mais combien elle est avant dans le païs, c'est ce que je n'ai jamais pû savoir. Il n'y a point de commerce aux environs de cette mer, comme j'ai déja dit; ainsi nous ne pûmes jamais trouver de guides qu'un ou deux pour prendre langue, ou pour nous mener à quelque place. Acapulco est la seule ville de cette côte à laquelle on puisse aller par mer. Aussi nos mouvemens ne furent pas à l'avenir plus heureux. Nous fimes environ 20. lieuës le long de la côte, & la trouvames par tout fort incommode pour une décente. Nous ne vimes point de maisons, ni d'indices d'habitans, quoi que nous traversassions une belle vallée qu'on nomme la vallée de Maguella. Dans toutes ces courses, nous ne vimes qu'un seul Cavalier arrêté, que nous primes pour une vedete qu'on avoit posée pour nous observer, à l'endroit où nous fimes décente pour l'expédition dont on vient de parler tout à l'heure. Ce ne fut pas sans peine que nous mimes pied à terre; encore faut-il suivre la piste du cheval sur le sable de la Baye: Mais quand nous fumes une fois entrez dans les bois, il n'y eut plus de traces à suivre, quoi que nous la cherchassions avec soin; il fut impossible de la trouver, & il le fut encore davantage de trouver les maisons ou la Ville d'où le Cavalier étoit venu. Le 28. fatiguez & hors d'esperance de trouver aucune Ville, nous retournames à nos Vaisseaux, qui étoient alors vis-à-vis du lieu où nous

étions. La coûtume eſt quand nous quittons nos Vaiſſeaux, ou de convenir d'un lieu de rendez-vous, ou de leur apprendre où nous ſommes en faiſant une ou pluſieurs groſſes fumées, qui leur ſervent de ſignal. Cependant nous penſames nous perdre par un ſignal de cette nature au voyage précedent que nous fimes avec le Capitaine Sharp, dans la malheureuſe expedition d'Arica, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire des Boucaniers. Après nôtre défaite, pluſieurs des nôtres ayant été faits priſonniers, il y en eut qui dirent aux Eſpagnols, qu'il étoit convenu entr'eux & leurs compagnons qui gardoient les Vaiſſeaux, de faire deux grandes fumées éloignées l'une de l'autre auſſi-tôt que la Ville ſeroit priſe, qu'ils devoient prendre pour un ſignal qu'ils pouvoient entrer dans le havre en toute ſureté. Les Eſpagnols ne manquerent pas de faire incontinent ces fumées. J'étois alors du nombre de ceux qui avoient demeuré à bord; & ſoit, ou que le ſignal ne fut pas tout-à-fait comme il devoit être, ou qu'il nous arrivât quelque contre-tems qui nous découragea, c'eſt dequoi je ne me ſouviens pas bien; nous demeurames tranquilles juſques à ce que nous vîmes revenir nos gens diſperſez. Si nous étions entrez dans le Port, ſur le faux ſignal qu'on nous fit, nous aurions été pris ou coulez à fonds; car il falloit paſſer tout contre le Fort, & nous n'aurions point eu de vent pour ſortir que le ſoir, que le vent de terre commence à ſouffler. Mais reprenons le fil de nôtre voyage.

Après que nous fûmes de retour à bord, nous vîmes le Volcan de Colima. C'eſt une fort haute montagne, à environ 18. degrez

36. minutes Nord, à cinq ou six lieuës de la mer, & au milieu d'un agreable valon. On y voit deux petites pointes, de chacune desquelles sortent toûjours des flâmes ou de la fumée. Le valon où est ce Volcan se nomme la valée de Colima, du nom de la Ville, qui n'en est pas éloignée. On dit que cette place est grande & riche, & la Capitale des païs circonvoisins. La vallée où elle est située est, à ce que disent les Espagnols, la plus agreable, & la plus fertile, qu'il y ait dans le Royaume de Mexique. Ce vallon a environ dix lieuës de large près de la mer, où il fait une petite Baye: Mais je ne saurois dire au juste combien cette vallée avance dans le païs. On dit qu'elle est pleine de jardins à Cacao, de champs de bled, de froment, & de plantains. La côte de la mer voisine est sablonneuse: Mais les vagues y sont si violentes, qu'il n'y a pas moyen d'aller à terre. Le païs est bas tout le long, & plein de bois du côté de l'Est pendant environ deux lieuës. Au bout des bois il y a une riviere creuse qui se jette dans la mer. Mais il y a une barre ou fonds bas sablonneux, fait de maniere que du tems que nous y étions il n'y avoit ni barque ni Canot qui pussent y entrer, tant la mer montoit au-dessus de la barre. Sans cela je croi que nous aurions fait d'autres découvertes dans cette charmante vallée. A l'Oüest de la riviere commencent les pâcages, qui s'étendent jusqu'à l'autre côté du vallon. Nous eumes peu de vent en revenant à bord; aussi nous fallut-il l'après-midi, & la nuit suivante, pour sortir de la Baye.

Le 29. nos Capitaines à la tête de 200.

hommes quitterent nos Vaisseaux, résolus de faire décente au premier endroit commode pour chercher quelque chemin. Les Livres Espagnols font mention de deux ou trois autres Villes des environs, & sur tout d'une nommée Sallagua, qui est à l'Oüest de cette Baye. Nos Canots ne s'éloignerent de la côte que le moins qu'ils purent: Mais la mer fut si haute, qu'il n'y eut pas moyen de faire décente. Environ sur les 10. à 12. heures parurent deux Cavaliers près de la côte, dont l'un tira une bouteille de sa poche, & but à la santé de nos gens. Pendant qu'il beuvoit, un des nôtres lui lacha un coup de fusil, & tua son cheval. L'autre donna d'abord des deux, & laissa son camarade, qui s'en revint à pied le mieux qu'il put: Mais comme il étoit botté, il ne pouvoit pas faire grande diligence. Deux de nos gens donc s'étant dépoüillez, se jetterent à la nage & le poursuivirent: Mais avec un grand couteau qu'il avoit il s'empêcha d'être pris, d'autant plus aisément qu'ils n'avoient rien, ni pour attaquer ni pour se défendre. Le 30. tout nôtre monde revint à bord, n'ayant pû trouver d'endroit à faire décente.

Le premier de Decembre, nous passames près du port de Sallagua, qui est à 18. degrez 32. minutes de latitude. C'est une Baye assez profonde, divisée au milieu en deux rochers pointus, qui font par maniere de dire deux havres. On y peut sûrement ancrer par tout à 10 ou 12. brasses d'eau. Il y a un ruisseau d'eau douce qui se jette dans la mer. Nous y vimes une grande maison couverte, & plusieurs Espagnols à cheval & à pied, tambour batant & enseignes déployées, qui nous défioient à ce que nous crumes. Nous

ne fimes pas semblant de les voir jusques au lendemain matin, que nous mimes 200. hommes à terre pour voir s'ils auroient autant de courage qu'ils en faisoient paroître : Mais ils se retirerent incontinent. L'Infanterie ne tira pas un coup ; mais la Cavalerie fit bonne mine, jusques à ce qu'elle eut deux ou trois Espagnols à terre : Après quoi elle se retira ; & les nôtres la poursuivirent. Nos gens prirent enfin deux chevaux, qui avoient perdu leurs Cavaliers, & étant montez dessus, ils suivirent les Espagnols de si près, qu'ils se mêlerent avec eux ; pensant faire quelques prisonniers pour prendre langue ; mais au lieu de cela, ils penserent être pris eux-mêmes : Car quatre Espagnols les envelopperent après qu'ils eurent tiré leurs pistolets, & les démonterent, & si quelques-uns de nos plus braves Fantassins n'étoient venus à leur secours, il auroit fallu se rendre, ou être tué. Ils furent blessez en deux ou trois endroits ; mais leurs blessures ne se trouverent pas mortelles. Les quatre Espagnols n'attenditent pas à se retirer que nos gens fussent à portée de tirer sur eux ; mais étant remontez à cheval, ils suivirent leur gros, qui étoit déja assez loin, & dans un païs embaraſſé de bois. Les nôtres trouvant un grand chemin qui menoit dans le païs, les suivirent environ quatre lieuës, par des endroits arides & pierreux : Mais ne voyant aucune marque d'habitans ils s'en retournerent. En s'en revenant ils rencontrerent deux Mulatres qui n'avoient pû marcher aussi vite que leur gros. Ils s'étoient cachez dans les bois, pensans se sauver par ce moyen. Ces prisonniers nous apprirent que ce chemin condui-

soit à une grande ville nommée Oartha, d'où venoient plusieurs des Cavaliers dont on a ci-devant parlé: Qu'il n'y avoit de-là à cette Ville que quatre journées de cheval; qu'il n'y avoit point de place considerable plus proche, & qu'enfin le païs étoit fort pauvre & mal habité. Ils dirent aussi que ces troupes venoient pour secourir le Vaisseau des Philippines, qu'on attendoit tous les jours, pour mettre à terre les passagers qui alloient en Mexique. Les livres Espagnols qui traitent du pilotage font mention d'une autre ville des environs, qui se nomme aussi Sallagua; mais il ne nous fut possible ni de la trouver, ni d'en rien apprendre de nos prisonniers.

Nous résolumes donc d'aller croiser à la hauteur du Cap Corrientes, en attendant le Navire des Philippines. Nous fimes voiles le 6. de Decembre, côtoyant l'Oüest. Nous eumes beau tems & peu de vent; celui de la mer au Nord-Oüest, & celui de la terre au Nord. Les terres sont assez élevées, & pleines de pointes qu'on prendroit de loin pour des Isles. Le païs est plein de bois; mais les arbres ne sont ni hauts ni fort gros.

Je fus là attaqué d'une fièvre, qui me dura long-tems, & degenera ensuite en hydropisie. Plusieurs des nôtres moururent de la même maladie, quoi que nos Chirurgiens fissent tous leurs efforts pour les sauver. L'hydropisie est la maladie generale de cette côte, & les Naturels du païs disent que le meilleur remede qu'ils ayent est la pierre * d'Alligator qui en a quatre à chaque jambe, les unes proche des autres, & enchassées dans

* Espece de Crocodille.

la chair. On pulverise cette pierre, & on la prend avec de l'eau. Nous avons aussi trouvé cette recepte dans un Almanach fait à Mexique. J'en aurois fait l'experience; mais je ne pûs trouver des Alligators, quoi qu'il y en ait plusieurs.

Il y a divers bons Ports entre Sallagua & le Cap Corrientes : Mais nous les passames tous. En approchant du Cap Corrientes, les terres proches de la mer nous parurent assez élevées, mais pleines de rochers blancs. Le dedans du païs est haut & sterile, plein de montagnes pointuës & desagreables à la vûë. A l'Oüest de ces terres raboteuses il y a une chaîne de montagnes paralleles à la côte. Elles finissent à l'Oüest par une agreable pente. Mais à l'Est elles conservent leur hauteur, & se terminent en une haute & escarpée, qui a trois petits sommets pointus, assez semblables à la figure d'une couronne. De là vient que les Espagnols l'appellent Coronada, terre à couronne.

Le 11. nous fumes à la vûë du Cap Corrientes qui est au Nord quart d'Oüest, & la terre à couronne au Nord. Ce Cap est passablement élevé, & il y a des rochers escarpez qui vont jusques à la mer. Le sommet est plat & uni, & enrichi de bois. Le dedans du païs est haut & redoublé. Ce Cap est à 20. degrez 28. minutes du Nord. Je trouve sa longitude depuis le mont Teneriffe 23. degrez 56. minutes. Mais je prens ma longitude à l'Oüest suivant nôtre voyage, & selon ce compte je trouve qu'il est à 121. degrez 41. minutes du Lezard en Angleterre; de sorte que la difference du tems est huit heures & près de six minutes.

C'eſt là où nous avions réſolu de croiſer en attendant le Navire venant des Philippines, parce qu'il paſſoit toûjours à ce Cap en s'en retournant. Nous étions quatre voiles, comme je l'ai déja dit; c'eſt-à-dire, le Vaiſſeau du Capitaine Swan, & ſon Navire de tranſport; celui du Capitaine Townley, & ſa barque. Il fut arrêté que le Capitaine Swan avec ſa barque ſe tiendroit à huit ou dix lieuës de la côte, & le reſte à environ une lieuë de diſtance les uns des autres, entre lui & le Cap, afin de ne pas manquer le Navire des Philippines. Mais comme nous n'avions pas de proviſions, nous détachames la barque du Capitaine Townley, du côté de l'Oüeſt du Cap avec 50. à 60. hommes, pour chercher quelque place, ou quelques plantations où nous puſſions nous pourvoir de toutes ſortes de proviſions, pendant que les autres croiſeroient dans les poſtes qui leur avoient été aſſignez. La barque revint le 17. ſans rien apporter, parce qu'elle ne pût jamais doubler le Cap, car les vents étant ordinairement ſur cette côte, entre le Nord-Oüeſt & le Sud-Oüeſt, il eſt extrêmement difficile de gagner l'Oüeſt: Mais on laiſſa quatre Canots au Cap avec quarante-ſix hommes, réſolus de gagner l'Oüeſt à force de rames. Le 18. nous fimes voiles vers les Iſles de Chametly pour y faire de l'eau. Ces Iſles ſont à environ ſeize à dix-huit lieuës de l'Oüeſt du Cap Corrientes, petites, baſſes, pleines de bois, & environnées de rochers. Il y en a cinq qui font la figure d'une demi Lune. Elles ne ſont pas à un mille de la côte, & entr'elles & la terre ferme, il y a une bonne rade à couvert de tous les

vents. Les Espagnols disent qu'il y demeure des Pêcheurs, qui pêchent pour les habitans de la ville de la Purification. On dit que c'est une grande ville, & la meilleure des environs ; mais elle est avancée quatorze lieuës dans le païs.

Le vingtiéme nous entrames dans les Isles du côté du Sud-Est, & moüillames entr'elles & la terre ferme, à cinq brasses d'eau, sur un fonds sablonneux. Nous y trouvames de l'eau & du bois, & primes à l'hameçon & à la ligne quantité de poissons à rocher, dont on a déja parlé dans la description de l'Isle de Jean Fernando; mais nous ne vimes aucun signe d'habitans, si ce n'est trois ou quatre vieilles hutes. Aussi croi-je que les pêcheurs Espagnols ou Indiens ne viennent là qu'en Carême ou autre saison semblable ; mais qu'ils n'y demeurent pas toûjours. Le Capitaine Townley se mit à la tête d'un détachement de soixante hommes, pour aller prendre un village d'Indiens à sept ou huit lieuës de-là du côté de l'Oüest, tirant vers le Cap, où le Capitaine Swan devoit nous joindre. Le vingt-quatriéme, comme nous croisions à la hauteur du Cap, les quatre Canots que le Capitaine Townley avoit laissez au Cap, comme on a déja dit, revinrent à nous. Après que la barque les eut quittez ils passerent jusqu'à l'Oüest du Cap, & pousserent jusqu'à la vallée de Valderas, ou peut-être val d'Iris, car ce mot signifie la vallée des pavillons.

Cette vallée est au fond d'une profonde Baye, qui regne du côté du Sud-Est, entre le Cap Corrientes & la pointe de Pontique du côté du Nord-Oüest, places à environ

dix lieuës l'une de l'autre. Le vallon a environ trois lieuës de large. Près de la mer il y a une Baye sablonneuse de bonne hauteur pour y faire décente commodément. Au milieu de la Baye il y a une belle riviere, où les bâteaux peuvent entrer : Mais l'eau a un petit goût de sel vers la fin de la secheresse, qui est en février, Mars, & une partie d'Avril. Je parlerai plus amplement des saisons dans le chapitre des vents, qui servira de Suplement à cet ouvrage. Cette vallée est bornée par une petite montagne verte, avancée dans le païs, qui fait un agreable penchant, & un fort bel effet à la vûë du côté de la mer. Ce vallon est enrichi de pâturages fertiles, mêlez de bois composez d'arbres propres à tous usages, outre les fruits qui y sont en abondance, comme Guavas, Oranges, Limons, qui y croissent en une si prodigieuse quantité, qu'on diroit que la nature a voulu en faire un Jardin. Les pâcages sont pleins de bœufs & de vaches. Il y a aussi quelques chevaux, mais il n'y a point de maisons qu'on puisse voir.

Nos Canots étant arrivez à cet agreable vallon, mirent trente-sept hommes à terre qui s'avancerent dans le païs, cherchant des maisons. A peine avoient-ils fait trois milles qu'ils furent attaquez par 150. Espagnols, tant Cavaliers que Fantassins. Il y avoit près d'eux un petit bois dans lequel ils se retirerent pour se mettre à couvert de la Cavalerie : Cependant les Espagnols après avoir rodé autour d'eux, les chargerent avec une extrême fureur : Mais le Capitaine Espagnol & 27. de ses Cavaliers ayant été jettez par terre, le reste se retira la plûpart blessez. Nous

eûmes quatre morts, & deux mortellement bleſſez. L'Infanterie armée de piques & d'épées & qui faiſoit le plus grand nombre, ne donna jamais; chaque Cavalier avoit deux piſtolets, & il y en avoit qui avoient la carabine. Si l'Infanterie eut chargé, nos gens auroient indubitablement été défaits. Après l'action, les nôtres mirent leurs bleſſez à cheval, & revinrent à leurs Canots. Ils tuërent un cheval & le mangerent, n'oſans pas s'avancer dans les pâcages pour tuër des bœufs, dont il y avoit une grande abondance. Après qu'ils eurent repû ſuffiſamment ils s'en retournerent à bord. Le 25. jour de Noël, nous croiſames aſſez prés du Cap, & y envoyames trois Canots à la pêche, voulans ſolemniſer la fête par un bon repas. Nos pêcheurs revinrent à bord l'après-midi avec trois gros poiſſons à Juif, dont nous nous régalames tous. Le lendemain nous renvoyames nos Canots à la côte qui en prirent trois ou quatre autres.

Le Capitaine Townlei qui étoit allé à Chametli, revint à bord le 28. avec 40. boiſſeaux de Mahis. Il fit décente à l'Eſt du Cap Corrientes, & marcha à un village d'Indiens qui eſt quatre ou cinq lieuës avant dans le pais. Les Indiens le voyant venir, mirent le feu à deux maiſons qui étoient pleines de Mahis, & puis s'enfuirent, cependant il en trouva dans d'autres maiſons autant que lui & ſes gens en pûrent porter à bord.

Nous croiſames à la hauteur du Cap juſqu'au premier de Janvier; après quoi nous allames à la vallée de Valderas pour y avoir du bœuf. Nous moüillames avant la nuit au fond de la Baye à un mille de la côte, & à 60.

braſſes d'eau. Nous y demeurames juſqu'au 7. Nos Capitaines alloient tous les matins à terre avec environ 240. hommes. Ils marcherent vers une petite montagne, où ils demeurerent avec 50. à 60. hommes, pour obſerver les Eſpagnols qui paroiſſoient à groſſes troupes ſur les autres montagnes proches; mais ils n'oſerent jamais rien entreprendre. Nous ſalames pour plus de deux mois de chair, outre celle qui fut mangée fraiche; & nous aurions pû en ſaler davantage, ſi nous euſſions été mieux pourvûs de ſel. Nous n'eſperions plus rencontrer le Navire des Philippines, concluans tous que tandis que nous avions été contraints de faire des proviſions, il avoit paſſé du côté de l'Eſt, ce qui étoit vrai auſſi; comme nous le ſumes depuis par des priſonniers. Ainſi ce deſſein échoua par le grand empreſſement qu'eut le Capitaine Townley d'enlever le Navire de Lima dans le havre d'Acapulco, de la maniere que j'ai déja dit. Quoi que nous euſſions un peu de farine, cependant le même guide qui nous avoit parlé de ce Vaiſſeau, nous avoit mené en un lieu où il ne dépendoit que de nous de faire bonne proviſion de bœuf & de Mahis, mais au lieu de profiter de l'occaſion, nous nous amuſames à ce malheureux Vaiſſeau, & fumes forcez à chercher des vivres dans le tems que nous aurions dû croiſer à la hauteur du Cap Corrientes, en attendant le Vaiſſeau de Manilla.

Nous avions croiſé juſques alors le long de la côte de l'Oüeſt dans deux differentes vûës; l'une d'enlever le Navire de Manilla, qui nous auroit enrichis, deſſein où le Capitaine Townley donnoit de tout ſon cœur. Le

Chevalier Thomas Cavendish prit autrefois ce Vaisseau à la hauteur du Cap saint Lucar en Californie, où nous pouvions aussi l'attendre, si nous nous étions munis de bonne heure de provisions. L'autre dessein qu'on avoit de croiser le long de la côte de l'Ouest, & qui étoit fort du goût du Capitaine Swan & de son équipage, étoit de chercher les Villes riches de la côte, & principalement les mines d'or & d'argent, que nous savions bien certainement être dans le païs, & même proches de la côte. Nous ignorions ce que nous apprimes dans la suite, que ce païs est un païs qui n'est pas proche de la mer, que ses richesses sont éloignées des côtes de la mer du Sud, qu'il n'y a que peu ou point de commerce, & que le peu qu'il y en a se fait avec l'Europe par la Vera-Crux. Cependant les mines nous donnoient encore quelque esperance, & ce fut pour cela que nous fimes route plus au Nord. Mais le Capitaine Townley qui n'avoit dessein en venant sur cette côte, que de rencontrer le Navire de Manilla, prit le parti de retourner sur les côtes du Perou.

Durant tout ce voyage de la côte de Mexique, nous eumes avec nous un Capitaine & deux ou trois hommes de nos bons Indiens de l'Isthme de Darien, lesquels ayant conduit des partis de nos Avanturiers, & témoignans d'avoir envie de nous suivre, furent reçus à bord & fort bien régalez. Nous étions bien-aises d'avoir par ce moyen des guides toûjours prêts, en cas qu'il nous fallut revenir par terre, comme plusieurs étoient d'avis de faire pour éviter un plus long circuit. Mais comme nous qui étions sur le Vais-

seau du Capitaine Swan, avions résolu d'aller plus avant au Nord Oüest, & que le Capitaine Townlei vouloit s'en retourner, nous le chargeames du soin de nos amis Indiens, qu'il devoit ramener chez eux. Nous partimes donc, lui pour l'Orient, & nous pour l'Occident, résolus d'aller si loin que nous trouverions des établissemens Espagnols.

Le dix-septiéme de Janvier au matin 1686. nous fimes voiles de cette agreable vallée avec le vent Nord-Est & le tems beau. A onze heures le vent de mer se fit Nord-Oüest. Avant que la nuit fut venuë, nous eumes doublé la pointe de Pontique. C'est la pointe Occidentale de la Baye de la vallée de Valderas, éloignée de dix lieuës du Cap Corrientes. Cette pointe est à vingt degrez cinquante minutes de latitude Septentrionale. Elle est haute, ronde, pierreuse, & infertile. Elle paroît de loin une Isle. A une lieuë de cette pointe du côté de l'Oüest, sont deux petites Isles infertiles, nommées les Isles de Pontique. Il y a par-ci par-là divers rochers hauts, blancs, & pointus : Nous passames à la gauche entre ces Isles pierreuses, comme étant le chemin le plus sûr, & laissames la terre ferme à la main droite. La côte maritime au delà de cette pointe regne vers le Nord durant environ dix-huit lieuës, faisant diverses pointes raboteuses, & des Bayes sablonneuses. Les terres du côté de la mer sont basses & il y a passablement de bois : Mais le dedans du païs est plein de montagnes hautes, rudes, & desagréables.

Le 14. nous vimes une petite roche blanche qui ressembloit fort à un Vaisseau qui porte ses voiles. Cette roche est à 21. degrez 13.

minutes de latitude, & à trois lieuës de la terre ferme. Elle est separée de la terre, par un bon canal où l'on trouve près de l'Isle 11. à 14. brasses d'eau : Mais pour approcher plus près de la terre, il faut toûjours avoir la sonde à la main jusques à ce qu'on y soit. La nuit nous moüillames à six brasses d'eau à près d'une lieuë de terre, & sur un bon fonds. Nous y primes beaucoup de chats marins, ce que nous fimes aussi en divers endroits de cette côte, avant & après cela.

Depuis cette Isle, la côte panche plus au Nord, & fait une belle Baye sablonneuse, mais la mer y donne avec tant de violence qu'il n'y a pas moyen d'y faire décente. On peut fort seûrement ancrer par tout, pourvû que de tems en tems on ait la sonde à la main. A environ une lieuë de terre il y a six brasses, & à quatre milles, sept. Nous mettions à l'ancre tous les soirs, & les matins à la voile, avec un vent de terre, que nous trouvames Nord-Est & le vent de mer Nord-Oüest.

Le 20. nous moüillames à environ trois milles de l'Orient des Isles de Chametli, differentes de celles dont on a ci-devant parlé; car celles-ci sont de petites Isles à 23. degrez 11. minutes vers le midi du Tropique du Cancer, & à environ trois lieuës de la terre ferme, où il y a un lac salant qui se jette dans la mer. Ces Isles sont passablement élevées. Il y en a qui produisent quelques arbrisseaux, & le reste ne produit aucune sorte de bois. Elles sont pierreuses tout le long de la mer, & deux seulement du côté du Nord ont des Baies sablonneuses. Il y croît une espece de fruit qu'on appelle pengoüins; qui est tout ce qu'elles produisent,

Il y a de deux ſortes de pengoüin, l'un jaune, & l'autre rouge. Le jaune croît ſur une tige verte, groſſe comme le bras, & haute de plus d'un pied. Les feüilles ont demi pied de long & un pouce de large, avec des piquans aux bords. Le fruit vient tout au haut de la tige, en deux ou trois gros pelotons, & 16. ou 20. à chaque peloton. Ce fruit eſt auſſi gros qu'un œuf de poularde, de figure ronde & de couleur jaune. La peau en eſt épaiſſe, & le dedans plein de petites graines noires mêlées avec le fruit. Il eſt aigret & d'un goût agréable. Le pengoüin rouge eſt de la groſſeur & de la couleur d'un petit oignon ſec. Il eſt de la figure d'une quille; car il ne croît point ſur une tige comme l'autre, mais il a un bout à terre & l'autre en haut. Ils croiſſent 60. à 70. enſemble, & auſſi proches les uns des autres qu'il eſt poſſible, & tout cela ſur la même racine. Ils ſont environnez & défendus de longues feuilles d'environ un pied & demi ou deux pieds de long; mais piquantes comme celles du pengoüin jaune. Le fruit de l'un & de l'autre ſe reſſemble fort. Ils ſont tous deux ſains, & ne font jamais de mal à l'eſtomac: Mais quand on en mange beaucoup, on ſent de la chaleur & du chatoüillement au fondement. Il en croît une ſi prodigieuſe quantité dans la Baye de Campêche, qu'il n'y a pas moyen de paſſer à cauſe des piquans de leurs feuilles.

Il y a quelques Guanos; mais il n'y a point d'autres animaux terreſtres. Les veaux marins vont quelquefois aux Bayes des environs. C'eſt le premier endroit où j'aye vû des veaux marins ſur ces mers, & au Nord de la Ligne. Le poiſſon de cette côte ſablonneuſe ſe

tient

tient plus souvent dans les lacs salez, & aux embouchures des rivieres; mais autant que j'en puis juger, le veau marin n'y vient pas si souvent; car comme la côte où le poisson aborde le plus n'est pas pierreuse, il semble que le veau marin n'y trouveroit guere dequoi manger, à moins que de se jetter sur le chat marin.

Le Capitaine Swan avec nos Canots, & cent hommes, alla du côté du Nord pour chercher la riviere de Cullacan, qui est peut-être la riviere de Pastla, que quelques Geographes placent dans la Province ou Contrée, de Cullacan. Cette riviere est à environ vingt-quatre degrez de latitude Septentrionale. Nous aprimes qu'il y a là une belle & riche Ville d'Espagnols située à l'Orient, & environnée de pâcages pleins de bœufs & de vaches, & que les habitans de cette ville passent en bâteau à l'isle de Californie, pour y pêcher des perles. J'ai entendu dire depuis à un Espagnol qui disoit avoir été à Californie, qu'il y a quantité d'huitres, où il y a des perles dedans, & que les Indiens naturels voisins du lieu où l'on pêche les perles, sont ennemis mortels des Espagnols. Nos Canots furent trois ou quatre jours absens, & dirent qu'ils avoient fait plus de trente lieuës sans trouver aucune riviere: Que la côte de la mer est basse, & la Baye sablonneuse, & la mer si grosse, qu'il n'y avoit pas moyen de faire décente. A leur retour, ils nous rencontrerent à vingt trois degrez trente minutes de latitude, faisans route aprés eux le long de la côte du côté de Cullacan: Ainsi nous rebroussames à l'Est. C'est le plus loin que j'aye été au Nord de cette côte.

A six à sept lieuës au Nord-Nord-Oüest des isles de Chametly, il y a une petite entrée étroite qui mène dans un lac, située à environ douze lieuës Est, parallele avec la terre, & faisant plusieurs petites & basses isles de Mangle. L'entrée de ce lac est à environ vingt-trois degrez trente minutes de latitude. Les Espagnols l'apellent Rio de Sal, parce qu'il est salé. Il y a assez d'eau pour y faire entrer des chaloupes & des Canots, & l'on débarque commodément aprés qu'on est entré. A l'Oüest de ce lac il y a une maison ou ferme, où il y a quantité de bétail. Nos gens entrerent dans le lac, firent décente, & venant à la ferme trouverent sept ou huit boisseaux de Mahis : Mais les Espagnols avoient enlevé le bétail. Cependant les nôtres prirent le Proprietaire de la ferme, & l'amenerent à bord. Il dit qu'on avoit emmené les bœufs fort avant dans le païs, de peur que nous ne les tuassions. Pendant le sejour que nous fimes-là, le Capitaine Swan rentra dans ce lac, fit décente au Nord-Est à la tête de 150. hommes, & s'avança dans le païs. A environ un mille du lieu où ils débarquerent, comme ils entroient dans un lac salé qui étoit à sec, ils tirerent sur deux Indiens qui traversoient le chemin devant eux. L'un fut blessé à la cuisse, & tomba. Etant interrogé, il répondit qu'il y avoit une ville d'Indiens à quatre ou cinq lieuës de là, & qu'ils y alloient. Pendant qu'ils questionnoient l'Indien, ils furent attaquez par cent Cavaliers Espagnols, qui venoient pour leur faire peur, & les obliger de s'en retourner; mais ils n'avoient ni les armes ni le cœur qu'il falloit pour cela. Les nôtres avancerent, &

traverſerent, chemin faiſant, un pâcage d'une herbe ſeche & longue. Les Eſpagnols y mirent le feu, croyant brûler les nôtres avec l'herbe ; mais cela ne les empêcha pas d'avancer, quoi qu'ils en fuſſent un peu incommodez. Ils allerent à l'avanture faute de guides tout ce jour-là, & une partie du ſuivant, avant que d'arriver à la Ville dont l'Indien nous avoit parlé. Ils y trouverent un corps d'Eſpagnols & d'Indiens qui leur firent tête, mais après une courte réſiſtance ils furent chaſſez. Nôtre Chirurgien & un autre y furent bleſſez de fléches ; mais tout le reſte n'eut aucun mal. Etant entrez dans la ville, ils trouverent deux ou trois Indiens bleſſez, qui leur dirent que la Ville ſe nommoit Maſſaclan ; qu'il y demeuroit quelques Eſpagnols, & que le reſte étoit Indien : Qu'à cinq lieuës de la place, il y avoit deux riches mines d'or, où les Eſpagnols de Compoſtelle, qui eſt la Capitale du païs, faiſoient travailler pluſieurs eſclaves & Indiens. Nos gens paſſerent la nuit à Maſſaclan, & le lendemain au matin ils mirent dans des ſacs tout le Mahis qu'ils pûrent trouver, le porterent ſur le corps à leurs Canots, & revinrent à bord.

Nous fumes-là juſqu'au ſecond de Février, que le Capitaine Swan alla avec 80. hommes à la riviere de Roſario. Ils y firent décente, & marcherent à la Ville du même nom, habitée par des Indiens. Ils la trouverent à environ neuf milles de la mer, & le chemin par où ils paſſerent étoit beau & uni. C'eſt une jolie petite ville, compoſée de 60. à 70. maiſons, & habitée principalement par des Indiens. Ils y firent des priſonniers, qui leur dirent que la riviere de Roſario

eſt riche en or, & que les mines ne ſont pas à plus de deux lieuës de la place. Le Capitaine Swan ne jugea pas à propos d'aller juſques aux mines ; mais retourna à bord en diligence avec le Mahis qu'il avoit pris, & qui alloit bien à 80. ou 90. boiſſeaux ; ce qui valoit mieux que tout l'or du monde, attendu la diſette où nous étions de vivres. Si nous avions pouſſé juſques aux mines, les Eſpagnols auroient vraiſemblablement gâté le Mahis avant nôtre retour. Le 3. de Février nous allames auſſi avec nos Vaiſſeaux vers la riviere de Roſario, & moüillames le lendemain prés de ſon embouchure, à ſept braſſes d'eau ſur un bon fonds, à une lieuë de terre. Cette riviere eſt à 22. degrez 51. minutes de latitude Septentrionale. Quand on eſt à l'ancre contre cette riviere, on void une montagne ronde, faite en pain de ſucre, tout vis-à-vis de la riviere un peu avancée dans le païs, & au Nord-Eſt quart de Nord. A l'Oüeſt de cette montagne il y en a une autre longue, que les Eſpagnols appellent caput Cavalli, tête de cheval.

Le 7. le Capitaine Swan revint à bord avec le Mahis : Il y en avoit bien peu pour nos gens, & principalement ſi l'on conſidere le lieu où nous étions étrangers, & ſans Pilote pour nous mener aux rivieres, & ſans aucunes ſortes de proviſions que celles que nous étions forcez d'aller chercher à terre. Quoi que nôtre Livre de pilotage nous fut d'un grand ſecours pour trouver les rivieres ; cependant faute de guide pour nous conduire aux plantations, nous étions deux ou trois jours à chercher avant que de pouvoir trouver un lieu propre à faire décen-

te : Car comme j'ai déja dit, outre que les mers ſont rudes pour mettre pied à terre en pluſieurs lieux, on n'a ni chaloupe, ni barque, ni Canot ; au moins que nous ayons jamais vû, ou dont nous ayons entendu parler. Comme il n'y a donc point ſur ces rivieres de lieux de débarquement auſſi commodes que ſur les mers du Nord, quand nous étions à terre nous ne ſavions où aller chercher une Ville, à moins que le pur haſard ne nous fit tomber dans quelque chemin. A la verité les Eſpagnols & les Indiens que nous avions à bord ſavoient les noms de diverſes rivieres & Villes du voiſinage ; mais ils ne ſavoient point le chemin pour y aller de la mer.

Le 8. le Capitaine Swan fit un détachement de prés de quarante hommes, pour aller chercher la riviere Oleta, qui eſt à l'Eſt de la riviere de Roſario. Nous les ſuivimes le lendemain avec nos Vaiſſeaux, par un beau tems, & un vent d'Oüeſt-Nord-Oüeſt. Nos Canots revinrent l'aprés-midi, ſans avoir pû trouver la riviere qu'ils cherchoient : C'eſt pourquoi nous primes le parti d'aller le lendemain à la riviere de San Jago, qui eſt auſſi à l'Eſt. Le 11. ſur le ſoir, nous moüillames prés de l'embouchure de la riviere, à ſept braſſes d'eau ſur un bon fonds, & à environ deux milles de terre. Il y avoit à côté de nous un haut rocher blanc nommé Maxentelbo. Ce rocher paroît de loin comme un Vaiſſeau à la voile. Elle étoit à nôtre Oüeſt-Nord-Oüeſt, éloignée d'environ trois lieuës. La montagne Zeliſco, qui eſt une fort haute montagne du païs, enfoncée au milieu en forme de ſelle, étoit à nôtre Sud-

Eſt. La riviere de ſaint Jago eſt à 22. degrez 15. minutes. C'eſt une des principales rivieres de cette côte. Il y a 16. pieds d'eau à la barre même pendant le reflux, mais à quelle hauteur va le flux, c'eſt ce que je ne ſai pas. Son embouchure a prés de demi mille de large, & l'entrée eſt fort aiſee. Elle eſt plus large aprés qu'on eſt entré, à cauſe de trois ou quatre rivieres qui s'y jettent. L'eau eſt tant ſoit peu ſaiée; mais on peut avoir de l'eau douce, en creuſant deux ou trois pieds préciſement à l'embouchure de la riviere.

Le 11. le Capitaine envoya 70. hommes avec 4. Canots dans la riviere pour chercher une Ville; car quoi que nous ne ſçuſſions point au juſte s'il y en avoit, cependant comme la Contrée nous le faiſoit fort eſperer, nous ne doutions point que nos gens ne trouvaſſent des habitans avant que de revenir. Deux jours ſe paſſerent à roder par-ci par-là dans les anſes & dans les rivieres; mais enfin ils arriverent à un grand champ de Mahis qui étoit preſque meur. Ils ſe mirent incontinent à en cüeillir le plus promptement qu'ils pûrent, réſolus d'en charger leurs Canots: Mais voyant un Indien qui le gardoit, ils quitterent cet incommode & ennuyeux travail, & ſe ſaiſirent de l'Indien, qu'ils amenerent à bord, dans l'eſperance qu'il leur apprendroit un moyen plus facile & plus promt de ſe pourvoir de grain, en leur en faiſant trouver de tout coupé & tout ſec. Etant examiné, il répondit qu'à quatre lieuës de l'endroit où il avoit été pris, il y avoit une ville nommée Sainte Pecaque, & que ſi nous voulions y aller il ſeroit volontiers nôtre gui-

de. Le Capitaine Swan donna sur le champ ordre à son monde de se tenir prêt, & partit le soir même avec huit Canots & 140. hommes, & l'Indien pour guide.

Il avança cinq lieuës dans la riviere, & fit décente le lendemain au matin. La riviere en cet endroit n'avoit pas plus de la portée du pistolet de large. La rivage étoit assez haut des deux côtez, & la terre plaine & unie. Il laissa vingt-cinq hommes à la garde des Canots, & marcha vers la place avec le reste. Il sortit de ses Canots à six heures du matin, & fut devant la ville à dix. Le chemin par où il passa, c'étoit tantôt des bois, & tantôt des pâcages. Les pâcages étoient pleins de chevaux, de bœufs & de vaches. Les Espagnols le voyant venir s'enfuïrent tous; de sorte qu'il entra dans la place sans trouver aucune résistance.

Sainte Pecaque est dans une plaine à pâturages, près d'un bois, & entourée de plusieurs arbres fruitiers. Ce n'est qu'une petite Ville; mais fort réguliere à la maniere des Espagnols, avec une place au milieu. Les maisons qui font front à la place ont toutes des balcons. Il y avoit deux Eglises, l'une près de la place, & l'autre au bout de la Ville. La plûpart des habitans sont Espagnols. Leur principale occupation est l'agriculture. Il y a aussi des Voituriers que les Marchands de Compostelle occupent aux mines.

Compostelle est une ville riche à environ 21. lieuës de Sainte Pecaque. C'est la Capitale de cette partie du Royaume. On dit qu'il y a 70. familles de Blancs; ce qui est beaucoup dans ces quartiers, car peut-être cette Ville est habitée par cinq cens Familles à teint ba-

sane & couleur de cuivre, outre les Blancs dont on vient de parler. Les mines sont à environ cinq ou six lieuës de sainte Pecaque, où à ce qu'on dit, les habitans de Compostelle faisoient travailler un bon nombre d'esclaves. On dit que l'argent de ce païs là, & generalement de tout le Royaume de Mexique, est plus fin & plus riche à proportion que celui de Potosi ou de Perou, quoi que la mine d'or ne produise pas tant. Les Voituriers de sainte Pecaque transportent l'or de la mine à Compostelle, où il est rafiné. Ces Voituriers ou Vivandiers fournissent aussi aux esclaves qui travaillent aux mines du Mahis, dont la ville abonde, & qui n'est destiné qu'à ce seul usage. Il y avoit aussi du sucre, du sel, & du poisson salé.

Le dessein du Capitaine Swan étoit d'avoir des vivres à sainte Pecaque. Il partagea donc ses gens en deux corps, qui portoient tour à tour des provisions aux Canots, dont l'un demeuroit dans la place, pour assurer ce qu'on avoit pris, pendant que l'autre alloit & venoit. L'après-midi ils prirent des chevaux, & le lendemain au matin qui étoit le 17. cinquante-sept hommes & quelques Vaisseaux arriverent chargez aux Canots. Ils les trouverent en bon ordre aussi-bien que ceux qui les gardoient, quoi que les Espagnols les eussent un peu fatiguez, & blessé un de leurs hommes; mais les nôtres mirent pied à terre & chasserent les Espagnols. Ceux qui étoient venus chargez, laisserent encore sept hommes à la garde des Canots, de sorte qu'elle étoit alors composée de quarante hommes. Sur le soir l'autre moitié revint, & le 18. au matin l'autre moitié, qui étoit le jour

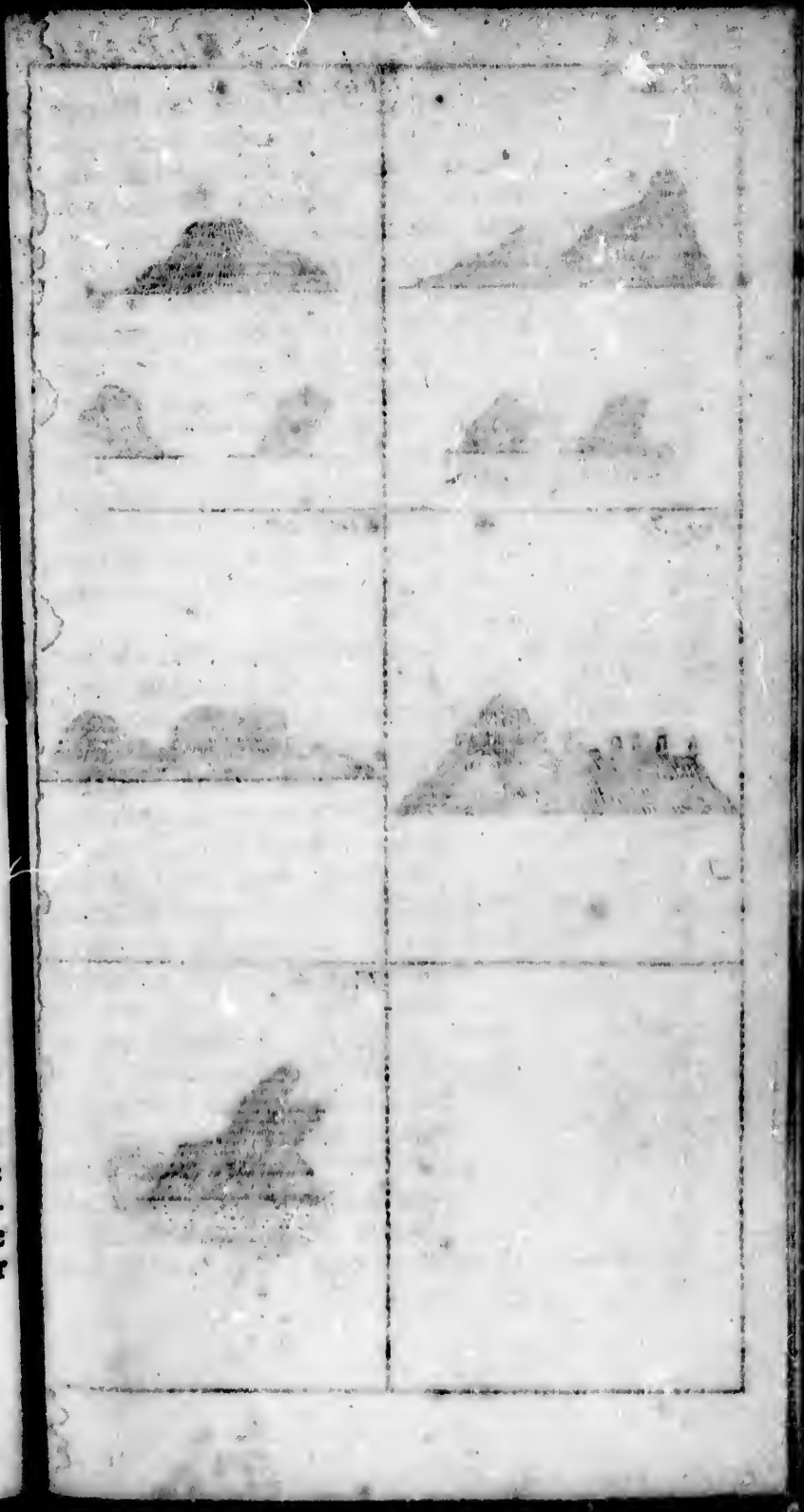


Fig. 23

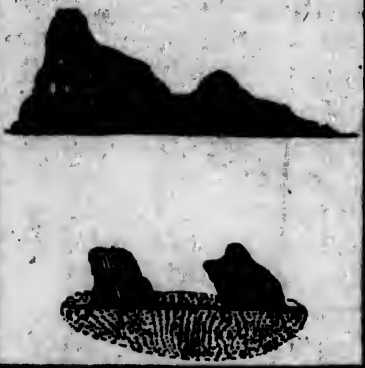


Fig. 24

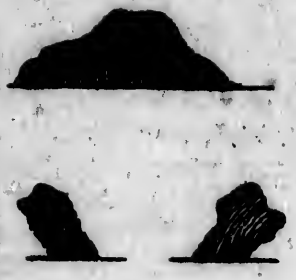


Fig. 30

Fig. 27

Fig. 31

P. 346

T. I. P. 345.

précedent à la garde de la place, vint à son tour avec son fardeau, chacun conduisant 24. chevaux chargez. Avant leur retour, le Capitaine Swan avec le reste de son monde, fit un prisonnier; qui dit, qu'il y avoit près de-là 1100. hommes de toutes couleurs; Espagnols, & Indiens, Negres & Mulatres: que tout cela étoit en armes à un lieu nommé saint Jago, qui n'étoit qu'à trois lieuës de la Ville capitale de celles qui sont sur cette riviere. Que les Espagnols étoient armez, les uns de fusils & de pistolets, & les autres d'épées, & de piques. Le Capitaine Swan craignant de separer sa petite troupe, résolut de décamper le lendemain avec tout son monde: C'est pourquoi il donna ordre à ses gens de prendre autant de chevaux qu'ils pourroient, pour porter aux Canots le plus de provisions qu'il seroit possible. Le 19. de Février, il fit donner de bon matin les ordres pour le départ: Mais ses gens refuserent d'obeïr, disant qu'ils ne quitteroient la place, qu'après qu'ils en auroient transporté toutes les provisions à leurs Canots. Il en fallut passer par là, & souffrir que la moitié de son monde voiturât comme auparavant. Ils avoient alors 54. chevaux chargez, que le Capitaine Swan fit attacher les uns aux autres. Il avoit donné ordre que les hommes se partageassent en deux corps, & que 25. marchassent devant, & autant derriere; mais ils voulurent marcher à leur fantaisie, & chacun voulut conduire son cheval. Les Espagnols qui avoient observé leur marche, s'étoient mis en embuscade à environ un mille de la place. Ils se conduisirent si bien, que fondant sur nôtre convoi, ils le défirent entie-

T. I. P. 345.

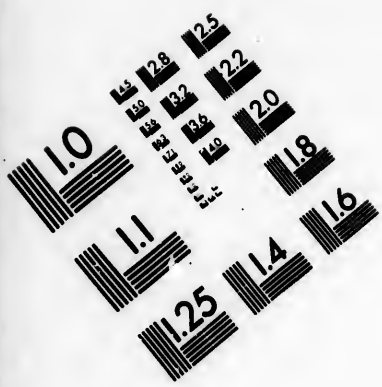
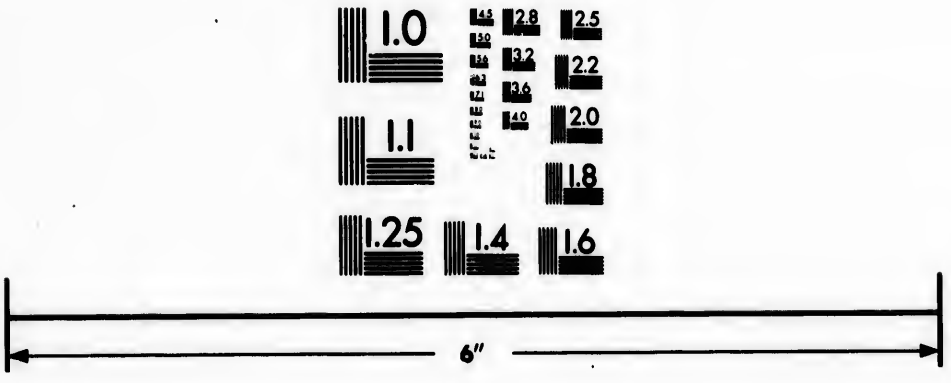


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

rement sans qu'il se sauvât un seul homme. Le Capitaine Swan entendant tirer, donna ordre à ceux qui étoient dans la Ville de marcher à leur secours ; mais il y en eut qui s'y opposerent par mépris pour leurs ennemis, jusqu'à ce que deux chevaux Espagnols qui avoient perdu leurs Cavaliers, vinrent dans la ville fort épouvantez, & galopans avec leurs selles & leurs brides, & une paire de fourreaux de pistolets chacun, & un avoit une carabine toute fraichement tirée, signe apparent que les nôtres étoient aux mains, & qu'ils avoient été attaquez par des gens mieux armez qu'on ne s'étoit imaginé. Le Capitaine Swan se mit incontinent en marche à la tête de son parti, & étant venu au lieu où le combat s'étoit donné, il vit tous ses gens sur le carreau. On les avoit dépoüillez & tellement déchiquetez, qu'à peine en reconnut il un seul. Le Capitaine Swan n'avoit pas plus de gens avec lui qu'on lui en avoit déja tué : Cependant les Espagnols n'oserent jamais lui faire tête, & prirent le parti de se tenir hors de portée : Aussi étoit-il fort apparent qu'ils ne nous avoient pas tué tant de monde sans en perdre beaucoup. Il rejoignit donc ses Canots avec le Mahis qui y étoit, & retourna à bord. Nous eûmes environ cinquante morts, du nombre desquels se trouva mon ami Monsieur Ringrosse, Auteur de cette partie de l'Histoire des Boucaniers, dont il fait honneur au Capitaine Sharp. Il avoit alors un office sur le Vaisseau du Capitaine Swan. Il n'avoit pas beaucoup d'inclination pour ce voyage ; mais il falloit le faire, ou mourir de faim.

Cette perte nous rebuta des autres entre-

prises que nous aurions pû faire aux environs. Le Capitaine Swan proposa d'aller caréner les Vaisseaux au Cap saint Lucar en l'isle de Californie. Il avoit deux raisons pour cela ; la premiere, qu'il croyoit y être à couvert des insultes des Espagnols ; & l'autre, que s'il pouvoit prendre des liaisons avec les Indiens, il pourroit faire des découvertes dans le lac de Californie, & tenter par leur secours d'enlever quelque argenterie de la nouvelle Mexique.

Le lac de Californie, (car c'est ainsi qu'on nomme la mer, le canal, ou le détroit qui separe cette Isle d'avec le Continent) est peu connu des Espagnols, autant que je l'ai pû apprendre ; aussi leurs Cartes ne s'acordent-elles point là-dessus. Il y en a qui font de Californie une Isle, sans parler ni des marées qui vont dans le lac, ni de la profondeur de ses eaux, ni des havres, ni des rivieres, ni des anses qui le confinent. Il n'en est pas de même de l'Occident de cette Isle du côté de la côte d'Asie. Leurs Livres de pilotage particularisent la côte depuis le Cap saint Lucar jusqu'à 40. degrez Nord. Quelques cartes Espagnoles nouvellement faites, joignent Californie avec la terre ferme. Je suis persuadé que les Espagnols ne se soucient pas qu'on découvre ce lac, de peur que les autres Nations de l'Europe le connoissant, ne vinssent à visiter les mines de la nouvelle Mexique. On nous dit que quelque tems avant nôtre arrivée en ces païs-là, les Indiens de la nouvelle Mexique s'étoient soulevez, & avoient ruiné la plûpart des Espagnols de cette Province ; mais quelques-uns s'étant refugiez vers le golphe ou lac de Californie, y

avoient fait des Canots & s'étoient sauvez : De sorte qu'il semble que les Indiens de Californie soient ennemis jurez des Espagnols. Nous avions à bord un vieux Espagnol, homme entendu & de bon sens, qui nous dit qu'il avoit parlé à un Moine qui s'étoit sauvé parmi eux.

La nouvelle Mexique, à ce que m'ont dit divers Anglois qui y ont été prisonniers, & plusieurs Espagnols que j'y ai rencontrez, est au Nord-Oüest, & à quatre ou cinq cens lieuës de la vieille Mexique. La plûpart des richesses qui se trouvent dans ce Royaume, sont dans cette Province : Mais il ne faut pas douter qu'il n'y ait quantité de mines dans les autres parties de ce Royaume, aussi-bien que dans celle où nous étions alors. Il y a apparence aussi qu'il s'en trouve en terre ferme, le long du lac de Californie, quoi qu'elles n'ayent pas été découvertes jusqu'ici par les Espagnols, qui en ont assez, & qui par consequent ne se soucient pas d'en découvrir davantage.

Il me semble que l'on y feroit, si l'on vouloit, des découvertes très-avantageuses. Les Espagnols ont plus de mines qu'ils n'en peuvent régir. Je sai bien qu'ils feroient comme le chien à la mangeoire, & qu'encore qu'ils ne pussent pas manger, ils tâcheroient d'empêcher les autres de manger. Mais je croi que la longueur du voyage est une des raisons qui a empêché de faire des découvertes dans ces païs-là : cependant il n'est pas impossible d'y aller par un chemin plus court que celui que nous prîmes, je veux dire de passer par le Nord Oüest.

Je sai qu'on a vainement entrepris diverses

fois de passer par-là ; mais neanmoins je croi qu'il n'est pas impossible de trouver ce passage. Tous nos Compatriotes, qui sont allez à la découverte de ce passage, ont tâché de passer du côté de l'Oüest, & ont commencé leurs recherches le long de la Baye de David, ou d'Hudson. Mais si j'avois à faire une pareille découverte, je voudrois d'abord entrer dans la mer du Sud, baisser de-là le long de Californie, & chercher par-là un passage dans les mers de l'Oüest. Comme les autres ont passé la belle saison à faire des recherches dans un païs plus proche & plus connu, & qu'avant que de les avoir faites, la saison rigoureuse les a obligez d'abandonner ce dessein, & de songer à revenir, de peur d'être surpris par l'Hyver ; je voudrois au contraire commencer par les côtes de la mer du Sud qui sont moins communes, & par ce moyen je n'aurois pas besoin de m'en retourner : Au contraire, si mon dessein réüssissoit, j'aquerrois de nouvelles connoissances, & je n'aurois pas à craindre ce qui fait peur à ceux qui passent d'un païs connu dans un autre qui ne l'est pas. C'est cela, autant que j'en puis juger, qui a fait échoüer ceux qui ont entrepris jusqu'ici de faire une pareille découverte, & qui les a obligez d'abandonner un dessein qu'ils étoient sur le point de faire réüssir.

J'en userois de même si j'avois à faire la découverte du passage du Nord-Est. Je passerois l'Hyver aux environs du Japon, de la Corée, ou au Nord-Est de la Chine, & ayant le Printems & l'Eté à moi, je voudrois commencer par la côte de Tartarie. Si je réüssissois je passerois dans les païs connus, &

j'aurois beaucoup de tems pour pousser jusqu'à Archangel, ou à quelqu'autre port. Il est vrai que s'il en faut croire le Capitaine Wood, le Nord-Est n'est pas praticable à cause des glaces; mais combien a-t-on vû abandonner comme impossible des desseins dont on est venu à bout dans un autre tems & par d'autres moyens? Revenons après cette digression au Capitaine Swan, qui conduisit heureusement à bord les débris de son parti.

Le lendemain de cette fatale escarmouche près de sainte Pecaque, le Capitaine Swan fit prendre autant d'eau qu'il en pouvoit serrer, & se prépara à faire voiles. Ce qu'il fit le 21. tirant du côté de Californie. Nous eumes un petit vent de Nord-Oüest, & d'Oüest-Nord-Oüest, une grosse mer venant de l'Oüest. Nous passames près de trois Isles nommées Marie. Après avoir passé ces Isles, nous eumes beaucoup de vent, tantôt Nord-Nord-Oüest, tantôt Nord-Oüest, & tantôt Nord; & par-dessus tout cela un tems couvert & pluvieux. Nous tinmes la mer jusqu'au 6. de Février, mais ce fut contre un vigoureux vent, ainsi il se trouva que nôtre peine ne nous servit de guére. Nous avions alors trouvé les vents alisés qui nous étoient contraires; mais si nous avions voulu aller à Californie pour quelque nouvelle découverte ou pour quelqu'autre raison, nous aurions fait route à 60. ou 80. lieuës de côte, où nous aurions évité les vents de terre, & profité du veritable vent d'Est alisé.

Voyant donc que nous ne gagnions rien, & qu'au lieu d'avancer nous reculions, puisque nous nous trouvions alors à 21. degrés

5. minutes Nord, nous reprimes plus à l'Eſt tirant vers les Iſles Marie. Le 7. nous vinmes moüiller à l'Eſt de l'Iſle du milieu, à huit braſſes d'eau, ſur un fond bon & ſablonneux.

Les Iſles Marie ſont trois Iſles deſertes, à 21. degrez 40. minutes de latitude. Elles ſont éloignées du Cap ſaint Lucar en Californie de 40. lieuës à l'Oüeſt-Sud-Oüeſt, & de 20. du Cap Corrientes, du même côté que le Cap ſaint Lucar. Elles ont environ 14. lieuës d'étenduë Nord-Oüeſt & Sud-Eſt. Il y a prés de ces Iſles deux ou trois rochers élevez. La plus Occidentale eſt la plus grande des trois; mais elles ſont toutes trois paſſablement hautes. Le terroir eſt pierreux & aride. La plus grande partie de la contrée eſt couverte d'arbriſſeaux & de broſſailles fort épaiſſes & incommodes à traverſer. Il y a en des endroits quantité de Cedres grands & droits, quoi qu'au Chapitre ſecond parlant des lieux où j'ai trouvé des Cedres, j'aye oublié de parler de celui-ci. Les Eſpagnols en font mention ailleurs; mais je parle de ceux que j'ai vûs. Tout le long de la côte le terroir eſt ſablonneux. Il y croît une plante verte & piquante dont les feüilles reſſemblent beaucoup à celles du pengouin, & les racines aux racines de l'herbe qu'on nomme ſempervive, à cela prés qu'elles ſont plus larges. Cette racine cuite au four eſt bonne à manger, & les Indiens de Californie, à ce qu'on m'a dit, ſubſiſtent pour la plûpart de ces racines. Nous fimes un four dans un banc de ſable, nous fimes cuire de ces racines, & en mangeames; mais il n'y eut perſonne de nous qui s'en ſouciât beaucoup. Elles ont le

même goût que nos bardanes d'Angleterre quand elles sont boüillies. Je le sai par experience. Il y a quantité de Guanos & de Racons, qui est une grosse espece de rats, des Lapins des Indes, abondance de pigeons & de tourtetelles, d'une grandeur qui n'est pas commune. La mer est aussi bien pourvûë de poissons, de Tortuës, & de veaux marins. C'est-là le second lieu de cette côte où j'aye vû des veaux marins; & ce lieu aide à me confirmer dans une observation que j'ai faite, qu'on n'en void rarement que dans les lieux où il y a quantité de poisson. Le Capitaine Swan nomma l'Isle du milieu, l'isle du Prince George.

Le 8. nous nous approchames de l'Isle, & moüillames à cinq brasses d'eau. Nous amarrames la prouë & la poupe, & ôtames les agrets du Vaisseau & de la barque, pour les carener. Là le Capitaine Swan proposa d'aller aux Isles Orientales. Plusieurs auroient fait ce voyage avec plaisir, mais il y en eut d'assez ignorans pour s'imaginer qu'il vouloit les mener en l'autre monde, car prés des deux tiers de nos gens ne croyoient pas qu'on pût jamais trouver ce chemin; neanmoins il eut enfin leur consentement.

D'abord que nous fûmes arrivez aux isles Marie, nous ne mangions que du veau marin, mais deux ou trois jours après nos Pêcheurs apportoient tous les jours à bord une Tortuë: ce qui fut nôtre nourriture durant tout le sejour que nous fimes-là, gardant le Mahis pour le voyage. Nous mesurames aussi nôtre Mahis, & trouvames que nous en avions près de quatre-vingt boisseaux. Nous en fimes trois parts; une pour la barque, &

deux pour le Vaisseau. On mit aussi cent hommes sur le Vaisseau, & cinq sur la barque, outre trois ou quatre esclaves sur chacun.

J'ai été long-tems malade d'hydropisie, maladie dont plusieurs des nôtres étoient morts, comme j'ai dit. On me mit là sous le sable chaud, dont on me couvrit jusqu'à la tête. Je souffris cette chaleur pendant demi-heure; après quoi l'on me retira, & l'on me laissa suer dans une tente. Je suai prodigieusement pendant que je fus dans le sable, & je suis persuadé que cela me fit beaucoup de bien, car je me sentis mieux bien-tôt après.

Nous demeurames là jusqu'au 26. Nos Vaisseaux étant alors en bon état, nous fimes voiles vers la vallée de Balderas, pour y faire aiguade; ce que nous ne pouvions pas faire aux isles Marie. Il est vrai que dans les tems pluvieux il y a assez d'eau, & les ruisseaux y coulent abondamment: Mais quoi qu'alors il y eut de l'eau, il n'étoit pas aisé d'en prendre, parce que les fossez où elle étoit étoient fort éloignez. Le 28. nous moüillames au fond de la Baye de la vallée de Balderas, vis-à-vis de la riviere où nous avions ci-devant pris de l'eau; mais la riviere étant alors salée, à cause de la secheresse, il nous fallut aller deux ou trois lieuës plus prés du Cap Corrientes, & moüiller près d'une petite Isle ronde, à un peu moins de demi-mille de la côte. Cette Isle est à environ quatre lieuës au Septentrion du Cap, & le ruisseau où nous fimes aiguade est justement dans l'Isle sur la terre ferme. Nos pêcheurs y tirerent neuf ou dix poissons à Juif, dont les uns fu-

rent mangez, & les autres salez. Le 29. nous remplimes trente-deux tonneaux de très-bonne eau.

Ces provisions étant faites, il ne nous restoit qu'à poursuivre l'expedition que nous avions résolu de faire dans les Indes Orientales, dans l'esperance d'y avoir plus de bonheur que nous n'en avions eu sur cette côte peu frequentée. Nous y étions venus pleins de grandes esperances, car outre la richesse du païs, & l'apparence qu'il y avoit d'y trouver des ports dignes d'être visitez, nous nous faisions accroire qu'il falloit qu'on y navigeât & qu'on y commerçât, & que la Vera-crux & Acapulco étoient dans le Mexique, ce que Panama & Porto-bello étoient au Perou, c'est-à-dire, les marchez où l'on transportoit continuellement les marchandises de la mer du Sud à la mer du Nord, ce qui est aussi au pied de la lettre. Mais comme nous croyions que ce commerce se faisoit par mer, nous nous trouvames trompez. Celui de Mexique se fait presque tout par terre, & le plus souvent par Mulets : De sorte qu'au lieu de gagner quelque chose sur cette côte, nous eumes par tout bien des fatigues, des peines & des pertes : Aussi nous laissames-nous aisément persuader à faire le voyage des Indes Orientales, pour essayer si la fortune nous y seroit plus favorable. Mais pour rendre justice au Capitaine Swan, je dois dire que son dessein n'étoit pas d'aller aux Indes Orientales en qualité d'Avanturier; mais dans la résolution, comme il m'en a souvent assuré lui-même, d'embrasser la premiere occasion qui se presenteroit de retourner en Angleterre. Aussi fit-il sem-

blant de se rendre au sentiment d'une partie de son équipage, qui avoit envie d'aller croiser à Manilla, & cela pour avoir le tems de profiter de la premiere occasion favorable qui s'offriroit de quitter le métier d'Avanturier.

CHAPITRE X.

Ils partent du Cap Corrientes, & vont aux Isles Ladrones, & aux Indes Orientales. Leur voyage en ces païs-là, & ce qui leur arriva en chemin. Table du chemin qu'ils faisoient chaque jour, &c. Relations differentes de la longueur de ces mers. Isle de Guam l'une des Ladrones. Des noix de Cacao, de l'arbre qui les produit, &c. De l'arbre nommé Teddi, de la liqueur qui en distille, & autres usages de cet arbre. Des cables de Coire. Du citron batard. Du fruit à pain. Des naturels Indiens de Guam. Leurs Pros. Chaloupes remarquables, & de celles dont on se sert aux Indes Orientales. Etat de Guam, & des provisions que les Avanturiers y firent.

J'Ai parlé dans le Chapitre précedent de la résolution que nous prîmes d'aller aux Indes Orientales. Mais après avoir plus serieusement consideré la longueur du chemin du lieu où nous étions à l'isle de Guam, qui est une des Isles Ladrones, & la premiere place où nous pouvions relâcher, & où nous n'étions pas certains de trouver des provisions, la plûpart de nos gens futent presque rebutez d'un tel dessein. Nous n'avions pas pour soixante jours de vivres, à un

donner à chacun qu'un peu plus d'une pinte de Mahis par jour. Il ne nous restoit pour toute provision que ce seul Mahis, encore avions-nous à bord quantité de rats, que nous ne pouvions pas empêcher d'en manger une partie, & pour toute pitance qu'environ dequoi faire trois repas de poisson à Juif salé. Ajoûtez à cela la grande distance qu'il y a entre le Cap Corrientes & l'Isle de Guam, sur laquelle les sentimens sont fort partagez. Les Espagnols qui doivent connoître cette Isle mieux que personne, la mettent entre 2300. & 2400. lieuës. Nos Livres varient aussi, & la placent entre 90. & 100. degrez; ce qui ne revient pas à 2000. Mais sans tout cela ce voyage avoit dequoi nous épouvanter, vû la disette de provisions. Le Capitaine Swan pour encourager ses gens à le suivre, leur fit accroire que nos livres Anglois étoient plus justes que les autres sur la distance de cette Isle. Il allegua plusieurs raisons, mais toutes bien foibles. Il insista entr'autres choses sur ce que Thomas Candish & le Chevalier François Drake, en avoient fait le voyage en moins de 50. jours, & ajoûta que comme nos Vaisseaux étoient meilleurs voiliers que ceux qu'on faisoit alors, il ne doutoit point que nous ne fissions le voyage en un peu plus de 40. jours, sur tout vû la saison qui étoit la plus favorable de l'année pour les vents. Cela étoit si vrai, disoit-il, que les Espagnols partoient toûjours d'Acapulco environ ce temps-là; & que s'ils mettoient 60. jours à ce voyage, c'étoit parce que leurs Vaisseaux étoient gros, fort chargez, & par consequent fort pesans à la voile: qu'outre cela, comme ils ne man-

quoient de rien, ils ne se soucioient pas de faire promtement le voyage, & alloient avec leur circonspection ordinaire. Que quand ils étoient prés de l'isle de Guam, ils s'arrêtoient toutes les nuits durant une semaine, avant que d'aller à terre. Nous aurions bien dû aussi nous aviser de faire la même chose, quand nous étions prés de terre, de peur ou d'aller échoüer ou de passer les Isles, & les perdre de vuë avant que le jour fut venu. Mais il est bien rare, que nos hardis Avanturiers, dans quelque extrêmité où ils se trouvent, ayent cette prudence & cette précaution.

De toutes les raisons du Capitaine Swan, il n'y en eût point qui persuadassent mieux nos gens, que la promesse qu'il leur fit d'aller croiser comme j'ai dit, à la hauteur de Manilla. Tout le monde étant donc d'accord, & animé par l'esperance du gain, qui fait applanir toutes les difficultez, nous partimes du Cap Corrientes le 31. de Mars 1686. Nous avions deux Vaisseaux; c'est-à-dire, celui de Swan, & une barque commandée sous ses ordres par le Capitaine Teat. Nous étions cent cinquante hommes, cent sur le Navire, & cinquante sur la barque, outre les esclaves dont j'ai déja parlé.

Nous eûmes un petit vent de terre Est-Nord Est qui nous fit faire 3. ou 4. lieuës; ensuite vint un vent de mer d'Oüest Nord-Oüest, frais & gaillard, qui nous fit faire route au Sud-Oüest. A six heures du soir nous avions fait près de neuf lieuës au Sud Oüest du Cap, aprés quoi nous eumes un vent de terre qui soufla fraichement toute la nuit. Le lendemain sur les dix heures le vent de mer fut Nord-Nord-Est, si bien qu'à midi nous

fûmes à 30. lieues du Cap. Ce vent qui fut frais nous porta dans le veritable aliſe ou vent reglé. Je parlerai de la difference des vents aliſez dans le Chapitre des vents, que je reſerve pour le Suplement; car quoi que le vent de mer ſoit toûjours Oüeſt Nord-Oüeſt, cependant le veritable vent de mer ſans mélange des vents de terre eſt Eſt-Nord-Eſt. Nous l'eumes d'abord Nord-Nord-Eſt, puis il devint preſque Nord, & enſuite Eſt, à meſure que nous avancions. A deux cens cinquante lieuës de la terre, il fut Eſt-Nord-Eſt; & il y demeura juſques à ce que nous fuſſions à 40. lieuës de Guam. Après avoir mangé ce que nous avions de poiſſon à Juif ſalé en trois jours qui furent autant de repas, il ne nous reſta plus que ce qu'on nous donnoit de Mahis.

Nous faiſions chaque jour beaucoup de chemin, à la faveur d'un fort beau tems & d'un vent aliſé frais. Nous en profitames, nous portames toutes nos voiles, & fimes au Soleil pluſieurs bonnes obſervations. D'abord que nous mimes à la voile, nous fimes route à 13. degrez de latitude, qui eſt preſque la latitude de Guam, enſuite nous tournames le Cap à l'Oüeſt, gardant la même latitude. Après vingt jours de route, nos gens voyant que nous faiſions tant de chemin, & qu'il y avoit apparence que le vent continuëroit, ils n'étoient pas contens de la petite portion de vivres qu'on leur donnoit. Le Capitaine Swan leur donna de belles paroles, & tâcha de les porter à avoir un peu de patience; cependant rien ne fut capable de les appaiſer que l'augmentation de leur portion. Le Capitaine Swan quoi qu'avec repugnance

là leur fit un peu augmenter ; car nous étions dés-lors réduits à dix cueillerées de Mahis bouilli chacun, & cela une fois le jour, au lieu qu'auparavant nous en avions huit. Je suis persuadé que cette diete involontaire me fit beaucoup de bien, quoi que les autres s'en trouvassent affoiblis ; car je sentois revenir mes forces, & mon hydropisie se dissipa. Cependant je beuvois trois fois de 24. en 24. heures ; mais plusieurs de nos gens ne beuvoient pas une fois en neuf ou dix jours, & quelques-uns en 12. Il y en eut un qui fut 17. jours sans boire, & il dit quand il bût qu'il n'croit pas altéré ; cependant il ne laissoit pas de pisser tous les jours, tantôt plus, tantôt moins. Dans cette extrêmité un de nos gens fut trouvé coupable de larcin, & condamné pour cela à recevoir tout nud de chacun trois coups de bout de corde de deux pouces & demi de long. Le Capitaine Swan commença & frapa de bon cœur, en quoi il fut suivi de tous les autres.

C'est quelque chose d'extraordinaire, que durant tout ce voyage nous ne vimes pas un seul poisson, non pas même des poissons volans, ni aucune sorte d'oiseaux, qu'une seule fois. A 4975. milles suivant mon compte du Cap Corrientes, nous vimes force Boubies que nous crumes qui venoient de certains rochers dont nous n'étions pas éloignez, & dont il est parlé dans nos Cartes marines ; mais que nous ne vimes pourtant pas.

Après avoir fait 1900. lieuës suivant nôtre calcul, qui est ce que les Anglois comptent du lieu d'où nous étions partis à Guam, nos gens commencerent à murmurer contre le Capitaine Swan, qui leur avoit fait entre-

prendre le voyage : Mais il continua de les payer de belles paroles, & leur dit que le compte des Espagnols étoit peut-être le meilleur, & que comme il y avoit apparence que le vent continüeroit, un peu de tems mettroit fin à nos peines.

En approchant de l'Isle nous eumes une petite pluye, & l'air se couvrit de nuages du côté de l'Oüest, signe apparent que nous n'étions pas loin de terre ; car dans ces climats entre les Tropiques ou près d'eux, où les vents alisez soufflent toûjours, les nuages qui volent rapidement sur la côte, semblent neanmoins suspendus prés de l'horison, sans beaucoup de mouvement, dans les endroits où la terre n'est pas éloignée. J'ai souvent fait cette remarque, & sur tout dans les païs hauts, où j'ai vû les nuages suspendus sans aucun mouvement visible.

Le 20. de Mai nôtre barque qui étoit trois lieuës devant nous, donna sur un fonds bas & pierreux, où il n'y avoit que quatre brasses d'eau, & force poissons, qui nageoient autour des rochers. Cela leur fit croire qu'ils n'étoient pas loin de terre. Ils tournerent donc le Cap au Nord, & aprés qu'ils eurent passé l'écueil, ils nous attendirent. Quand nous fûmes venus à eux, le Capitaine Teat vint à bord faire rapport de ce qu'il avoit vû. Nous étions alors à 12. degrez 55. minutes, faisans route à l'Oüest. Les Espagnols qui possedent l'Isle de Guam, la mettent à 13. degrez de latitude Septentrionale, & c'est leur lieu de rafraichissement quand ils vont aux Isles Philippines. Nous revirames donc de bord, & portames le Cap au Nord, incertains si nôtre route n'étoit

pas

pas fausse, parce que les Cartes Espagnoles ne marquent point de fonds bas autour de l'Isle de Guam. Vers les quatre heures nous vîmes à notre grande joie l'Isle de Guam à environ huit lieuës de nous.

Bien en prit au Capitaine Swan que nous vîdions cette Isle avant la fin de nos provisions, dont nous n'avions plus que pour trois jours; car j'ai sçu depuis qu'on avoit concerté de le tuër le premier, & de le manger quand les provisions seroient achevées, & ensuite tous ceux qui avoient voulu qu'on entreprit ce voyage. Delà vient que le Capitaine Swan me dit aprés que nous fumes arrivez à Guam. Ha Dampier! vous leur auriez fait faire un méchant repas: Il avoit raison, car j'étois aussi maigre & décharné, qu'il étoit gras & dodu. Le vent étoit Est-Nord-Est, & la terre au Nord-Nord-Est. Nous fîmes donc route au Nord jusques à ce que nous eussions doublé l'Isle pour porter le Cap à l'Est; & alors nous reviramés de bord pour moüiller.

Je n'ai fait jusqu'ici qu'en gros la relation de nôtre voyage depuis le Cap Corrientes dans le Royaume de Mexique, jusqu'à l'Isle de Guam, l'une des Isles Ladrones, car j'ai fait mention d'un autre Cap du même nom, qui est dans le Perou au midi de la Baye de Panama. Mais pour la satisfaction de ceux qui croient qu'il soit necessaire de fixer les longitudes de ces païs, & utile à tous les autres usages de la Geographie ou de la Navigation, j'ajoûte ici une table particuliere du sillage de chaque jour.

Mars

Jour	Route	Dist.	S. W.	Latitude	Vents.
31	S W sdW	27	17 20	20 : 11	W N W
1	S W S W	106	68 81	R. 19 : 3	NW : NNW
Av. 2	S W 1 W	142	98 101	R. 17 : 25	N W
3	W Q S	103	19 100	Ob. 17 : 6	N
4	W 12 S	140	29 136	Ob. 16 : 37	N : NNE
5	W 20 S	160	54 150	Ob. 15 : 43	N
6	W 10 S	108	18 106	Ob. 15 : 25	NE
7	W 15 S	89	23 86	Ob. 15 : 2	NE : ENE
8	W 2 S	64	5 63	R. 14 : 57	ENE
9	W 4 S	94	8 93	Ob. 14 : 51	ENE
10	W 3 S	138	32 137	Ob. 14 : 39	ENE
11	W 5 S	124	10 123	Ob. 14 : 29	ENE
12	W 3 S	170	14 169	R. 14 : 15	ENE
13	W 1 S	170	14 169	R. 14 : 1	ENE
14	W 1 S	180	25 177	R. 13 : 46	ENE
15	W 6 S	174	38 172	R. 13 : 28	ENE nueg.
16	W 3 S	182	19 180	R. 13 : 9	ENE brouï.
17	W 3 S	216	22 214	R. 12 : 47	ENE pluye

Fait à l'Oüest jusqu'ici ——— 2284.
Qui font de Longitude ——— 39. deg. 5. min.

Desormais la route est le plus souvent à l'Oüest, quelquefois au Sud, & quelquefois au Nord.

Mai

Jour	Route	Dist.	Nou. S	W.	Latitude.	Vents.
18	W	192	0	192	R. 12 : 47	Equ N
19	W	180	0	180	R. 12 : 47	Equ E
20	W	177	0	170	R. 12 : 47	E N E
21	W	171	0	171	R. 12 : 47	E N E
22	W	18	0	180	R. 12 : 47	E qu N
23	R. W. Ob. W 4 N	170	11 N	168	R. 12 : 47 Ob. 12 : 58	E qu
24	R. W.	146	0	146	R. 12 : 58	E qu N
25	W	146	0	146	R. 12 : 58	E qu N
26	W 3 N	185	9 N	184	Ob. 13 : 7	E qu N
27	W	140	0	140	Ob. 13 : 7	E qu N
28	W	167	0	167	R. 13 : 7	E qu N
29	W 2 N	172	5	171	Ob. 13 : 12	E
30	W	173	0	173	Ob. 13 : 12	E N E
1	W	196	0	196	R. 13 : 12	E qu N
2	W	160	0	160	Ob. 13 : 12	E qu N
3	W	154	0	154	R. 13 : 12	E N E
4	R. W. Ob. W 2 S	153	5 S	152	R. 13 : 12 Ob. 13 : 7	E N E

Jour	Route.	Dist.	Nou	S	W.	Latitude.	Vents.
5	W ¼ N	180	7	N	179	Ob. 13 : 14	E N E
6	W. N	172	9	N	171	Ob. 13 : 22	E N E
7	W	160	0		160	Ob. 13 : 22	E N E
8	W ¾ S	149	7	S	148	Ob. 13 : 15	E ¼ N
9	W 4 S	134	9	S	133	Ob. 13 : 6	E N E
10	W	128	0		128	R. 13 : 6	E N E
11	W ¾ S	112	9		111	Ob. 12 : 57	E N E
12	W	128	0		128	R. 12 : 57	E N E
13	W	129	0		129	R. 12 : 57	E N E
14	W	128	0		128	R. 12 : 57	E N E
15	W 4 N	118	8	N	117	Ob. 13 : 5	E N E
16	W ¾ S	134	11	S	133	Ob. 12 : 54	E N E
17	W ¾ S	109	5	S	108	Ob. 12 : 49	E N E
18	W	120	0		120	R. 12 : 49	E N E
19	W	137	0		137	R. 12 : 49	E N E
20	W	134	0		134	R. 12 : 50	E
21	NW ¾ W	13	5	N	10	R. 12 : 59	E N E

Somme totale de la route à l'Oüest — 7323.

Qui font en tout de Longitude 125. Degtez 11. Minutes.

Or l'Isle de Guam étant à huit lieuës dist. au Nord-Nord-Est, cela donne 22. minutes à ma latitude, & en ôte 9. de mon meridien dist. Si-bien que l'Isle est à 13. degrez 21. minutes de latitude, & le Meridien dist. du Cap Corrientes 7302. milles; ce qui réduit en degrez fait 125. degrez 11. minutes.

La table est composée de sept colomnes. La premiere marque les jours des mois. La seconde marque la route de chaque jour, ou le point du compas sur lequel nous faisions route. La troisiéme contient la distance ou la longueur de cette route en milles Italiques ou Geometriques, à raison de soixante pour un degré, ou le chemin que le vaisseau faisoit chaque jour; ce qui se compte toûjours d'un midi à l'autre. Mais comme on ne fait pas toûjours route sur le même point, la quatriéme & la cinquiéme colomne montrent combien de milles nous faisions par jour au Sud, & combien à l'Oüest. Ce dernier fut le vent que nous eumes le plus durant ce voyage.

Le 17. d'Avril nous nous trouvames assez proches de la latitude de Guam; & comme nous suivions alors ce parallele, le Nord & le Sud ne nous servoient par consequent qu'à proportion que nous nous détournions de la droite route. Ce détour est marqué par N. ou S. dans la cinquiéme colomne. O signifie qu'on fait route droit à l'Oüest, c'est-à-dire, sans se détourner ni au Nord ni au Sud. La sixiéme colomne contient la latitude où nous étions chaque jour, où R signifie la supputation de la latitude par estime, & observation la latitude par observation. La septiéme & derniere colomne désigne les vents.

J'aurois voulu ajoûter une 6. colomne pour montrer la variation de l'aiguille ; mais comme ce fut fort peu de chose durant ce voyage, je ne fis d'observation là-dessus qu'une seule fois, & cela après que nous eumes quitté la côte de Mexique. A nôtre départ du Cap Corrientes nous trouvames qu'il étoit à 41. degrez 28. minutes Est, & l'observation que nous en fimes ci-après quand nous eumes fait environ le tiers de nôtre voyage, nous convainquit que cela alloit à peu près à cela. Ce ne fut point à Guam que nous fimes cette observation ; car le Capitaine Swan qui avoit les instruments dans la cabane, ne faisoit pas semblant d'en faire beaucoup de cas. Cependant j'ai du penchant à croire, ou qu'il n'y avoit aucune variation à Guam ; ou que s'il y en avoit, elle étoit plus grande du côté de l'Oüest.

Nous nous trouvames enfin le 20. de Mai à midi, que nous commencions à compter 21. à 12. degrez 50. minutes Nord par Supputation, ayant fait depuis le midi precedent 134. milles, & cela droit par l'Oüest. Nous continuames la même route jusqu'à deux heures après midi, pour lesquelles j'ajoûte 10. milles de plus, toûjours Oüest. Trouvant ensuite le parallele, nous le suivimes pour être plus au Sud, nous primes le vent, & fimes voiles droit au Nord, jusqu'à cinq heures après midi. Nous avions alors fait huit milles, & augmenté nôtre latitude d'autant de minutes, la faisant monter à 12. degrez 58. minutes. Nous vimes alors l'isle de Guam au Nord-Nord-Est, éloignée de nous d'environ huit lieuës ; ce qui donne de latitude à l'Isle 13. degrez 20. minutes.

Suivant donc le compte ci-dessus, sa longitude est 125. degrez 11. minutes Oüest du Cap Corrientes sur la côte de Mexique, comptant 58. & 59. milles d'Italie, à raison de 60. milles pour un degré de la ligne, selon la suputation ci-dessus; qui est la suputation ordinaire.

Supposant donc la verité de ce que tous les gens de Marine accordent, qu'il faut 60. milles d'Italie pour un degré Equinoxial, il s'ensuivra de-là, que la mer du Sud doit être plus large de 25. degrez, que les hydrographes ne comptent ordinairement, lesquels ne lui en donnent qu'environ 100. plus ou moins. Car puis qu'il se trouva, comme j'aurai occasion de le dire, que la distance depuis l'Isle de Guam jusques aux parties Orientales de l'Asie, étoit absolument la même suivant le compte ordinaire, il s'ensuit de-là par une consequence necessaire, que 25. degrez de longitude ou environ, qu'on compte de distance entre l'Amerique & les Indes Orientales, qui sont à l'Oüest, sont de trop dans la largeur de l'Asie & de l'Afrique, de la mer Atlantique, ou du Continent de l'Amerique, ou de tout cela ensemble; & partant le Globe de la terre en doit être diminué d'autant. Pour mettre cette verité dans un plus grand jour, j'ajoûterai, que quant à la mer d'Ethiopie ou des Indes, elle doit être à beaucoup près moins large qu'on ne compte en general; s'il est vrai ce que j'ai entendu dire mille & mille fois à divers hommes de mer habiles, avec lesquels je me suis entretenu dans ces païs-là, que les Vaisseaux qui vont du Cap de Bonne Esperance à la nouvelle Hollande (tous ceux

douter de leurs mesures, je ne puis faire autre chose que de m'en tenir au calcul general de la marine, confirmé pour l'essentiel par l'experience journaliere, jusques à ce qu'on ait produit quelque chose de plus certain que ce qu'on a avancé jusqu'ici. Car nous qui faisions voiles au Nord ou au Sud, nous trouvames au lieu où nous nous proposions d'aller, dans un tems qui quadre assez avec ce que nous disons de la supposition ordinaire; accordant ce qui est de raison pour les petits détours inévitables à l'Est ou à l'Oüest. Pourquoi donc ne nous servirons-nous pas en traversant les Meridiens de la même estime que nous avons trouvée si juste, lors que nous avions fait route sur les Meridiens? Pour ce qui regarde nôtre voyage à Guam en particulier, nous augmenterions plûtôt que de diminuer le compte que nous faisons de sa longueur, attendu les vents d'Est & la violence des courans. Portant donc après nous nôtre ligne de route comme il est ordinaire en pareil cas, si nous calculions le sillage de nôtre ligne, & que nous compassions sur le pied que la ligne étoit en arriere, ce qui va d'ordinaire à trois ou quatre milles sur cent: lors que le vent est aussi frais que celui que nous avions, il auroit fallu compter plus de 120. degrez. Mais nous ne fîmes point cela dans ce voyage, quoi que ce soit l'ordinaire.

Mais revenons à nôtre voyage. L'Isle de Guam, ou de Guahon, comme prononcent les Indiens naturels, est une des Isles Ladrones, & appartient aux Espagnols, qui y ont un petit Fort, avec six canons, un Gouverneur, & vingt ou trente soldats. C'est-là où se rafraîchissent leurs vaisseaux des Phi-

lippines qui vont d'Acapulco à Manilla ; mais pour le retour les vents ne leur laissent pas [illegible] reprendre cette route. Les Espagnols ont [illegible] Guam l'Isle Marie. Elle [illegible] long, & 4. de large ; située [illegible] est passablement [illegible]

Le [illegible] du soir, nous [illegible] l'Isle de Guam [illegible] mille de la côte. De loin [illegible] unie ; mais à mesure [illegible] approche, on s'apperçoit qu'elle [illegible] du côté de l'Est qui est le plus élevé, elle est défendue par des rochers escarpez qui arrêtent la violence de la mer, qui y bat continuellement, poussée qu'elle est par les vents alisez. On ne sauroit ancrer de ce côté là. A l'Occident elle est assez basse & pleine de Bayes sablonneuses, divisées par autant de pointes de rochers. Le terroir est rougeâtre, aride, & passablement fertile. Les principaux fruits qu'elle produit sont du ris, des pommes de pin, des melons d'eau, des melons musquez, des oranges & des citrons, des [illegible] de Cacao, & une sorte de fruit que nous nommons fruit à pain.

Les Cacaotiers croissent prés de la mer, du côté de l'Occident, dans de grands [illegible] de trois ou [illegible] long, & [illegible] ou deux de large. [illegible] la figure de l'arbre à cacao, [illegible] si fort qu'on [illegible] la [illegible] loin l'on [illegible] l'a[illegible] seule [illegible] qui les fait reconnoître [illegible] que la [illegible] mer a plus de [illegible] que l'[illegible] [illegible] quoi qu'[illegible]

certains endroits les Cacaotiers soient extrémement hauts.

La noix, qui est le fruit, croît à la tête de l'arbre, entre les branches, & cela par pelotons, 10. ou 12. noix à chaque peloton. La branche qui pousse le peloton est grosse environ comme le bras, & de la même longueur allant toûjours en apetissant. Elle est jaunâtre, pleine de nœuds, & extrêmement forte. La noix est d'ordinaire plus grosse que la tête. L'écorce exterieure a prés de deux pouces d'épaisseur avant que de venir à la coquille, qui est noire, épaisse, & fort dure. Il y a des noix dont la chair a prés d'un pouce d'épaisseur, attachée en dedans tout autour de la coquille, & au milieu une cavité qui contient environ une pinte de liqueur, plus ou moins suivant la grosseur de la noix; car il y en a de beaucoup plus grosses les unes que les autres.

Cette cavité est pleine d'une eau douce, délicate, saine, & rafraichissante. Pendant que la noix croît, tout le dedans est plein de cette eau sans aucune chair: Mais à mesure que la noix mûrit, la chair commence à se former, & à s'attacher au dedans de la coquille, & est molle comme de la crême: Mais à mesure que la noix mûrit, la chair augmente sa substance & durcit. Cette chair étant mûre, est assez douce, mais fort indigeste; aussi est-il rare d'en voir manger qu'à des Etrangers qui n'en connoissent pas les qualitez: Mais durant qu'elle est jeune comme de la bouillie, il y a des gens qui en mangent, & qui la raclent avec une cuillier aprés qu'ils ont bû la liqueur qu'elle contenoit. J'aime mieux cette eau quand la noix

est presque mûre, car alors elle est tout-à-fait douce & claire.

Lors que ces noix sont mûres & cueillies, l'exterieur de l'écorce devient d'un brun couleur de rouille, en sorte qu'on diroit qu'elles sont mortes & seches, cependant elles poussent comme les oignons, après qu'elles ont été penduës au Soleil durant trois ou quatre mois, ou qu'elles ont demeuré entassées dans une maison ou dans un Vaisseau, & si on les plante ensuite, il s'en fait un arbre. Avant que de pousser, il se forme en dedans une petite masse ronde & spongieuse, que nous appellons pomme. D'abord elle n'est pas plus grosse que le bout du doigt; mais elle croît tous les jours par le moyen de l'eau qu'elle consume, & devient enfin si grosse, qu'elle remplit la cavité de la noix, & c'est alors qu'elle commence à pousser. La noix qui étoit auparavant dure, commence à devenir huileuse, & par ce moyen elle donne passage au jet que pousse la pomme; la nature a fait ce jet, en sorte qu'il perce jusqu'au trou qui est à la coquille. Il y a trois trous précisément à l'endroit où la noix est attachée à l'arbre jusques à ce que le jet soit mûr, & même quand il l'est, un de ces trous demeure ouvert, & c'est par là qu'il pousse ses branches. On peut laisser pousser cette seconde noix avant que de la planter, jusqu'à un pied & demi ou deux pieds de haut; car pendant long-tems elle croît comme l'oignon, de sa propre substance.

Outre l'eau qui est dans la noix, on tire aussi de la sève de l'arbre nommé Oddi, une espece de vin qui ressemble à du petit lait. Il est doux & fort agreable; mais il faut le

boite 24. heures après qu'il eſt tiré ; car paſſé ce tems là, il devient maigre. Ceux qui ont beaucoup d'arbres, tirent de ce vin aigre un eſprit nommé Arack. On en diſtille auſſi du Riz, & d'autres fruits des Indes Orientales ; mais le premier eſt celui dont on fait le plus de cas, pour en faire de la ponche d'une grande delicateſſe * ; mais il y faut mettre un peu d'eau-de-vie pour la fortifier, parce que l'Arack n'eſt pas aſſez fort pour faire lui ſeul de bonne ponche. Cette liqueur eſt principalement en uſage aux environs de Goa. Auſſi l'apelle-t'on Arack de Goa. La maniere de tirer cette ſéve de l'arbre, eſt de couper la pointe de la branche des noix avant qu'elles ſoient formées. La liqueur qui auroit ſervi à nourrir le fruit, diſtille dans le trou d'une calebaſſe, qu'on pend à la branche coupée. Elle diſtille autant de tems qu'il en auroit fallu à meurir le fruit, & enſuite elle ſeche. L'arbre a d'ordinaire trois branches à fruit, leſquelles étant coupées comme on vient de dire, l'arbre ne produit rien cette année-là : Mais ſi l'on n'en coupe qu'une ou deux, celles qui reſtent donnent du fruit. Tant que cette eau continue à diſtiller, on la tire ſoir & matin de la calebace qui la reçoit, & on la vend dans la plûpart des Villes des Indes Orientales ; ce qui produit un gain conſiderable ; mais ceux qui la diſtillent, & qui en font l'Arack, font un gain encore plus conſiderable. Il y a auſſi grand profit à faire ſoit du fruit, ſoit pour la noix, ſoit pour la coquille.

La chair eſt fort en uſage pour faire du bouillon. Quand la noix eſt ſeche, on la ti-

* Il en a dit ailleurs ce que c'eſt que cette liqueur compoſée

re de la gousse, & donnant deux bons coups au milieu de la noix, elle se fend en deux parties égales, & l'eau tombe; ensuite on rape la chair ou la noix avec une petite rape faite exprès, & ce qu'on a rapé étant mis dans un peu d'eau fraiche, la blanchit comme du lait. Avec cette eau on cuit de la volaille ou autre sorte de viande, & cela fait un bouillon de très-bon goût. Nos Anglois se servent de cette eau au lieu de lait pour cuire du ris; & c'est pour cela qu'ils font provision de noix de Cacao. C'est un secret qu'ils ont appris des naturels du païs.

Mais le plus grand usage de cette noix, est d'en faire de l'huile, dont on se sert à brûler, & à frire. Pour faire cette huile on rape la noix qu'on met tremper dans de l'eau fraiche; ensuite on la fait bouillir, & quand elle bout, l'huile monte en haut comme de l'écume. Mais il faut que les noix dont on fait l'huile, ayent été long-tems cueillies; enforte qu'elles soient molles & huileuses.

On se sert aux Indes Orientales de la coquille de ces noix à faire des coupes, des plats, des cuilliers à pot, & des cuilliers de table, & toute sorte de vaisseaux à boire & à manger. On apporte souvent en Europe les noix qui sont bien faites, & on en fait beaucoup de cas. L'envelope de la coquille est d'un grand usage pour faire des cordages; car ces envelopes étant seches sont pleines de petits cordons & filets, qui étant batus deviennent mous; & se détachent de l'autre substance avec laquelle ils étoient confondus. Cette substance tombe comme de la seiure, & les seuls filets demeurent. Après cela on les file, & on en fait des pelotons pour s'en servir

suivant le besoin qu'on en a. Plusieurs cordes de ce fil jointes ensemble, font de fort bons cables. Cette manufacture est principalement en usage aux Isles Maldives. On envoye ce fil dans tous les lieux de négoce pour en faire des cables. J'en fis un à Achin. On appelle ces cables-là, cables de Coire, & ils sont de grande durée. Mais il y a une autre sorte de cables de Coire, comme on parle, qui sont noirs, plus forts & plus durables; car ils sont faits d'un fil qui croît comme du crin de cheval, au sommet de certains arbres, qui ressemblent presque au Cacaotier. Ces cables viennent pour la plûpart de l'Isle Timor. Les Espagnols de la mer du Sud font de la gousse des noix de Cacao, un fil de carret pour marquer leurs Vaisseaux, beaucoup meilleur que celui qu'on fait de chanvre, & l'on dit qu'il ne se pourrit jamais. Le Capitaine Knox qui est Auteur de la relation de Ceylan m'a dit, qu'on faisoit en certains endroits des Indes, de grosse toile de la gousse des noix de Cacao, & qu'on s'en servoit à faire des voiles. J'ai vû moi-même de grosse toile à voile, faite de quelque chose d'approchant; mais je ne saurois dire si c'étoit la même chose ou non.

Je me suis étendu sur ce sujet, pour donner au Lecteur une relation particuliere de l'utilité & de l'avantage d'un arbre, qui est peut-être le plus necessaire & le plus commode à la vie humaine qu'il y ait au monde. Cependant cet arbre si necessaire, & si estimé aux Indes Occidentales, est à peine regardé aux Indes Orientales, faute de connoître les avantages qu'il peut apporter. C'est en partie pour l'amour de mes Compatriotes

de l'Amerique, que j'en ai parlé si amplement. Tous les climats chauds lui sont propres, & il est si vigoureux, & dans sa naissance, & quand il est devenu grand, qu'il vient aussi-bien dans le sable que dans la bonne terre. J'ai remarqué qu'il profite fort bien dans les Isles basses & sablonneuses de l'Ouest de Sumatra, que la mer inonde à chaque Printems: Et quoi que les noix n'y soient pas fort grosses, on n'y perd pas beaucoup pour cela; car la chair en est épaisse & douce, & le lait ou l'eau qui y est contenuë plus agreable & de meilleur goût que celle des noix qui croissent en bonne terre, lesquelles sont plus grosses à la verité, mais beaucoup moins délicates. Celles de Guam viennent dans un terroir aride, d'une grosseur mediocre; mais je ne croi pas en avoir jamais mangé d'un goût si exquis. Voilà tout ce que j'avois à dire des noix de Cacao.

Le limon est une espece de limon bâtard ou sauvage. L'arbrisseau qui le porte est piquant comme un buisson, & plein de petites branches. Dans la Jamaïque & ailleurs, on en ferme les jardins & les champs, en les plantant ou les semant près à près. Ils viennent si épais, & s'étendent si fort qu'ils font une très-bonne haie. Le fruit ressemble au limon, si ce n'est qu'il est plus petit; l'écorce est mince, & le dedans plein de jus. Ce jus est fort piquant, & cependant d'un goût agreable quand on y met du sucre pour en corriger les acides. On s'en sert principalement à faire de la Ponche dans les Indes Orientales & Occidentales, à terre & en mer, & c'est pour cela qu'on nous en envoye tous les ans en Angleterre de

nos plantations de l'Amerique. On s'en sert aussi à faire une certaine sauce qu'on appelle la sauce au poivre. On la fait avec du poivre en gousse, qu'on apelle communément poivre de Guinée. Après qu'il a bouilli dans l'eau, on le sale, & on y mêle pour le conserver du jus de limon. Il y a aux Indes Orientales & Occidentales, quantité de limons sous les Tropiques.

Le fruit à pain, comme nous l'appellons, croît sur un grand arbre, aussi gros & aussi haut que nos plus gros pommiers. Sa tête est large, & pleine de branches & de feuilles noirâtres. Le fruit croît aux branches comme les pommes. Il est aussi gros qu'un pain d'un sou, lors que le froment est à 5. chellings le boisseau, de figure ronde, avec une écorce épaisse & forte. Quand il est mûr, il est jaune & lisse, & d'un goût plaisant & agreable. Les naturels de cette Isle s'en servent au lieu de pain. Ils ne le cueillent que quand il est bien mûr, c'est-à-dire quand il est verd & dur. Alors on le cuit au four, où l'écorce se grille & se noircit. On ôte le grillé, & il reste une croute mince & tendre, & le dedans est bon, tendre, & blanc comme la miete d'un pain d'un sou. Ce fruit n'a ni pepin, ni noyau; mais tout est substance pure comme le pain. Il faut le manger frais; car si l'on le garde plus de 24. heures, il devient sec, de mauvais goût, & prend à la gorge; mais il est fort agreable avant que d'être trop rassis. Ce fruit dure huit mois de l'année, durant lequel tems les naturels ne mangent point d'autre pain que cela. Je n'ai vû que là de cette sorte de fruit. Les originaires du païs nous dirent, que ce

fruit est fort abondant dans toutes les autres Isles Ladrones ; mais je n'ai pas entendu dire qu'il y en eut ailleurs.

Guam a aussi quelque ris ; mais comme le terroir en est aride, il n'est pas fort propre à cette semence : aussi n'en seme-t-on pas beaucoup. Le poisson y est rare ; cependant il y en avoit beaucoup à l'endroit où nôtre barque toucha ; c'est aussi là que les habitans vont ordinairement pêcher.

Les gens du païs sont robustes, & ont les membres gros & bien formez. Ils sont noirâtres comme les autres Indiens ; ils ont les cheveux noirs & longs, les yeux mal proportionnez, le nez grand, les lèvres grosses, & les dents passablement blanches. Ils ont le visage long, & l'air feroce. Cependant nous les trouvames & civils & obligeans. Il y en a plusieurs d'incommodez d'une espece de lèpre, maladie fort commune à Mindanao ; c'est pourquoi j'en parlerai plus amplement dans le Chapitre suivant. Les Guamois sont fort sains à cela près, & sur tout durant la saison seche ; mais durant les humiditez qui viennent en Juin, & durent jusqu'en Octobre, l'air est plus épais & plus mal sain ; ce qui cause des fièvres, mais les pluyes n'y sont ni violentes, ni de durée. Car cette Isle est tellement à l'Oüest, & si éloignée des autres Isles Philippines, ou autres terres, qu'il est rare que les vents d'Oüest soufflent si loin, & quand ils y soufflent, ce n'est pas pour long-tems. Mais les vents d'Est y soufflent continuellement, qui sont des vents secs & sains ; aussi cette Isle est-elle très-saine, comme nous l'apprimes durant le sejour que nous y fimes. Il n'y a

point de gens au monde plus ingenieux que les Guamois à faire des Chaloupes ou Pros, comme on les nomme dans les Indes, qui leur sont de grand usage pour leur divertissement. Ces chaloupes sont pointuës par les deux bouts; le fond est tout d'une piece, comme le fond d'un petit Canot, fort proprement percé, & de bonne épaisseur. Ce fond sert de quille. Le bâteau a environ 26. ou 28. pieds de long. Le côté de la quille qui est à l'eau, est rond; mais il va en penchant. Pour le dedans il est presque plat, fort proprement percé, environ d'un pied de large. Sur ce fondement on bâtit les deux côtez du bâteau de la hauteur de cinq pieds, & d'une planche étroite qui n'a pas plus de quatre ou cinq pouces de large. Chaque bout du bâteau tourne en rond avec beaucoup de propreté; mais ce qu'il y a de fort singulier est qu'un côté de la chaloupe est fait perpendiculairement comme une muraille, pendant que l'autre est rond, & fait comme les autres Vaisseaux avec un large ventre. Précisément au milieu, & tirant en haut la chaloupe à quatre ou cinq pieds de large, ou plus, à proportion qu'elle est longue. Le mât est justement au milieu, & a une longue vergue qui va du haut en bas comme la vergue de misaine. Un bout de cette vergue va jusqu'au bout de la proüe, où elle s'emboite dans une mortaise faite exprés, & qui la tient ferme. L'autre bout pend sur la poupe. La voile est attachée à cette vergue. Au pied de la voile est une autre petite vergue, pour tenir la voile étenduë en quarré, ou pour la rouler quand le vent est fort; car par ce moyen on hausse & baisse la voile comme on veut, selon que

le vent eſt plus ou moins violent. Le long du flanc du bâteau, & à la même hauteur, à environ 6. à 7. pieds de diſtance, eſt attaché un autre petit bâteau ou Canot, fait d'un tronc de bois fort leger, preſqu'auſſi long que le grand bâteau; mais moins large, puis qu'il n'a pas plus d'un pied & demi de largeur par le haut, & pointu à chaque bout comme un coin. Deux pieces de bois * d'environ 8. ou 10. pieds de long, & de la groſſeur de la jambe ſont placées en travers du grand bâteau, à chaque bout & à la diſtance de 7. pieds l'une de l'autre, qui affermiſſent le petit, & le rendent contigu à l'autre. Ces deux pieces de bois que les Anglois & les Hollandois appellent Outlagers, ſervent à tenir le grand bâteau droit, & à empêcher de renverſer, parce que le vent étant en quelque maniere toûjours Eſt (& quand il ſeroit Oüeſt, ce ſeroit la même choſe) & ces Iſles étant pour la plûpart au Nord & au Sud, on tourne du côté du vent la partie platte du bâteau ſur laquelle on fait voile, & par conſequent le ventre avec ſon petit bâteau, eſt à couvert; & comme on peut mettre devant le côté du bâteau qu'on veut; il n'eſt pas beſoin de reviter de bord comme font tous nos Vaiſſeaux, attendu que les deux bouts du bâteau ſont ce qu'on veut, ou la poupe ou la proüe. Quand on a le vent, & qu'on veut reviter de bord, celui qui tient le Gouvernail s'éloigne un peu du vent, & par ce mouvement la poupe vient au vent, & devient en même-tems proüe, en changeant ſeulement le bout de la vergue. Ce bâteau ſe gouverne avec une groſſe piece de bois au lieu de gouvernail.

* Ce bois eſt d'un arbre qu'on apelle Bambo.

j'ai crû devoir particulariſer la deſcription de cette ſorte de Vaiſſeau, parce que je croi qu'il n'y en a pas au monde de meilleurs. J'ai fait ici l'épreuve de la legereté d'un de ces Vaiſſeaux pour ma propre ſatisfaction.

Nous faiſions route avec nôtre ligne *. Elle avoit douze nœuds, qui furent plutôt paſſez qu'un ſable de demie minute ne fut écoulé. Suivant ce compte, il peut faire pour le moins douze milles par heure; mais je croi qu'il en pourroit faire vingt-quatre, dans le même eſpace de tems. C'étoit un plaiſir de voir la viteſſe avec laquelle le petit bâteau alloit à côté du grand.

Les Indiens ne ſont pas moins experimentez à mener ces bâtimens qu'à les conſtruire. J'ai entendu dire qu'ils alloient de Guam à une des iſles Larrones, qui en eſt éloignée de 50. lieuës, qu'ils y font leurs affaires, & reviennent en moins de 12. heures. On m'a dit qu'un de ces bâtimens ayant été envoyé exprès à Manilha, diſtant de plus de 400. lieuës de Guam, il fit le voyage en quatre jours. On ſe ſert de ces Bateaux ou Proas en pluſieurs endroits des Indes Orientales; mais ils ont un ventre & un petit bâteau de chaque côté. Je n'en ai vû qu'un à Mindanao, qui n'avoit qu'un ventre & un petit bâteau d'un côté, & qui étoit plat de l'autre côté; mais bâti avec moins de propreté.

Les maiſons des Guamois naturels ſont petites & propres, & bien couvertes de feuil-

* C'eſt une corde à pluſieurs nœuds de diſtance en diſtance, roulée ſur une machine qui tourne. Un homme tient la machine, & chaque nœud qui roule dans l'eau marque combien le Vaiſſeau fait de chemin en autant de tems que la ligne a couru.

les de Palmeto. Ils demeurent ensemble du côté de l'Oüest dans les Villages maritimes, & ont des Prêtres Espagnols pour les instruire dans la Religion Chrétienne.

A l'Oüest tirant vers le midi, les Espagnols ont un petit Fort avec six pieces de canon, un Gouverneur, & 20. ou 30. Soldats de leur Nation. Voilà tout ce qu'il y a d'Espagnols dans l'Isle à deux ou trois Prêtres près. Peu de tems avant nôtre arrivée, les habitans s'étoient soulevez contre les Espagnols, & en avoient tué plusieurs; mais enfin le Gouverneur l'emporta avec sa garnison, & les chassa du Fort. Les Indiens se voyant frustrez de leurs esperances, se jetterent sur les plantations, qu'ils ruinerent, & passerent ensuite aux autres Isles. Il y avoit alors dans cette Isle trois à quatre mille Indiens; mais à present ils ne sont pas plus de cent, car tous ceux qui étoient de cette conspiration s'enfuirent. Quant à ceux qui restent, s'ils n'eutent pas actuellement part à ce soulevement, cela n'empêche pas neanmoins qu'ils ne soient mal intentionnez pour les Espagnols; car ils nous offrirent de nous mener au Fort, & de nous aider à conquerir l'isle; mais le Capitaine Swan ne fut pas d'avis de chagriner là les Espagnols.

Nous n'avions pas encore mouillé, qu'un Ecclesiastique vint à bord de nuit avec trois Indiens. D'abord ils nous demanderent d'où nous venions, & qui nous étions. Nous leur répondimes en langue Espagnole que nous étions Espagnols, & que nous venions d'Acapulco. Comme la nuit étoit obscure, ils ne purent voir la fabrique de nôtre Vaisseau, ni bien discerner qui nous étions. Ils vinrent

donc à bord ; mais s'appercevant qu'ils s'étoient trompez, en prenant nôtre Vaisseau pour un Vaisseau Espagnol, ils voulurent s'échaper ; mais nous retinmes leur bâteau, & les fimes monter. Le Capitaine Swan reçût l'Ecclesiastique avec beaucoup de civilité, & l'ayant mené dans sa chambre, lui dit, que le manque de provisions l'avoit contraint d'approcher de leur Isle, qu'il n'y venoit point comme ennemi, mais comme ami, pour y acheter les choses dont il avoit besoin ; & que cela étant, il le prioit d'écrire au Gouverneur pour lui apprendre qui ils étoient, & pourquoi ils venoient ; & qu'enfin puis qu'il étoit à bord, il étoit résolu de l'y retenir en ôtage jusques à ce qu'il eut des provisions. Le Moine dit au Capitaine Swan, que les provisions n'étoient pas rares dans l'Isle, & qu'il étoit persuadé que le Gouverneur feroit ce qu'il pourroit pour lui en faire avoir.

Le lendemain au matin, les Indiens qui étoient venus avec le Moine, furent envoyez au Gouverneur avec deux lettres, l'une du Moine, & l'autre du Capitaine Swan. Celle-ci étoit des plus obligeantes, & accompagnée de 4. aulnes d'écarlate, qu'il lui envoyoit pour present, avec une piece de galon d'or & d'argent fort large. Le Gouverneur demeure au bout du Midi de l'Isle du côté de l'Ouest, & à environ cinq lieues de l'endroit où nous étions ; c'est pourquoi nous n'attendions réponse que le soir, ne sachant pas encore combien les bâteaux de ces Indiens étoient legers. Le Canot Indien étant parti, nous laissames deux des nôtres, dont l'un alla pêcher, & l'autre fut à terre cher-

cher des noix de Cacao. Nos Pêcheurs ne firent rien ; mais ceux qui étoient allez à terre, revinrent chargez de noix de Cacao.

Environ les onze heures du même matin, le Gouverneur fit réponse au Capitaine Swan pour le remercier de son present, & lui offrit autant de provisions qu'il y en avoit dans l'Isle, & dont on pouvoit se passer ; & pour lui témoigner sa reconnoissance, il lui envoya six cochons d'une petite espece ; mais les plus excellens & les meilleurs que j'aye jamais mangé, autant qu'il peut m'en souvenir. On les nourrit de noix de Cacao ; & la chair en est ferme comme celle du plus excellent Bœuf. Ils étoient sans doute de ceux qu'on éleve dans l'Amerique, & qui viennent originairement d'Espagne. Il envoya aussi 12. melons murs, bien plus gros que ceux que nous avons en Angleterre, & pleins de melons d'eau, les uns & les autres très-excellens. Il envoya en même-tems ordre aux Indiens d'un Village qui n'étoit pas éloigné de nôtre Vaisseau, de nous donner tous les jours autant de fruit à pain que nous en demanderions, & de nous aider à ramasser quantité de noix de Cacao que nous en voulions faire, ce qui fut executé, & tous les jours on nous apportoit autant de fruit à pain frais cueilli, que nous en pouvions manger. Après cela le Gouverneur nous envoya tous les jours un ou deux Canots avec des cochons & du fruit, nous demandant en revanche, de la poudre ; du plomb, & des armes, qui lui furent envoyées. Nous avions un beau & gros Dogue d'Angleterre que le Gouverneur demanda, & que nôtre Capitaine lui donna fort honnêtement, quoique

que contre le gré de plusieurs de ses gens qui l'estimoient beaucoup. Le Capitaine Swan tâcha d'avoir du Gouverneur une Lettre de recommandation pour des Marchands de Manilla, parce que son dessein étoit alors d'aller au Fort saint George, & de-là à Manilla; mais cette négociation se fit sans que personne de l'équipage en sût rien. Pendant que nous étions-là, le Navire d'Acapulco arriva à la vûë de l'Isle; mais nous ne le vîmes point, parce que le Gouverneur y avoit envoyé pour avertir que nous étions-là. Il fit donc voiles au midi de l'Isle, & ayant passé sur le même fonds bas où nôtre barque avoit pensé se briser, il courut risque d'y faire naufrage. Son gouvernail se rompit, & il eut bien de la peine à se retirer d'affaire, encore ne fut-ce qu'après trois jours de travail. Quoi que ce fonds bas soit proche de l'Isle, & que les Indiens y aillent pêcher tous les jours, cependant le maître du Vaisseau d'Acapulco, qui devoit ce semble connoître le terrein, ne savoit pas qu'il y eût là de fond bas. Nous n'apprîmes que sur la côte de Manilla que le Navire d'Acapulco eût touché; mais les Guamois nous dirent bien qu'il étoit à la vuë de l'Isle; ce qui échauffa beaucoup nos gens qui vouloient lui donner la chasse; mais ils en furent dissuadez par le Capitaine Swan qui avoit dès-lors entierement renoncé aux actes d'hostilité.

Le 30. de Mai, le Gouverneur envoya son dernier present, qui fut quelques cochons, une cruche de mangos salez, une autre de bon poisson salé, & une troisiéme de pain de fin froment, fait en biscuit; mais moins

dur. Il envoya outre cela six ou sept sacs de ris, nous faisant des excuses de ce qu'il ne pouvoit plus nous envoyer de provisions, disant pour raison qu'on ne pouvoit pas se passer de celles qui restoient dans l'Isle. Il nous manda aussi que le * Monson aprochoit & qu'il nous conseilloit de partir, à moins que nous ne fussions résolus de retourner dans l'Amerique. Le Capitaine Swan le remercia de ses honnêtetez & de son conseil, & prit congé. Le même jour il renvoya à terre le Moine que nous avions retenu à bord depuis le jour de nôtre arrivée, & lui fit present d'une grosse horloge de cuivre, d'un Astrolabe, & d'un grand Telescope, en récompense dequoi le Moine nous envoya six cochons, un cochon de lait, trois ou quatre boisseaux de patates, & soixante livres de tabac de Manilla. Ayant alors autant de provisions qu'il nous en faloit pour nous rendre à Mindanao, où nous étions résolus d'aller, nous nous préparames au départ. Nous avions autant de noix de Caçao que nous en pouvions loger, avec cela bonne provision de ris, & environ cinquante cochons salez.

* *Monson est un vent d'Oüest qui dure plusieurs mois sans discontinuer.*

CHAPITRE XI.

Ils prennent la résolution d'aller à Mindanao. Leur départ de l'Isle de Guam. Isles Philippines. Isle de Luçon, sa ville capitale, & son port, Manila, ou Manilbo. Riche commerce qu'on pourroit faire dans ces Isles. De l'Isle de Saint Jean. Leur arrivée à Mindanao. Description de cette Isle. Sa fertilité. Des Libbi arbres, & du Sago, qu'on en fait arbre de Plantain, son fruit, sa liqueur, & le drap qu'on en fait. Arbre de Plantain d'une plus petite espece à Mindanao. Bananes, écorce de Giroste, & Muscades, & moyen dont se servent les Hollandois pour s'emparer des épiceries. Noix de Betel. De l'arbre nommé Arek. Durian, arbre & fruit de façon. Des animaux de Mindanao. Insecte venimeux nommé cent pieds, ou quarante jambes, & autres. Des oiseaux, des poissons, &c. Temperature du Climat; des vents, des grains, des pluyes, & de la temperature de l'air durant tout le cours de l'année.

DUrant le sejour que nous fimes à Guam nous primes la résolution d'aller à Mindanao, qui est une des Philippines, sur ce que le Moine, & autres, nous avoient dit que cette Isle étoit abondante en provisions; que les Insulaires étoient Mahometans, & qu'ils commerçoient autrefois avec les Espagnols; mais qu'ils étoient alors en guerre avec eux. Tout cela nous fit croire qu'il étoit à propos d'aller à cette Isle; car outre que c'étoit nôtre chemin pour nous rendre aux Indes

Orientales, que nous avions résolu de visiter; que le Monson ou vent d'Oüest approchoit, qui nous obligeroit bien-tôt à nous refugier en quelque endroit, & que la grande isle de Mindanao étoit le meilleur havre & le meilleur lieu que nous pouvions espérer; outre tout cela, dis-je, les habitans de Mindanao étant alors en guerre avec les Espagnols, à ce qu'on nous disoit, mais faussement, nos gens qui croyoient qu'il étoit honteux de piller sans permission, esperoient d'obtenir commission du Prince de l'Isle, pour butiner les Vaisseaux Espagnols des environs de Manilla, & que Mindanao seroit le lieu de leur rendez-vous. En cas que le Capitaine Swan eût eu envie de gagner quelque port Anglois, ses gens qui croyoient qu'il avoit dessein de les abandonner, esperoient neanmoins de trouver à Mindanao des Vaisseaux & des Pilotes, pour aller croiser sur la côte de Manilla. Pour le Capitaine Swan il avoit assez bonne envie d'aller à Mindanao, parce que ce voyage convenoit parfaitement bien à son dessein; ainsi le voyage fut résolu d'un consentement unanime.

Nous partimes donc de Guam pour Mindanao le second de Juin 1686. avec un beau tems & un vent d'Est assez violent qui dura 3. ou 4. jours. Après cela le tems étant devenu pluvieux, le vent devint Oüest; mais ce fut pour se remettre bien-tôt à l'Est. Il soufloit assez gaillardement, & se tournoit souvent au Sud-Est; car quoi qu'aux Indes Orientales les vents changent au mois d'Avril, nous trouvames neanmoins que c'étoit-là la saison du changement des vents; l'autre saison où les vents changent étant dans

toutes les Indes le mois d'Octobre, tantôt plûtôt, tantôt plus tard. Quant à nôtre voyage de Guam aux Isles Philippines, nous trouvames, comme je l'ai déja insinué, que nos Cartes communes sont assez justes.

Le 21. de Juin nous arrivames à l'Isle de saint Jean, qui est une des Philippines. Les isles Philippines sont plusieurs grandes Isles, qui comprennent environ 15. degrez de latitude en longueur, & s'étendent depuis prés de 5. degrez de latitude Septentrionale, jusqu'au 12. degré, & ont en largeur environ 6. degrez de longitude. Elles tirent leur nom de Philippe II. Roi d'Espagne, & appartiennent pour la plûpart à cette Couronne à l'heure qu'il est.

La principale de ces Isles est Luçon, situé au Nord de toutes les autres. Ce fut-là que mourut Magellan dans le voyage qu'il faisoit actuellement autour du Monde. Car après avoir passé le détroit qui porte à present son nom, & qui est entre le bout Meridional de l'Amerique, & la terre Del Fuego, & avoir couru les mers du Sud le long des côtes de l'Amerique, passant de là aux Indes Orientales, il vint aux Isles Ladrones: De là faisant encore route à l'Est, il vint aux Isles Philippines, & moüilla à Luçon, où il fit la guerre aux Indiens naturels, qu'il vouloit soûmettre à la domination du Roi d'Espagne son Maître. Il fut tué dans cette guerre par une fléche empoisonnée. Ces Isles sont toutes à present aux Espagnols, qui y ont diverses Villes. La principale est Manilla, qui est un grand port de Mer près du Sud-Est, à l'opposite de l'isle de Mindora. C'est une place forte & de grand commerce. Les

deux gros Vaisseaux d'Acapulco dont on a ci-devant parlé, y vont querir toutes sortes de marchandises des Indes Orientales que les Etrangers y apportent, & sur tout les Chinois & les Portugais. Les Marchands Anglois du Fort saint George y envoyent quelquefois leurs Vaisseaux à la dérobée, sous la conduite de Pilotes & de Matelots Portugais; car jusques ici il n'y a pas eu moyen de porter les Espagnols à commercer avec nous, ou avec les Hollandois, quoi qu'ils n'ayent pas eux-mêmes que bien peu de Vaisseaux. Tout cela vient, ce semble, de la peur qu'ils ont que nous ne découvrions les richesses de ces Isles; car la plûpart des Philippines, pour ne pas dire toutes, sont riches en or, & les Espagnols n'ont point que je sache dans ces Isles de place forte à la réserve de Manilla. Cependant ils ont des Villages & des Villes en diverses Isles, & des Moines ou Prêtres pour instruire les Indiens naturels, de qui ils tirent l'or.

Les Espagnols, & principalement ceux qui habitent les petites Isles, negocieroient volontiers avec nous, si les défenses des Gouverneurs étoient moins severes, parce que ces Insulaires n'ont de marchandises que celles qu'on leur porte de Manilla, & qui leur reviennent extraordinairement cher. Je croi que si les Hollandois, ou nous, nous mettions en devoir de negocier avec eux, & de les faire rechercher, nous ne perdrions point nos peines; car les Espagnols savent commercer à la derobée, aussi-bien que Nation que je ne connoisse, & nos Jamaïcains le font bien, & en profitent habilement. On m'a dit que le Capitaine Good-lad de Lon-

dres, dans un voyage qu'il fit de Mindanao à la Chine, toucha à quelques-unes de ces Isles, & y fut honnêtement traité par les Espagnols, qui acheterent une partie de ses marchandises à fort bon prix.

Il y a au Midi de Luçon 12. ou 14. Isles, habitées pour la plûpart, comme j'ai dit, par des Espagnols. Outre celles-là il y en a une infinité d'autres petites qui ne sont d'aucune consideration : Il y en a même de grandes qui ne valent pas mieux, plusieurs n'ont point de noms, ou en ont du moins de si differens, que les Geographes varient extrêmement là-dessus.

Les isles de saint Jean & de Mindanao sont les plus Meridionales de toutes, & les seules des Philippines qui ne sont pas sous l'obeïssance des Espagnols.

L'isle de saint Jean est à l'Orient de Mindanao, à 3. ou 4. lieuës de distance, & à 7. ou 8. degrez de latitude Septentrionale. Cette Isle a environ 38. lieuës de longueur, s'étendant au Nord Nord-Oüest & au Sud-Sud-Est. Le milieu de l'Isle a environ vingt-quatre lieuës de large. Le côté Septentrional est plus large, & le Meridional plus étroit. L'Isle est assez élevée, & pleine de petites montagnes. Le côté du Sud-Est où je fus à terre, est un terroir gras & noir. Il semble que l'Isle en general a sa part de cette graisse, ce qui se remarque par le grand nombre de gros arbres qu'elle produit; car de quelque côté qu'on la regarde, elle paroît un grand bois.

A la hauteur du Sud-Est nous vimes près de la côte un Canot d'Insulaires. Un de nos Canots le suivit pour parler à ceux qui étoient dessus; mais ils s'enfuirent d'abord qu'ils se-

virent ſuivis. Ils mirent leur Canot à terre ; & ſe ſauverent dans les bois ſans qu'il y eût moyen de les faire venir à nous, nonobſtant toutes les careſſes & les ſollicitations que nous leur fimes. A ces hommes près nous ne vimes là aucunes marques qu'il y eût des habitans en ces quartiers.

Revenus à bord, nous fimes voiles pour Mindanao, dont nous étions déja à vûë. Cette Iſle eſt à environ dix lieuës de cette partie de l'Iſle de ſaint Jean. Le 22. nous arrivames à une lieuë de l'Orient de Mindanao ; & comme le vent étoit Sud-Eſt, nous fimes route au Nord, ſans nous éloigner du côté Oriental, que quand nous fûmes à 7. degrez 40. minutes de latitude, où nous moüillames dans une petite Baye à environ un mille de la terre, & à dix braſſe d'eau ſur un fond ſale & pierreux.

Comme nous avions trouvé dans quelques-uns de nos Livres, que la Ville & l'Iſle de Mindanao étoient à 7. degrez 40. minutes, nous crûmes que le milieu de l'Iſle pouvoit être à cette latitude ; mais nous fûmes fort en peine ne ſachans ſi la Ville étoit à l'Orient ou à l'Occident. Si c'eût été une petite Iſle expoſée aux vents d'Eſt, nous l'aurions vraiſemblablement cherchée du côté de l'Oüeſt, car les Iſles qui ſont ſous les Tropiques, & où regnent les vents aliſez, ont d'ordinaire leurs havres du côté de l'Oüeſt, qui eſt l'endroit le plus à couvert. Mais comme l'Iſle de Mindanao eſt couverte du côté de l'Eſt par l'Iſle de ſaint Jean, il y avoit autant de raiſon de chercher le havre & la Ville de ce côté-ci qu'ailleurs ; mais étant à la latitude où l'on jugeoit que la Ville pouvoit être,

quoi que nous fissions toute le long de la côte & à une lieuë des terres, nous ne trouvames ni Canots ni gens qui pussent nous faire confecturer qu'il y eût proche de là ni Ville ni lieu de commerce.

L'Isle de Mindanao est la plus grande des Philippines, à la reserve de Luçon. Elle a environ 60. lieuës de long, & 40. à 50. de large. La partie Meridionale est à environ 5. deg. & le côté du Nord-Oüest s'étend presque jusqu'à 8. deg. Nord. Elle est extrêmement montueuse, & pleine de montagnes & de vallées. Le terroir en est en general profond, noir, & extraordinairement gras & fertile. Les côtez des montagnes sont pierreux, & produisent neanmoins des arbres d'une grosseur & d'une hauteur raisonnable. Il y a dans le cœur du païs des montagnes où il se trouve de bon or. Les vallées sont arrosées par d'agreables ruisseaux dont l'eau est fort bonne, & ont diverses sortes d'arbres verds & fleuris tout le long de l'année. Les arbres sont en general fort gros, & la plûpart d'especes qui nous sont inconnuës.

Il y en a un entr'autres qui merite d'être connu. Les Insulaires l'apellent arbre de Liby. Ces arbres sont sauvages, & croissent près des rivieres où il y en a de grands bois de cinq ou six milles de long. C'est de ces arbres qu'on fait le Sago que les pauvres mangent au lieu de pain durant trois ou quatre mois de l'année. Cet arbre ressemble fort au Palmeto ou à l'arbre à chou, à cela près qu'il est moins haut que le dernier. L'écorce & le bois sont durs & mince comme une coquille, & pleins d'une moëlle blanche comme celle du sureau. On coupe cet arbre, on le fend par le milieu, & on en tire toute la moëlle, qu'on bat bien avec un pi-

lon de bois dans un grand mortier ou dans un baquet, ensuite on la met dans un linge ou dans une passoire, qu'on tient sur le baquet. On verse de l'eau sur la moëlle, & on agite le tout ensemble dans la passoire ou dans le linge, ensorte que l'eau emporte toute la substance de la moëlle, qui passe par le linge, & tombe dans le baquet sans qu'il reste dans la passoire qu'une legere envelope qu'on jette; mais ce qui tombe dans le baquet se repose en peu de tems, & fait au fond du baquet une espece de bouë. Cette bouë étant formée, on jette l'eau & on prend la substance boueuse, dont on fait des tourteaux, qui font un fort bon pain quand ils sont cuits.

Les habitans de Mindanao se servent de cela au lieu de pain, trois ou quatre mois de l'année. Les Indiens de Ternate, de Tidore, & de toutes les Isles à épiceries, ont quantité de ces arbres, qu'ils mangent de la même maniere, à ce que j'ai apris de Mr. Caril Rofy qui commande à present un des Vaisseaux du Roi. Il étoit alors avec nous, & ayant été laissé à Mindanao avec le Capitaine Swan, il passa à Ternate, où il demeura un an ou deux avec les Hollandois. Le Sago qu'on transporte dans les autres parties des Indes Orientales, a été seché par petites pieces comme des dragées, & ceux qui ont le flux de ventre le mangent d'ordinaire avec du lait d'amande, car il resserre beaucoup, & est un très bon remede pour cette maladie.

Il y a quantité de ris en certains endroits de Mindanao; mais dans les païs montueux, on plante des Yames, des Patates & des citroüilles, & tout cela vient fort bien. Les autres fruits de l'Isle sont des melons d'eau, des melons mus-

quez, des plantains, des bananes, des guavas, des noix muſcades, des cloux de giroſle, des noix de Betel, des Durians, des Jacas, des noix de Cacao, des Oranges, &c.

Je regarde le Plantain comme le Roi des fruits, ſans en excepter même le cacao. L'arbre qui porte ce fruit a 2. ou 3. pieds & demi de tour, & 10. à 12. pieds de haut. Ces arbres ne viennent point de graine; car il ſemble qu'ils n'en ont point; mais ils pouſſent de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejetons, & qu'on les plante ailleurs, ils feront 15. mois avant que de produire; mais ſi on les laiſſe dans leur terroir naturel, ils produiront dans douze mois. Le fruit n'eſt pas plûtôt mûr, que l'arbre déchoit; mais alors il en vient pluſieurs jeunes en ſa place. Quand cet arbre ſort de terre il pouſſe deux feüilles, & quand il a un pied de haut il en pouſſe encore deux entre les premieres, & peu de tems après deux autres, & ainſi du reſte. Quand l'arbre a un mois, vous apercevez un petit corps preſqu'auſſi gros que le bras, & alors il y a 8. ou 10. feüilles, dont les unes ont 4. ou 5. pieds de haut. Les premieres qu'il pouſſe n'ont pas plus d'un pié de long, & demi pied de large. La tige qui les porte n'eſt pas plus groſſe que le doigt; mais à meſure que l'arbre hauſſe, les feüilles s'élargiſſent. Comme les jeunes feüilles pouſſent en dedans, auſſi les vieilles s'étendent, & leur pointe panche du côté de la terre, d'autant plus longues & larges, qu'elles ſont plus proches de la racine. Elles tombent enfin, & ſe pourriſſent; il en pouſſe toûjours au ſommet de jeunes, qui font que l'arbre eſt toûjours verd & toûjours fleuri. Quand l'arbre eſt dans ſa perfection les feüilles ont 7. ou 8. pieds de long, & un pied & de-

mi de large. Elles vont en diminuant jusques au bout, & finissent par une pointe ronde. La tige de la feüille est de la grosseur du bras, presque ronde, & d'environ un pied de long, entre la feüille & le tronc de l'arbre. Si la feüille est en dehors, la partie de la tige qui sort de l'arbre, renferme, ce semble, la moitié du corps, & on diroit que c'est une peau épaisse, & de l'autre côté de l'arbre il y a tout vis-à-vis une autre peau qui répond à la premiere. Les deux autres feüilles qui viennent en dedans sont opposées l'une à l'autre; mais en sorte que si les deux qui sont en dehors poussent au Nord & au Sud, les autres poussent à l'Est & à l'Oüest toûjours dans le même ordre. De cette maniere il semble que le trone de cet arbre soit composé de plusieurs sortes de peaux, croissant les unes sur les autres. Lors que l'arbre est dans sa parfaite grandeur, il pousse au sommet une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du corps. Cette tige pousse au cœur de l'arbre de la grosseur & de la longueur du bras. Le fruit vient par pelotons autour de cette tige, qui pousse premierement des fleurs, & ensuite vient le fruit. Il est si excellent que les Espagnols le préferent à tous les autres fruits, & le regardent comme le plus necessaire à la vie. Il croît dans une gousse de 6. ou 7. pouces de long & de la grosseur du bras. Cette gousse ou envelope est mollette & jaune quand elle est mure. Elle est de la figure d'une grosse saucisse, & le fruit qu'elle renferme n'est pas plus dur que le beurre en tems d'Hiver. Il est d'un goût délicat, & se fond dans la bouche comme de la marmelade. Il n'a que de la chair sans pepin ni noyau. Ce fruit est si fort estimé des Européens qui sont établis dans l'Amerique,

qu'ils ont de coûtume quand ils font une nouvelle plantation, de commencer par faire un bon champ de plantains, qu'ils agrandiſſent à meſure que leurs familles augmentent. Ils ont un homme qui ne fait que tailler les arbres & cueillir le fruit quand il juge qu'il en eſt tems. Les uns ou les autres de ces arbres produiſent ſans interruption la plus grande partie de l'année, & c'eſt ſouvent ce qui fait vivre des familles entieres. Ces arbres ne viennent que dans un terroir bon & gras, & ne profite point dans une terre maigre & ſablonneuſe. Les marchez des Villes Eſpagnoles de l'Amerique, comme la Havane, Carthagene, Porto-bello, &c. ſont pleins de plantations qui ſont ordinairement la nourriture des pauvres. Les prix ordinaires eſt une demi-reale, ou 16. ſols la douzaine. Quand on mange ce fruit au lieu de pain, on le rôtit ou on le fait boüillir dans le tems préciſement qu'il a toute ſa grandeur, mais avant qu'il ſoit tout-à-fait mûr, ou devenu jaune. Les pauvres ou les Negres qui n'ont ni poiſſon ni viande à y joindre, le mangent avec une ſauce faite avec du poivre en gouſſe, que nous apellons communément poivre de Guinée, du ſel & du jus de citron, ce qui le rend d'un très-bon goût, & beaucoup meilleur qu'une croute de pain ſec. Quelquefois pour diverſifier ils mangent du plantain rôti, avec un morceau de plantain crud qui ſert de pain & de beurre. De cette maniere ils mangent fort agreablement, & j'ai fait pluſieurs bons repas de cette ſorte. Quelquefois nos Anglois prennent 6. à 7. plantains mûrs, ils les hachent, en font une maſſe, & la font boüillir en guiſe de pouden *, qu'ils apellent

* C'eſt un ragoût Anglois, fort connu & fort eſtimé en Angleterre.

côte de maille par plaisanterie ; voulant dire par-là que ce ragoût garantit le ventre de la faim, comme la côte de maille garantit le corps des coups. Aussi est-il très-bon pour diversifier. On fait aussi de ce fruit de très-bonnes tartes, & les plantains verds coupez par petites tranches & sechez au Soleil, se gardent long-tems, se mangent comme des figues, & sont d'un goût fort bon & très-agreable. Les Indiens de Darien en gardent long-tems. Ils le sechent à un petit feu, le hachent & en font des masses. Les Mosxites Indiens prennent du plantain mûr, & le rôtissent ; ils mettent ensuite une pinte & demie d'eau dans une calebace, & expriment le plantain par pieces, le mêlent avec de l'eau, & boivent ensemble cette liqueur, qu'ils appellent Mishlaw. Elle est agreable, douce & nourrissante, & aproche du ragoût qu'on fait en Angleterre avec des pommes & de l'aile, & qu'on apelle en Anglois Lambs Wool, c'est-à-dire, laine d'agneau. C'est de ce fruit seul que subsistent aux Indes Occidentales plusieurs milliers de familles Indiennes. Pour faire cette boisson, ils prennent 10. à 12. plantains mûrs qu'ils jettent dans un baquet : ensuite ils y mettent huit pintes d'eau, & dix heures après cela ferménte & écume comme du moût de biere. Elle se peut boire quatre heures après qu'elle est faite ; ensuite on la met en bouteille, & on la boit à mesure qu'on en a besoin. Mais elle ne se garde pas au-delà de 24. ou 30. heures. Aussi ceux qui se servent de cette boisson, en font tous les matins de la maniere qu'on vient de dire. Le premier voyage que je fis à la Jamaïque, je ne pouvois boire que de cette liqueur. Elle est vive, rafraichissante,

& fort agreable; mais venteuse aussi-bien que le fruit dont elle est composée, quand il est mangé crud. Ce n'est plus cela quand il est boüilli ou rôti. Passé 30. heures cette liqueur aigrit, & si vous la mettez alors au Soleil, il s'en fait de fort bon vinaigre. Ce fruit croît dans toutes les Indes Occidentales, qui sont son climat naturel; mais il vient aussi en Guinée, & dans les Indes Occidentales.

Comme ce fruit est d'un grand usage pour la nourriture, l'arbre qui le porte n'est pas moins utile à faire des vêtemens, ce que je n'ai su qu'après avoir été à Mindanao. Le vulgaire de cette Isle n'est habillé que des draps qu'on fait de cet arbre. Cet arbre ne produit qu'une fois, & quand le fruit est mûr, on le coupe près de terre lors qu'on a dessein d'en faire du drap. Un coup de machet ou long couteau le partagera en deux; alors on coupe la tête, laissant un tronc de 8. ou 10. pieds de long. On ôte l'écorce exterieure, qui est fort épaisse du côté des racines. Deux ou trois de ces écorces étant ôtées, le tronc devient en quelque maniere d'une égale grosseur, & de couleur blanchâtre. Ensuite on fend ce tronc par le milieu; cela étant fait on fend encore les deux moitiez le plus près du milieu qu'on peut. On laisse tous ces morceaux au Soleil durant 2. ou 3. jours, pendant lesquels une partie de l'humidité de l'arbre se seche, & les bouts paroissent alors pleins de petits filets. Les femmes dont l'occupation est de faire le drap, prennent un à un ces filets, qui s'enlevent aisement depuis un bout du tronc jusqu'à l'autre, de la grosseur à peu près d'un fil mal blanchi, car les filets sont naturellement d'une grosseur fixe, & comme les draps de la même nature & de la même

meſſe. Mais quand ce drap eſt neuf, il eſt dur & dure peu, & eſt un peu gluant quand il eſt moüillé. On en fait des pieces de 7. à 8. verges de long, la chaîne & la trême ſont de la même groſſeur & de la même matiere.

Il y a dans cette Iſle une autre ſorte de plantains, plus courts & moins eſtimez que les autres. Je n'en ai jamais vû de cette eſpece que là. Ils ſont pleins de pepins noirs, mêlez & incorporez avec le fruit. Ils lachent, & ceux qui ont le flux de ventre en mangent beaucoup. Les gens du païs nous le donnent pour cet uſage, & ce remede produit de bons effets.

Le bananier reſſemble tout-à-fait au plantain pour la figure & pour la groſſeur, & ne ſe diſtingue que par ſon fruit qui eſt beaucoup plus petit, & moins long de plus de la moitié que le plantain. Il eſt auſſi plus tendre & plus doux, moins fade, & d'un goût plus délicat. On s'en ſert plus ſouvent que du plantain pour faire de la boiſſon, & le meilleur eſt de le boire ou de le manger au lieu de fruit; car il n'eſt pas ſi bon à le manger en guiſe de pain. Il n'eſt pas bon non plus quand on le mange rôti ou boüilli. Ainſi le meilleur eſt de s'en ſervir aux deux uſages qu'on vient de dire. Les Bananiers croiſſent en general là où viennent les arbres à plantain; auſſi les mêle-t'on exprès dans les champs où l'on met les plantains. Cette Iſle eſt encore abondante en écorce de giroſle, dont j'ai vû un Vaiſſeau chargé. Quant aux cloux de giroſle, Raja Laut, dont j'aurai occaſion de parler, m'a dit que ſi les Anglois s'y établiſſoient, ils pourroient diſpoſer les choſes de maniere, qu'ils envoyeroient tous les ans de ce païs-là un Navire chargé de Giroſle. J'ai appris qu'il croît ſur les feüilles

d'un arbre qui est à peu près de la grosseur d'un prunier ; mais je n'ai jamais vû de ces arbres.

Je n'ai jamais vû qu'à Mindanao d'arbres à Noix muscades ; mais celles que cette Isle produit sont belles & grosses. Cependant il n'y en a pas en grande abondance, les Insulaires ne voulant pas les faire foisonner non plus que le Girofle, de peur que cela ne détermine les Hollandois à leur venir rendre visite, & ne les porte à les mettre sous leur dépendance, comme ils ont fait les habitans des autres Isles voisines, où ces épiceries croissent. Car les Hollandois s'étant établis entre ces Isles, se sont emparez de tout le commerce des épiceries, & ne permettent pas que les naturels en disposent qu'en leur faveur seulement. Ils sont même si soigneux de se conserver ce commerce, qu'ils ne laissent point croître d'épiceries dans les Isles qui ne sont pas habitées ; mais envoyent des troupes, & font couper les arbres. Le Capitaine Rosy m'a dit que pendant qu'il demeuroit avec les Hollandois il fut envoyé avec d'autres pour couper les arbres à épiceries, & qu'à diverses fois il en coupa 7. à 800. Cependant quoique les Hollandois soient si soigneux de ruïner ces arbres, il y a plusieurs Isles desertes qui en ont grande quantité à ce que j'ai appris des Hollandois qui ont été en ces païs-là, & particulierement d'un Capitaine de vaisseau Marchand Hollandois que je rencontrai à Achin, & qui me dit que près de l'isle de Banda il y a une Isle où le Girofle tombant de l'arbre demeure à terre & s'y pourrit, & que dans la saison que ce fruit tombe, il est sous les arbres de l'épaisseur de 3. à 4. pouces. Ce même Capitaine & quelques autres m'ont dit, qu'il ne seroit point difficile à un

Capitaines Anglois d'acheter des Insulaires autant d'épiceries qu'il en faudroit pour charger son Vaisseau.

Le Marchand qui me dit cela étoit un Marchand libre, épithete dont les Hollandois & les Anglois se servent aux Indes Orientales, pour distinguer les Marchands qui ne sont point aux gages de la Compagnie. On ne permet point que les Marchands libres negocient dans les Isles à épiceries, ni en plusieurs autres lieux où les Hollandois ont des Comptoirs; mais d'un autre côté ils ont la liberté de commercer en certains lieux où la Compagnie même ne peut pas trafiquer, comme à Achin particulierement. La raison de cela est qu'il y a aux Indes des Princes qui ne veulent point de commerce avec les Hollandois, parce qu'ils les craignent. Les Matelots qui vont aux Isles à épiceries sont obligez de n'en apporter pour eux-mêmes que pour leur usage seulement; c'est-à-dire une livre ou deux. Cependant les Maîtres des Vaisseaux font ensorte qu'ils en mettent ordinairement une bonne quantité à couvert, qu'ils envoyent à terre en quelque endroit près de Batavia avant que d'entrer dans le havre; car on porte toûjours les épiceries à Batavia avant que de les envoïer en Europe. S'ils rencontrent en mer quelque Vaisseau qui veuille acheter de leur girofle, ils lui en vendront 10. à 15. tonnes sur 100. cependant lors qu'ils sont arrivez à Batavia, on diroit qu'ils ont toute leur cargaison, car ils jettent de l'eau sur le reste qui s'enfle tellement que les Vaisseaux sont aussi pleins que si l'on n'en avoit rien vendu. Ils font cela toutes les fois qu'ils vendent en cachete, car le Girofle est si sec quand on le charge, qu'il s'imbibe quand on le moüille, de beaucoup d'hu-

midité. Ceci n'eſt qu'un exemple entre pluſieurs centaines des petites fraudes dont uſent en ces païs-là les Matelots Hollandois. J'en ai vû quelques-unes, & j'ai entendu parler de pluſieurs. Je croi qu'il n'y a pas dans le monde de plus grands Larrons, & rien au monde ne peut les obliger à ſe découvrir les uns les autres; car ſi quelqu'un le faiſoit, les autres l'aſſommeroient immanquablement. Mais revenons aux productions de l'iſle de Mindanao.

La noix de Betel y eſt fort eſtimée, auſſi-bien que dans la plûpart des Indes Orientales. L'arbre à Betel croît comme l'arbre à chou; mais il ne vient ni ſi gros, ni ſi haut; le tronc eſt droit, haut de 10. à 12. pieds, & n'a ni feuilles ni branches qu'à la tête, où il pouſſe de longues branches comme l'arbre à chou, le Cacaotier, & le Palmier, qui ſont des arbres à peu près de la même nature. Les branches du Betel ont 10. à 12. pieds de long, & ſont de la groſſeur du bras près du tronc de l'arbre. Au ſommet de l'arbre, le fruit croît entre les branches ſur une tige forte de la groſſeur du doigt, & par pelotons comme les noix de Cacao, 40. ou 50. à chaque peloton. Le Betel eſt plus gros que la noix muſcade, & lui reſſemble fort; à cela près, qu'il eſt plus rond. On s'en ſert beaucoup dans les Indes Orientales; on le coupe d'ordinaire en quatre morceaux, on en envelope un dans une feuille d'Arax, qu'on étend avec une pâte molle de chaux ou de plâtre, & qu'on mache enſuite tout enſemble. Chacun porte en ces quartiers ſa boîte à chaux à ſon côté. Il y met le doigt, & étend ſon Betel & ſa feuille d'Arax avec cette pâte. L'Arax eſt un arbriſſeau qui a l'écorce verte, & la feuille plus longue & plus large que le ſaule. On l'embale & on le

vend dans les lieux où il n'en croît point, pour le mâcher avec le Betel. La noix de Betel est fort estimée pendant qu'elle est jeune, & avant qu'elle soit dure. On la coupe seulement en deux morceaux avec la gousse verte, où elle est enfermée. Elle est alors fort pleine de jus, & par conséquent elle fait beaucoup cracher. Elle a un goût âpre quand on l'a dans la bouche : elle rougit les lévres & noircit les dents ; mais elle les conserve & nettoye les gencives. Elle passe aussi pour être fort bonne à l'estomac ; mais elle cause souvent de grands vertiges ou tournoyemens de tête à ceux qui ne sont pas accoûtumez à en mâcher. Ce n'est que les vieilles noix qui produisent cet effet. Car les nouvelles ne font pas la même chose. Je ne dis ici que ce que ma propre experience m'a apris.

Cette Isle produit aussi des Durians & des Jaks ou Jacas. Les arbres qui portent les Durians sont gros comme le pommier, & pleins de fetilles. L'écorce est épaisse, & le fruit si gros, qu'il ne croît qu'au tronc ou aux grosses branches qui en sont proches, comme fait le Cacao. Le fruit est à peu près de la grosseur d'une grosse Citrouille, & couvert d'une écorce épaisse, verte & forte. Quand il est mûr, l'écorce commence à jaunir ; mais il n'est bon à manger que quand il s'ouvre par le haut. Le dedans du fruit est alors mûr, & donne une odeur excellente, quand l'envelope est ouverte le fruit peut se partager en 4. quartiers. Chaque quartier a de petits espaces qui renferment une certaine quantité de fruit suivant la grandeur de la cavité ; car les unes sont plus grandes & les autres moins. Le plus gros du fruit est à peu près de la grosseur d'un œuf de poularde. Il est blanc comme du lait, & délicat

comme de la crême. Ceux qui y ſont accoûtumez le trouvent d'un goût exquis ; mais ceux qui n'en mangent pas ordinairement, ou qui en mangent peu ſouvent, le trouvent d'abord de mauvais goût, parce qu'il ſent l'oignon rôti. Ce fruit doit être mangé dans ſa nouveauté. On ne peut le manger avant qu'il ſoit mûr, & même quand il l'eſt on ne peut le garder qu'un jour ou deux; car paſſé ce tems-là il ſe corrompt & devient noir ou noirâtre, & alors il n'eſt plus bon. Ce fruit a un petit noyau de la groſſeur d'une féve, lequel eſt couvert d'une petite coquille mince. Ceux qui veulent manger les noyaux ou les noix, les font griller, & alors la petite coquille mince qui envelope la noix, ſe détache. Ils ont le goût de la chataigne.

Le Jacx ou Jaca reſſemble fort au Durian, ſoit pour la groſſeur ou pour la figure. L'arbre qui porte ce fruit reſſemble fort auſſi à celui qui produit le Durian, & ces deux fruits croiſſent de la même maniere. Ils n'ont rien de different que le dedans, car le Durian eſt blanc, & le Jaca jaunâtre, & plus plein de noyaux. Le Durian eſt le plus eſtimé, cependant le Jaca eſt fort agreable, & les noyaux en ſont bons grillés.

Il y a dans cette Iſle une infinité d'autres grains, racines & fruits, & ſi differens en leur eſpece, qu'il faudroit faire un gros volume ſi l'on vouloit les décrire tous.

Il y a auſſi pluſieurs ſortes d'animaux, tant ſauvages que domeſtiques, comme chevaux, bœufs, vaches, buffles, chevres, ſangliers, bêtes fauves, ſinges, guanos, lezards, couleuvres, &c. Je n'y ai jamais vû d'animaux de proye, ni entendu dire qu'il y en eût, comme il y en a en pluſieurs autres lieux. Les ſangliers y ſont hideux. Ils ont tous de groſſes houpes

sur les yeux, & il y en a une infinité dans les bois. Ils sont communément maigres, mais de bon goût. Il y a une prodigieuse quantité de bêtes fauves dans les lieux où elles ne sont point inquietées.

Pour les bêtes venimeuses il y a des scorpions qui piquent de la queuë, & les cent pieds que les Anglois apellent 40. jambes, sont aussi communs aux Indes Occidentales, dans la Jamaïque, & ailleurs. Ces cent pieds ont 4. ou 5. pouces de long, & sont aussi gros qu'un tuyau d'oye, mais plats. Ils sont de couleur rougeâtre ou brune. Le ventre est blanchâtre & plein de jambes de chaque côté : leur piqueure, ou morsure est plus douloureuse que celle du scorpion; ils se tiennent dans les vieilles maisons & dans le bois sec. Il y a de diverses sortes de couleuvres, dont quelques-unes sont fort venimeuses. Il y a une autre bête qui ressemble au Guano, tant pour la couleur que pour la figure, à cela près qu'elle est quatre fois aussi grosse. La langue de cet animal est faite comme un petit harpon, & a deux petits crochets comme un hameçon. On dit qu'il est fort venimeux; mais je ne saurois dire comme on l'apelle. J'en ai vû ailleurs qu'à Mindanao, comme à l'Isle de Condore & à Achin, & j'ai entendu dire qu'il y en avoit aussi dans la Baye de Bengale.

Les oiseaux de cette contrée, sont des canards & des poules. Je n'y ai point vû d'autre volaille domestique, ni entendu dire qu'il y en eut. Les oiseaux sauvages sont des ramiers, des perroquets, perruches, tourterelles, & quantité de petits oiseaux. Il y a des chauve-souris aussi grosses qu'un Milan.

Il y a plusieurs grands havres, bras de mer, & diverses Bayes de grande étenduë, où les

Vaisseaux peuvent mouiller, & des rivieres où peuvent naviger les Canots, Pros ou Barques; & toutes sont abondantes aussi-bien que la mer voisine en diverses sortes de poissons. Les meilleurs sont la bonite, le brochet, le cavalli, le breme, le muge, le dix livres, &c. poisson ainsi nommé, parce qu'il est ordinairement de ce poids. Il y a aussi quantité de tortues marines & de petites manates ou vaches marines, que les François appellent lamentins, si je ne me trompe. Mais elles n'y sont pas à beaucoup près si grosses qu'aux Indes Occidentales. La plus grosse que j'y aye vûë n'auroit pas pesé plus de 600. livres; mais la chair de la tortuë & du lamentin est d'une très grande délicatesse.

La chaleur est assez temperée à Mindanao pour être près de la ligne, & principalement sur les côtes de la mer. On a d'ordinaire le jour des vents de mer, & la nuit des vents de terre assez frais. Les vents d'Est commencent à souffler en Octobre, & ne se fixent qu'à la mi-Novembre. Ces vents amenent le beau tems. Les vents d'Oüest commencent à souffler en Mai & ne se fixent qu'un mois après. Ces vents amenent toûjours des pluies, des grains, & de grosses tempêtes. Ces vents ne soufflent d'abord que foiblement, mais alors viennent les Grains quelquefois un jour, quelquefois deux jours après. Ces Grains sont des pluyes accompagnées de tonnerres. Ils viennent d'ordinaire contre le vent, & le font tourner du côté opposé. Ces Grains étant passez, le vent change encore, & le Ciel redevient serain & clair; cependant entre les vallées & à côté des montagnes, il s'éleve un broüillard épais qui couvre la terre. Les grains continuent de cette maniere une semaine ou davantage; ensuite ils re-

viennent plus souvent, & même jusqu'à 2. ou 3. fois par jour, avec des coups de vent de la derniere violence, & des éclats de tonnerre épouventables. Ils viennent enfin si promptement, que le vent demeure au point d'où ces Grains viennent, qui est l'Oüest, & ne change qu'en Octobre, ou Novembre. Les vents d'Oüest s'étant ainsi fixez, le tems devient sombre, & se couvre de nuages noirs suivis de pluyes excessives, & quelquefois mêlées de tonnerres & d'éclairs épouvantables, qu'il n'est rien de plus épouventable. Les vents sont si furieux & si violens qu'ils déracinent les plus gros arbres, & enflent tellement les rivieres, que sortans de leurs lits elles inondent les terres basses, & entraînent de gros arbres dans la mer. Il se passe quelquefois une semaine entiere qu'on ne voit ni le soleil ni les étoiles. Le fort de cet orage & de cette inondation est vers la fin de Juillet & d'Août. Il semble alors que les Villes soient bâties dans un grand lac, & l'on ne peut aller qu'en Canot d'une maison à l'autre. L'eau emporte alors toute l'ordure qui est sur le toit des maisons. Tant que cet orage dure, le tems est froid & morfondant. Il est plus tempere en Septembre, & les vents ne sont pas si furieux, ni les pluyes si violentes. L'air commence alors à être plus clair & plus agreable. Les matinées sont pourtant encore accompagnées de broüillards épais, & il est 10. ou 11. heures avant que le soleil se montre, sur tout quand il a plû durant la nuit. Les vents d'Est recommencent à souffler au mois d'Octobre, & ramenent le beau tems jusques en Avril. En voilà assez pour l'état naturel de Mindanao.

Fin du premier Volume.

TABLE

TABLE DES MATIERES, ET DES CHOSES PLUS REMARQUABLES CONTENUES DANS CE I. VOLUME.

A

Capuleo. Sa description, 312. Son commerce, *ibid.* Son Port très-commode, 314

Alligator, espece de Crocodile, pierres qu'il a dans les jambes, bonnes contre l'hydropisie, 326

Amapalla, (Golphe d') Sa description, 169. Isle de même nom, & la description de ses deux Villes. 170

Ambre gris, difficile à connoître, fraudes qui s'y commettent, 95, & 96

Amour excité par la poire d'Avogato, 262

Ampoules aux pieds incommodent Dampier & les siens, 31

Anate, sorte de teinture, maniere dont elle se fait; son prix, 291, & 292
Saint André (Isle) abondante en Cedres, lieu où vont souvent les Jamaïquains : il n'y a ni poissons, ni oiseaux, ni bêtes fauves, 40, 41, 42, 43
Angleterre, en quel tems l'Auteur en partit, 1
Anglois, comment ils gagnerent l'amitié des Indiens de Darien, 233, & 234
Arbre, coupé au bord d'une riviere, sert de planche aux Avanturiers; autre arbre leur sert au même usage, 26, 29, & 30
Arica, place forte vers la côte du Perou, les Avanturiers y sont repoussez avec beaucoup de perte, 4
Armadillos : ce que c'est, 42
Avanturiers, leur premiere expedition, aimez des Indiens; autres exploits, mort d'un de leurs Chefs, & autres disgraces; contestations arrivées entr'eux, ils se separent, les uns demeurent Maîtres du Vaisseau, & les autres de la Barque longue & des Canots. 3, 4, 5, & 6
Avanturiers, avec lesquels étoit Dampier, perdent un Canot, 9. Ils se préparent à recevoir l'Ennemi, 11. Reconnoissent les lieux où ils sont, *ibid.* Craignent un grand danger, *ibid.* Ils songent à se sauver à terre, 12. Ils prennent un Canot, & ceux qui étoient dedans, *ibid.* Ils apprennent d'eux plusieurs particularitez du païs où ils sont, *ibid.* Ils tâchent de gagner l'amitié des Indiens, ou de s'ouvrir un passage malgré leur resistance, 13. Ils débarquent, & se mettent en état de marcher, 14. Ils sont bien reçus des femmes des Indiens, 19. Avis que leur donnent quelques Indiens, *ibid.* Ils font marché avec un Indien qui leur sert de guide, 20. La peine qu'ils ont de gagner un Indien, & comment ils en vinrent à bout, *ibid.* Ils bâtissent des huttes, 21. Passent en un jour plus de trente fois des rivieres, 22. Les gran-

des incommoditez du chemin leur font oublier leurs ennemis, *ibid.* Ils arrivent chez un jeune Indien Eſpagnol, *ibid.* Ils prennent un autre guide, 24. Incommoditez qu'ils ſouffrent par le débordement des rivieres, & par les tonnerres & les pluies, 25. Ils perdent tous leurs Eſclaves, à la réſerve d'un ſeul, *ibid.* Expedient, dont ils voulurent ſe ſervir pour traverſer une riviere, funeſte à l'un d'entr'eux, 26. Ils ſe ſervent d'un autre expedient qui leur réüſſit, *ibid.* Ils trouvent un champ de plantain, 27. Ils arrivent dans un valon trés-agreable, *ibid.* Comment ils ſont reçus par les Indiens, 28. Ils ſont incommodez par des ampoules aux pieds, 31. Ils arrivent au bout du Nord, & voyent la mer, 32. Fin de leur voyage de la mer du Sud à la mer du Nord, 33. Les Indiens leur furent d'un grand ſecours, 34. Preſens qu'ils font à leurs guides, *ibid.*

Avanturier. Vaiſſeau, *ibid.*

Avanturiers, s'embarquent ſur l'Avanturier, pour l'Iſle de Springer, 36. Leur Flotte, avec le nom de leurs Capitaines de diverſes Nations, *ibid.* Nombre de leurs hommes & de leurs canons, 37. Ils apprennent des nouvelles & les forces de Panama, *ibid.* Ils joignent toutes leurs forces, à deſſein d'aller par terre à Panama, *ibid.* Les Avanturiers ont un état des Villes maritimes, 38. Queſtions qu'ils font aux Priſonniers qui tombent entre leurs mains, *ibid.* Leur derniere reſolution, 40. Ils manquent de bâteaux, & reſolvent d'aller à l'Iſle de ſaint André, 41. Un gros vent diſperſe quelques-uns de leurs Vaiſſeaux, *ibid.* Avanturiers libres d'aller où ils veulent, 42

Ayes, (l'Iſle d') ou des Oiſeaux, 66. Sa deſcription & des oiſeaux qui s'y trouvent, *ibid.*

TABLE

B

Bananier, arbre, 400. Son fruit propre à faire de la boisson, *ibid.*
Barbecus; ce que c'est, 29
Barques de troncs d'arbres, 183. Ne peuvent jamais couler à fond, 184
Blanco, Isle, sa description, 77
Blewfield, riviere. Sa description; & pourquoi elle porte ce nom, 45. On y voit des vaches marines, 46
Bocca-toro, sa latitude, 51. Lieu frequenté des Avanturiers, 52. Abondant en Tortuës vertes, *ibid.* Les Indiens qui y sont, cruels & sanguinaires, & de nul commerce, *ibid.*
Boëte de Bambo, l'usage qu'en fit Dampier, 24.
Bon Air, isle appartenant aux Hollandois, sa description, 64, 65
Bond, Capitaine, 245. Son histoire, *ibid.*
Boubie, oiseau aquatique, sa description, 66
Brulot d'un Marchand de Panama, 243. Commandé par Bond, 345

C

Cacao, fruit dont on fait le chocolate, 80. Terroir où croît l'arbre qui le produit, *ibid.* Noix du Cacao, quelles sont les meilleures, *ibid.*
Cacao de Guiaquil moins bon que celui de Caracos, 81. Description de l'arbre qui produit le Cacao, *ibid.* Maniere d'en cueillir & de conserver le fruit, 82. Noix de Cacao employées au lieu d'argent, 83. Lieux où croissent les Cacaotiers, 370. Utilitez de ce fruit, 372, *& suiv.*
Californie, peu connuë des Espagnols, 349
Campêche, Baye dans le Golfe Mexique, 1. Lieu

où l'Auteur veut aller pour y couper du bois de teinture, *ibid.*
Canot à quatorze rames, dont se servent les Espagnols pour découvrir les Avanturiers, 9. Cinq Canots fournis aux Avanturiers par les Indiens, 31
Canot, sa description, 41
Canots, fournis par les Indiens aux Avanturiers, 4, Maniere de faire les Canots, 276
Cap blanc sur le Continent de Mexique, 146, Sa description, *ibid.* Trés-difficile à doubler, 180.
Cap verd. Sa description, 92, Ses Isles, 97, 98, 99, Son commerce, 100. Gouverneur de ces Isles, *ibid.*
Caraceos, côte fort remarquable à divers égards, 79, amplement décrite, *ibid. & suiv.*
Caractos, ville Capitale de la côte qui porte ce nom, 84, Sa description, *ibid.*
Cartes Geographiques, erreur des Cartes ordinaires, 248
Cavalier, son cheval tué sous lui, 324
Cedres, leur usage, & le lieu où ils abondent, 40. L'Auteur n'en a pas vû dans les Indes Orientales, ni sur les côtes de la mer du Sud, 41. Ce qu'on dit que les vers ne les touchent point, se trouve faux, *ibid.* Nouvelle espece de Cedres, 352
Chaloupes d'une nouvelle espece dans l'Isle de Guam, 379, 380. Commodes & d'une grande viteſſe, *ibid.*
Charp, Avanturier, 3
Charp, Capitaine dépoüillé de sa charge, & la maison, 5. Watling mis en sa place est tué bien-tôt aprés, *ibid.*
Charp. On tâche à rétablir, *ibid.* Il l'est à la pluralité des voix, 6
Chat de mer, 192. La pêche en est dangereuse, 193, Exemple de cela, *ibid.*
Chepelio, Isle de la Baye de Panama, 261

Chepo, Riviere, 32, 264,
Cheveux coupez tout ras pour se garantir des fiévres, 240
Chou, (Arbre à) Sa description, 214. Son fruit, *ibid.*
Claire, (Isle de sainte) 191. Histoire d'un naufrage prés de cette Isle, 192
Cochenille, 294. Sa description, *ibid.*
Cochons des Indiens, 217, 218
Cocos, (Isle de) 144. Pourquoi ainsi nommée, 145. Sa description, *ibid.*
Comana, seule place des mers du Nord attaquée inutilement par les Capres, 84
Commissions données aux Capitaines & aux Avanturiers, 248
Compas de poche, jugement que font les Indiens de cet instrument, 28
Compostelle, 343. Son commerce, 344
Conception, (riviere de la) 33. La raison pourquoi les Indiens s'étoient établis à l'embouchure de cette riviere, *ibid.*
Cook, 89. Son païs, sa profession, *ibid.* & 99, 90
Cook, Capitaine. Sa mort, 147. Plaisante avanture qui arriva quand on l'enterroit, 148, 149
Cordouë dont on voulut se servir pour passer une riviere, funeste à celui qui l'entreprit, 26
Coriente, Cap. Sa description, 327
Cotonniers rouges & blancs, 212. Leur coton & leur bois, 113
Couleuvres, fort venimeuses, 406
Coxon, Avanturier, 3
Criole. Signification de ce mot, 9
Croix, découvre les Espagnols, 9. Plusieurs Croix trouvées par les chemins, font soupçonner aux Avanturiers qu'il y avoit des Espagnols, 28
Cruches, plusieurs miliers entassées les unes sur les autres sans se casser, 254

Curaçao, Isle appartenant aux Hollandois, sa description, 62. Son commerce, *ibid.* Le Roi de France a tâché de s'en emparer. 64

D

DAmpier : Son départ d'Angleterre sur le Loyal, Marchand de Londres, 1. Change de dessein, & passe un an dans la Jamaïque, 2. Achete un Bien dans la province de Dorset, *ibid.* Sollicité par Hobby de faire un voyage avec lui, 3. Quitte Hobby & prend parti avec les Avanturiers, *ibid.* Il fait voile avec eux un peu aprés Noël, 4. Leur premiere expedition, 5. Ils résolvent de traverser l'Isthme de Darien, & font décente prés de l'Isle dorée, *ibid.* Ils arrivent à Sainte Marie & la prennent, *ibid.* Les Indiens leurs amis leur fournirent des Canots, 4. Ils attaquent en vain Puebla Nova, & leur Chef y perdit la vie, *ibid.* Ils veulent gagner la côte du Perou, 4. Ils touchent aux Isles de Gorgone & de Plata, & viennent à Ylo, *ibid.* Ils ont dessein sur Ariça, d'où ils sont repoussez avec beaucoup de perte, *ibid.* Obligez de reprendre la route du Nord, *ibid.*

Dampier, mal satisfait de Sharp, 67. Il le quitte aprés que Sharp est rétabli, *ibid.* s'embarque avec les autres Avanturiers, *ibid.* Nombre de ceux qui étoient avec lui, tant Européens qu'autres, *ibid.* Ils craignent de tomber entre les mains des Espagnols, *ibid.* Expedient dont ils se servent pour empêcher que l'eau n'entre dans leur barque, 8. Il arrive à sept lieuës du Cap Passao sous la ligne, *ibid.* Il prend avec sa troupe une barque, qui leur rend un bon service, 8. Il arrive au Cap saint François & à Gorgone, *ibid.* Il est d'avis de gagner la riviere de Congo, 13. Il ne

peut pas persuader à ses gens d'entrer dans leur Canot, 24. Précaution dont il se servit pour conserver son Journal & ses autres papiers, en passant les rivieres à la nage, 25

Dampier tuë un oiseau nommé Quam, 29. tuë quatre Singes, 10. Il attribuë au secours des Indiens le succés de leur voyage, 34. Il est obligé d'aller sur le bord d'un Capitaine François, *ibid.* Il desire d'en sortir, 42. Il en sort & va sous le commandement d'Wright, 43. Est sollicité d'aller en France, 71. Ce qu'il a vû à Nombre Dios, 78. Raisons qu'il a de commencer un nouveau voyage, 89. & *suiv.* Laissé à la garde des Canots, 280. Il quitte le Capitaine David, & va avec Swan, 288. Sa maladie, 289. Son sentiment sur la découverte de la Nouvelle Mexique, 248, 290

Dampier & ses Avanturiers, prennent la route de Boca-toro, 51. Ils apprennent des nouvelles de leurs compagnons, 52. Ils vont à la chasse, & prennent diverses sortes de gibier, 53. Maxime qu'ils tiennent pour juger si les fruits sont bons à manger, 54. Ils renvoyent leurs compagnons, qu'ils avoient laissez parmi les Indiens, *ibid.* Ils font provision de grain, & font voile vers Carthagene, 55. Ils vont à Curacao, 62. Ils vont à l'Isle des Oiseaux, 66. Arrivent à l'Isle de la Tortuë, 75. Ils sejournent quelque tems sur la côte de Caraccos, 85. Ils partagent leurs denrées & se separent, 86. Ils prennent plusieurs remors autour de leur Vaisseau, *ibid.* Ils prennent plusieurs goulus, 103. Ils passent la ligne, 104. Ils tentent en vain de moüiller aux Isles de Sibble de Ward, 105, 106. Après être parvenus au 60. degré de latitude Meridionale, ils doublent la Mer du Sud, 108. Ils rencontrent le Capitaine Eaton, de qui ils apprennent plu-

sieurs particularitez, 110. Ils arrivent à l'Isle de Jean Fernando, 114. Ils ont dessein d'attaquer Truxillo, place importante, 127. Ils prennent trois Vaisseaux, 128. Ils résolvent d'aller à Ria Lexa sur la parole d'un Indien. Danger où ils tombent par leur imprudence, 150, 151, 152. Ils reçoivent Swan dans leur societé, 178, 179. Ils font quelques prisonniers prés de Paita dans le Perou, 187. Prennent un Fort, *ibid.* Mettent le feu à la Ville, *ibid.* Ils manquent une belle occasion de s'établir dans l'Isthme de Darien, 205. Prenant un Paquetboot, où ils trouvent des lettres qui leur apprennent plusieurs choses, 220. Prennent un Vaisseau chargé de farine, 222. Sont sur le point de combattre la Flote Espagnole, 269. Conseil tenu par les Avanturiers, 275. Ils détachent 470 hommes pour aller assieger la ville de Leon, 280. Ils s'en rendent les Maîtres, 282. Courage & résolution d'un d'entr'eux âgé de 84 ans, 283, 284. Ils brûlent la ville, 287. Prennent & brûlent Ria Lexa, 288. Combatent contre les Espagnols, 294, 330. Battus par eux, 345.

Darien. Description des Indiens de ce païs-là, & leur façon de combattre, 56. Occasion manquée de s'établir dans l'Isthme de Darien, 205.

Darien, (Isthme de) que Dampier & les Avanturiers resolvent de traverser, 3

Darien. Indiens de Darien, amis des Anglois, 253. Cause & progrés de leur alliance, *ibid. & suiv.*

David Capitaine prend un Moine, 163. Se sert de lui pour aller chez les Indiens, 164, 165. Comment échoüa son entrepriſe, 167. Il rompt sa societé avec le Capitaine Eaton, 169. S'associe avec Swan, 178. Ils tâchent de s'associer avec Eaton, *ibid.*

Diable, craint des Mosquites, 56. Quel nom ils lui

donnent, *ibid.* Il leur aparoît quelquefois, *ibid.*
Dorée. Isle des Sambales, prés de laquelle les Avanturiers font une décente, 3

E

EAu, qui a le goût du cuivre, 72. Autre qualité qui lui est particuliere. *ibid.*
Ecrevisses d'une nouvelle espece, 106
Eglises des Indiens, servent aux Assemblées & à leurs divertissemens, 165
Epiceries. Défense aux Matelots d'en porter plus d'une livre ou deux, 402. Friponneries qui s'y commettent, 403
Esclaves des Avanturiers deserrent, & emportent le fusil & l'argent du Chirurgien, 25. Le seul qui leur restoit s'enfuit, 29
Esclaves à Panama, gagnent par jour une piéce de huit, 231
Espagne (Flote d') 231. Va aux Indes de trois en trois ans, 232. Route qu'elle tient, 280. Ses Richesses, *ibid.*
Espagnols cherchent les Avanturiers avec lesquels étoient Dampier, 9. Ce qui les découvrit, *ibid.* Envoyent tous les deux jours un Canot à quatorze rames pour découvrir les Avanturiers, *ibid.*
Espagnols adroits à darder la lance, 153
Espagnols des Indes Occidentales ignorans dans les affaires de la Marine, 246. Finesse d'un Gentilhomme Espagnol, 293
Espagnols blessent cinq hommes des Avanturiers, 308. Pourquoi mis en fuite, quoi que superieurs en nombre, 310. Leur combat contre les Avanturiers, 325, 326. Défont un parti d'Avanturiers, 345
Estrées (Comte d') se promet de prendre Curaçao, 64. Perte de sa flote, *ibid.* Comment elle se fit, 68, 69,

F

FEmme d'un Indien gagnée par un present, adoucit l'esprit de son mari, 21
Femmes Indiennes des Isles de la Perle, & leur maniere de s'habiller, 44
Flibustiers, estiment fort les Mosxites, & pourquoi, 7. De quel bois ils font leurs avirons, 154
Flamingos, oiseaux. Leur description, 93, 94. Il y en a beaucoup dans l'Isle de ce nom, *ibid.*
Flote des Avanturiers, en quoi elle consiste, 36, 37
Flote des Avanturiers, composée de dix Vaisseaux, 268
Flote des Espagnols, prête à combatre celle des Avanturiers, 261, 262.
François. Ils veulent aller où les Anglois proposoient, & pourquoi, 39. Matelots François, faineans, 48
Fruits. A quoi l'on connoit s'ils sont bons à manger ou non, 54.

G

GAllo, petite Isle, 218
Gallapagos (Isles de) 131. Leur description, *ibid.* Arbres qu'on y trouve, & qu'on ne void point ailleurs, 132. Abondantes en sel, 144
Gatulco, Port de Mexique, 299. On y voit un Rocher qui ressemble à une Baleine, & qui jette l'eau de même. *ibid.*
Gave. Le Gouverneur du petit Gave donne les commissions aux Avanturiers, 39, 248
Gayni (George) sa mort tragique, 26
Gorgonia. Isle, sa situation & sa description, 222, 223
Goulu, Poisson fort & farouche, 87. Remore acta-

chés un goulu, *ibid.*
Goulus, suivent les Tortuës, 140
Grains, ce que c'est, 105. où fort communs, 174. Grain extraordinaire, 279
Grains, description particuliere des grains, 407
Guam. Isle où arrivent les Avanturiers, 360. Sa description, 369. & *suiv.* Ses habitans trés-ingenieux, 379. Honnêteté du Gouverneur, 384
Guanos. Animaux de la figure des Lezards, 77. Leur description, *ibid.* Leur chair est trés-bonne & saine, *ibid.* Animaux trés-familiers, 133
Guadmala Ville, 290. Son Volcan, *ibid.*
Guava, fruit, 285. Ses proprietez, 286
Guiaquil, 196. Son port, 197. Son commerce, *ibid.* Attaquée en vain, 200, & *suiv.*
Guides, pris par les Avanturiers & Dampier, 20, 21, 22. Quels presens ils en reçûrent, 34

H

HAches de pierre, 121
Helene (la pointe de Sainte.) Sa description, 173. Village de même nom, *ibid.* Attaqué par les Avanturiers, 177
Hispaniola, Isle, 2
Hobby sollicite Dampier de faire un voyage avec lui dans le païs des Mosxites, 3. Ils vont moüiller dans la Baye de Negril, *ibid.* Ils y trouvent le Capitaine Coxon & autres Avanturiers, 3. Hobby est abandonné de ses gens, & pourquoi. *ibid.*
Hollandois, se sont emparez de tout le commerce des Epiceries, 401. Craint des Princes Indiens, 402.
Huitres, où il y a des perles, 223, 224. Diverses especes d'huitres, 228.
Hydropisie: maladie generale d'une côte de Mexique, 226. Remede contre ce mal, *ibid.*

I

JAccal, animal qui va devant le Lion, 301.
Jacx, fruit ; sa description, 405.
Jamaïque. Dampier y passe une année, 2.
Jean Fernando, (Isle de) lieu où le Capitaine Sharp fut dépoüillé du commandement, 5.
Jean Fernando (Isle de) sa description, 113, 114. Par qui découverte, *ibid.* Son terroir, *ibid.* Ses Bayes, 119.
Isles de Cap-verd, voyez Cap-verd. Isles de Sibble de Ward difficiles à aborder, 105, 106. De Jean Fernando, & sa description, 114. de Gallapagos, 131. De Mangera & d'Amapalla, 160. De sainte Claire, 191. Sa situation & sa figure, 192.
Isles Royales, 224. A qui elles appartiennent, 225. Autres Isles trés-agreables, 229.
Images de la Vierge, comment peintes chez les Espagnols, & chez les Indiens, 169.
Indiens, amis des Avanturiers, 4. Leur fournissent des Canots, *ibid.* N'ont jamais eu aucun commerce avec les Espagnols, 10.
Indiens. Quels n'aiment pas les Anglois, 13. En guerre avec les Mosxites, 14. Indien sert de guide aux Avanturiers, 20. Autre Indien de mauvaise humeur, adouci par un present fait à sa femme, 21. Jeune Indien Espagnol reçoit les Avanturiers, 27.
Indiens, leurs habitations, *ibid.* Comment ils reçurent Dampier & ses compagnons, 28. Jugement qu'ils font de leurs compas, 29. Pourquoi les Indiens se sont établis à l'embouchure de la Riviere de la Conception, 35. En quoi consiste leur commerce en cet endroit, *ibid.* Ils furent d'un grand secours aux Avanturiers, 34.

Indiens du Nord ennemis des Anglois, 33. Promettent de guider les Avanturiers à Panama, 37. Indiens de la perle, leur portrait, coûtumes & manieres de vivre, 43, 44
Indiens de Bocca toro, cruels & de nul commerce, 52. Ceux de Darien, fins, adroits, & guerriers, 56. Leurs armes & maniere de combattre, *ibid.* Autres Indiens, 59. Plaisante avanture de trois Indiens Espagnols, 148, 149. Leurs Eglises, 165. Leurs divertissemens, *ibid.* Leur musique, *ibid.* Indiens de Darien, amis des Anglois, 233
Indigo, 290. Maniere de le faire, 291. Lieux où il croît. *ibid.*
Juif (poisson à) raison de ce nom, 318. Sa description, *ibid.* Excellent à manger, *ibid.*

K

KNapman. Capitaine d'un Vaisseau, 1. Perd son Vaisseau, 2. Repasse avec Dampier aux Isles de la Vache, *ibid.*

L

LEon, Ville, 280. Sa description, 281. Son volcan, *ibid.* Ce que Gage dit de cette ville, *ibid.* Attaquée par les Avanturiers, 282, 283. Ils s'en rendent les maîtres, 134. Brûlée. *ibid.*
Lettres contenant des choses inouïes, 232. Lettre écrite au Gouverneur de Panama, 240. Lettres Espagnoles interceptées, 259. Contenu de ces Lettres, *ibid.*
Lima. Vice-Roi de Lima, 125. Lettres qu'il écrit au Président de Panama, *ibid.*
Limons, 376
Lion marin. Sa description, 118
Lobo, (Isles de) leur description, 120. Lobos de

la terre, 189. Lobos de la mer, 190
Loyal. Nom d'un Vaisseau Marchand de Londres, chargé pour la Jamaïque, sur lequel l'Auteur s'embarqua, 1. Commandé par le Capitaine Knapman. *ibid.*

M

MAdre de Poppa, ou la Vierge Marie, 57. Son Monastere & ses richesses, & merveilles qu'on en raconte, *ibid.*
Maho, arbre fort commun dans les Indes Occidentales, 51. Ses divers usages, *ibid.*
Mammet, arbre, 242. Son fruit & ses proprietez, *ibid.* Autre, different de celui de Tabaco. 263
Manates ou Vaches marines, lieux où l'on en void, 46. Leur description, *ibid.* Pourquoi l'on n'en void pas dans la mer du Sud, 47. Leur peau est d'une grande utilité, 48. La chair en est blanche, douce & saine, *ibid.* Leurs veaux, 50. Description ample & agreable de la pêche de la Manate, *ibid.* Les Manates ont l'oüie finie, 51
Manchanel, arbre dont le fruit est mal sain, 54
Mangle, arbre, & ses differentes especes, 73, sa couleur, ses qualitez & usages, *ibid.*
Manta, petit village d'Indiens, 175. Habité autrefois par les Espagnols, 176
Marie (Sainte) prise par les Avanturiers, 4
Marthe (Sainte) grande ville, sa description, 57, 58
Mayo, Isle du Cap verd, sa description, 98, 99
Mer du Nord vûë des Avanturiers, 32
Mer, ce que signifient les diverses couleurs de l'eau de la mer, 204
Mer pacifique, son étenduë, 322
Mer du Sud, sa largeur, & erreur des Geographes, 367
Metis, quels sont ceux à qui on donne ce nom, 241

Mines d'or, 251. En quel temps on y doit travailler, *ibid.* & 252.
Moines de la baye de Campêche, 161. Ont un revenu considerable, 162. Un d'eux tombe entre les mains du Capitaine David, 163
Montagnes extraordinairement hautes, 124
Mosxites toûjours armez, 7. Habiles à prendre le poisson, la Tortuë, & la Vache marine, *ibid.* Fort estimez des Flibustiers, *ibid.* & 17
Mosxites Indiens, leur portrait, leurs forces, leur nombre, mœurs, lieux de leur habitation, leurs exercices dés leur enfance, & autres particularitez remarquables, 14. & 15. Sont d'un grand secours aux Avanturiers, *ibid.* Un seul sur un Vaisseau sera subsister cent hommes, *ibid.* Ils n'aiment pas les François & haïssent les Espagnols, *ibid.* Ils n'ont point de Religion, & semblent craindre le Diable, *ibid.* Leurs mariages, 15. Aiment le voisinage de la mer & pourquoi, *ibid.* Toûjours en guerre contre les Indiens, *ibid.* A quoi s'occupent leurs femmes, 15. Leurs plantations, *ibid.* Leur breuvage, nourriture, & festins, *ibid.* Ils sont civils & honnêtes aux Anglois, 17. Ils ne reconnoissent d'autre Souverain que le Roi d'Angleterre, 18. Leur maniere de s'habiller, 19. Ils ont toûjours un petit Canot pour la pêche du poisson, 48. Leur adresse à pêcher les Manates, & de quelle maniere ils s'y prennent, 49. 50. Comment ils pêchent la Tortuë, 51. Industrie d'un Mosxite, 111. Entrevûë de deux Mosxites, & leur maniere de se saluer, 113. Les Mosxites ne se donnent aucun nom, *ibid.*
Mulâtre prise par les Avanturiers, 319. Leur sert de guide, *ibid.* Un de ses enfans, 320.
Mulets pris par les Avanturiers, 319.

N

NEgril, Baye à l'Occident de la Jamaïque, 5
Nicolas. (Saint) Isle, sa description, 97. Son Gouverneur & sa suite, 85
Noddi, oiseau, sa grosseur, son nid, &c. 71
Nombre Dios, Ville autrefois fameuse, 78. Ce qu'elle est aujourd'hui. ibid.
Nord, dont les Avanturiers voyent le bout avec joye, 32.

O

OIseaux de diverses especes, 66. Oiseau appellé homme de guerre, comment est fait, ibid.
du Tropique, 72
Or des mines, 251. Combien chaque Indien en tire par jour, 252
Or, lieux où se trouve l'or, mal sains, 198

P

PAin (fruit à) 274. Maniere de le cueillir & de l'aprêter. ibid.
Palme (arbre de) 274. Different du Palmier, ibid. Son usage, ibid.
Palmeto, arbre, sa description, 195. Ses usages, ibid.
Palmier. Sa description, 316. Diverses especes, 317
Panama, ville considerable, où les Avanturiers font dessein d'aller avec toutes leurs forces, 27. Sa description, 230. Concours des Marchands à Panama, 231. Cherté extraordinaire des esclaves, ibid.
Panama vieux, 230
Panama nouveau, sa description, 230. Son com-

merce, 231. Son air, 240. Sa côte. 274
Paſſao (Cap de) capture qu'y firent Dampier & ceux de ſa troupe, 8
Payne. Capitaine, plaiſante avanture qui lui arriva, 69
Payta, ville Eſpagnole dans le Perou, 180. Sa ſituation & ſes édifices 181. Deſcription du païs de Payta; 186. Sa rade, la meilleure des côtes du Perou, 187
Pecaris, eſpece de Sangliers, 17
Pêche de la Manate agreablement décrite, 48. En quoi elle differe de celle de la Tortuë, 50, 51
Peguins, oiſeaux, leur deſcription, 126
Pengoüin fruit, & ſes eſpeces, 336
Perles ſe trouvent dans des huitres, 220
Perles. Maniere de les pêcher, 59
Puebla Nova, vainement attaquée par les Avanturiers, 4. Le Chef des Avanturiers y perd la vie, *ibid.*
Philippines, (Iſles) Leur deſcription, 389. *& ſuiv.* Riches en or, 390
Plantain (Champ de) enlevé par les Avanturiers, 27. Plantains, les plus beaux qu'on ait jamais vûs, 31. Plantain Roi des fruits, ſa deſcription, 395. Maniere de l'aprêter, 397. Divers uſages du plantain. 398
Plata (l'Iſle de) un peu au Nord de la ligne, 4. Par qui & pourquoi ainſi nommée, 171. Sa deſcription, *ibid.*
Pluyes. Païs où il ne pleut jamais, 181
Poirier d'Avocato, 262. Son fruit eſtimé des Eſpagnols, & pourquoi, *ibid.*
Poirier piquant, arbriſſeau, 286. Son fruit & ſes proprietez, *ibid.*
Ponche boiſſon, 74
Porto-bello. Lieu où les Avanturiers & Dampier firent leur premiere expedition, 1

Porto-Pinas, 256. Sa situation, son terroir, son
havre, *ibid.*
Port-Royal dans la Jamaïque, 2. L'Auteur y arrive heureusement, *ibid.* Y vend ses marchandises, *ibid.* Ce qu'elle est aujourd'hui à l'égard de ses plantations, 80
Pruniers sauvages, & leur fruit, 160. Il y en a quantité dans la baye de Campêche, 161
Puebla-Nova prise par les Avanturiers, 275
Puna, Isle, 194. Sa description, *ibid.* Garde que les Espagnols y font faire par les Indiens, *ibid.* Deux Sentinelles de Puna enlevées par les Avanturiers, 199

Q

QUam, Oiseau aussi gros qu'un coq d'Inde, 29
Quibo, Isle, sa description, 273
Quito, ville fort peuplée, sa situation, 198. Sa domination & ses habitans, *ibid.* De tout le Perou la plus abondante en or, *ibid.*

R

REmore. Sa description, comment elle s'attache aux Vaisseaux, moyen de la prendre, 86. Remore fortement attachée à un Goulu, qui est un poisson fort & farouche, *ibid.* Elles s'attachent aux Tortuës & à de vieilles planches, 87. Plusieurs attachées à un Navire le retardent, *ibid.* Sentiment de l'Auteur sur la Remore, *ibid.*
Ria Lexa, remarquable par une montagne ardente, 155. La ville de Ria Lexa, 156. Le havre, 157. Entrepriſe des Avanturiers sur cette place, *ibid.* Description particuliere du païs de Ria Lexa, 287. La Ville est prise & brûlée, *ibid.*
Ringroso, collegue de Dampier, 81. Son sentiment

touchant le Cacao, *ibid.*
Ringrosse, Auteur de l'Histoire des Boucaniers, 346. Sa mort, *ibid.*
Rio de la Hache, ville forte & marchande, 58
Rivieres, passées trente fois en un jour, 22, & 29. Incommodent fort Dampier & ses compagnons, & les obligent à reculer leurs hutes, 25. Moyen vainement tenté pour traverser une riviere, 26. Traversée par le moyen d'un arbre qui servit de planche, *ibid.*
Rivieres, incommodent les Avanturiers par leur débordement, 80. La premiere qu'ils rencontrerent se jette dans la mer du Nord, 32
Rivieres qui tarissent en certains tems de l'année, 124
Roca (Isles de) leur situation & étenduë, 71. Arbres qu'elles produisent, 74
Rum. Boisson forte, 76

S

SAlé, Isle, 92. Raison de ce nom, *ibid.* Son Gouverneur, 94
Sambales, Isles, 33. Leur circuit, *ibid.* Elles sont le rendez-vous des Pirates, *ibid.*
Saint Jago, riviere, pres de la ligne, 211. Ses Isles, *ibid.* Son terroir produit des arbres d'une grosseur extraordinaire, 212. Pourquoi les Espagnols ont fait là peu de découvertes, 215, 216
Sapadille, fruit qui ressemble à la poire, 53
Sapadillier, arbre fruitier, 261, 262
Sawkins, Avanturier, 3
Sillage dont se servent les Avanturiers, 322. Faux signal faillit à les perdre, *ibid.*
Signal de la route que tinrent les Avanturiers, allant aux Indes Orientales, 301, 302, 303
Singes gras mangez par les Avanturiers, 23. Qua-

tre tuez par Dampier, 80
Smith, Marchand, 283. Son hiſtoire, *ibid.*
Snapper, eſpece de poiſſon, 119
Soldat, petit animal, 54. Soldat, oiſeau de l'Iſle de Plata, 171
Sommerſet, lieu de la naiſſance de Dampier, 2
Sonde (Iſle de la) par qui ainſi nommée, 33. C'eſt une des Sambales, *ibid.*
Springer, Iſles des Sambales, 36. Sa ſituation. Le Capitaine Wright y arrive, 37
Swan s'aſſocie avec les Avanturiers, 178. Il écrit à Eaton pour le prier d'accepter la Societé, 179
Swan ſe rend maître d'une Ville ſous la conduite dlun Indien, 342. Ses gens défaits par les Eſpagnols, 345. Se réſout de quitter le métier d'Avanturier, 355
Swan, vieillard de 84. ans. Son intrepidité, & ſa mort, 283
Sylveſtre, ſa deſcription & ſes uſages, 295

T

TAbac, quel eſt le meilleur de tous, 85
Tabaco, une des Iſles Caribes, 241, 242
Tomaco, grande riviere, 218. Village du même nom, 219. Indiens de Tomaco, *ibid.*
Tortuë. Sa pêche, 50, 51. En quoi elle differe de celle de la Manate, *ibid.* Tortuës vertes en quantité à Bocca-toro, 52. Lieu où elles font leurs œufs, 76. Quelles ſont les meilleures, 77
Tortuës de terre, 133. Leur peſanteur & leur délicateſſe, *ibid.* Diverſes eſpeces avec leur deſcription, & leurs differences, 134, 135. Comment font leurs œufs, 136. Maniere de les prendre, 137
Tortuë monſtrueuſe, 238. Choſe remarquable des Tortuës, 139. Les mâles ſont fort attachez aux

femelles, 140. Comment ils travaillent à la propagation de leur espece, 141. Les Tortuës vivent long-tems, *ibid.* Aiment de se coucher au Soleil, 142. On en fait de l'huile, 143
Tortuë salée, (Isle de la) Pourquoi ainsi nommée, 75. Description de cette Isle, *ibid.*
Townley, trait hardi de ce Capitaine, 267
Trinité. Isle proche du Continent, 76
Tristian, Capitaine François commandant l'Avanturier, 34. Les Espagnols lui donnent la chasse, 52
Tropique, (oiseau du) & sa description, 72. Raison de ce nom, *ibid.* Bon à manger, *ibid.*

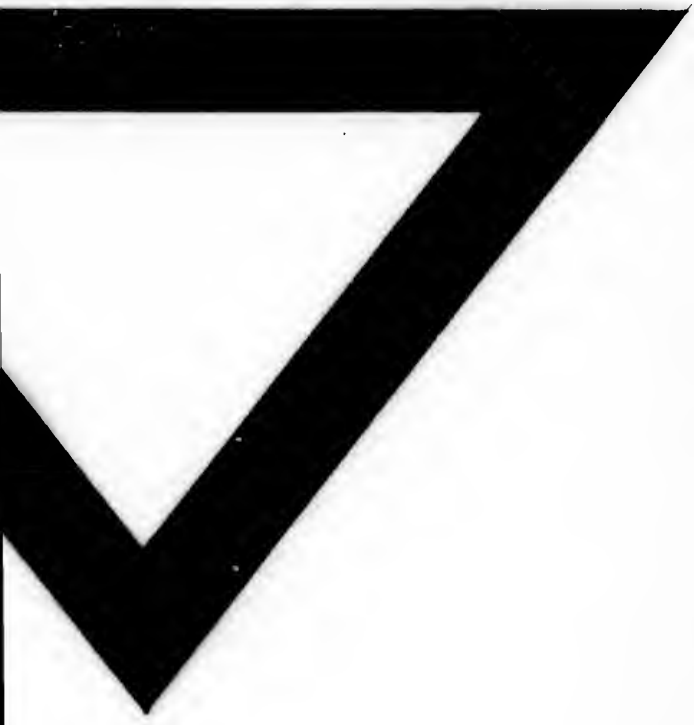
V

VAches marines. *Voyez* Manates.
Vaches (Isles de la) 2. Le Capitaine Knapman y fit naufrage en 1673. *ibid.*
Valderas, vallée trés-agréable, 329. Sa description, 330. Combat qui s'y donna entre les Espagnols & les Avanturiers, *ibid.*
Veau-marin. Sa description, 116, 117
Veaux-marins, se trouvent dans les lieux où il y a beaucoup de poisson, 352
Verine, village fameux par son tabac, 85
Vieillard Indien, son honnêteté à l'égard des Avanturiers, 32. Intrepidité d'un vieillard de 84. ans, 283
Vinello, plante qui ressemble au tabac, 301. Maniere de la préparer, *ibid.*
Volcan, montagne. Sa description, 101. Volcan de Ria Lexa, 135. De Colima, 322

W

WAfer, Chirurgien des Avanturiers. Malheur qui lui arriva, 22. On lui vole son fusil & son argent, 25. Laissé avec deux autres, 29. Bien traité des Indiens, 35. Promet une relation de ce païs-là, *ibid.*
Watling mis à la place de Sharp, & pourquoi, 5. Sa mort, *ibid.*
Warris, espece de Sangliers, 17
Wright, Capitaine. Arrive à l'isle de Springer, 37. Détaché en vûë de faire quelque Prisonnier pour savoir l'état de Panama, 38. Tous les Commandans des Avanturiers vont à son bord, & pourquoi, *ibid.* Prend une Tartane Espagnole, 42. Fait quelque difficulté de recevoir dans son bord Dampier & les siens : raisons qu'il allegue, *ibid.* Capture qu'il fit avec le Capitaine Yanki, 55. Autre capture avec le même, 60. Dispute entre ces deux Capitaines. 61

Y

YAnki, Capitaine Hollandois, 37. Capture qu'il fit avec un autre Capitaine, 49. Autre capture avec le même, 60. Dispute entre ces deux Capitaines. 61

Fin de la Table des Matieres.